This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

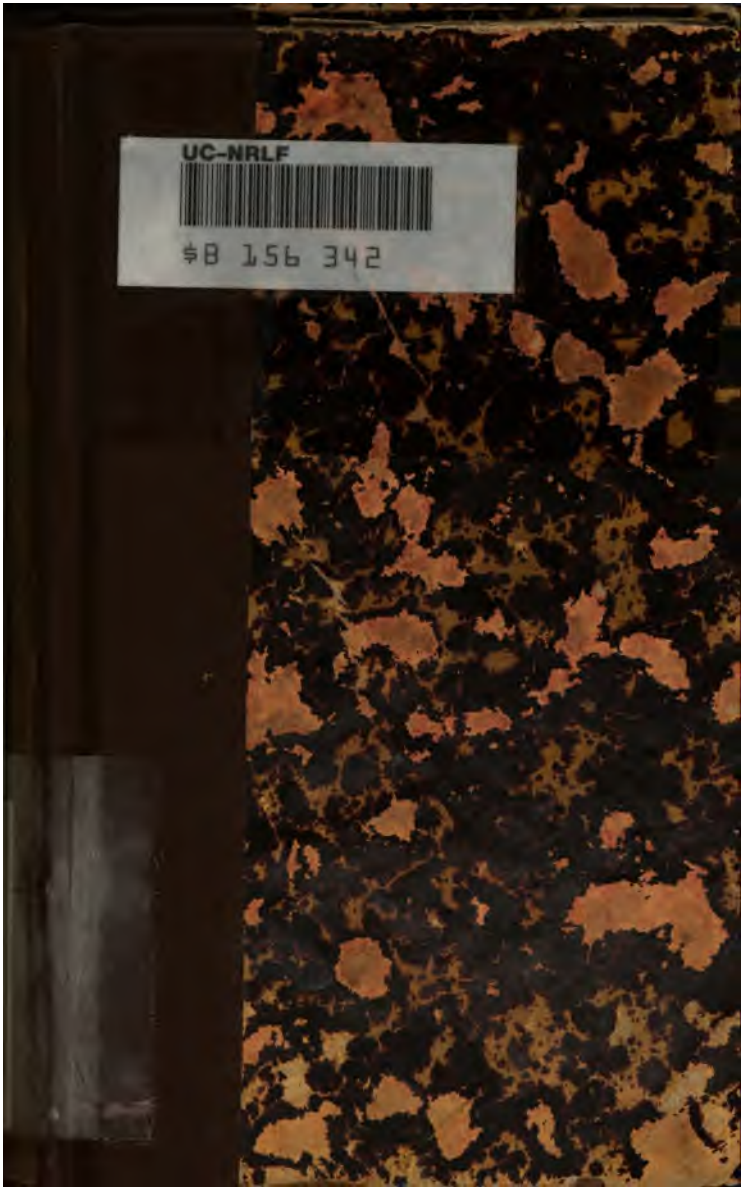
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

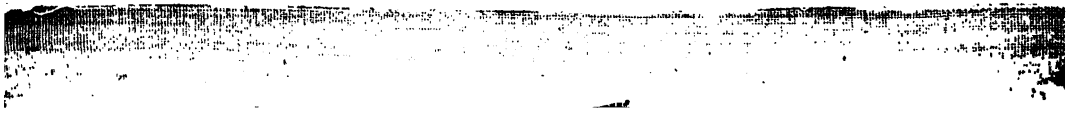
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`


UC-NRLF
$B 156 342

Y 1 9224



SANDFORD

ET

MERTON,

imité de l'anglois, par BERQUIN.

TOME I.

(Thomas Day)

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

PR3398
D3H6714
1803
v.1-2
MAIN

UNIV. OF
CALIFORNIA

SANDFORD

ET

MERTON.

DANS la partie occidentale de l'Angleterre, vivoit un Gentilhomme d'une fortune immense. Son nom étoit Merton. Il avoit passé plus de la moitié de sa vie à la Jamaïque, où il possédoit une habitation considérable, avec un nombre infini d'esclaves noirs, pour cultiver, à son profit, les cannes de sucre, et d'autres plantations précieuses.

Les soins qu'il se proposoit de donner à l'éducation d'un fils unique, l'objet de sa plus vive tendresse, l'avoient déterminé à venir s'établir pour quelques années en Angleterre.

235997

Tommy Merton, à peine âgé de six ans, lorsque son père arriva en Europe, étoit né avec des dispositions très-heureuses, que l'on parvint bientôt à corrompre par un excès aveugle de complaisance. On l'avoit entouré, dès le berceau, d'une foule d'esclaves, auxquels il avoit été défendu de le contrarier dans aucune de ses fantaisies. Dès qu'il faisoit un pas hors de la maison, il étoit suivi de deux nègres, dont l'un portoit un large parasol pour le garantir du soleil, et l'autre étoit toujours prêt à le prendre dans ses bras au moindre signe de fatigue. Il avoit aussi une espèce de litière dorée que ses deux negres chargeoient sur leurs épaules, lorsqu'il alloit rendre visite aux enfans des habitations voisines. Sa mère avoit conçu pour lui une tendresse si excessive, qu'elle ne lui refusoit rien de tout ce qu'il paroissoit desirer. Les larmes de son fils lui causoient des évanouissemens; et jamais elle ne voulut consentir qu'on lui montrât à lire, parce qu'il s'étoit plaint d'un violent mal de tête au premier essai de son alphabet.

Les suites naturelles de cette foiblesse fu-

rent que malgré tous les soins qu'on prenoit de lui plaire, le petit Merton devint très-malheureux. Tantôt il mangeoit des friandises, jusqu'à s'en rendre malade; et alors il souffroit de vives douleurs, parce qu'il refusiot de prendre des médecines amères qu'il lui auroit fallu pour guérir. Tantôt il pleuroit pour des choses qu'il étoit impossible de lui procurer; et comme il étoit accoutumé à voir flatter tous ses caprices, il se passoit des heures entières avant qu'on pût parvenir à lui faire entendre raison.

Lorsque son père donnoit à dîner à ses amis, il falloit le servir le premier, et lui donner les morceaux les plus délicats; autrement il faisoit un bruit à étourdir toute la compagnie. Si sa mère prenoit le thé avec d'autres femmes, au lieu d'attendre que son tour vînt d'être servi, il grimpoit sur une chaise, s'élançoit sur la table, s'emparoit des rôties au beurre et du gâteau, et renversoit les tasses à droite et à gauche en se relevant. Par des manières aussi sauvages, non-seulement il se rendoit importun à tout le monde, mais encore il s'ex-

posoit tous les jours à des accidens fâcheux. Ses mains étoient continuellement ensanglantées des blessures qu'il se faisoit avec les couteaux. En voulant examiner tout ce qu'il voyoit hors de sa portée, il lui tomboit quelquefois de lourds paquets sur la tête ; et il faillit un jour s'échauder tout le corps, en maniant sans précaution une théière d'eau bouillante.

Elevé dans l'inaction et la mollesse, il éprouvoit des langueurs continuelles. C'étoit assez de quelques gouttes de pluie, ou d'un souffle de vent pour l'enrhumer ; et le moindre rayon de soleil lui donnoit la fièvre. Au lieu de courir et de sauter en plein air comme les autres enfans, on l'avoit instruit à rester assis, de peur de gâter ses habits de soie brodés, et à garder la chambre, de peur de hâler son teint; ensorte que, lorsque Tommy Merton débarqua sur les côtes de l'Angleterre, il ne savoit ni lire, ni écrire, et ne pouvoit faire aucun usage de ses membres pour se servir lui-même ; mais en revanche il ne le cédoit à personne pour les impatiences, les caprices et l'orgueil.

Non loin de l'endroit que M. Merton avoit choisi pour sa résidence, vivoit un honnête fermier, qui s'appeloit Sandford. Il avoit, comme M. Merton, un fils unique âgé d'environ six ans, nommé Henri.

Henri, accoutumé de bonne heure à courir dans les champs, à suivre les laboureurs lorsqu'ils conduisoient la charrue, et les bergers lorsqu'ils menoient les troupeaux au pâturage, s'étoit rendu robuste, actif et courageux. Son teint étoit animé des couleurs les plus vermeilles. Il n'avoit pas, à la vérité, les traits aussi délicats, ni la taille aussi élégante que Tommy; mais il avoit une physionomie de candeur et de bonté, et un maintien plein de graces naturelles, qui le faisoient aimer au premier regard. Jamais il ne paroissoit de mauvaise humeur; et il prenoit le plus grand plaisir à obliger tout le monde. S'il rencontroit un pauvre malheureux qui manquât de pain, il lui donnoit avec joie la moitié de son déjeûner. On ne le voyoit point, comme les petits garçons du village, grimper sur les arbres pour enlever les nids des pauvres oiseaux. Il étoit loin de se faire un

amusement cruel d'arracher les aîles des mouches et des papillons, ou de jetter des pierres aux chiens. Au contraire, il se plaisoit à caresser les chevaux, à faire manger les brebis dans sa main, et à nourrir les oiseaux du voisinage, lorsque la terre étoit couverte de neige et de frimas.

Ces sentimens de bienveillance et d'humanité le faisoient chérir de tout le monde, et lui valurent les marques les plus tendres d'amitié de la part de M. Barlow, Curé de la paroisse, qui lui apprit à lire et à écrire, et qui le menoit toujours avec lui dans ses promenades.

Il ne faut pas s'étonner si M. Barlow avoit pris pour cet enfant une affection si particulière. Outre que Henri apprenoit ses leçons avec la plus grande facilité, il ne lui échappoit aucun murmure sur les devoirs qu'on lui donnoit à remplir. On pouvoit le croire avec confiance, sur tout ce qu'il assuroit. Il y auroit eu un gâteau à gagner pour dire un mensonge, qu'il n'auroit pas voulu en manger à ce prix. La crainte des reproches et même des châtimens ne lui faisoit point chercher à déguiser la vérité.

UNIV. OF
CALIFORNIA

UNIV. OF
CALIFORNIA

J. Y.

Il ne balançoit jamais à la déclarer dans toute sa franchise. Du reste, il étoit d'une sobriété à toute épreuve. Avec un morceau de pain pour son dîner, il n'auroit pas jetté un œil d'envie sur des fruits ou des pâtisseries placés à sa portée, quand il n'y auroit eu personne pour le surveiller.

On est sans doute impatient d'apprendre comment Tommy parvint à faire connoissance avec cet aimable petit garçon : je vais vous le raconter.

Tommy se promenoit un jour avec sa bonne, pendant une belle matinée d'été. Il s'amusoit à cueillir des fleurs des champs, et à courir après des papillons, lorsqu'un serpent qu'il avoit effarouché, s'élança tout-à-coup de dessous l'herbe, et vint s'entortiller autour de sa jambe. Je vous laisse à penser quelle fut sa frayeur, et celle de sa bonne. Celle-ci se mit à courir, en criant au secours, tandis que le jeune Merton, saisi d'effroi, n'osoit bouger de sa place, et n'avoit pas même la force de faire entendre ses plaintes. Par bonheur Henri Sandford se promenoit dans le champ voisin. Il accourut aux cris qu'il entendoit,

pour s'informer de l'accident. Il n'eut besoin que d'un seul coup d'œil pour s'en instruire ; et saisissant aussi-tôt le cou du serpent, avec autant d'adresse que de courage, il le déroula de la jambe de Tommy, au moment où il alloit la déchirer, et le jetta à une grande distance. Un moment après madame Merton et toutes ses femmes, attirées par les lamentations de la gouvernante, arriverent hors d'haleine à l'endroit où Tommy reprenoit ses esprits, et remercioit son libérateur. Le premier mouvement de madame Merton, fut de prendre son fils dans ses bras ; et après lui avoir donné mille baisers, elle lui demanda s'il n'avoit point été blessé.

TOMMY.

Non, Maman, je ne le suis pas, dieu merci ; mais je crois que le maudit serpent alloit me déchirer, si ce brave petit garçon ne fût venu à mon secours, et ne l'eût arraché de ma jambe.

mad. MERTON.

Et qui es-tu, mon cher ami, toi à qui nous avons de si grandes obligations ?

HENRI.

Henri Sandford, madame.

mad. MERTON.

Tu es un petit homme bien courageux, et tu viendras dîner avec nous.

HENRI.

Oh, madame, je vous remercie. Mon père a besoin de moi.

mad. MERTON.

Et qui est ton père, je te prie?

HENRI.

Le fermier Sandford, madame. Il demeure au pied de cette colline là-bas.

mad. MERTON.

O mon cher ami, tu m'as sauvé mon enfant. Je veux que tu sois mon second fils.

HENRI.

De tout mon cœur, madame, mais pourvu que j'aie aussi toujours mon père et ma mère.

Madame Merton dépêcha aussi-tôt un domestique au fermier, pour le prévenir sur l'invitation qu'elle faisoit à son fils. Elle prit ensuite Henri par la main, et le conduisit au château, où elle fit à M. Merton le récit du danger qu'avoit couru Tommy, et du

courage qu'avoit fait éclater le petit Sandford.

Henri se trouvoit alors en des lieux bien nouveaux à ses regards. On lui fit traverser de vastes appartemens, où l'on avoit rassemblé avec profusion tout ce qui pouvoit flatter la vue, et servir à la commodité. Il vit de grands miroirs à bordures dorées, des tables et des consoles surchargées d'ornemens, et tous les autres meubles de la richesse la plus fastueuse.

On le fit placer à dîner auprès de la maîtresse de la maison, qui ne manqua pas de lui faire observer l'élégance et la somptuosité de sa table, mais à sa grande surprise, il ne parut enchanté, ni même étonné de tout ce qu'il voyoit. Madame Merton ne s'attendoit pas à cette indifférence. Accoutumée à mettre un grand prix à l'étalage de son luxe, elle ne pouvoit concevoir comment il faisoit si peu d'impression sur un enfant de village. A la fin, s'apercevant qu'il regardoit avec une espèce de curiosité un petit gobelet d'argent dont il s'étoit servi, elle lui demanda s'il ne seroit pas bien-aise d'avoir un si beau gobelet pour y boire

tous les jours. C'est celui de mon fils, ajouta-t-elle, mais je suis sûre qu'il te le donnera avec grand plaisir.

Je le veux bien, dit Tommy. Vous savez, maman, que j'en ai un plus beau, qui est d'or et encore deux autres d'argent.

HENRI.

Non, non, je vous remercie, gardez-le pour vous. Il ne me serviroit à rien; car j'en ai un bien meilleur chez mon père.

mad. MERTON.

Comment? Est-ce que ton père a de la vaisselle d'argent?

HENRI.

Je ne sais pas, madame, ce que vous appellez de la vaisselle; mais je suis accoutumé à boire dans de longues choses faites de corne justement comme celles que les vaches portent sur leurs têtes.

Voilà un enfant assez niais, dit en elle-même madame Merton. Puis elle ajouta tout haut:

Et pourquoi donc des gobelets de cette espèce seroient-ils meilleurs que des gobelets d'argent?

HENRI.

Parce qu'ils ne nous mettent jamais en colère.

mad. MERTON.

Que veux tu dire par-là?

HENRI.

Oh, madame, quand cet homme a laissé tomber une grande chose qui est faite comme celle-ci, *(montrant du doigt une cuvette)* j'ai bien vu que vous en étiez fâchée, et que vous aviez un air comme si vous alliez vous trouver mal; au lieu que les nôtres peuvent, sans risque, nous échapper des mains; et personne n'y fait attention.

Je vous avoue, dit tout bas mad. Merton à son mari, que je ne sais plus que dire à ce petit garçon, il fait des observations si étranges!

Le fait est que pendant le dîner, un domestique avoit laissé tomber une cuvette d'argent d'un travail très-précieux; que madame Merton avoit paru fort sensible à cet accident, et n'avoit pu s'empêcher de faire au domestique une réprimande assez violente sur sa mal-adresse.

Après le dessert, madame Merton versa de la liqueur dans un petit verre, et invita Henri à la boire; mais il la remercia, en lui disant qu'il n'avoit plus soif.

MAD. MERTON.

N'importe, mon ami. C'est une boisson très-agréable, et comme tu es un bon enfant, je serois fâchée que tu n'en eusses pas goûté.

HENRI.

Je vous demande pardon, madame; mais M. Barlow m'a appris qu'il ne faut manger que lorsqu'on a faim, et ne boire que lorsqu'on a soif, et encore que nous ne devons boire et manger que de ces choses qu'on trouve aisément; autrement nous aurions du chagrin, quand nous ne pourrions plus en trouver; qu'il faut justement faire comme les oiseaux, qui ne boivent que de l'eau pure, et qui malgré cela vont toujours chantant.

Sur ma parole, dit M. Merton, ce petit-homme est un grand philosophe. Nous serions bien obligés à M. Barlow, s'il vouloit donner ses soins à Tommy; car le voilà qui

devient grand garçon, et il seroit temps qu'il apprît quelque chose.

Qu'en dis-tu, Tommy, aimerois-tu à être un philosophe?

TOMMY.

Je ne sais pas trop, mon papa, ce que c'est que d'être un philosophe. Mais je sais bien que j'aimerois à être un roi, parce qu'il est plus riche et mieux habillé que les autres, qu'il n'a rien à faire, et que chacun lui obéit et a peur de lui.

mad. MERTON.

(Se levant et courant à Tommy pour l'embrasser.)

A merveille, mon fils. Tu mériterois bien un royaume avec une si grande élévation d'esprit. Tiens, voici un verre de liqueur pour avoir fait une si noble réponse. *(Pendant que Tommy boit)*. Et toi, Henri, n'aimerois-tu pas aussi à être roi?

HENRI.

En vérité, madame, je crois que je ne m'en soucierois guère. J'espère que je serai bientôt assez grand pour labourer, et gagner ma vie. Alors je n'aurai besoin de personne qui s'embarrasse autour de moi.

mad. MERTON.

(Bas à son mari, en jetant un regard de dédain sur Henri.)

Voyez quelle différence entre les enfans de fermiers et les enfans de nobles.

M. MERTON.

Encore plus bas, ma femme, je vous prie; car je ne suis pas bien sûr que l'avantage soit du côté de notre fils. *(A Henri.)* Mais ne serois-tu pas fort aise d'être riche, mon petit ami ?

HENRI.

Non, en vérité, Monsieur.

mad. MERTON.

Et pourquoi donc, s'il te plaît ?

HENRI.

C'est que le seul homme riche que j'aie connu avant vous, est le Chevalier Tayaut, qui court à travers les bleds des gens, renverse leurs haies, tire sur leurs poules, tue leurs chiens, estropie leur bétail : et l'on dit qu'il fait tout cela parce qu'il est riche. Mais chacun le hait, quoiqu'on n'ose pas le lui dire en face; et je ne voudrois pas être haï pour rien au monde.

mad. MERTON.

Est-ce que tu serois fâché d'avoir un bel habit pour te parer, un carrosse pour te porter à l'aise, et des domestiques pour t'obéir ?

HENRI.

Tenez, madame, un habit est aussi bon qu'un autre, s'il est propre, et s'il me tient chaud. Je n'ai pas besoin d'un carrosse tant que je puis aller à pied par-tout où il me plaît. Pour ce qui est des domestiques, je vois, malgré le nombre que vous en avez, qu'il vous manque toujours quelque chose; et moi je ne saurois à quoi les employer, si j'en avois deux seulement à mes ordres.

Madame Merton continua de le regarder avec une surprise dédaigneuse, mais elle ne lui fit plus de questions.

Le soir, Henri fut renvoyé chez son père, qui lui demanda ce qu'il avoit vu au château, et comment il y avoit passé la journée.

HENRI

Oh ! ils ont eu bien des bontés pour moi, et je leur en suis fort obligé : mais j'aurois mieux aimé dîner ici, car je ne me suis jamais vu si embarrassé pour mettre un morceau à ma bouche. Il y avoit un homme

pour lever les assiettes, un autre pour verser à boire, et un autre encore pour être derrière ma chaise, comme si j'eusse été aveugle ou manchot, et que je n'eusse pas eu la force de me servir. Il y avoit tant de façons pour emporter une chose, et en mettre une autre à sa place, que je n'aurois jamais cru qu'on pût en venir à bout. Après le dîner, j'ai été obligé de rester assis pendant deux heures, tandis que madame Merton me parloit, non de bonne amitié, comme M. Barlow, mais en haussant les épaules de ce que je n'aimois pas les beaux habits, et que je ne voulois pas être riche, pour être haï comme le chevalier Tayaut.

Pendant qu'ils discouroient ainsi dans la ferme, on s'occupoit au château à examiner le mérite du petit Henri. Madame Merton reconnoissoit sa bravoure et sa franchise : elle convenoit aussi de la bonté de son cœur et de sa bienveillance naturelle. Mais elle observoit qu'il y avoit dans ses idées une roideur et un défaut de délicatesse, qui mettent toujours les enfans de la basse et de la moyenne classe du peuple au-dessous des enfans de gens comme il faut. M.

Mérton au contraire soutenoit qu'il n'avoit jamais vu un enfant dont les sentimens et les qualités dussent faire autant d'honneur, même aux conditions les plus relevées. Je ne puis, dit-il, m'empêcher d'assurer très-sérieusement que ce petit paysan porte dans son âme le caractère de la véritable noblesse. Quoique je desire avec ardeur que mon fils possède les qualités qui doivent honorer sa naissance, je serois fier de penser qu'à aucun égard il ne descendra jamais au-dessous du fils du fermier Sandford.

Si madame Merton accéda pleinement aux observations de son mari, c'est ce que je ne puis décider; mais, sans attendre son suffrage, il continua ainsi: Si je vous parois aujourd'hui plus animé qu'à l'ordinaire sur ce point, vous devez me le pardonner, ma chère amie, et n'attribuer cette chaleur qu'à l'intérêt que je prends au bonheur de notre cher Tommy. Je sens que, par une tendresse mal éclairée, nous l'avons traité jusqu'à ce jour avec trop d'indulgence. Le soin que nous avons pris d'écarter de lui toute impression pénible n'a servi qu'à le

rendre foible et pusillanime. En cherchant à prévenir tous ses desirs, nous avons rempli son imagination de fantaisies et de caprices; et, pour lui épargner quelques contrariétés légères, nous l'avons empêché d'acquérir les connoissances de son âge, et de se mettre sur la voie de celles qui conviendront un jour à sa situation. Il y a déjà long-temps que j'ai fait ces remarques en silence; mais la crainte de vous causer de la peine m'a retenu. Cependant la considération de ses vrais intérêts doit à la fin prévaloir sur tout autre motif. Elle m'a fait embrasser, en ce moment, une résolution qui, je l'espère, ne vous sera pas désagréable, c'est de le confier aux soins de M. Barlow, s'il veut bien se charger de son éducation. Je pense que la liaison accidentelle qui vient de se former entre ces deux enfans peut devenir, pour le nôtre, l'évènement le plus heureux de sa vie. Je veux proposer au fermier de me charger, pour quelques années, de tous les frais de l'entretien de son fils, afin qu'il puisse être élevé auprès de Tommy, et lui fournir un sujet d'émulation continuelle.

Comme M. Merton tint ce discours avec un certain degré de fermeté, et que la proposition en elle-même n'avoit rien que de raisonnable, madame Merton n'y fit point d'objection, et consentit, quoiqu'avec peine, à se séparer de son fils.

M. Barlow ayant été invité à dîner au château le dimanche suivant, M. Merton le prit en particulier après le repas, et lui fit part, avec franchise, des vues qu'il avoit formées sur lui pour l'éducation de Tommy.

M. Barlow, après l'avoir remercié d'une marque si flatteuse d'estime et de confiance, voulut s'excuser sur les difficultés de cette entreprise; mais le discours dans lequel il les exposa fut si plein d'éloquence et de raison, que M. Merton n'en devint que plus ardent à le solliciter de consacrer au bonheur de son fils le fruit de ses réflexions et de ses lumières. Il lui protesta que cet objet étoit à ses yeux d'une si grande importance, que le sacrifice d'une partie de ses richesses ne lui coûteroit rien pour le remplir.

M. Barlow l'arrêta à ces mots, et lui dit: Pardonnez, monsieur, si je prends la li-

berté de vous interrompre pour vous déclarer mes principes sur le sujet où vous allez vous engager.

Je veux bien, pendant quelques mois, essayer tous les moyens qui seront en mon pouvoir pour tâcher de répondre à vos vues paternelles; mais j'y mets une condition indispensable. C'est que vous me permettiez de vous servir avec tout le désintéressement dont je fais profession. Si le plan que je me propose de suivre s'accorde avec vos idées, je continuerai mes soins à votre fils aussi long-temps que vous le desirerez. En attendant, comme je crois avoir aperçu dans son caractère plusieurs défauts enfantés par une indulgence trop aveugle, il me semble que je serai plus libre d'exercer l'autorité qui m'est nécessaire pour les réformer, si je puis prendre à ses yeux, et à ceux de votre famille, le titre d'un ami, plutôt que celui d'un gouverneur.

Quelque résistance que la générosité naturelle de M. Merton lui fit employer pour combattre une proposition si désintéressée, il fut enfin obligé d'y souscrire; et deux jours aprés, Tommy fut conduit à la mai-

son de M. Barlow, qui n'étoit éloignée que d'environ deux milles du château.

Le lendemain de son arrivée, M. Barlow, après avoir déjeûné avec Henri Sandford et lui, les fit entrer tous deux dans son jardin. Il prit en main une bêche; et, en ayant donné une plus légère à Henri, ils commencerent à travailler l'un et l'autre avec une extrême activité. Tous ceux qui mangent, dit-il à Tommy, doivent concourir à faire naître les fruits qui les nourissent; c'est pourquoi Henri et moi, nous nous faisons un devoir de cultiver la terre. Voici le carreau qui m'est échu en partage. Cet autre est le sien. Chaque jour nous y donnons une heure ou deux de travail. Si vous voulez vous joindre à nous, je vais vous assigner un petit coin de terre que vous cultiverez, et tout ce qu'il produira sera pour vous.

Non en vérité, répondit Tommy, d'un air dédaigneux. Je suis gentilhomme, et je ne me sens pas fait pour travailler ainsi qu'un paysan. Tout comme il vous plaira, M. le gentilhomme, répliqua M. Barlow, mais Henri et moi qui ne rougissons pas de

nous rendre utiles, nous allons nous occuper de notre ouvrage.

Au bout de deux heures, M. Barlow dit qu'il étoit temps de se reposer ; et prenant Henri par la main, il le conduisit dans un très-joli pavillon, où il le fit asseoir. Ensuite il alla cueillir des cerises, qu'ils partagèrent ensemble. Tommy étoit accouru dans l'espérance d'être en tiers avec eux. Mais, lorsqu'il les vit manger tout seuls, sans faire aucune attention à lui, il ne put retenir son dépit, et se mit à pleurer. Qu'avez-vous donc, lui dit froidement M. Barlow ? Tommy le regarda d'un air fier, et ne lui fit point de réponse. Oh, monsieur, reprit M. Barlow, si vous ne voulez pas me répondre, vous êtes libre de garder le silence. Personne ici n'est obligé de parler. Tommy demeura encore plus déconcerté à ces paroles ; et ne pouvant cacher sa colère, il sortit du pavillon, également surpris et confus de se trouver dans un endroit où personne ne se mettoit en peine de son humeur.

Lorsque toutes les cerises furent mangées, M. Barlow proposa à Henri d'aller

se promener dans la forêt voisine. Henri, comme on peut le croire, se rendit sans peine à une invitation aussi agréable. Le temps étoit charmant ce jour-là. Ils eurent une joie infinie à jouir de la fraîcheur de l'air, et des parfums que répandoit de tous côtés le chèvre-feuille sauvage. M. Barlow savoit toujours allier l'instruction au plaisir. Il fit remarquer à Henri un grand nombre de jolies plantes qu'il ne connoissoit pas, et dont il lui apprit la nature et les propriétés.

Pendant ce temps, Tommy erroit tristement dans le jardin, sans trouver personne avec qui il pût s'amuser. Il attendoit, dans un ennui profond, que M. Barlow et Henri fussent de retour de leur promenade. Ils arrivèrent enfin, et se rendirent dans la salle à manger. Tommy qui avoit un grand appétit, alloit tout bonnement prendre sa place à table. M. Barlow l'arrêta, et lui dit: Non, monsieur, s'il vous plait; comme vous êtes trop gentilhomme pour travailler pour vous, nous qui ne le sommes pas, nous ne nous soucions point du tout de travailler pour les paresseux. Tommy se retira dans un

coin, et poussa des sanglots, comme si son cœur eût été prêt à se fendre. Mais Henri qui ne pouvoit supporter de voir son ami si malheureux, tourna tendrement vers M. Barlow ses yeux humides de larmes, et lui demanda s'il pouvoit faire ce qu'il lui plairoit de la portion de son dîner. Certainement, mon ami, lui dit M. Barlow: vous l'avez assez gagnée. Eh bien, reprit-il avec vivacité, je vais la donner au pauvre Tommy, qui en a plus besoin que moi. En disant ces mots, il courut lui porter son assiete dans le coin où il étoit assis. Tommy la prit et le remercia, sans oser lever ses yeux, qu'il tenoit fixés vers la terre. Je vois, dit M. Barlow, que si les gentilshommes trouvent au-dessous de leur dignité de travailler pour eux-mêmes, ils ne croient point s'avilir de prendre le pain pour lequel les autres ont tant travaillé. A ce reproche piquant, Tommy versa plus de larmes amères qu'il n'en eût encore répandu.

Le lendemain, M. Barlow et Henri étoient allés de bonne heure dans le jardin reprendre leur défrichement de la

veille. A peine avoient-ils commencé, que Tommy courut auprès d'eux, et voulut avoir aussi une petite bêche, que M. Barlow lui donna. Comme c'étoit la première fois qu'il s'avisoit d'en faire usage, il la manioit avec assez de gaucherie ; et peu s'en fallut qu'il ne s'en donnât plusieurs fois de rudes coups dans les jambes. M. Barlow eut la complaisance de suspendre son travail pour lui montrer comment il devoit se servir de cet instrument. Il s'y prit alors un peu mieux, puis un peu mieux encore. Enfin il fit si bien, qu'au bout d'une heure, il auroit pu lui-même donner des leçons à un apprenti jardinier.

Leur ouvrage de la matinée étant achevé, ils se rendirent tous les trois dans le pavillon. On servit des cerises ; et Tommy ressentit une vive alégresse de se voir invité cordialement à en prendre sa part. Il les trouva les plus délicieuses qu'il eût mangées de sa vie, parce que l'exercice qu'il avoit fait en plein air lui avoit donné de l'appétit. Après ce repas joyeux, M. Barlow tira un livre de sa poche, et pria Tommy de vouloir bien leur faire

la lecture d'une historiette. Tommy rougit, en avouant d'un air confus qu'on ne lui avoit jamais appris à lire. J'en suis bien fâché pour vous, dit M. Barlow, car vous y perdez un grand plaisir. En ce cas, je vais céder cet honneur au brave Henri. Alors Henri prit le livre et lut ce qui suit.

LE VANNIER.

Dans un pays fort éloigné de celui-ci, il y avoit un homme riche, qui employoit la plus grande partie de son temps à manger, à dormir ou à boire, et le reste à rechercher de frivoles plaisirs. Entouré continuellement de domestiques empressés à exécuter aveuglément tous ses ordres, et à le servir avec des marques trompeuses de respect, il devint orgueilleux, insolent et capricieux. On l'avoit si peu accoutumé dès l'enfance à entendre la vérité, qu'il s'imaginoit avoir le droit de commander à tout le monde ; et il s'étoit persuadé que les pauvres n'avoient

d'autre destination que de servir de jouet à ses fantaisies.

Presque sous les murs du château de cet homme opulent, habitoit un homme pauvre, mais honnête et industrieux, qui se faisoit chérir et respecter de tous ses voisins. Il gagnoit péniblement sa vie à faire des corbeilles, avec des joncs qui croissoient dans une terre marécageuse à côté de sa chaumière. Mais quoiqu'il fût obligé de travailler depuis le matin jusqu'au soir pour gagner son entretien, quoiqu'il ne prît pour toute nourriture que du riz, des pois ou d'autres légumes, et qu'il n'eût d'autre lit que les faisceaux de jonc dont il se servoit pour faire ses corbeilles, il ne laissoit pas d'être toujours satisfait et joyeux. Son travail lui donnoit assez d'appétit pour lui faire trouver délicieux les mêts les plus grossiers; et il s'endormoit tous les soirs d'un si bon sommeil, que le lit le plus dur ne l'empêchoit pas d'en goûter les douceurs.

L'homme riche, au contraire, étendu mollement la nuit sur un fin duvet, ne pouvoit dormir, parce qu'il avoit passé toute la

journée assoupi dans sa mollesse. Il goûtoit sans plaisir les mêts friands dont sa table étoit chargée, parce qu'il ne faisoit pas assez d'exercice pour se procurer de l'appétit; et il se trouvoit souvent indisposé, parce que son estomac, affoibli par sa gloutonnerie, refusoit de digérer ses alimens. Comme il ne faisoit de bien à personne, il n'avoit point d'amis. En revanche, il étoit détesté par tous ses vassaux, qu'il tenoit dans l'oppression; et jusqu'à ses domestiques, il n'y avoit personne qui put prononcer son nom, sans le mépriser ou le maudire.

Incapable de trouver en lui-même rien qui pût dissiper sa noire mélancolie, il prenoit de l'humeur contre tous ceux qu'il croyoit plus joyeux que lui. Dans les promenades qu'il faisoit en palanquin, porté servilement sur les épaules de ses domestiques, il passoit tous les jours devant la chaumière du pauvre vannier, qui, paisiblement assis sur le seuil de sa porte, chantoit à plein gosier en faisant ses corbeilles. L'homme riche ne put le voir long-temps sans envie. Quoi! se disoit-il, un vil artisan, qui travaille toute la journée pour gagner une

misérable subsistance, je le vois toujours satisfait; et moi qui possède de grandes richesses, moi qui suis d'une plus grande importance qu'un million de créatures comme lui, je ne me trouve jamais heureux! Cette réflexion s'éleva si souvent dans son esprit, qu'il sentit bientôt contre cet homme les mouvemens de la haine la plus violente. Peu accoutumé à vaincre ses passions, quelque injustes qu'elles pussent être, il résolut de punir son pauvre voisin de l'audace qu'il avoit d'être plus heureux que lui-même. Après avoir cherché tous les moyens d'assouvir sa barbare vengeance, il ordonna à un de ses indignes valets d'aller au milieu de la nuit mettre le feu aux joncs qui environnoient la chaumière du vannier. C'étoit pendant l'été. La chaleur excessive qui règne dans cette contrée, avoit desséché les plantes. En un moment la flamme s'étendit sur tout le marais, et non-seulement consuma les joncs, mais alla même embrâser la triste chaumière; ensorte que le malheureux vannier, réveillé en sursaut par les charbons enflammés qui tomboient sur lui fut obligé de s'échapper presque sans vêtemens pour sauver sa vie.

Je vous laisse à penser quelle fut sa douleur, lorsqu'il se vit ainsi privé de tout moyen de subsistance, par la méchanceté d'un homme qu'il n'avoit jamais offensé.

Hors d'état de le punir de son injustice, il se mit en marche dès le lendemain et courut se jeter aux pieds du grand Juge de ce pays, auquel il raconta la violence qu'on avoit exercée à son égard. Le magistrat qui étoit un homme juste et compatissant, ordonna tout de suite que le malfaiteur fût amené devant son tribunal. Après l'avoir fait convenir du crime dont il étoit accusé, et lui avoir adressé les reproches les plus sévères, il se tourna vers le pauvre vannier, et lui dit: puisque cet homme vain et méchant s'est laissé entraîner à un attentat aussi cruel, par une fausse idée de son importance, il est nécessaire de lui apprendre de combien peu de valeur il est pour le reste du monde, et à quel degré vous l'emportez sur lui pour la véritable utilité. Cet exemple doit être éclatant, pour servir de leçon à la nation entière. Je ne veux vous contraindre par aucune violence à servir le projet que j'ai

formé. Je ne vous cache pas même que vous aurez quelque risque à courir dans son exécution. Mais s'il réussit, comme je l'espere, je vous promets au bout de quelques mois une aisance assurée pour le reste de votre vie; et vous aurez l'honneur d'avoir contribué à établir une grande vérité pour l'instruction de vos concitoyens.

Le pauvre homme répondit:

Je n'ai jamais possédé que bien peu de chose au monde; mais ce peu que j'avois suffisoit à ma subsistance; et je l'ai perdu par la méchanceté de cet homme orgueilleux. Je suis entièrement ruiné. Il ne me reste aucun espoir de me procurer un morceau de pain, au premier moment où la faim se fera sentir. C'est pourquoi je suis prêt à tout ce que vous ordonnerez de mon sort. Je m'en rapporte à votre sagesse. Quoique je sois bien loin de vouloir traiter cet homme comme il m'a traité, je ne serai pas fâché de servir à lui faire apprendre la justice, et d'empêcher les riches, par son exemple, d'opprimer à l'avenir ceux qui sont pauvres comme moi.

Alors le magistrat ordonna qu'on les fit

monter tous deux sur un vaisseau, et qu'on les transportât sur les côtes d'une île habitée par des sauvages, à qui toutes les distinctions de la richesse étoient inconnues, et qui ne vivoient uniquement que de leur pêche.

Aussitôt qu'ils furent débarqués sur le rivage, les matelots remirent à la voile; et les habitans du pays se rassemblerent en grand nombre autour des deux étrangers. L'homme riche, se voyant exposé sans défense au milieu d'un peuple barbare dont il n'entendoit pas le langage, se prosterna le visage contre terre, en tendant les mains de la manière la plus suppliante, pour demander qu'on lui fît grace de la vie. Mais le vannier, accoutumé dès l'enfance à ne pas s'effrayer de la mort, garda tout son courage, et fit signe aux insulaires qu'il vouloit être leur ami, et travailler pour leur service. Ceux-ci comprirent à merveille ses démonstrations, et lui en firent d'autres pour lui exprimer qu'ils acceptoient ce traité. En conséquence on le conduisit dans la forêt prochaine avec monseigneur, qui se tenoit caché derriere lui, et qui dans cette cir-

constance ne rougissoit point de lui céder les honneurs du pas. Le chef des sauvages leur montra de grosses souches d'arbres qu'il falloit déraciner et transporter dans sa cabane. Ils se mirent aussitôt en besogne. Le vannier, qui étoit robuste et actif, eut bientôt rempli sa tâche. Monseigneur, au contraire, dont les bras énervés n'avoient jamais été accoutumés au travail, ne savoit guère comment s'y prendre, et succomboit déjà de fatigue sans avoir de beaucoup avancé son ouvrage. Les sauvages, témoins de leurs opérations, voyant qu'ils pourroient tirer un grand avantage des services du premier, s'empressèrent de lui présenter un grand morceau de poisson avec quelques-unes de leurs racines choisies, tandis qu'ils jeterent avec mépris à l'autre des morceaux de rebut, le jugeant incapable de leur être de la moindre utilité. Quoi qu'il en soit, comme celui-ci étoit depuis quelques heures à jeun, et qu'il n'avoit jamais fait tant d'exercice, il dévora cette nourriture grossière de meilleur appétit qu'il n'auroit mangé à sa table les ragoûts les plus friands.

Le lendemain on les mit encore à l'ouvrage. Le vannier, montrant toujours la même supériorité sur son compagnon, reçut des insulaires autant de nouveaux témoignages de bienveillance, que l'autre en reçut de marques de dédain. En dépit de toute sa fierté, l'homme riche commença dès ce moment à s'apercevoir avec combien peu de raison il avoit pris une si haute idée de lui-même, et méprisé ses semblables. Un évènement qui arriva bientôt après, acheva de mettre le comble à son humiliation.

Dans les intervalles de son travail, le vannier, ennemi mortel de l'indolence, trouvoit assez de loisir pour s'occuper d'un métier qu'il chérissoit encore, parce qu'il lui avoit dû long-temps les moyens de soutenir ses jours. Jaloux aussi de témoigner sa reconnoissance aux sauvages pour les bons traitemens qu'il recevoit de leur humanité, il résolut d'employer en leur faveur son ancienne industrie. Les joncs croissoient en abondance autour de sa nouvelle demeure. Il cueillit les plus fins, et s'en servit en cachette pour tresser une

espèce de couronne de la forme la plus élégante qu'il put lui donner. Un jour que les sauvages étoient assemblés autour de lui, il courut chercher la couronne qu'il plaça sur la tête de leur chef. Le bon sauvage fut si enchanté de sa nouvelle parure, qu'il se mit à danser et à sauter de joie au milieu de ses compatriotes; et ceux-ci ne pouvoient se lasser d'admirer en silence un chef-d'œuvre si parfait.

Le vannier s'étant ainsi fait connoître par un ouvrage frivole, montra bientôt qu'il savoit employer son talent à des objets d'une plus grande utilité. Il s'occupa le lendemain à former des paniers et des corbeilles, dont il apprit l'usage aux femmes sauvages pour y déposer leurs racines et leur poisson. Vous jugez bien qu'on ne tarda guère à le retirer de ses emplois serviles pour des travaux plus doux. Tout le monde voulut apprendre de lui à tresser le roseau, le jonc et l'osier. En récompense de ses leçons, les sauvages reconnoissans lui apportoient de toutes les espèces de fruits que produisoit la contrée. Chaque jour il étoit accablé de leurs pré-

sens. Enfin on lui construisit une hutte commode, comme au bienfaiteur du pays; et après le chef, il n'étoit personne qui reçut des hommages aussi distingués.

Pendant ce temps l'homme riche, qui n'avoit ni forces pour travailler, ni talens pour plaire, menoit la vie la plus déplorable, au milieu des insultes et des affronts. On alloit même délibérer si on ne le laisseroit pas mourir de faim comme une créature inutile; mais le vannier, attendri sur son sort, et voulant ne se venger qu'avec noblesse des injures qu'il avoit reçues de lui, trouva le moyen de lui faire accorder sa grace. Il fit comprendre aux sauvages l'intérêt qu'il prenoit à la destinée du compagnon de sa fortune; mais tout ce qu'il put obtenir en sa faveur, ce fut d'être condamné à lui servir de domestique, et à lui aller couper les joncs dont il avoit besoin pour les demandes continuelles qu'on lui faisoit de ses corbeilles et de ses paniers.

Le magistrat n'avoit pas oublié l'objet d'instruction qu'il vouloit retirer de sa sentence. Au bout de trois mois, il envoya chercher dans l'île sauvage les deux exilés;

et, les ayant fait amener devant lui, il regarda d'un œil sévère l'homme riche et lui dit: Maintenant que vous avez dû apprendre par l'expérience, combien vous êtes inutile sur la terre, et combien votre incapacité vous met au-dessous de l'homme que vous avez insulté, je dois procéder à la réparation qui lui est due pour l'oppression dont vous vous êtes rendu coupable à son égard. Si je vous traitois ainsi que vous le méritez, je vous dépouillerois des richesses que vous possédez, comme vous avez méchamment privé cet homme de tous les moyens qu'il avoit de pourvoir à sa subsistance. Mais comme j'espère que l'épreuve du malheur vous rendra plus humain à l'avenir, je vous rends la moitié de votre fortune, sous la condition de donner l'autre moitié à ce pauvre homme, dont vous avez causé la ruine.

Le vannier remercia le magistrat de la justice qu'il lui faisoit rendre, mais il ajouta: J'ai été élevé dans la misère, et toute ma vie s'est passée dans le travail. Je n'ambitionne point des richesses dont je ne saurois faire usage. Tout ce que je desire de cet homme,

c'est qu'il me mette dans la même situation où j'étois auparavant, et qu'il apprenne à être désormais plus humain envers les malheureux.

L'homme riche ne put s'empêcher de témoigner son admiration pour une si grande générosité. Comme il avoit acquis de la sagesse par ses infortunes, non seulement il traita le vannier comme son bienfaiteur et son ami durant le reste de sa vie, mais encore il employa ses trésors à faire du bien à tous ses semblables.

L'histoire étant achevée, Tommy s'écria qu'elle étoit fort jolie; mais que s'il avoit été à la place du bon vannier, il auroit pris la moitié de la fortune du méchant homme, que le magistrat lui avoit adjugée, et qu'il l'auroit retenue pour lui. Je m'en serois bien gardé, dit Henri, de peur de devenir peut-être aussi vain, aussi méchant et aussi paresseux.

Depuis ce jour, M. Barlow et ses deux élèves prirent l'habitude d'employer une partie de la matinée à travailler dans le jardin. Lorsqu'ils étoient fatigués, ils se retiroient dans le pavillon, où le petit Henri,

qui, par son application constante faisoit de rapides progrès dans ses études, les amusoit par la lecture de quelque histoire agréable. Tommy prenoit de jour en jour un nouveau plaisir à l'écouter. Mais Henri étant allé passer une semaine chez ses parens, Tommy fut obligé de rester seul avec M. Barlow. Le lendemain, lorsqu'après leur travail ordinaire, ils furent allés se reposer dans le pavillon, Tommy s'attendoit que M. Barlow lui feroit la lecture de quelque jolie historiette; mais il arriva que ce jour-là précisément il survint à M. Barlow plusieurs affaires de la dernière importance, qui ne lui permettoient pas de procurer ce plaisir à son petit ami. Il en fut de même le lendemain, et encore le jour d'après. Jamais M. Barlow n'avoit eu malheureusement tant d'occupations. Tommy perdit alors patience, et se dit à lui-même: ah, si je savois lire comme Henri! je n'aurois pas besoin de prier les autres de lire pour moi, et je saurois m'amuser tout seul. Et pourquoi ne pourrois-je pas faire ce qu'un autre a fait? Henri a de l'esprit sans doute; mais il n'auroit jamais su lire, s'il

n'avoit appris de quelqu'un. Et si quelqu'un veut me l'apprendre, j'ose croire que je saurai bientôt lire aussi-bien que lui. Bon. Lorsqu'il sera de retour, je veux lui demander comment il a fait, afin de m'y prendre de la même manière.

Henri revint quelques jours après; et aussi-tôt que Henri se trouva seul avec lui, Henri, lui dit-il, comment as-tu fait pour apprendre à lire?

HENRI.

C'est M. Barlow, qui a eu la bonté de m'enseigner à connoître les lettres, puis à les épeller, puis à assembler les syllabes, ensuite à lire des mots entiers. Voilà tout mon secret.

TOMMY.

Et voudrois-tu me l'apprendre?

HENRI.

Je ne demande pas mieux, mon ami.

Henri prit alors un alphabet; et Tommy fut si attentif à ses instructions, que dès la première leçon il fut en état de distinguer toutes les lettres. Il se trouva très-satisfait de cet heureux effort de son esprit; et il eut toutes les peines du monde à s'em-

pêcher de courir auprès de M. Barlow, pour lui étaler ses connoissances. Mais il fit réflexion qu'il l'étonneroit bien davantage, s'il ne lui disoit rien de ses études, jusqu'à ce qu'il fût capable de lire une histoire d'un bout à l'autre. Il s'appliqua donc avec tant de diligence, et Henri, qui ne ménageoit pas ses peines pour son ami, se montra un si bon maître, qu'au bout de trois mois il se crut assez fort pour surprendre M. Barlow par l'exercice de ses talens. Un jour qu'ils étoient tous les trois dans le pavillon, Henri avoit déjà pris le livre, Tommy se leva, et dit gravement que, si M. Barlow vouloit le permettre, il essayeroit de lire à la place de son ami. Très-volontiers, répondit M. Barlow; mais je crois que vous seriez en état de voler dans les airs autant que de lire dans ce livre. Tommy, dans la confiance de ses forces, ne répliqua que par un sourire; et, prenant le livre des mains de Henri, il lut tout couramment l'histoire suivante.

LES DEUX CHIENS.

DANS une province de France, un berger avoit élevé deux jeunes chiens de l'espèce la plus estimée pour la grandeur, la force et le courage. Lorsqu'il les vit assez grands pour n'avoir plus besoin du lait de leur mère, il crut faire un présent agréable à son seigneur, qui étoit un riche habitant d'une grande ville, en lui donnant le plus beau de ses deux éleves. Son cadeau fut reçu avec autant de plaisir qu'il en avoit à le faire; et il n'y eut de triste dans cette circonstance que les jeunes doguins, qui, étant accoutumés à jouer ensemble, eurent beaucoup de peine à se séparer.

Dès ce moment la manière de vivre des deux frères se trouva bien différente. Le nouvel habitant de la ville, qu'on s'empressa de nommer *la Faveur*, fut admis dans une excellente cuisine, où il gagna bientôt les bonnes graces de tous les domestiques qui se divertissoient de ses cabrioles, et le récompensoient de tant de gentillesse par une grande abondance de

restes de viandes et de potages. Employant, comme il le faisoit, sa journée à manger depuis le matin jusqu'au soir, il prit en peu de temps une grosseur monstrueuse; et son poil devint gras et luisant. Il étoit à la vérité paresseux à l'extrême, et si poltron, qu'il s'enfuyoit devant un chien qui n'étoit pas la moitié si gros que lui. Il étoit aussi fort abonné à la gloutonnerie; et il fut souvent battu pour les vols qu'il commettoit dans l'office. Mais comme il avoit appris à jouer familièrement avec les domestiques, qu'il savoit fort bien se tenir sur ses pieds de derrière, aller querir et rapporter au premier commandement, il étoit caressé par tous les gens de la maison; et sa faveur s'étendoit même assez loin dans le voisinage.

L'autre chien, qu'on avoit appellé *la Garde*, élevé durement à la campagne, étoit bien loin d'avoir le poil si brillant et le ventre si arrondi. Il ignoroit tous les jolis tours de souplesse qui composoient le mérite de son frère. Son maître n'étoit pas assez riche pour lui donner au-delà de ce qui étoit absolument nécessaire à sa subsistance.

Obligé de vivre continuellement en plein air, de souffrir toutes les intempéries des saisons, et de travailler sans relâche pour gagner sa nourriture, il se rendit robuste, actif et diligent. Les combats qu'il avoit à soutenir contre les loups, lui avoient donné une si grande intrépidité, qu'aucun de ses ennemis ne pouvoit se flatter de lui avoir fait tourner le derrière. Il en avoit quelquefois reçu de cruelles morsures; mais il s'honoroit de ces nobles cicatrices; et il pouvoit dire à sa gloire qu'il ne manquoit pas une seule brebis au troupeau, depuis qu'il avoit été mis sous sa protection. Son honnêteté d'ailleurs étoit si éprouvée, qu'aucune tentation n'étoit capable de le séduire. Il se seroit vu tout seul en face du morceau de lard le plus appétissant, qu'il ne lui seroit pas même venu dans la pensée qu'il y auroit du plaisir à s'en régaler. Il se contentoit de manger ce qu'il plaisoit à son maître de lui servir, et il ne le recevoit qu'avec une tendre reconnoissance. La pluie, la neige, le tonnerre, la grêle ne lui auroient pas fait chercher un abri, lorsque son devoir le retenoit auprès du troupeau; et, au moindre

signe du berger, il plongeoit tête baissée dans les rivières les plus rapides au milieu des glaçons..

Il arriva dans ce temps que le seigneur du pauvre berger vint à la campagne pour examiner l'état de ses terres. Il avoit amené *la Faveur* avec lui. Au premier coup-d'œil qu'il jetta sur *la Garde*, il ne put se défendre d'un sentiment de dédain que lui inspiroit son extérieur rude et grossier. Aucune de ces manières brillantes, rien de cet embonpoint fleuri qui prévenoient pour *la Faveur*. Quoi qu'il en soit, monseigneur ne tarda guère à revenir de l'opinion qu'il s'étoit formée du caractère des deux frères. Comme il se promenoit un jour au fond d'un bois épais, accompagné de son favori, un loup affamé, dont les yeux étinceloient de rage, sortit d'un bois voisin, en poussant des hurlemens affreux, et vint droit à lui pour le dévorer. Monseigneur se crut perdu, sur-tout lorsqu'il vit son bien aimé *la Faveur*, au lieu de voler à son secours, s'abandonner lâchement à des cris d'effroi, et s'enfuir bientôt de toute sa vitesse, la queue basse

entre les jambes. Mais, en ce moment de désespoir, l'intrépide *la Garde* qui l'avoit humblement suivi à une certaine distance, sans qu'il daignât le remarquer, accourut avec la rapidité d'un éclair, et se jetta sur le loup avec une telle impétuosité, qu'il l'obligea d'excercer toute sa force en sa propre défense. Le combat fut long et opiniâtre. Enfin *la Garde* étendit le loup mort à ses pieds. Ce ne fut pas, il est vrai, sans avoir les oreilles un peu déchirées; mais il sembloit qu'il oublioit ses maux, pour ne sentir que les caresses dont il fut accablé. Monseigneur apprit ainsi, par sa propre expérience, qu'il ne faut pas toujours s'en fier à la mine des gens, et que les grandes vertus peuvent se signaler dans les pauvres, tandis qu'elles se trouvent en défaut chez les riches.

Tommy s'arrêta en cet endroit pour reprendre haleine. Fort bien, en vérité, mon ami, dit M. Barlow. Je vois que, lorsque les jeunes gentilshommes veulent prendre la peine de s'appliquer, ils peuvent réussir aussi bien que ceux qu'ils appellent les gens du peuple. Mais que pen-

sez-vous, Tommy, de l'histoire que vous venez de lire ? Lequel aimez-vous le mieux de ce brillant *la Faveur*, qui laisse son maître en danger d'être dévoré, ou de ce modeste *la Garde*, qui expose sa propre vie pour le défendre ? Je crois, répondit Tommy, que j'aurois mieux aimé *la Garde*. Oui, en effet, il auroit eu la préférence ; mais je l'aurois lavé, j'aurois fait tondre son poil, et j'aurois pris soin de le bien nourrir, jusqu'à ce qu'il fût devenu aussi brillant que *la Faveur*. Peut-être alors, répliqua M. Barlow, seroit-il devenu paresseux et poltron comme lui. Mais il reste encore quelque chose à lire. Voyons la fin de l'histoire. Tommy continua ainsi :

Monseigneur fut si charmé de la bravoure de *la Garde*, qu'il ne voulut plus s'en séparer. Ce ne fut qu'avec un extrême regret que le berger consentit à lui en faire présent. *La Garde*, dès le lendemain, fut emmené à la ville pour y prendre le poste de *la Faveur*; et celui-ci fut remis au berger, avec l'ordre exprès de le faire mourir, comme un indigne et lâche mâtin.

Le berger, aussi-tôt après le départ de son maître, alloit exécuter la sentence qu'il avoit prononcée; mais en considérant la haute taille et l'air prévenant de *la Faveur*, ému sur-tout d'un sentiment de pitié pour le pauvre animal, qui remuoit la queue et lui léchoit les mains, au moment même où il lui passoit une corde au cou pour le jeter à la rivière, il résolut de lui sauver la vie, et d'essayer si un nouveau genre de vie ne produiroit pas en lui d'autres sentimens. Dès ce moment, *la Faveur* fut traité exactement de la même manière que *la Garde* l'avoit été. Une vie frugale et laborieuse le rendit bientôt plus sobre et plus vigilant. A la première pluie qu'il essuya, il s'enfuit, il est vrai, selon sa coutume, et courut se réfugier au coin du feu, mais la femme du berger le mit à la porte, et le força de supporter la rigueur de la saison. Cette épreuve coûta un peu à sa mollesse; mais au bout de quelques jours, il ne fit pas plus d'attention au froid et à la pluie, que s'il avoit été continuellement élevé au milieu des champs.

Malgré les nouvelles qualités qu'il avoit acquises, il ne laissoit pas de conserver une frayeur mortelle des bêtes sauvages. Un jour qu'il erroit seul dans une forêt, il fut attaqué par un loup énorme, qui, s'élançant d'un buisson, ouvrit sa large gueule pour le déchirer. *La Faveur* auroit bien voulu s'enfuir; mais son ennemi étoit trop agile pour lui laisser le temps de s'échapper. La nécessité donne quelquefois du courage aux plus lâches. *La Faveur*, ne voyant point de jour à la retraite, se tourna contre son ennemi; et, le saisissant heureusement par le cou, il l'étrangla dans un instant. Le berger accouroit pour le secourir; il n'arriva que pour être témoin de sa victoire; et il le caressa avec une tendresse qu'il n'avoit pas encore ressentie. Animé par ce succès, et par l'approbation de son maître, *la Faveur*, depuis cette aventure, se montra, dans toutes les occasions, aussi brave qu'il avoit été poltron jusqu'à ce jour; et bientôt il n'y eut pas, à dix lieues à la ronde, un chien dont la renommée inspirât aux loups une aussi grande terreur.

Dans cet intervalle, au lieu de chasser les bêtes sauvages, ou de veiller sur les troupeaux, *la Garde* ne faisoit plus que manger et dormir; ce qu'on lui permettoit de faire à son aise, en mémoire de ses services passés. Comme toutes les qualités, soit de l'esprit, soit du corps, se perdent insensiblement, si l'on néglige l'occasion de les exercer, il cessa bientôt de posséder ce courage, cette hardiesse et cette vigilance qui l'avoient tant distingué, pour prendre à leur place tous les vices attachés à la paresse et à la gloutonnerie.

L'année suivante, monseigneur, ayant appris que des loups ravageoient ses terres, résolut d'aller à leur poursuite et de mener avec lui *la Garde*, pour lui faire encore exercer sa prouesse contre ses anciens ennemis. Il y en avoit un que les gens de la campagne venoient de rencontrer dans une forêt voisine. Monseigneur y courut avec *la Garde*, dans l'espérance de le voir triompher avec autant de gloire que l'année d'auparavant. Mais quelle fut sa surprise, lorsqu'à la première rencontre il vit son héros s'enfuir avec toutes

les marques d'une lâche frayeur ! Dans le même instant arriva un autre chien, qui défiant le loup de l'air le plus intrépide, lui livra un combat sanglant, et au bout de quelques minutes le jeta sans vie sur le champ de bataille. Monseigneur ne put s'empêcher de déplorer la poltronnerie de son favori, et d'admirer la valeur du champion étranger. Il ne tarda guère à le reconnoître pour ce même *la Faveur* qu'il avoit condamné l'année précédente à une mort honteuse. Je vois bien, dit-il au berger, que c'est en vain qu'on attendroit du courage de ceux qui passent leur vie dans une indolente mollesse, et qu'un exercice habituel, une vie sobre et active, peuvent porter les caractères les plus foibles à des prodiges de force et de valeur.

En vérité, dit M. Barlow, lorsque la lecture fut achevée, je suis charmé de voir que Tommy ait fait l'acquisition de ce talent. Il ne dépendra maintenant de personne pour ses plus grands plaisirs ; et il sera en état de s'amuser au moment où il lui plaira. Tout ce que l'on a écrit dans notre langue est aujourd'hui à sa disposi-

tion, soit qu'il veuille lire de petites avantures agréables comme celle que nous venons d'entendre, soit qu'il veuille s'instruire, dans l'histoire, des actions des grands hommes et des vertus des gens de bien, soit qu'il veuille connoître la nature de toutes les espèces d'animaux et de plantes qui se trouvent sur la terre. En un mot, je ne connois rien qui ne puisse être l'objet de ses études et je ne désespère pas de le voir devenir un homme très-sensé, capable de contribuer un jour à l'instruction de ses semblables.

Oui, c'en est fait, répondit Tommy, un peu exalté par cet éloge, me voilà résolu à me rendre aussi habile qu'aucun autre; et, quoique je sois encore tout petit, je ne doute pas que je ne sois déjà plus instruit que beaucoup de personnes plus grandes que moi. Je suis sûr, par exemple, que de tous les negres que nous avons laissés à la Jamaïque sur notre habitation, il n'en est pas un seul qui sache lire aussi couramment une histoire. M. Barlow prit une contenance un peu grave à cet éclat soudain de vanité, et lui de-

manda froidement si l'on avoit pris le soin de leur apprendre quelque chose. Non, monsieur, je ne le crois pas, répondit Tommy. Où est donc la grande merveille s'ils sont ignorans, répliqua M. Barlow? Vous n'auriez probablement rien appris encore, si votre ami n'avoit eu la complaisance de vous instruire; et ce que vous savez même à présent est bien peu de chose, n'en doutez pas.

C'est de cette manière que M. Barlow commença l'éducation de Tommy Merton, naturellement doué des dispositions les plus heureuses, quoiqu'on lui eût laissé contracter de mauvaises habitudes qui les empêchoient quelquefois de se montrer. Il étoit d'une humeur un peu colère; et il s'imaginoit qu'il avoit le droit de commander à tous ceux qu'il ne voyoit pas aussi bien vêtus que lui. Cette folle idée le fit tomber en plusieurs fautes, et fut pour lui la source de mille cruelles mortifications.

Un jour qu'il poussoit une balle avec sa raquette, elle passa sur une haie, et alla tomber dans un champ voisin. Ayant

aperçu un petit garçon tout déguenillé qui se promenoit dans le champ, il lui cria, d'un ton de maître, de lui renvoyer sa balle. Le petit garçon, sans se mettre en peine d'un tel commandement, continua sa promenade, et laissa la balle se reposer. Tommy l'apostropha d'une voix encore plus impérieuse, et lui demanda s'il n'avoit pas entendu ce qu'on lui avoit ordonné.

LE PETIT GARÇON.

Oh! je l'ai bien entendu. Je ne suis pas sourd, dieu merci.

TOMMY.

Eh bien, si tu n'es pas sourd, renvoie-moi ma balle tout de suite.

LE PETIT GARÇON.

Voilà précisément ce que je ne ferai pas.

TOMMY.

Si je vais à toi, coquin, je te le ferai bien faire.

LE PETIT GARÇON.

Peut-être que non, mon petit monsieur.

TOMMY.

Voyez-moi cet insolent! Tiens, je t'en avertis, ne me donne pas la peine de pas-

ser de ton côté ; ou je te battrai si fort qu'il ne te restera qu'un souffle de vie.

Le petit garçon ne répondit à cette bravade que par un grand éclat de rire, ce qui provoqua tellement Tommy, qu'il s'avança précipitamment vers la haie pour la franchir. Mais par malheur le pied lui glissa, et il tomba en roulant dans un fossé profond, tout plein d'une eau bourbeuse. Il y barbotta quelque temps pour tâcher d'en sortir. Ce fut en vain. Son pied s'enfonçoit de plus en plus dans la fange à mesure qu'il vouloit gagner le bord. Tout son bel habit fut couvert de vase ; et une eau verdâtre dégouttoit le long de sa culotte. Le riche galon à point d'Espagne, qui bordoit son chapeau, avoit disparu sous une croute épaisse de limon ; et pour comble de détresse il perdit l'un après l'autre ses deux soulier. Il ne seroit de long-temps sorti de l'embarras où il se trouvoit, si le petit garçon n'eût pris pitié de lui, et ne fût venu le retirer de sa fatale baignoire. Tommy, tout bouffi de honte et de colère, n'eut pas la force de proférer une seule parole. Il se mit à marcher lentement vers la maison dans un équi-

UNIV. OF
CALIFORNIA

UNIV. OF
CALIFORNIA

ge si déplorable, que M. Barlow, qui le ncontra, craignit qu'il ne se fût blessé. ais, lorsqu'il eut entendu le récit de son enture, il ne put s'empêcher de rire et conseilla à Tommy de prendre un peu eux ses mesures à l'avenir dans les que- les qu'il auroit avec les petits garçons dé- enillés.

Le lendemain, lorsqu'ils furent dans le villon, M. Barlow, s'adressant à Henri, pria de lire l'histoire suivante.

ANDROCLÈS.

l y avoit un pauvre esclave, nommé An- oclès, qui étoit si maltraité par son maî- e, que la vie lui devint insupportable. Ne uvant point de remède à ses maux, il se t à lui-même : il vaut mieux mourir que vivre dans les souffrances continuelles e je suis obligé d'endurer. Je n'ai d'autre rti que de me sauver de chez mon maître. 'il me reprend, je sais qu'il me punira 'un supplice affreux ; mais ces tourmens uiront ma misère. Si je parviens à m'é-

chapper, il me faudra vivre dans un désert qui n'est habité que par des bêtes féroces; mais elles ne pourront me traiter plus cruellement que je n'ai été traité par les hommes. Oui, je m'abandonnerai à leur merci, plutôt que de traîner encore mes jours dans un misérable esclavage.

Il prit une occasion favorable pour se dérober de la maison de son maître, et courut se cacher dans une épaisse forêt à quelque distance de la ville. Il ne tarda pas long-temps à sentir qu'il n'étoit sorti d'un genre de misère que pour tomber dans un autre. Après avoir erré la moitié du jour sur un sable brûlant, à travers les ronces et les épines, il fut saisi de la faim, et ne put trouver de quoi la satisfaire dans cette horrible solitude. Enfin prêt à mourir de fatigue et d'épuisement, il alla se coucher dans une sombre caverne qui s'offrit à ses regards.

Le pauvre homme, dit Henri, dont le cœur sensible ne put contenir ses mouvemens à ce récit déplorable! Je lui aurois donné mon dîner, Je lui aurois cédé mon lit. Mais M. Barlow, dites-moi, je

vous prie, comment a-t-on la méchanceté d'en agir d'une façon si cruelle envers un de ses semblables? Et comment un homme peut-il être l'esclave d'un autre homme, et en souffrir de mauvais traitemens?

Oh pour cela, répondit Tommy, c'est qu'il y a des gens qui sont nés gentilshommes et faits pour commander, d'autres qui sont nés esclaves et faits pour obéir. Je me souviens qu'avant de venir dans cette maison, j'avois autour de moi un nombre d'hommes et de femmes noirs, que maman me disoit être nés uniquement pour faire ce qui me plaîroit. J'avois coûtume de les égratigner, de les battre et de leur jeter des assiettes à la tête. Pour eux, ils n'osoient me frapper parce qu'ils étoient esclaves.

M. BARLOW.

Dites-moi, je vous prie, mon cher ami, comment ces gens étoient-ils devenus esclaves?

TOMMY.

C'est que mon père les avoit achetés de son argent.

M. BARLOW.

Ensorte que les gens qu'on achete de son argent sont esclaves, n'est-ce-pas?

TOMMY.

Oui, sans doute.

M. BARLOW.

Et ceux qui les achetent, ont le droit de les égratigner, de les battre, et de leur faire tout ce qu'ils veulent?

TOMMY.

Certainement.

M. BARLOW.

Ainsi donc si je vous prenois, et que j'allasse vous vendre au fermier Sandford, il auroit le droit de vous faire tout ce qu'il voudroit?

TOMMY.

Non, Monsieur, vous n'avez pas le droit de me vendre, et il n'a pas le droit de m'acheter.

M. BARLOW.

Et ceux qui ont vendu les negres à votre père, quel droit avoient-ils de les vendre? Quel droit votre père avoit-il de les acheter?

TOMMY.

Je ne le sais pas. Tout ce que je sais, c'est

qu'ils sont amenés sur des vaisseaux, d'un pays qui est bien loin d'ici; et par-là ils sont vendus comme esclaves.

M. BARLOW.

Mais si je vous emmenois sur un vaisseau dans un pays qui seroit bien loin d'ici, je pourrois donc vous vendre comme esclave par la même raison ?

TOMMY.

Non, monsieur, vous ne le pourriez pas, parce que je suis né gentilhomme.

M. BARLOW.

Et qu'entendez-vous, par-là, s'il vous plaît?

TOMMY, *(un peu embarrassé.)*

C'est d'avoir une belle maison, de beaux habits, un carrosse, et beaucoup d'argent comme en a mon papa.

M. BARLOW.

Mais votre père peut perdre tous ses biens. On voit tous les jours les personnes les plus riches tomber dans la pauvreté. Alors est-ce qu'il seroit permis de vous faire esclave et de vous maltraiter ?

TOMMY.

Non, sans doute, ce n'est pas le droit que personne au monde me maltraite.

M. BARLOW.

Et pourquoi donc vous arrogez-vous ce droit envers vos negres? Ne vous souvenez-vous pas du précepte qui doit régler la conduite de tous les hommes entre eux. » Ne faites pas à un autre ce que vous ne voudriez pas que l'on vous fît. »

TOMMY.

Oui, monsieur, je me le rappelle, et vous me faites sentir que j'ai eu bien des torts. Je vous promets de ne plus maltraiter à l'avenir notre negre Congo, comme j'avois coûtume de le faire.

M. BARLOW.

Vous serez alors un très-bon enfant; mais continuons notre histoire.

A peine ce malheureux commençoit-il à goûter les douceurs du repos, qu'il fut réveillé par le bruit horrible des rugissemens d'une bête féroce. Saisi de frayeur, il se leva précipitamment pour se sauver. Il étoit déjà parvenu à l'entrée de la caverne, lorsqu'il vit venir à lui un lion d'une grandeur

prodigieuse, qui lui ôta l'espérance de toute retraite. Dès ce moment sa perte lui parut inévitable ; mais, à sa grande surprise, le lion s'avança vers lui sans aucun signe de rage, poussant au contraire des cris plaintifs comme pour implorer du secours. Androclès, naturellement intrépide, reprit assez de courage pour examiner cet animal monstrueux, qui lui laissoit tout le loisir nécessaire pour ses observations. Sa démarche étoit lente. Il ne pouvoit s'appuyer que sur trois jambes, et la quatrième, qu'il relevoit sous lui, paroissoit extrêmement enflée. Rassuré de plus en plus par le maintien paisible de l'animal, Androclès osa marcher à sa rencontre, et lui prendre la patte comme un chirurgien prendroit le bras de son malade. Il vit alors qu'une épine d'une grosseur extraordinaire avoit pénétré la plante du pied, et y causoit l'enflure qu'il avoit remarquée. Au lieu de s'offenser de cette familiarité, le lion la recevoit avec la plus grande douceur, et sembloit même l'inviter, d'un regard caressant, à le soulager. Androclès aussi-tôt enleva l'épine, et, pressant mollement la plaie, il en fit sortir

une grande abondance de sang corrompu. Dès que l'animal se sentit soulagé par cette opération, il se mit à témoigner sa reconnoissance pour son bienfaiteur, par toutes les démonstrations qu'il pût imaginer. Il sautoit autour de lui comme un épagneul folâtre, secouoit de joie son épaisse crinière, et lui léchoit les pieds et les mains. Il ne s'en tint pas à ces expressions d'amitié. Depuis ce jour, il ne regarda plus Androclès que comme un hôte chéri ; et il n'alloit plus à la chasse sans rapporter sa proie toute entière dans la caverne pour la partager avec son ami.

Androclès, pendant quelque temps, ne s'éloigna guère de la caverne, vivant tranquille dans cet état d'hospitalité sauvage. Mais un jour qu'il erroit inconsidérément dans le désert, il trouva une troupe de soldats envoyés à sa poursuite. Il fut pris et traîné vers son maître. Les loix de ce pays étoient fort séveres contre les esclaves fugitifs. On le jugea coupable d'avoir osé s'échapper de sa chaîne; et, en punition de ce crime prétendu, il fut condammé à être mis en pièces par un lion furieux qu'on

venoit de prendre, et qu'on devoit garder plusieurs jours sans nourriture, pour accroître sa rage par le tourment de la faim.

Lorsque le jour marqué pour son supplice fut arrivé, on le conduisit tout nud dans une arène spacieuse, fermée de tous côtés par des barrières. Une foule immense de peuple accourut de tous côtés pour assouvir ses regards de cet horrible spectacle. Déjà l'on entendoit d'affreux rugissemens. Une porte s'ouvrit; et l'on vit s'élancer un lion monstrueux qui courut en avant, la crinière hérissée, les yeux enflammés, et la gueule béante comme un sépulcre ouvert. L'air fut soudain rempli de mille cris perçans auxquels succéda un silence profond. Tous les yeux étoient tournés sur la victime, dont on déploroit la destinée. Mais la pitié de la multitude fut bientôt changée en surprise, lorsqu'on vit l'animal féroce, au lieu de s'acharner sur sa proie, s'étendre d'un air soumis à ses pieds, jouer avec elle comme un chien fidèle avec son maître, ou plutôt la caresser, comme une mère, qui, après de vaines recherches, retrouve son fils qu'elle a perdu. Le gouverneur de la

ville, qui étoit présent, fit appeller à haute voix Androclès, et lui ordonna d'expliquer comment une bête sauvage, de la nature la plus féroce, avoit en un moment oublié sa rage, pour se changer en un animal doux et caressant. Androclès raconta à l'assemblée jusqu'aux moindres détails de son aventure. Il n'y eut personne qui ne fut étonné de ce récit, et enchanté de voir que les animaux les plus furieux sont capables d'être adoucis par le sentiment de la reconnoissance. Toutes les voix se réunirent pour implorer du gouverneur le pardon du malheureux esclave. Sa grace lui fut sur le champ accordée ; et on lui fit présent du lion qui avoit deux fois épargné sa vie.

Oh, s'écria Tommy, voilà une bien belle histoire ! Mais je n'aurois jamais cru que les lions pussent devenir si traitables. Je croyois qu'ils étoient comme les loups et les tigres qui mettent en pièces tout ce qu'ils rencontrent.

Lorsqu'ils sont affamés, dit M. Barlow, ils tuent tous les animaux qu'ils peuvent atteindre ; mais c'est pour s'en nourrir, car ils sont destinés à vivre de chair ainsi que

les chiens et les chats, et plusieurs autres espèces d'animaux. Mais dès que leur faim est assouvie, rarement font-ils une boucherie inutile. C'est en cela qu'ils sont moins cruels que bien des hommes, et même que certains enfans, qui tourmentent les animaux sans aucun sujet.

HENRI.

Je pense tout-à-fait comme vous, monsieur; et je me souviens que, me promenant, il y a quelques jours, sur le grand chemin, je vis un petit garçon qui traitoit son âne avec bien de la cruauté. Le pauvre animal étoit si boiteux, qu'il se traînoit à peine; et son conducteur le frappoit de toutes ses forces avec un grand bâton, pour le faire aller plus vîte qu'il ne pouvoit.

M. BARLOW.

Est-ce que vous ne lui en dîtes rien?

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur. Je lui représentai combien c'étoit méchant. Je lui demandai s'il aimeroit à être traité de cette manière par quelqu'un qui seroit plus fort que lui?

M. BARLOW.

Et quelle réponse vous fit-il, Henri ?

HENRI.

Il me répondit que c'étoit l'âne de son père, qu'ainsi il avoit droit de le battre, sans que personne y trouvât à redire, et que s'il m'échappoit un mot de plus, il me battroit aussi.

M. BARLOW.

Ha, ha! cela me paroît violent.

HENRI.

Je lui répliquai, que quoique ce fût l'âne de son père, ce n'en étoit pas moins une grande méchanceté de le traiter si durement; que, pour ce qui étoit de me battre, s'il s'avisoit de m'attaquer, je saurois bien me défendre; et que je ne le craignois pas, quoiqu'il fût beaucoup plus grand que moi.

M. BARLOW.

Est-ce qu'il eut l'audace de vous frapper ?

HENRI.

Vraiment, oui, monsieur : il vint avec son grand bâton pour m'en donner sur la tête; mais j'esquivai si bien, que je le parai de mon épaule. Il voulut y revenir. Je ne lui en donnai pas le temps. Je m'élan-

çai sur lui, et le renversai par terre. Alors il se mit à pleurer, et me supplia de ne pas lui faire de mal.

M. BARLOW.

Il est assez ordinaire de voir les plus méchans montrer le plus de poltronnerie. Et que fites-vous ensuite ?

HENRI.

Je lui dis que ce n'étoit pas mon dessein de le gourmer ; mais, que puisqu'il m'avoit attaqué sans raison, je ne lui permettrois pas de se relever, qu'il ne m'eût promis de ne plus battre la pauvre bête, qui reprenoit haleine pendant notre combat. Il m'en donna sa parole ; et je le laissai aller à ses affaires.

M. BARLOW.

J'approuve extrêmement votre conduite. Je suppose que le petit coquin, en se relevant, avoit l'air tout aussi confus que Tommy devoit l'avoir l'autre jour, lorsque le petit garçon qu'il vouloit battre, l'aida à sortir du fossé.

TOMMY.

Mais, monsieur, je ne lui cherchois pas querelle. Je ne l'aurois seulement pas me-

nacé, s'il n'eût refusé de me renvoyer ma balle.

M. BARLOW.

Et quel droit aviez-vous de l'y contraindre ?

TOMMY.

C'est qu'il étoit tout en guenilles, et que moi j'étois bien habillé.

M. BARLOW.

Voilà ce qui s'appelle d'excellentes raisons. Ainsi donc, si vos habits venoient à tomber en guenilles, tout homme bien habillé auroit le droit de vous donner ses ordres ?

Tommy sentit à merveille qu'il venoit de lui échapper une sottise ; et il tâcha de la réparer, en disant :

Mais il ne lui en coûtoit rien de le faire, puisqu'il étoit du même côté que la balle.

M. BARLOW.

Et c'est aussi ce qu'il auroit fait, selon toutes les apparences, si vous l'en aviez prié civilement. Mais les gens qui parlent toujours d'un air impérieux, trouvent peu de personnes disposées à les servir. Au reste, comme le petit garçon étoit dans une pa-

rure si délabrée, je suppose que vous lui offrîtes de l'argent pour l'engager à vous rendre service

TOMMY.

Non vraiment, monsieur.

M. BARLOW.

Ah! j'entends. C'est que vous n'aviez pas d'argent dans votre bourse.

TOMMY.

Je vous demande pardon. J'avois tout celui que j'ai encore.

(Montrant quelques pièces d'argent.)

M. BARLOW.

C'est donc que vous pensiez qu'il étoit en fonds aussi-bien que vous-même?

TOMMY.

Comment aurois-je pu le penser? Il n'avoit point d'habit sur son corps, ni de bas à ses jambes. Sa veste et sa culotte étoient tout en lambeaux, et ses souliers rapetassés?

M. BARLOW.

Je vois clair maintenant ce que c'est qu'un vrai gentilhomme. C'est celui qui, pourvu abondamment de toutes choses, les garde pour lui seul, menace les pauvres gens de

les battre, s'ils ne le servent pour rien; et lorsqu'il se trouve réduit, malgré sa fierté, à leur devoir des services essentiels, n'en ressent point de reconnoissance, et ne leur fait aucun bien en retour. Je parierois que le lion d'Androclès n'étoit pas gentilhomme.

Tommy fut si vivement affecté de ce reproche, qu'il eut peine à retenir ses larmes. Comme il étoit d'un caractère naturellement généreux, il résolut dans son cœur de faire quelques présens au petit garçon, la première fois qu'il auroit le plaisir de le rencontrer. En se promenant l'après-midi du même jour, il le vit à quelque distance qui cueilloit des mûres sauvages sur les buissons. Il courut à lui, et, le regardant avec bonté, il lui dit:

Je voudrois bien savoir, mon petit ami, pourquoi tu es si mal vêtu? Est-ce que tu n'aurois pas d'autres habits?

LE PETIT GARÇON.

Non, en vérité, monsieur. J'ai sept frères et sœurs, et ils ne sont pas mieux habillés que moi. Mais ce seroit la moindre de nos peines, si nous avions toujours de quoi manger.

TOMMY.

Et pourquoi en manquez-vous ?

LE PETIT GARÇON.

C'est que mon père est malade de la fièvre, et qu'il ne pourra travailler de toute la moisson. Ma mère dit que nous ne pouvons pas manquer de mourir de faim, si le bon Dieu ne vient à notre secours.

Tommy ne prit pas le temps de lui répondre, et courut de toutes ses forces vers la maison, d'où il repartit aussi-tôt, chargé d'un gros morceau de pain, et d'un paquet de ses propres habits. Tiens, dit-il, mon petit ami, tu m'as rendu service, voilà du pain. Je te donne aussi ces habits, parce que je suis gentilhomme, et que j'en ai beaucoup d'autres encore.

Rien ne peut égaler la joie qui éclata dans les yeux du petit garçon en recevant ce cadeau, si ce n'est le plaisir que Tommy ressentit en goûtant, pour la première fois, la douceur de satisfaire les mouvemens de la reconnoissance et de la générosité. Sans attendre la fin des remerciemens qu'on lui prodiguoit, il s'en retourna tout joyeux ; et, ayant rencontré M. Barlow, il lui raconta

d'un air transporté ce qu'il venoit de faire. M. Barlow lui répondit froidement: Avant de donner vos habits au petit garçon, il me semble que vous auriez dû savoir si vos parens voudroient vous le permettre. Quant à mon pain, quel droit aviez-vous de le donner sans mon consentement?

TOMMY.

C'est que le petit garçon m'a dit qu'il avoit faim, et que ses frères et sœurs n'avoient pas plus à manger que lui. Vous saurez que leur père est malade, absolument hors d'état de travailler.

M. BARLOW.

C'étoit une raison assez touchante pour vous engager à donner ce qui vous appartient; mais non ce qui appartient à un autre. Que diriez-vous si Henri, pour faire une bonne œuvre, s'avisoit de disposer de vos effets, sans votre permission?

TOMMY.

Je n'aimerois point cela du tout; et je comprends que j'ai fait encore une sottise.

M. BARLOW.

Je suis charmé de voir que vous le sen-

tez. Voici une petite histoire que vous ne ferez pas mal de lire à ce sujet.

CYRUS.

Cyrus étoit fils d'un Roi puissant. Il avoit plusieurs maîtres, que Cambyse, son père, avoit chargés de lui apprendre sur-tout à distinguer le bien du mal, et à pratiquer la justice. Un soir Cambyse lui demanda ce qui lui étoit arrivé dans la journée. J'ai été puni, lui répondit Cyrus, pour une sentence injuste que j'ai prononcée. En me promenant avec mon gouverneur, nous avons rencontré deux jeunes garçons, dont l'un étoit grand et l'autre petit. Celui-ci avoit une robe trop longue pour sa taille : celui-là, au contraire, en avoit une qui lui descendoit à peine jusqu'aux genoux, et dont les manches sembloient le serrer. Le grand garçon avoit d'abord proposé au petit de changer de vêtemens, parce qu'alors chacun d'eux en auroit un qui lui conviendroit mieux que celui qu'il portoit. Mais le petit garçon n'a pas voulu accéder à cet arrangement; sur quoi le premier lui a pris sa robe de force, et lui a donné la sienne. Ils en étoient à se disputer, lorsque nous

sommes arrivés. Ils sont convenus de me prendre pour juge de leur querelle. J'ai décidé que le petit garçon se contenteroit de la petite robe, et que le grand garderoit la plus longue. Voilà le jugement pour lequel mon gouverneur m'a puni. Comment, lui dit Cambyse, est-ce que la robe courte ne convenoit pas mieux au petit garçon, et la plus longue au plus grand? Oui, mon père, répondit Cyrus: mais mon gouverneur m'a fait sentir que je n'avois pas été nommé pour décider laquelle des deux robes alloit le mieux à la taille de chacun des jeunes garçons; mais s'il étoit juste que l'un osât s'emparer de la robe de l'autre sans son consentement. C'est pourquoi je reconnois que ma sentence étoit d'une grande injustice, et que j'ai bien mérité d'être repris.

Au moment où cette histoire venoit de finir, ils furent surpris de voir un petit garçon déguenillé s'avancer vers eux avec un paquet de hardes sous le bras. Ses yeux étoient meurtris, son nez enflé, et sa chemise, teinte de sang, tenoit à peine sur son corps, tant elle étoit déchirée. Il vint droit à Tommy, et jeta le paquet à ses pieds

en lui disant : Tenez, mon petit monsieur, reprenez vos habits. Je souhaiterois qu'ils fussent au fond du fossé d'où je vous ai retiré, plutôt que d'avoir été sur mon dos. Je vous promets bien de ne me couvrir de ma vie de ces malheureux vêtemens, quand je devrois rester nud. Que veut dire cela, lui demanda M. Barlow, qui comprit aussi-tôt qu'il lui étoit arrivé quelque mésaventure au sujet du présent de Tommy ? Monsieur, reprit le petit garçon, ce petit monsieur s'étoit mis en tête de me battre, parce que je ne voulois point lui renvoyer sa balle. Ce n'est pas que je ne l'eusse renvoyée de tout mon cœur, s'il m'en eût prié poliment; mais quoique je sois pauvre, je n'entends pas qu'il me parle en maître, et qu'il s'avise de me traiter, comme l'on dit qu'il traite son negre Congo. Une haie nous séparoit. Il a voulu l'enjamber pour arriver jusqu'à moi. Mais au lieu de sauter pardessus, il a roulé dans un fossé où il seroit encore, si je ne lui avois donné la main pour en sortir. C'est pour cela qu'il m'a donné ses habits, sans que je lui eusse rien demandé pour ma peine. Sot que je suis,

de les avoir mis sur mon corps ! Je devois bien sentir que des habits de soie n'étoient pas faits pour un paysan. Tous les petits garçons du village se sont mis à me suivre avec des huées, en m'appelant *Faraud*. Le fils du tanneur m'a jeté une poignée de boue qui m'a éclaboussé de la tête aux pieds. J'ai voulu le punir. Ils se sont tous mis après moi, et m'ont accommodé de la manière que vous voyez. Ceci n'est rien ; mais je ne voudrois pas être une seconde fois appellé *Faraud* pour les plus beaux habits du monde. C'est pourquoi je suis venu chercher ce petit monsieur, pour lui rendre ses hardes. Les voilà : qu'il les reprenne. Je craindrois d'y toucher du bout de l'ongle.

M. Barlow questionna le petit garçon sur la maladie et la pauvreté de son père, et lui demanda où il habitoit. Il dit ensuite à Henri qu'il enverroit des vivres à ce pauvre homme, s'il vouloit se charger de les lui porter. Je ne demande pas mieux, répondit Henri, quand ce seroit dix fois plus loin encore. M. Barlow rentra dans la maison pour donner des ordres à ce sujet.

Dans cet intervalle, Tommy, qui avoit

regardé quelque temps en silence le petit garçon, lui dit: Ainsi donc, mon pauvre enfant, tu as été battu, parce que je t'ai donné mes habits? J'en suis bien fâché, je t'assure. Je vous remercie, mon cher monsieur, mais il n'y a plus de remède. Je sens bien que vous ne vouliez pas me faire de la peine; et je ne suis pas une poule si mouillée, que je me lamente pour quelques coups de poing. Ainsi, je vous souhaite le bon soir. Adieu. C'est sans rancune.

Tommy, après l'avoir suivi quelque temps des yeux, dit à Henri: Je voudrois bien avoir des habits que le petit garçon pût porter, sans se faire encore des affaires. Il a tout l'air d'un bon enfant, et j'aurois, je crois, du plaisir à l'obliger. Tu peux le faire aisément, lui répondit Henri. Il y a ici tout près, dans le village voisin, une boutique où l'on vend des habits tout faits pour les pauvres. Tu as de l'argent; tu peux en acheter.

Tommy vouloit y courir dans l'instant même; mais, comme la nuit s'approchoit, Henri le fit consentir, malgré son impatience, à remettre ses projets de bienfaisance au lendemain.

Le soleil venoit à peine de paroître sur l'horison, que nos deux amis se levèrent, pour aller aussi-tôt faire les emplettes qu'ils avoient projettées le jour précédent. Ils se mirent en effet en marche avant le déjeûner; et ils avoient déjà fait la moitié du chemin, lorsqu'ils entendirent les aboiemens d'une meute qui sembloit courir à quelque distance. Tommy, un peu étonné, demanda à Henri s'il savoit d'où provenoit ce bruit? Je m'en doute, lui répondit Henri. C'est le chevalier Tayaut et ses chiens qui poursuivent un malheureux lievre. Il faut être bien lâche d'attaquer un pauvre animal, qui n'a pas la force de se défendre! S'ils ont la fureur de chasser, que ne vont-ils dans les pays où il se trouve des lions, des tigres, et d'autres bêtes féroces!

TOMMY.

Est-ce que tu sais comment se fait la chasse de ces animaux, celle du lion, par exemple?

HENRI.

Oui, je l'ai vu dans un livre de M. Barlow.

TOMMY.

Oh, conte-moi un peu cela, je t'en prie.

HENRI.

Je le veux bien, mon ami : je me le rappelle à merveille.

Tu sauras d'abord qu'il y a loin d'ici des pays très-chauds, où les hommes sont dans l'usage d'aller presque nuds. Ils sont si exercés à la course dès leur plus tendre enfance, qu'ils vont presqu'aussi vite que des cerfs. Lorsqu'un lion vient dans le voisinage pour leur enlever quelque pièce de leur bétail, ils se mettent cinq ou six à sa poursuite, armés de plusieurs javelots. Ils parcourent la forêt jusqu'à ce qu'ils aient découvert sa retraite. Alors ils font du bruit, et poussent des cris affreux pour l'exciter à les attaquer. Le lion commence à écumer, à rugir, et à se battre les flancs de sa queue ; puis tout-à-coup il s'élance sur l'homme qui est le plus près de lui.

TOMMY.

Hélas ! je tremble de tout mon corps. En voilà déjà un mis en pièces.

HENRI.

Oh, ne crains pas. Cet homme qui s'y

les larmes de l'autre, qui pleuroit amèrement de voir les souffrances de son ami, ne firent aucune impression sur le barbare. Il auroit poussé plus loin sa brutalité, si un chasseur, qui couroit à toute bride, ne fût survenu, et ne lui eût dit: Que faites-vous donc, chevalier? vous allez tuer ce petit garçon. Il le mérite bien, répondit le méchant. Il vient de voir passer le lievre; et il ne veut pas me dire de quel côté il s'en va. Prenez garde, lui répliqua l'autre à voix basse, de ne pas vous engager dans une affaire désagréable. Je reconnois l'autre enfant pour le fils d'un gentilhomme d'une immense fortune, qui demeure dans le voisinage. Se tournant alors vers Henri, et lui adressant la parole: Eh bien, mon petit ami, pourquoi ne veux-tu pas dire à monsieur quel chemin a pris le lievre, puisque tu l'as vu passer? Pourquoi? lui répondit Henri, lorsqu'il eut repris assez de voix pour parler, c'est que je ne veux pas trahir ce pauvre animal. Cet enfant, s'écria le nouveau chasseur, est un prodige. Il est heureux pour vous, chevalier, que ses forces ne répondent pas encore à son courage. Mais rien ne peut

vaincre votre emportement. En ce moment les chiens reprirent la voie, et firent entendre leurs cris. Le chevalier remonta brusquement à cheval, et se mit au galop, accompagné de toute sa suite.

Aussi-tôt qu'ils furent partis, Tommy, qui s'étoit tenu un peu à l'écart, courut prendre la main de Henri de la manière la plus affectueuse, et lui demanda comment il se trouvoit. Un peu moulu, répondit Henri, mais cela n'est plus rien. Oh, répondit Tommy, j'aurois bien voulu avoir un pistolet ou une épée.

HENRI.

Bon! et qu'en aurois-tu fait?

TOMMY.

J'aurois tué ce méchant homme, qui t'a battu si cruellement.

HENRI.

Cela auroit été fort mal, Tommy; car je suis sûr qu'il ne vouloit pas me tuer. Il est vrai que si j'avois été de sa taille, il ne m'auroit pas traité de cette manière: mais le mal est passé maintenant; et nous devons pardonner à nos ennemis. Ils peuvent en venir à nous aimer, et à se repentir de leur faute.

TOMMY.

Mais comment as-tu fait pour recevoir tous ces coups sans pleurer?

HENRI.

C'est que cela ne m'auroit servi de rien. Et puis, s'il faut te le dire, pendant qu'on me battoit, je songeois à l'histoire d'un peuple de petits garçons, qu'on avoit exercés à ne pousser jamais une plainte, ni même un murmure. Et vraiment ils avoient encore à endurer bien plus que moi.

TOMMY.

Il me semble pourtant qu'on ne peut guère être traité plus cruellement que tu ne l'as été.

HENRY.

Bon, ce n'est que des douceurs en comparaison de ce que les jeunes Spartiates savoient souffrir.

TOMMY.

Et qui étoient ces gens-là?

HENRI.

M. Barlow m'a fait lire des morceaux de leur histoire. Je vais t'en raconter quelque chose. Il faut que tu saches qu'il y avoit une brave nation qui vivoit il y a bien long-

temps. Comme elle n'étoit pas fort nombreuse, et qu'elle se voyoit au contraire environnée d'un grand nombre d'ennemis, elle prenoit soin de rendre tous ses enfans hardis et courageux. Ces enfans étoient accoutumés à coucher sur la dure, à courir presque nuds en plein air, et à faire plusieurs exercices qui leur donnoient de la force et de l'adresse. On les nourrissoit tous absolument de la même façon; et leur nourriture étoit fort grossière. Ils mangeoient dans de grandes salles, où on leur apprenoit l'ordre et la sobriété. Lorsque leurs repas étoient finis, ils alloient jouer tous ensemble; et s'ils commettoient quelque faute, ils étoient châtiés sévèrement; mais il ne leur échappoit jamais le moindre signe de foiblesse. On ne leur permettoit aucune fantaisie; et leurs petites injustices étoient punies comme des crimes. Aussi cette éducation les rendit si forts, si braves et si vertueux, qu'on n'a jamais vu de peuple aussi redoutable.

La suite de cette conversation les conduisit au milieu du village, où Tommy devoit faire ses emplettes. Il dépensa tout ce

qu'il avoit dans sa bourse (c'étoit un peu plus de quinze francs) à faire provision d'habits pour le petit garçon déguenillé, et pour ses frères. On en fit un paquet qu'on lui remit. Il pria Henri de s'en charger. Je le veux bien, dit-il; mais pourquoi ne veux-tu pas le porter toi-même? Il n'est pas bien lourd.

TOMMY.

C'est qu'il ne sied pas à un gentilhomme de porter un paquet.

HENRI.

Et pourquoi donc, s'il est assez fort?

TOMMY.

Je ne sais, mais c'est pour n'avoir pas l'air d'un enfant du peuple.

HENRI.

Il ne devroit donc avoir ni pieds, ni mains, ni bouche, ni oreilles, parce que les gens du peuple en ont aussi.

TOMMY.

Ils ont de tout cela, parce que c'est utile.

HENRI.

Et n'est-il pas utile de pouvoir se servir soi-même?

TOMMY.

Oh, les gentilshommes ont des gens à leurs gages pour les servir.

HENRI.

Mais je ne suis pas à tes gages, moi, pour te porter ton paquet.

TOMMY.

Je le sais bien, ce n'est que par amitié.

HENRI.

A la bonne heure. Tiens, avec tout cela, je pense que c'est une triste chose que d'être gentilhomme.

TOMMY.

Et en quoi donc?

HENRI.

C'est que si tout le monde l'étoit, personne ne voudroit rien faire; et alors tous les gentilshommes de la terre seroient réduits à mourir de faim.

TOMMY.

De faim?

HENRI.

Oui, sans doute. Ne faut-il pas du pain pour vivre?

TOMMY.

Je le sais bien.

HENRI.

Et sais-tu bien que le pain est fait du grain d'une plante qui croît dans la terre, et qu'on appelle bled?

TOMMY.

Eh bien alors, ce bled, je le ferois cueillir.

HENRI.

Et par qui? Si tout le monde étoit gentilhomme, tu n'aurois personne à tes gages.

TOMMY.

En ce cas-là, je le cueillerois moi-même.

HENRI.

Tu commencerois donc à te servir? Mais tu vas bien vîte en besogne. Tu cueilles le bled, avant de l'avoir semé, avant d'avoir labouré la terre, avant d'avoir fait les instrumens du labourage. Passons encore sur tout cela. Je te donne la moisson toute prête. Tu n'en serois guère plus avancé.

TOMMY.

Comment donc?

HENRI.

Le bled est un petit grain dur à-peu-près comme l'avoine, que je donne quelquefois au cheval de M. Barlow. Voudrois-tu le manger dans cet état?

TOMMY.

Non certes. Mais comment donc le pain se fait-il ?

HENRI.

Il faut d'abord faire moudre le grain en farine ; et pour cela il faut envoyer le bled au moulin.

TOMMY.

Et qu'est-ce qu'un moulin ?

HENRI.

Est-ce que tu n'en as jamais vu.

TOMMY.

Non, jamais. Je voudrois bien en voir un, pour savoir comment le pain peut se faire.

HENRI.

Il y en a quelques-uns dans les environs. Si tu en parles à M. Barlow, il se fera un plaisir de t'y mener.

TOMMY.

Oh, j'en meurs d'envie. J'aimerois beaucoup à savoir l'histoire du pain.

Pendant qu'ils s'entretenoient ainsi, en sortant du village, ils entendirent tout-à-coup des cris plaintifs. Ils tournerent aussitôt la tête. Ils apperçurent un cheval trai-

nant après lui son cavalier, qui venoit de perdre la selle, et dont le pied se trouvoit engagé dans l'étrier. Par bonheur c'étoit sur un terrein humide et fraîchement labouré; ce qui empêchoit le cheval d'aller bien vîte, et qui en même-temps réserva le cavalier d'être mis en pièces. Henri, doué d'un courage et d'une agilité extraordinaires, et toujours prêt à faire un acte d'humanité, même au péril de sa vie, courut vers un fossé profond, dont il vit le cheval approcher; et, justement comme il plioit sur ses jarrets pour le franchir, il le saisit, et l'arrêta tout court. Au même instant survint un autre chasseur avec deux domestiques, qui dégagèrent le malheureux cavalier, et le remirent sur ses jambes. Celui-ci regarda quelque temps autour de lui d'un air égaré: mais comme il n'étoit pas blessé dangereusement, il reprit bientôt ses esprits; et le premier usage qu'il en fit, fut de pester contre son cheval, et de demander qui avoit arrêté cette maudite bête. Voyez, lui dit son ami, c'est le même petit garçon que vous avez traité si cruellement tout-à-l'heure. Sans lui, c'en

UNIV. OF
CALIFORNIA

I. 92.

UNIV. OF
CALIFORNIA

S A
bit fait
enri ur
on seml
solence
ns sa l
'il offr
'il étoi
en avo
ais He
'on ne
ejetta l
ant ra
omber
heval,
Il ne
de leur
pauvre
des hal
beauc
qui éto
né des
Tomm
qu'il l
contr
bits
l'êtr

étoit fait de votre vie. Le chevalier jeta sur Henri un regard où la honte et l'humiliation sembloient combattre encore avec son insolence naturelle. Enfin, il mit la main dans sa bourse, et en tira une pièce d'or, qu'il offrit à son bienfaiteur, en lui disant qu'il étoit bien honteux de la manière dont il en avoit usé envers lui dans la matinée. Mais Henri, avec un air dédaigneux, tel qu'on ne lui en avoit jamais vu prendre, rejetta le présent sans répondre; et, courant ramasser son paquet, qu'il avoit laissé tomber pour courir plus lestement après le cheval, il s'en alla suivi de son compagnon.

Il ne falloit pas se détourner beaucoup de leur route pour gagner la chaumière du pauvre malheureux, auquel ils apportoient des habits pour ses enfans. Ils le trouvèrent beaucoup mieux, parce que M. Barlow, qui étoit allé le voir la veille, lui avoit donné des remèdes propres à calmer ses maux. Tommy fit appeller le petit garçon; et, dès qu'il le vit approcher, il courut à sa rencontre, et lui dit qu'il lui apportoit des habits dont il pourroit se vêtir, sans crainte d'être appellé *Faraud*, et qu'il y en avoit

aussi d'autres pour ses petits frères. Le plaisir avec lequel les enfans reçurent ses dons, fut si vif, les remerciemens de leur mère, et les bénédictions du malade furent si touchans, que Tommy ne put s'empêcher de verser des larmes d'attendrissement, en quoi il fut secondé par Henri. Après avoir joui pendant quelques minutes de la joie de ces bonnes gens, ils les quittèrent fort joyeux eux-mêmes. Tommy convint qu'il n'avoit jamais dépensé son argent avec autant de plaisir, qu'il en avoit éprouvé à secourir cette honnête famille ; et il se promit bien de réserver tout ce qu'on lui donneroit à l'avenir, pour le consacrer à ce digne usage, au lieu de l'employer à des friandises et à des joujoux.

Quelques jours après, M. Barlow et ses deux élèves, se promenant ensemble dans la campagne, vinrent à passer devant un moulin à vent. Tommy demanda ce que c'étoit que ce petit château, et ce que signifioient ces grandes ailes qui tournoient avec tant de force ? Henri lui répondit que c'étoit un de ces moulins dont il lui avoit parlé dernièrement. Tommy témoigna le plus

grand desir d'en voir l'intérieur. M. Barlow connoissoit le meunier, qui les fit entrer, et leur en montra toutes les parties dans le plus grand détail. Tommy vit avec surprise que les aîles qu'il avoit vues au-dehors, servoient, par le moyen de plusieurs rouages, à-peu-près comme ceux d'un tournebroche, à faire mouvoir en-dedans une grande pierre plate, qui, en tournant sur une autre pierre, écrasoit tout le grain qui se trouvoit entre elles, et le réduisoit en poudre. Quoi! s'écria-t-il, c'est la manière dont on fait le pain? Non, pas tout-à-fait, lui répondit M. Barlow. Ce n'est que la première préparation que l'on fait subir au bled. Il y en a bien d'autres encore avant qu'il devienne du pain. Vous voyez que ce qui sort de dessous la meule n'est qu'une poudre menue, au lieu que le pain est une substance ferme et assez solide. Nous en apprendrons davantage un autre jour.

En s'en retournant à la maison, Henri dit à Tommy: tu vois maintenant que si personne ne vouloit rien faire, nous n'aurions pas de pain à manger. Tu ne sais pas combien il en coûte de travaux seulement pour faire venir le bled.

TOMMY.

Est-ce qu'il ne vient pas sur la terre ?

HENRI.

Oui bien, lorsqu'on l'y a semé ; mais avant tout, il faut rudement labourer son champ.

TOMMY.

Et qu'est-ce donc que labourer ?

HENRI.

N'as-tu jamais vu dans la campagne des chevaux tirer une grande machine, tandis qu'un homme, placé par derrière, la conduit en s'y appuyant ?

TOMMY.

Oui, je l'ai vu ; mais sans y faire beaucoup d'attention.

HENRI.

Tu sauras que sous cette machine, qu'on appelle charrue, il y a un fer tranchant qui s'enfonce dans la terre, l'entr'ouvre et la retourne ; ce qui fait un sillon.

TOMMY.

Fort bien. Et alors qu'en arrive-t-il ?

HENRI.

Lorsque la terre est ainsi préparée, on y sème le grain ; ensuite on y fait passer un

autre instrument, armé de pointes, qu'on appelle la herse, et qui recouvre la semence. Bientôt le grain, après avoir jeté des racines, commence à pousser une tige. Peu-à-peu elle s'élève, et devient plus haute que nous. Enfin, l'épi se forme; le bled mûrit; on le moissonne; on le lie en gerbes, et on l'emporte dans la grange pour le battre et l'envoyer au moulin.

TOMMY.

J'imagine que tout cela doit être fort curieux. Je voudrois bien semer du bled moi-même, et le voir croître. Penses-tu que je le pourrois?

HENRI.

Oui certainement; et si tu veux demain prendre la peine de bêcher un petit coin de terre en façon de labourage, moi, j'irai chez mon père lui demander pour toi du grain à semer.

Le lendemain, dès la pointe du jour, Tommy se leva pour aller travailler dans un coin du jardin. Il fit jouer sa bêche avec une grande persévérance jusqu'à l'heure du déjeûner. Son premier soin, en rentrant, fut de dire à M. Barlow ce qu'il venoit de

faire, et de lui demander s'il n'étoit pas un bon enfant de travailler avec tant de courage, pour faire venir du grain? Cela dépend, dit M. Barlow, de l'usage que vous voulez en faire, lorsqu'il sera venu. Voyons, qu'en ferez-vous ?

TOMMY.

Ce que j'en ferai, monsieur? Je prétends l'envoyer au moulin que nous vîmes hier, et le faire moudre en farine. Alors je vous prierai de me montrer comment on en fait du pain. Ensuite je le mangerai, pour pouvoir dire à mon papa que j'ai mangé du pain fait avec du bled que j'ai cultivé moi-même.

M. BARLOW.

Voilà qui est à merveille ; car les gentilshommes sont obligés de manger comme les autres : et il n'est pas moins intéressant pour eux que pour ceux qu'ils appellent gens du peuple, de savoir se procurer de la nourriture.

TOMMY.

Oh non pas tant, monsieur, s'il vous plaît. Ils peuvent avoir d'autres personnes qui leur fassent venir du bled, sans avoir besoin de travailler eux-mêmes.

M. BARLOW.

Et comment donc, je vous prie?

TOMMY.

Ils n'ont qu'à payer des travailleurs, ou bien acheter du pain tout fait, autant qu'ils en ont besoin.

M. BARLOW.

Mais dans l'un et l'autre cas, il faut de l'argent.

TOMMY.

Sans doute, monsieur.

M. BARLOW.

Et tous les gentilshommes en ont-ils?

Tommy hésita quelques momens pour répondre à cette question. Enfin il dit:

Je ne crois pas qu'ils en aient tous, monsieur; car on m'en a fait voir qui étoient absolument ruinés.

M. BARLOW.

Mais ceux qui n'ont pas d'argent, comment pourroient-ils se procurer du bled, à moins qu'ils ne le fissent venir eux-mêmes?

TOMMY.

Je ne vois pas qu'ils aient d'autre parti à prendre; autrement ils seroient obligés

d'aller mendier, ce qui est fort vilain ; et encore ne seroient-ils pas sûrs de trouver toujours d'assez braves gens pour les secourir.

M. BARLOW.

Puisque nous en sommes sur cette matière, je pourrois vous dire une histoire que j'ai lue, il y a quelque temps. Il y est question de plusieurs gentilshommes, qui même avec de l'or ne trouvoient pas de pain à se procurer.

Tommy témoigna un si grand desir d'apprendre cette histoire, que M. Barlow la lui raconta de la manière suivante.

LES DEUX FRÈRES.

Dans le temps où les Espagnols s'embarquoient en foule pour le Pérou, à dessein d'exploiter les mines d'or et d'argent qu'on venoit d'y découvrir, un jeune gentilhomme, nommé Pizarre, s'empressa, comme les autres, de chercher la fortune par cette voie. Il avoit un frère aîné pour lequel il avoit toujours eu une extrême affection. Il fut le trouver, lui communiqua

son projet, et le conjura instamment de le suivre, en lui promettant la moitié des richesses qu'ils parviendroient à se procurer. Alonzo, son frère, étoit un homme sage et modéré dans ses desirs. Cette entreprise lui parut une folie; et il n'épargna rien pour en dissuader son frère, en lui peignant les dangers auxquels il s'exposoit, et l'incertitude de ses succès. Enfin, voyant que toutes les représentations étoient inutiles, il lui promit de l'accompagner; mais en protestant qu'il ne prétendoit aucune portion dans les trésors qu'on pourroit acquérir. Il ne demanda d'autre faveur que d'avoir une place dans le vaisseau pour son bagage et pour ses domestiques. Pizarre alors vendit tout ce qu'il possédoit en Espagne, fit construire un navire, et s'y embarqua avec d'autres aventuriers, animés par l'espérance d'une rapide fortune. Alonzo n'avoit pris avec lui que des charrues, des herses, et d'autres instrumens de labourage, avec des pommes-de-terre, du bled, et quelques semences de divers légumes. Pizarre trouva que c'étoient d'étranges préparatifs pour une pareille expédition; mais

comme il ne vouloit pas avoir de différend avec son frère, il se garda bien de lui en rien dire. Après avoir navigué quelques jours avec un vent favorable, ils relâchèrent dans un port, où l'on s'arrête ordinairement pour renouveller ses provisions. Pizarre y acheta une grande quantité de pioches et de pelles pour creuser la terre, avec d'autres ustensiles, propres à fondre et à rafiner l'or qu'il s'attendoit à trouver. Il fit aussi une nouvelle recrue d'ouvriers pour le seconder dans son travail. Alonzo au contraire se contenta d'acheter quelques moutons, deux paires de bœufs, et assez de fourage pour les nourrir jusqu'à ce qu'ils fussent arrivés au terme de leur voyage. Leur navigation fut très-heureuse; et ils débarquèrent tous en parfaite santé sur les côtes de l'Amérique. Alonzo dit alors à son frère que, n'ayant eu d'autre dessein que de lui tenir compagnie dans la traversée, il vouloit rester sur le bord de la mer avec ses domestiques et son troupeau, tandis que lui et ses compagnons iroient à la recherche de l'or. Il ajouta que, lorsqu'ils en auroient amassé autant qu'ils le desiroient,

ils le trouveroient toujours disposé à s'en retourner avec eux dans leur patrie. Pizarre se mit en marche le lendemain. La résolution de son frère lui inspiroit un si grand mépris, qu'il ne put s'empêcher de l'exprimer à ses compagnons. J'avois toujours pensé, leur dit-il, que mon frère étoit un homme de sens. Il jouissoit même de cette réputation en Espagne. Je vois maintenant qu'on s'étoit étrangement trompé sur son compte. Il vient ici s'occuper de ses moutons et de ses bœufs, comme s'il vivoit tranquillement sur sa ferme, et qu'il n'eût rien à faire qu'à tracer des sillons. Pour nous, j'espère que nous saurons mieux employer notre temps. Venez, venez, mes amis: nous serons bientôt riches pour le reste de notre vie. Tous les aventuriers applaudirent à son discours. Il n'y eut qu'un vieux Espagnol qui branla la tête, en lui disant que son frère n'étoit peut-être pas si fou qu'il se l'étoit imaginé.

Ils s'avancèrent par des marches forcées dans le pays, obligés quelquefois de traverser des rivières à la nage, de gravir sur des montagnes, et de s'enfoncer dans des

forêts qui n'avoient point de routes frayées, tantôt dévorés par l'ardeur brûlante du soleil, et tantôt mouillés jusqu'aux os par des pluies orageuses. Quoi qu'il en soit, ces difficultés ne les empêchèrent point de fouiller en plusieurs endroits. Leurs recherches furent long-temps inutiles. Ils eurent enfin le bonheur de trouver une mine d'or abondante. Ce succès ranima leur courage ; et ils continuèrent de travailler jusqu'à ce que leurs vivres fussent consommés. Ils ramassoient chaque jour une grande quantité d'or ; mais ils n'avoient que bien peu de chose pour appaiser leur faim. Ils étoient réduits à se nourrir de racines et de fruits sauvages. Cette triste ressource vint même bientôt à leur manquer. La plupart moururent, épuisés de fatigues et de besoins. Les autres eurent à peine la force de se traîner jusqu'à l'endroit où ils avoient laissé Alonzo, portant avec eux cet or qui leur avoit fait souffrir tant de misère.

Dans cet intervalle, Alonzo, qui avoit prévu les suites naturelles de leur entreprise, s'étoit occupé sans relâche d'un travail bien plus heureux. Il avoit découvert

une plaine, dont le sol étoit extrêmement fertile et qu'il avoit labourée avec ses bœufs, aidé du secours de ses domestiques. Toutes ses semences avoient prospéré au-delà de son espoir ; et il venoit de recueillir une riche moisson. Il avoit conduit son troupeau dans une belle prairie sur le bord de la mer. Chacune de ses brebis lui avoit donné deux agneaux. Dans ses momens de loisir, il avoit employé ses domestiques à pêcher du poisson, qu'ils avoient ensuite préparé avec du sel recueilli sur le rivage ; ensorte qu'au retour de Pizarre, ils se trouvoient abondamment fournis de toutes sortes de provisions.

Alonzo reçut son frère avec la joie la plus vive, et lui demanda quel étoit le succès de ses travaux. Pizarre lui répondit qu'il avoit ramassé une quantité d'or immense ; mais qu'il avoit perdu la plus grande partie de ses compagnons ; que le reste étoit près de mourir de faim, et que lui-même depuis deux jours n'avoit pris d'autre nourriture que des racines et de l'écorce d'arbre : il finit, en le priant de leur faire servir tout de suite à manger. Alonzo répliqua froide-

ment qu'il avoit expressément déclaré ne vouloir aucune part dans les trésors que Pizarre pourroit acquérir, et qu'il étoit fort étonné que Pizarre prétendît avoir la sienne dans les fruits qu'il avoit eu tant de peine à tirer du sein de la terre. Mais, ajouta-t-il, si vous voulez échanger de votre or contre mes provisions, nous pourrons nous arranger ensemble. Pizarre trouva cette condition bien dure dans la bouche de son frère. Cependant, comme ses compagnons et lui mouroient de faim, il fut obligé d'y souscrire. Le prix qu'exigeoit Alonzo pour la moindre fourniture étoit si exorbitant, que Pizarre eut bientôt dépensé tout l'or qu'il avoit recueilli, à se procurer seulement les choses les plus nécessaires à sa subsistance. Son frère alors lui proposa de se rembarquer pour l'Espagne dans le vaisseau qui les avoit amenés, d'autant mieux que les vents et la saison se trouvoient extrêmement favorables. Mais Pizarre, en lui lançant un regard furieux, lui dit, que puisqu'il avoit eu la barbarie de dépouiller un frère du fruit de ses travaux, il pouvoit s'en retourner tout seul;

que pour lui, il aimoit mieux périr sur ce rivage désert, que de s'embarquer avec un homme si dénaturé. Au lieu de s'offenser de ces reproches, Alonzo jeta tendrement les bras autour du cou de son frère, et lui tint le discours suivant: Avez-vous pu croire, mon cher Pizarre, que je voulusse réellement vous priver de ce qui vous a coûté tant de peines et de périls. Périsse tout l'or de l'univers, avant que je sois capable d'une telle conduite envers mon frère. Je n'ai voulu que vous guérir de votre ardeur aveugle pour les richesses. Vous méprisiez ma prévoyance et mon industrie. Vous imaginiez follement que rien ne pouvoit manquer à celui qui avoit de l'or. Vous avez vu cependant que tout celui que vous avez amassé ne pouvoit vous empêcher de périr de besoin. J'espère que vous êtes devenu plus sage. Reprenez donc ces trésors, dont vous avez appris à connoître aujourd'hui la méprisable valeur.

La sagesse d'Alonzo porta la lumière dans l'esprit de Pizarre; et une générosité si peu attendue pénétra son cœur de la plus vive reconnoissance. Il sentit, par l'épreuve

qu'il venoit de faire, combien l'industrie l'emporte réellement sur une vaine richesse. Ce fut inutilement qu'il sollicita plusieurs fois son frère d'accepter la moitié de ses trésors : Alonzo les refusa toujours, en disant que celui qui savoit forcer la terre à lui donner tous les fruits dont il avoit besoin pour se nourrir, n'avoit rien de plus à desirer.

En vérité, dit Tommy, lorsque l'histoire fut achevée, il me semble que cet Alonzo étoit un homme bien sensé. Sans lui, son frère et tous ses compagnons alloient mourir de faim. Mais ils ne se sont vus réduits à cette extrêmité que parce qu'ils étoient dans un pays désert. Un tel malheur ne leur seroit jamais arrivé en Angleterre. Ici, pour la moindre partie de leur or, ils auroient pu se procurer autant de pain qu'il leur en auroit fallu pour vivre.

M. BARLOW.

Est-ce qu'on est sûr d'être toujours en Angleterre, ou dans tel autre pays où l'on puisse acheter du pain ?

TOMMY.

Je le crois, monsieur.

M. BARLOW.

Comment, est-ce qu'il n'y a pas de pays dans le monde où il n'y ait pas d'habitans, et où il ne vienne pas de bled?

TOMMY.

Vous avez raison; quand il n'y auroit que celui où nous avons vu tout-à-l'heure ces deux frères dans votre histoire.

M. BARLOW.

Et il y en a beaucoup d'autres comme celui-là, je vous assure.

TOMMY.

Oui; mais on n'a pas besoin d'y aller. On n'a qu'à rester chez soi.

M. BARLOW.

Il ne faut donc jamais mettre le pied dans un vaisseau. Or, qui peut répondre de n'y être pas obligé une fois en sa vie? Vous êtes bien jeune encore, et cependant vous avez fait un grand voyage sur mer. Il pouvoit vous arriver un malheur tout comme à un autre, quelque gentilhomme que vous puissiez être.

TOMMY.

Et quel malheur, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

Celui de voir briser votre vaisseau sur une côte inhabitée. Et alors quand vous seriez échappé au naufrage, comment auriez-vous fait pour vous nourrir?

TOMMY.

Quoi! j'ai couru ce danger? Est-ce que de pareils accidens arrivent quelquefois?

M. BARLOW.

Il y en a des exemples sans nombre. Je ne vous citerai que celui d'un nommé Selkirk, dont on nous a raconté les aventures sous le nom de Robinson. Il ne tient qu'à vous de les lire. Vous y verrez comment il fut obligé de vivre plusieurs années dans une île déserte.

TOMMY.

Voilà qui est extraordinaire. Et comment fit-il pour soutenir sa vie?

M. BARLOW.

Il fut d'abord réduit à se nourrir de racines et de fruits sauvages, puis, avec quelques grains de bled qu'il trouva dans les débris du vaisseau, il se procura au bout de quelques mois de belles moissons. Enfin il se fit un troupeau de chèvres sauvages,

qu'il étoit venu à bout de prendre, et dont il apprivoisa les petits.

TOMMY.

Est-ce qu'une manière de vivre si triste ne le fit pas bientôt mourir ?

M. BARLOW.

Au contraire, il ne se porta jamais si bien de sa vie. Vous le verrez un jour en lisant ses aventures. Mais une histoire encore plus extraordinaire, c'est celle de quatre matelots Russes, qui se virent abandonnés sur la côte du Spitzberg, où ils furent obligés de vivre plusieurs années.

TOMMY.

Qu'est-ce que le Spitzberg, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

C'est un pays bien reculé dans le nord, qui est toujours couvert de neiges et de glaces, tant le froid y est rigoureux. Il ne croît que de la mousse sur ce sol aride; et à peine la terre y nourrit-elle quelques animaux. Outre cela, il y règne une obscurité continue pendant une partie de l'année, et l'abord en est presque interdit aux vaisseaux. Il est impossible de concevoir un séjour plus affreux,

et où il soit plus difficile de supporter les misères de la vie. Cependant quatre hommes ont lutté victorieusement pendant plusieurs années contre toutes ces horreurs, et trois d'entre eux sont retournés sains et saufs dans leur pays.

TOMMY.

Cela doit composer une histoire bien étrange. Je donnerois tout au monde pour la savoir

M. BARLOW.

Il ne vous en coûtera pas tout-à-fait si cher. La première fois que je la lus, elle me fit tant d'impression, que j'en recueillis les particularités les plus intéressantes. Je me fais un plaisir de vous les communiquer. Les voici. Mais il faut d'abord vous apprendre que le froid est si âpre sous ces climats, que la mer est couverte de glaces énormes, qui menacent quelquefois les vaisseaux de les écraser dans leur choc, ou de les envelopper si étroitement de toutes parts, qu'ils ne soient plus capables de s'en tirer. Vous pouvez maintenant vous former une idée de la situation désastreuse où se trouva un vaisseau Russe, qui naviguoit sur ces mers,

et qui se vit tout-à-coup emprisonné entre des montagnes de glaces, qui s'élevoient plus haut que ses mâts. C'est ici que commence mon extrait; et vous pouvez le lire.

EXTRAIT

Du récit des aventures de quatre Matelots Russes, abandonnés sur la côte déserte du Spitzberg oriental.

DANS cet état allarmant (c'est-à-dire, lorsque le vaisseau fut entouré de glaces) on tint un conseil général. Le contre-maître Himkoff déclara qu'il se souvenoit d'avoir oui-dire que quelques particuliers de Metzen, ayant formé, il y a quelques années, le projet de passer l'hiver sur cette île, y avoient apporté les matériaux nécessaires pour construire une hutte, et qu'ils y en avoient en effet élevé une à quelque distance du rivage. Cette information leur fit prendre, d'une voix unanime, la résolution de passer l'hiver dans le même endroit, si la hutte, comme ils l'espéroient, subsi-

stoit encore. Ils voyoient clairement de quel danger ils étoient menacés, et que leur perte étoit inévitable, s'ils restoient plus long-temps dans le vaisseau. En conséquence, ils convinrent d'envoyer aussi-tôt quatre hommes choisis de l'équipage, pour aller à la découverte de la hutte, et reconnoître exactement les lieux. Ces quatre personnes furent le contre-maître Alexis Himkoff, Iwan Himkoff son filleul, Stephen Scharassoff, et Féodor Weregin. Comme la contrée sur laquelle il falloit descendre, étoit inhabitée, ils étoient obligés de se munir de quelques provisions pour leur entreprise. D'un autre côté cependant ils avoient presque deux milles de chemin à faire sur des bancs de glaces, qui, étant élevés et abaissés tour-à-tour par les vagues, et poussés l'un contre l'autre par le vent, rendoient ce trajet également difficile et dangereux. La prudence leur défendoit de se charger de fardeaux trop lourds, de peur qu'étant accablés sous leur poids, il ne leur fût impossible de franchir les intervalles qui séparoient les glaçons. Après avoir mûrement considéré tous ces obstacles, ils

trouvèrent à propos de n'emporter que ce qui leur seroit absolument nécessaire pour passer une nuit à terre s'ils y étoient obligés. Ils prirent donc seulement un mousquet, un cornet à poudre, contenant douze charges, avec autant de balles, une hache, un petit chaudron, un sac d'environ vingt livres de farine, un couteau, une boîte d'amadou, une vessie pleine de tabac, et chaque homme sa pipe de bois. C'est dans cet équipage que les quatre matelots, après bien des périls, descendirent enfin dans l'île, soupçonnant peu les malheurs qu'ils y devoient éprouver. Ils commencèrent par visiter à grands pas le pays ; et ils découvrirent bientôt la hutte qu'ils cherchoient, à un mille et demi du rivage. Elle avoit trente-six pieds de longueur, dix-huit de largeur, et autant, à-peu-près, de hauteur. Elle étoit précédée d'une petite antichambre d'environ douze pieds en carré, avec deux portes, l'une qui s'ouvroit sur le dehors, et l'autre qui formoit une communication avec l'intérieur de la hutte. Dans celle-ci, étoit un poële de terre, construit à la manière Russe. C'étoit une espèce de

four sans cheminée, qui servoit à la fois à échauffer la chambre et à cuire les alimens. Les paysans russes, dans les grands froids, ont aussi coutume de se coucher dessus, pour y jouir de la chaleur.

La hutte avoit beaucoup souffert depuis le temps qu'elle avoit été abandonnée. Cependant nos aventuriers se trouvèrent trop heureux de pouvoir y passer la nuit. Le lendemain matin de bonne heure, ils s'empressèrent de retourner au rivage, dans l'impatience d'instruire leurs compagnons de leur découverte, et de tirer du vaisseau toutes les provisions nécessaires pour hiverner dans l'île. Je vous laisse à penser quels furent et leur surprise et leur désespoir, lorsqu'en arrivant à l'endroit du débarquement, ils ne virent plus le vaisseau, et que la mer, dans toute son immense étendue, s'offrit à leurs yeux, dégagée des glaçons dont elle étoit hérissée la veille. Une tempête qui s'étoit élevée durant la nuit, avoit causé cet événement désastreux. Soit que des glaces énormes eussent été poussées par les vagues contre les flancs du vaisseau, et l'eussent mis en pièces, soit qu'il eût été

emporté dans la haute mer par la violence des courans, c'est vainement qu'ils le cherchèrent au loin d'un œil avide : il ne devoit plus se montrer à leurs regards. Comme on n'a jamais pu en avoir de nouvelles, il est probable qu'il fut englouti, et que tous ceux qui le montoient y trouverent une fin déplorable.

Une si cruelle disgrace ne laissant plus à nos malheureux aucune espérance de quitter jamais cet horrible séjour, ils s'en retournèrent vers la hutte, saisis de toutes les convulsions du trouble et du désespoir.

Oh, monsieur, s'écria Tommy, en s'interrompant à ce passage, dans quelle affreuse situation ces pauvres gens vont se trouver! Jettés sur un pays tout couvert de neiges et de glaces, sans avoir personne pour leur donner du secours, et leur fournir de la nourriture, il me semble qu'à chaque instant je vais les voir mourir. Vous serez mieux instruit, lui répondit M. Barlow, quand vous aurez lu le reste de l'histoire. Dites-moi cependant une chose avant d'aller plus avant. Ces quatre hommes étoient de pauvres matelots, accoutumés à braver

les périls, à mener une vie agitée, et à travailler sans relâche pour gagner leur subsistance. Pensez-vous qu'il eût mieux valu pour eux en ce moment d'avoir été élevés en gentilshommes, c'est-à-dire à ne rien faire, et à payer des gens pour les servir? Oh, vraiment non, répliqua Tommy, ils sont bien plus heureux à présent d'avoir été de bonne heure exercés au travail. J'espère que cette habitude va les mettre en état d'imaginer et d'entreprendre quelque chose pour se tirer d'embarras. S'ils cessent un moment de travailler, ils vont nécessairement périr. Mais voyons la suite.

Leurs premières réflexions, comme on peut aisément l'imaginer, furent employées à chercher les moyens de se procurer les nécessités les plus pressantes de la vie. Les douze charges de poudre, avec les balles dont ils s'étoient munis, leur servirent à tuer le même nombre de rennes, espèce d'animaux très-abondante dans l'île. Ils songèrent ensuite à réparer les dommages que la hutte avoit eu à souffrir. Un des rares avantages de ces climats glacés, c'est que le bois s'y conserve plusieurs années

sans être rongé par les vers. Ainsi les planches dont la hutte étoit fermée, se trouvoient en très-bon état. Elles n'avoient fait que se relâcher dans leur jointure; ce qui formoit des fentes assez larges pour donner un libre passage au souffle perçant de l'aquilon. Il ne fut pas difficile, au moyen de la hache, de remédier à cet inconvénient; et la mousse, dont les rochers de l'île sont couverts, servit à boucher les moindres ouvertures. Ces réparations coûterent d'autant moins de peine à nos solitaires, que les paysans russes sont très-excellens charpentiers, et bâtissent eux-mêmes leurs maisons.

Le froid excessif qui rend l'air de ces contrées si peu favorable à la population des animaux, en rend aussi le sol absolument contraire à la production des plantes. On ne trouve aucune espèce d'arbre, ni de buisson dans certaines parties du Spitzberg. Cette rigueur de la nature jetoit les plus vives alarmes dans l'esprit des matelots. Sans un bon feu pour se réchauffer, il leur étoit impossible de résister à l'âpreté du climat; et comment entretenir du feu, si le bois leur manquoit? Par bonheur, en se prome-

nant le long du rivage, ils trouvèrent quel
ques débris de vaisseaux, et ensuite de
arbres entiers, productions d'un sol plu
heureux, que les débordemens de quelqu
rivières lointaines avoient entrainés dans
mer, et qu'elle repoussoit sur ses bord
Mais rien ne leur fut d'un service plus es
sentiel, durant la première année de leu
infortune, que des planches qu'ils trouvè
rent entre les rochers du rivage, avec u
croc de fer, des cloux de cinq à six pouce
de long, et d'autres pièces de ferrure, qu
tenoient à ces débris. Ils reçurent ce secour
imprévu au moment où, près de consommer
les derniers restes de tous les rennes qu'ils
avoient tués, le défaut de poudre ne leur
laissoit envisager d'autre sort que de deve
nir la proie de la faim. Cette heureuse ren
contre fut suivie d'une autre également for
tunée. Ils trouvèrent sur le sable de la mer
la racine d'un sapin. Comme la nécessité
fut toujours la mère de l'invention, ils ima
ginèrent de profiter de la courbure natu
relle de cette racine pour en faire un arc
Mais comme il leur manquoit pour le pré
sent une corde et des flèches, et qu'ils n

UNIV OF
CALIFORNIA

UNIV. OF
CALIFORNIA

L 182.

savoient comment s'en procurer, ils résolurent, en attendant, de se fabriquer deux lances, pour se défendre contre les ours blancs, les plus féroces de leur espèce, dont ils avoient continuellement à redouter les attaques. Voyant bien qu'ils ne pourroient faire l'armure de leurs lances, ni de leurs flèches, sans le secours d'un marteau, ils ne songèrent plus qu'à se forger un instrument si nécessaire. Ils mirent rougir au feu ce long croc de fer dont nous avons parlé, puis en y enfonçant au milieu le plus gros de leurs clous, ils y pratiquèrent un trou assez large pour recevoir un manche; et d'un bouton arrondi, qui terminoit l'un de ses bouts, ils firent, tant bien que mal, la tête du marteau. Un large caillou leur avoit tenu lieu d'enclume; deux morceaux de cornes de rennes leur firent à merveille l'office de tenailles. Avec ces outils grossiers, ils eurent bientôt façonné quelques clous en pointes de lances, qu'ils aiguisèrent sur des pierres, et qu'ils lièrent ensuite avec des lanières de peau de renne à des morceaux de branches d'arbre, que la mer avoit jetés sur la plage. La confiance que leur

inspiroient ces nouvelles armes, leur fit aussi-tôt prendre la résolution d'aller eux-mêmes à leur tour attaquer les ours blancs. Après un combat dangereux, ils tuèrent un de ces terribles animaux, dont la chair leur fournit des provisions toutes fraîches. Ils la trouvèrent excellente, ayant à-peu-près l'odeur et le goût de la chair de bœuf. Il virent, non sans un extrême plaisir, qu'avec le tranchant de leur couteau, ils pouvoient diviser les nerfs et les tendons en filamens de la grosseur qu'ils voudroient leur donner. Ce fut peut-être la plus heureuse découverte qu'ils pussent faire dans leur situation; car, outre les avantages dont nous allons bientôt parler, ils se virent pourvus tout-à-coup d'une bonne corde pour leur arc. Les pointes de leurs flèches leur coûtèrent encore moins à façonner que l'armure de leurs lances. Ils les attachèrent avec des fils tirés des tendons de l'ours à des branches de sapin, qu'ils garnirent à l'autre bout de plumes d'oiseaux de mer; et dès ce moment, ils se virent en possession d'un bon arc avec ses flèches.

On sentira aisément combien ils durent

s'applaudir du succès de leur industrie, en apprenant que, durant leur séjour dans l'île, ils ne tuèrent pas moins de deux cents cinquante rennes avec leurs flèches, outre un grand nombre de renards bleus et blancs. La chair de ces animaux leur servit de nourriture, et leurs peaux de fourrure pour se couvrir, de lits pour se coucher, ou de tapisseries pour rendre plus close leur habitation. Ils ne tuèrent en tout que dix ours blancs; et ce ne fut pas sans un extrême danger : car ces animaux pourvus d'une force prodigieuse, se débattoient avec une furie incroyable contre leurs armes. Ils avoient attaqué à dessein le premier ; ils tuèrent les neuf autres, en se défendant de leurs attaques. Il y eut quelques-uns de ces animaux qui se hasardèrent à pénétrer jusques à l'entrée de la hutte. Il est vrai qu'ils ne montroient pas tous la même intrépidité, soit qu'ils fussent moins pressés par la faim, soit qu'ils fussent de leur nature moins voraces que les autres. La plûpart de ceux qui entrèrent dans la hutte, prirent la fuite au premier effort des matelots pour les repousser. Cependant, des assauts si ré-

pétés ne laissoient pas que de leur donner de l'inquiétude, par la vigilance continuelle dont ils avoient besoin pour se garantir d'être dévorés.

De l'inquiétude, monsieur, s'écria Tommy, en s'interrompant! Dites plutôt des frayeurs horribles. Oh, que ces pauvres gens doivent avoir été malheureux!

M. BARLOW.

Vous voyez cependant qu'il ne leur est pas arrivé de malheur.

TOMMY.

Il est vrai, parce qu'ils forgèrent des armes pour se défendre.

M. BARLOW.

Peut-être donc n'est-on pas malheureux uniquement pour être exposé au danger, car on peut en échapper; mais parce qu'on ne sait comment s'en garantir.

TOMMY.

Je ne comprends pas bien votre pensée, monsieur.

M. BARLOW.

Je vais vous donner un exemple qui vous l'éclaircira. Lorsque le serpent s'entortilla autour de votre jambe, n'étiez-vous pas

malheureux, parce que vous craigniez qu'il ne vous mordît ?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Mais Henri n'étoit pas malheureux, lui ?

TOMMY.

Cela est encore vrai.

M. BARLOW.

Cependant il étoit plus en danger d'être mordu que vous, puisqu'il saisit le serpent avec sa main.

TOMMY.

Oh, sans doute.

M. BARLOW.

Mais il comprit qu'en le prenant hardiment par le cou, et le jetant au loin, il pouvoit se délivrer du péril. Si vous aviez fait la même réflexion, probablement vous n'auriez pas eu tant de crainte, et vous n'auriez pas été aussi malheureux que vous l'étiez.

TOMMY.

Oui, monsieur, vous me le faites bien sentir : et si le même accident m'arrivoit

encore, je crois que j'aurois assez d'avisement pour en faire autant que Henri.

M. BARLOW.

Et seriez-vous alors aussi malheureux que vous l'avez été la première fois?

TOMMY.

Non certainement, parce que j'aurois plus de courage.

M. BARLOW.

Ainsi donc les personnes qui ont du courage, ne sont pas aussi malheureuses dans le danger que celles qui n'en ont point?

TOMMY.

Certainement non, monsieur.

M. BARLOW.

Et cela est-il vrai de toute espèce de danger?

TOMMY.

Cela doit être. J'ai vu quelquefois maman toute tremblante, lorsqu'elle avoit à traverser dans sa voiture un petit ruisseau, tandis que mon papa n'y trouvoit pas le moindre péril.

M. BARLOW.

Ainsi avec du courage, elle n'y auroit pas trouvé plus de péril que votre papa?

TOMMY.

Je le crois comme vous ; car je la voyois se moquer elle-même de sa poltronnerie, lorsque le ruisseau étoit traversé.

M. BARLOW.

Il est donc possible que nos matelots se trouvant si bien en état de se défendre contre les ours, n'en eussent plus de frayeur, et par conséquent ne fussent pas aussi malheureux que vous l'aviez d'abord imaginé.

TOMMY.

En vérité, je le crois à présent.

M. BARLOW.

Continuons donc, s'il vous plaît. La chair des trois espèces d'animaux dont nous avons parlé, savoir les ours blancs, les rennes, les renards blancs et bleus, fut le seul aliment dont nos malheureux solitaires eurent à se nourrir pendant le cours de six années. Nous ne voyons pas à la fois toutes nos ressources. La nécessité peut seule aiguiser l'invention. C'est elle qui fécondant par degrés notre esprit, lui fait concevoir des expédiens dont il n'auroit jamais eu l'idée. La vérité de cette observation fut éprouvée par nos matelots en plus d'une cir-

constance. C'étoit peu de manger leur viande sans pain ni sel, dont ils étoient absolument dépourvus, ils étoient réduits à la manger demi crue, parce que leur four n'étoit pas propre à la faire rotir, et que le bois étoit trop précieux par sa rareté, pour allumer du feu hors de la hutte. Pour remédier à cet inconvénient, ils imaginèrent d'exposer à l'air pendant l'été une partie de leurs provisions, et de les suspendre ensuite dans la partie supérieure de la hutte, où la fumée qui s'y élevoit sans cesse, achevoit de les dessécher. Cette viande ainsi préparée, avoit le double avantage de se conserver long-temps, et de leur tenir lieu de pain pour manger avec la viande fraîche, qu'ils n'en trouvoient que meilleure. Le succès de cette expérience ayant rempli parfaitement leurs vues, ils continuèrent de la pratiquer pendant tout le temps de leur séjour dans l'île; et par ce moyen ils conservèrent toujours un fonds suffisant de provisions. Pendant l'été, l'eau ne leur manquoit point, graces à quelques petits ruisseaux qui couloient des rochers; et pendant l'hiver ils s'en procuroient aisément, en fai-

sant fondre de la neige ou de la glace dans leur petit chaudron.

Je vous ai fait observer plus haut qu'ils avoient apporté avec eux un petit sac de farine. Ils en avoient consommé environ la moitié pour leur nourriture. Ils employèrent le reste d'une manière bien différente, mais qui leur fut également utile. Ils n'avoient pas tardé long-temps à sentir la nécessité d'entretenir, sous un climat si froid, un feu continuel, en réfléchissant que s'il venoit malheureusement à s'éteindre, ils n'auroient plus de moyens de le rallumer. Ce n'est pas qu'ils n'eussent un briquet et des pierres à fusil, mais ils manquoient de mêches et d'allumettes. Ils avoient trouvé dans leurs promenades une terre argilleuse. Ils s'en servirent pour fabriquer une espèce de lampe, où ils se proposèrent d'entretenir constament de la lumière, en y brûlant la graisse des animaux qu'ils pourroient tuer. Ce fut certainement une idée dont ils eurent bien à s'applaudir; car la privation de la lumière dans un pays où la nuit dure plusieurs mois de suite pendant l'hiver, auroit mis le comble à toutes les misères dont ils étoient accablés.

Tommy ne put s'empêcher d'interrompre, ici M. Barlow. Excusez-moi, monsieur, lui dit-il, mais est-ce qu'il y a des pays dans le monde, où il regne une nuit continuelle pendant plusieurs mois de suite ?

M. BARLOW.

Oui, vraiment, il y en a.

TOMMY.

Et comment cela se peut-il faire ?

M. BARLOW.

Comment se peut-il qu'il fasse nuit ici pendant quelques heures à la fin de chaque journée ?

TOMMY.

Comment, monsieur ? c'est que sans doute cela doit naturellement arriver.

M. BARLOW.

C'est ne dire aucune chose, sinon que vous n'en savez pas la raison. Mais n'observez-vous pas ici de différence entre la nuit et le jour ?

TOMMY.

Il y en a une bien grande. Le jour il fait clair, et la nuit il fait obscur.

M. BARLOW.

Et pourquoi fait-il obscur dans la nuit ?

TOMMY.

Voilà ce que je ne sais pas.

M. BARLOW.

Est-ce que le soleil brille pendant toutes les nuits ?

TOMMY.

Non certainement, monsieur.

M. BARLOW.

Il brille donc seulement pendant quelques-unes, et non pendant les autres.

TOMMY.

Il ne brille jamais dans la nuit.

M. BARLOW.

Et brille-t-il dans le jour ?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Quoi, chaque jour ?

TOMMY.

Oui, chaque jour, excepté seulement que les nuages nous le dérobent quelquefois.

M. BARLOW.

Et que devient-il dans la nuit ?

TOMMY.

Il va se coucher, ensorte que nous ne pouvons pas le voir.

M. BARLOW.

Ainsi donc, tant que vous pouvez voir le soleil, il n'est jamais nuit?

TOMMY.

Non, monsieur.

M. BARLOW.

Et tant qu'il demeure couché, jamais il n'est jour?

TOMMY.

C'est la vérité.

M. BARLOW.

Et quand il reparoît?

TOMMY.

Le jour aussitôt recommence. J'ai vu quelquefois le jour naître, et le soleil se lever tout de suite après.

M. BARLOW.

Mais si le soleil ne se levoit pas durant plusieurs mois de suite, qu'arriveroit-il?

TOMMY.

Qu'il feroit nuit pendant tout ce temps.

M. BARLOW.

Voilà précisément le cas où se trou-

vent les pays dont nous parlions tout-à-l'heure.

TOMMY.

Voudriez-vous bien, monsieur, je vous prie, m'en faire connoître la raison?

M. BARLOW.

Je vous l'expliquerai dans un autre moment. Revenons à nos pauvres matelots.

Ayant donc fabriqué leur lampe, ils la remplirent de graisse de renne, et y allumèrent du linge effilé, dont ils avoient réuni les brins en forme de mèche. Mais ils eurent le chagrin de voir que la graisse fut à peine fondue, que non-seulement elle pénétra l'argile, mais qu'elle filtra même de tous les côtés. Cet inconvénient ne provenoit d'aucune fêlure, mais de ce que la terre étoit trop poreuse. Instruits par cette épreuve, ils fabriquèrent une nouvelle lampe qu'ils laissèrent d'abord sécher entièrement à l'air. Puis ils la firent rougir au feu, et en cet état la plongèrent dans leur chaudron, où ils avoient fait bouillir de la farine détrempée, jusqu'à la consistance d'une colle légère. Cette lampe ayant été soumise à l'essai, ils virent avec une joie inexpri-

mable, qu'elle ne laissoit point échapper la graisse fondue. Par surcroit de précaution, ils trempèrent dans leur colle des morceaux de linge, et les appliquèrent aux parois extérieurs de la lampe. Ils en fabriquèrent ensuite une seconde pour suppléer à la première, en cas d'accident, afin que dans aucun malheur la lumière ne vînt à leur manquer. Ils crurent devoir aussi réserver pour cet usage le peu qui leur restoit de farine.

Comme ils avoient soin de ramasser tous ce que les vagues poussoient sur la côte, ils avoient trouvé parmi des débris quelques bouts de cordage, et une petite quantité d'étoupe, espèce de filasse dont on se sert pour calfater les vaisseaux. Ils eurent ainsi une bonne provision de mèches; et, lorsqu'elle vint à leur manquer, ils y suppléerent avec leurs chemises et les grandes culottes de toile, dont se servent presque tous les paysans de la Russie. Ils entretinrent par ce moyen leur lampe toujours allumée depuis le jour qu'ils l'eurent fabriquée, ce qui arriva peu de temps après leur arrivée dans l'île, jusqu'au moment où ils s'embarquèrent pour leur pays.

Cependant l'hiver approchoit, et leurs souliers, leurs bottes, ainsi que toutes les autres parties de leur habillement, prêts à tomber en lambeaux, alloient les exposer presque nuds à la rigueur du climat. Ils furent donc obligés d'avoir de nouveau recours à cet esprit d'invention, que la nécessité réveille toujours dans les extrêmités de la détresse. Ils avoient une quantité de peaux de rennes et de renards, qui ne leur avoient jusques alors servi que pour leurs lits. Ils pensèrent à en tirer un service plus essentiel. La difficulté principale étoit de savoir comment les tanner. Après avoir délibéré sur ce point, ils imaginèrent la méthode suivante. Ils mirent tremper durant quelques jours leurs peaux dans de l'eau fraîche, pour que le poil pût s'en détacher plus facilement. Ils frottèrent ensuite le cuir humide entre leurs mains, jusqu'à ce qu'il fût presque sec, et alors ils versèrent dessus un peu de graisse de renne fondue, et recommencèrent à le frotter. Au moyen de ce procédé, le cuir devint doux, maniable, onctueux, et propre enfin à tout ce qu'ils en vouloient faire. Les peaux qu'ils

destinoient à leur servir de fourrures, ils ne les firent tremper qu'un jour, uniquement pour les mettre en état d'être travaillées. Ils les préparèrent ensuite de la manière que je viens d'exposer, excepté seulement qu'ils se gardèrent bien d'en faire tomber le poil.

Ils se trouvèrent ainsi pourvus de tout ce qu'il leur falloit pour se faire des vêtemens. Mais alors il se présenta une nouvelle difficulté. Ils n'avoient ni alêne pour percer le cuir de leurs souliers et de leurs bottes, ni aiguilles pour coudre leurs habits. Heureusement il leur restoit encore quelques morceaux de fer, et toute leur industrie pour les fabriquer. Le trou de leur aiguille fut ce qui leur donna le plus d'embarras; mais ils en vinrent à bout avec la pointe de leur couteau qu'ils rendirent bien aiguë, et qu'ils firent ensuite entrer, en frappant, dans le fer lorsqu'il fut rouge. Pour la pointe de l'aiguille, il ne fut pas difficile de la former, en l'aigùisant sur des cailloux. Ils auroient bien voulu pouvoir se forger aussi des ciseaux pour couper le cuir. Mais comment l'entreprendre! Leur couteau du moins servit à cet usage; et quoiqu'il n'y eût parmi

eux ni cordonnier, ni tailleur, ils taillèrent leur cuir et leurs fourrures avec toute la justesse convenable à leurs besoins. Les nerfs des ours et des rennes, qu'ils avoient trouvé le moyen de diviser, comme je l'ai dit ci-dessus, leur tinrent lieu de fil, et, au bout de quelques jours de travail, chacun d'eux se vit pourvu d'un vêtement tout complet.

Tels sont, dit M. Barlow, les principaux détails que j'ai recueillis de cette aventure vraiment extraordinaire. Ils suffisent pour vous montrer tout-à-la-fois à quels étranges accidens les hommes sont exposés, et quelles inventions merveilleuses la nécessité peut suggérer à leur esprit.

TOMMY.

Mais dites-moi, je vous prie, monsieur, que devinrent à la fin ces pauvres gens?

M. BARLOW.

Après avoir vécu plus de six ans sur cette plage désastreuse, ils virent un jour aborder par hasard un vaisseau, qui voulut bien se charger des trois hommes qui vivoient encore, et les transporta dans leur pays.

TOMMY.

Vous ne parlez que de trois, monsieur. Et qu'étoit devenu le quatrième?

M. BARLOW.

Il avoit été attaqué d'une maladie dangereuse qu'on appelle le scorbut. Comme il étoit d'une humeur indolente, et qu'il ne voulut pas faire l'exercice dont il avoit besoin pour guérir, après avoir langui quelque-temps, il mourut, et fut enterré dans la neige par ses compagnons.

Ils furent interrompus en cet endroit par l'arrivée de Henri, qui revenoit de chez son père, à qui il étoit allé demander du bled pour ensemencer la terre de son ami. Une jeune colombe le suivoit, ramassant fort adroitement avec son bec les grains qu'il laissoit tomber exprès de son mouchoir.

Dans une de ses promenades avec M. Barlow, Henri avoit sauvé cette colombe des serres d'un épervier qui commençoit à la mettre en pièces pour la dévorer. Il avoit pris un soin infini de ses blessures, et l'avoit nourrie chaque jour de ses propres mains. Le pauvre oiseau, qui se trouvoit alors entièrement rétabli, avoit conçu une affection si tendre pour son bienfaiteur, qu'il

suivoit tous ses pas, alloit se percher sur son épaule, se tapir dans son sein, et béqueter des miettes de pain sur ses lèvres. Tommy fut extrêmement surpris de les voir si bien ensemble; et il demanda à Henri par quel moyen il avoit su rendre cet oiseau si familier. Henri lui répondit qu'il ne s'étoit point donné de peines particulières pour y parvenir; mais que la pauvre petite créature, ayant reçu de lui des secours pendant qu'elle étoit malade, l'avoit pris d'elle-même en amitié.

En vérité, dit Tommy, cela me paroît bien surprenant; car j'ai toujours vu les oiseaux s'enfuir à tire-d'aîles, dès qu'on les vouloit approcher. Ils sont si sauvages!

M. BARLOW.

Quoi! parce qu'ils s'enfuient? J'imagine que vous prendriez le même parti à l'aspect d'un lion ou d'un tigre.

TOMMY.

Oh, je vous en réponds.

M. BARLOW.

Et cependant vous ne vous croyez pas un animal sauvage?

Tommy ne put s'empêcher de sourire à cette question, et répondit qu'il étoit bien loin d'avoir de lui cette idée.

M. BARLOW.

Vous voyez donc que les animaux ne sont sauvages, comme vous les appellez, que parce qu'ils craignent qu'on ne leur fasse du mal; et il est tout naturel qu'ils s'enfuient par le sentiment de cette crainte. Mais ceux dont vous prendriez soin, et que vous sauriez traiter avec douceur, n'auroient plus peur de vous; au contraire, ils viendroient vous chercher, et vous prendroient en affection.

HENRI.

Ce que vous dites-là, monsieur, est bien vrai; car j'ai vu un petit garçon prendre soin d'un serpent qui vivoit dans le jardin de son père. Lorsqu'on lui donnoit du lait pour déjeûner, il alloit s'asseoir sous un arbre, et se mettoit à siffler. Aussi-tôt le serpent venoit droit à lui, et buvoit sans façon dans son écuelle.

TOMMY.

Et il ne le mordoit pas?

HENRI.

Oh que non! Le petit garçon s'émancipoit quelquefois jusqu'à lui donner de sa cuiller

sur la gueule, lorsqu'il le voyoit manger trop goulument. Jamais le serpent ne l'a mordu.

Tommy fut enchanté de cette conversation. Comme il étoit au fond d'un bon naturel, et qu'il étoit de plus très-curieux de faire des expériences, il voulut, dès ce jour essayer, d'apprivoiser des animaux. En conséquence, il prit un gros morceau de pain et courut chercher dans la campagne quelque sujet à former. Le premier qui s'offrit à ses regards, fut un cochon de lait, qui s'étoit écarté de sa mère, et se rouloit au soleil. Tommy ne crut pas devoir négliger une si belle occasion de faire son apprentissage. Il s'arrêta un moment pour donner à sa physionomie l'expression la plus tendre; puis s'avançant sur la pointe du pied, il appela d'une voix flûtée: Petit! Petit! Petit! mais le petit qui ne comprenoit pas bien exactement ses intentions, au lieu de se laisser amadouer par ces mignardises, se mit à grogner et à s'enfuir. Ingrat, lui cria Tommy, en grossissant tout-à-coup sa voix pateline, est-ce la manière dont tu dois me répondre, lorsque je veux te nourrir? Si tu ne veux pas connoître tes amis, je vais te l'apprendre.

En disant ces mots, il courut vers le fuyard; et d'une main le saisit par la jambe de derrière, pour lui offrir de l'autre main le pain qu'il tenoit. Peu accoutumé à une si étrange contenance, le petit animal se débattoit de toutes ses forces; et ses cris furent si perçans, que la truie, qui n'étoit pas éloignée, accourut à son secours, suivie de la moitié de ses camarades. Tommy, dans le doute si elle seroit contente ou non des civilités qu'il faisoit à son fils, trouva plus sage de lâcher le cochon de lait, qui, cherchant la voie la plus courte pour s'échapper, s'embarrassa malheureusement entre ses jambes, et le fit tomber de toute sa hauteur. Le lieu de la scène étoit un peu plus qu'humide. Aussi Tommy n'eut-il pas à se plaindre de s'être fracassé les os dans sa chûte. Un lit de plume n'auroit pas été si douillet que le bourbier dans lequel il s'étendit. Pour comble d'infortune, au moment où il cherchoit à se relever, la truie vint trébucher étourdiment sur lui, et le fit rouler avec elle dans la fange. La patience, comme on l'a déjà observé, n'étoit pas la vertu naturelle de notre héros. Outré d'indignation de se

UNIV. OF
CALIFORNIA

I. 193.

voir terrassé par une si vile ennemie, il s'attacha des deux mains à sa queue. Plus elle s'efforçoit de lui échapper, plus il la tirailloit; et plutôt que de lâcher prise, il aima mieux se vautrer à travers toute la marre.

Au milieu de ce grave débat, une troupe d'oies vint justement à passer par le même chemin. La truie, de plus en plus effrayée, et, traînant toujours l'opiniâtre Tommy sur ses talons, se jeta au milieu de la bande, qui se dispersa soudain, en agitant ses lourdes aîles. Il n'y eut qu'un jar d'une force et d'un courage au-dessus du commun de la troupe, qui, voulant se venger de l'alarme qu'on avoit donnée à sa famille, fondit impétueusement sur Tommy; et, reconnoissant une place que sa culotte, en glissant, avoit laissée un peu à découvert, l'assaillit de rudes coups de bec. C'étoit le moment que la fortune attendoit pour changer de parti. Tommy, dont la valeur avoit été jusqu'alors indomptable, se voyant ainsi attaqué à l'improviste par un nouvel ennemi; et, ne connoissant pas encore l'étendue précise de son danger, laissa tout-à-coup la

palme de la victoire s'échapper de ses mains avec la queue de la truie, et joignit ses clameurs lamentables aux criaillemens des oies, et aux grognemens des cochons. Ce triste concert alla retentir jusqu'aux oreilles de M. Barlow, qui, accourant aussi-tôt sur le champ de bataille, trouva son élève dans la situation la plus piteuse qu'on puisse imaginer, tout couvert de boue de la tête aux pieds, les mains et le visage aussi noirs que ceux d'un ramoneur.

Dans quel état vous vois-je, s'écria-t il, après qu'il eut reconnu sa physionomie à travers le masque dont elle étoit chargée.

TOMMY.

Hélas! monsieur, tout cela vient de ce que vous m'avez appris sur la manière d'apprivoiser les animaux, et de m'en faire aimer. Vous en voyez les conséquences.

M. BARLOW.

Si cet accident vous est arrivé pour quelque chose que je vous aie dit, j'en aurai d'autant plus de peine. Mais êtes-vous blessé?

TOMMY.

Non, monsieur, je ne puis pas dire que j'aie beaucoup de mal.

M. BARLOW.

En ce cas là, vous n'avez rien de mieux à faire que d'aller vous débarbouiller. Quand vous serez un peu plus propre, nous pourrons nous entretenir à fond de votre aventure.

A son retour, M. Barlow lui demanda comment s'étoit passé cet évènement; et, lorsqu'il en eut entendu l'histoire: Je suis bien fâché, dit-il, de votre disgrace; mais je ne vois point que j'en aie été la cause. Je ne me souviens point de vous avoir jamais recommandé de saisir les cochons de lait par les pieds de derrière, ni les truies par la queue.

TOMMY.

Il est bien vrai, monsieur; mais vous m'avez dit que de prendre soin des animaux, c'étoit un moyen de s'en faire aimer. C'est pour cela que je voulois donner à manger au cochon de lait.

M. BARLOW.

Voilà de bonnes intentions. Il est dommage que vous vous y soyez pris d'une si étrange manière. Le pauvre animal ne s'attendoit pas d'abord à votre bienveil-

lance. Lorsque vous avez ensuite empoigné sa jambe si brusquement, il avoit encore moins sujet de s'en douter. Je vous demande à vous-même si vous auriez beaucoup de plaisir à un repas où l'on vous tiendroit de force un pied en l'air.

Tommy n'eut pas beaucoup de peine à sentir le ridicule de sa conduite; et M. Barlow reprit ainsi : Tout ce qui vous est arrivé ne vient que de votre étourderie. Avant de lier commerce avec aucun animal, vous devriez d'abord vous instruire de sa nature et de ses dispositions. Autrement vous pourriez éprouver le sort de ce petit garçon qui, voulant attraper indistinctement les mouches, fut piqué jusqu'au vif par une guêpe, ou de celui qui, voyant une couleuvre endormie sur le gazon, la prit pour une anguille, et en fut mordu si cruellement, qu'il faillit lui en coûter la vie.

TOMMY.

Mais, monsieur, Henri vous a parlé d'un petit garçon qui avoit nourri un serpent sans en recevoir jamais aucune morsure ?

M. BARLOW.

Cela peut être. Il n'y a presque point d'animaux qui veuillent faire du mal si on ne les attaque, ou s'ils ne sont pressés par la faim. Il en est cependant dont la familiarité est dangereuse; ainsi le meilleur moyen est de ne vous jouer jamais à aucun, sans le connoître parfaitement. Si vous aviez observé ce principe, vous n'auriez jamais eu l'idée de vous mesurer avec une truye, en la tiraillant par la queue. Il est fort heureux pour vous de n'avoir pas fait votre apprentissage sur un animal plus dangereux. Vous auriez pu en être traité comme un tailleur le fut autrefois par un éléphant.

TOMMY.

Oh, monsieur, racontez-moi, je vous prie, cette histoire, pour me consoler de mon infortune. Mais ayez d'abord la bonté de m'apprendre, s'il vous plaît, ce que c'est qu'un éléphant.

M. BARLOW.

L'éléphant est l'animal le plus considérable que nous connoissions sur la terre. Il est plusieurs fois aussi gros qu'un bœuf.

Il croît jusqu'à la hauteur de treize, quatorze pieds, et même davantage. Sa force, comme on l'imagine aisément, est prodigieuse ; mais il est en même temps d'un caractère si doux, qu'il n'attaque jamais les autres animaux, qui vivent dans les forêts où il habite. Il ne mange point de chair. Il se nourrit uniquement d'herbes, de feuilles et de bois tendre. Ce qu'il y a de plus singulier en lui, c'est sa conformation. Vous ne pouvez en prendre une idée, qu'en voyant sa figure dans une estampe où je vous la ferai observer. Son nez est un tuyau creux et de forme ronde, qu'il allonge ou qu'il raccourcit à sa fantaisie, et qu'il est libre de tourner en tout sens. C'est ce qu'on appelle sa trompe. Il la jete autour des branches qu'il veut arracher, et les brise sans effort. Lorsqu'il veut boire, il la plonge dans l'eau, et, en aspirant, il en remplit toute la cavité, puis il la recourbe en-dessous pour la porter à sa bouche, et la décharge dans son gosier. Sa bouche n'est armée, pour broyer sa nourriture, que de huit dents, quatre à la mâchoire inférieure, et quatre à la supérieure ; mais de celle-ci

il sort deux autres dents, qu'on appelle ses défenses, parce qu'elles lui servent à se défendre contre ses ennemis. Elles sont longues de quelques pieds, et un peu recourbées en haut. Ces deux dents, dont nous tirons l'ivoire, sont si fortes qu'elles peuvent renverser les arbres, et percer des murailles.

TOMMY.

Mais, monsieur, puisque cet animal est si grand et si fort, comment est-il possible de le prendre et de le dompter?

M. BARLOW.

Ce seroit effectivement fort difficile, si l'on n'y employoit ceux qui sont déjà apprivoisés.

TOMMY.

Et comment s'y prend-on, je vous prie?

M. BARLOW.

Lorsqu'on a découvert une forêt qui sert de retraite à ces animaux, on y fait une grande enceinte, fermée de tous côtés par une forte palissade. On n'y ménage qu'une entrée avec une porte qu'on laisse ouverte; puis on lâche un éléphant apprivoisé, qui va

chercher l'éléphant sauvage, et l'engage insensiblement à pénétrer avec lui dans l'enceinte. Aussi-tot qu'il y est entré, un homme, qui se tient tout prêt, ferme la porte. L'animal, se trouvant ainsi renfermé, entre en fureur, et cherche à s'échapper en renversant la palissade. On ne lui en donne pas le temps. Deux autres éléphants apprivoisés, qu'on a choisis exprès parmi les plus forts, viennent à lui de chaque côté, le serrent entre eux, et le frappent à grands coups de leur trompe, jusqu'à ce qu'il devienne plus tranquille. Alors un homme s'approche doucement, et lui passe un gros cable à chacun de ses pieds de derrière, et va attacher l'autre bout à des arbres. Le prisonnier demeure en cet état, seul et sans nourriture, pendant quelques jours; et au bout de ce temps, il est devenu si docile, qu'il se laisse conduire sans résistance à la loge qu'on lui a préparée. Il ne faut pas ensuite plus de quinze jours pour le dresser à tous les services qu'on attend de lui.

TOMMY.

Voudriez-vous, maintenant, monsieur, me dire ce que l'éléphant fit au tailleur?

M. BARLOW.

A Surate, ville de l'Inde, où les éléphans servent aux mêmes emplois que les chevaux en Europe, il y avoit un tailleur qui travailloit sur son établi, près de l'endroit où l'on menoit chaque jour boire ces animaux. Il avoit pris l'un d'eux en amitié ; et toutes les fois qu'il le voyoit passer devant sa porte, il avoit coutume de lui donner quelque chose à manger. Un jour que l'éléphant étoit venu, comme à l'ordinaire, présenter sa trompe à la fenêtre pour recevoir sa petite ration, le tailleur, qui s'ennuyoit apparemment de cette visite, au lieu de lui faire ses présens accoutumés, imagina de le piquer de son aiguille. L'éléphant retira sa trompe ; et, sans montrer aucun signe de ressentiment, il continua sa route, et alla boire avec ses compagnons. Mais, après avoir appaisé sa soif, il ramassa dans sa trompe toute l'eau qu'elle pouvoit contenir ; et, lorsqu'il repassa devant la boutique du tailleur, il lui déchargea toute son eau sur le visage, avec tant de violence, qu'il faillit le suffoquer. L'ingrat n'avoit-il pas bien mérité cette peine, pour avoir violé

si indignement les devoirs de l'amitié ? Il la méritoit sans doute, répondit Henri ; et je trouve l'éléphant bien généreux de s'être contenté de cette vengeance, lorsqu'il n'avoit qu'à allonger sa trompe pour le saisir et l'étouffer. Il me semble, que c'est une grande honte pour les hommes, que de traiter cruellement des animaux qui leur témoignent de la confiance et de l'affection. Vous avez raison, réprit M. Barlow, et je me rappelle une autre histoire d'éléphant, qui est encore plus extraordinaire, si le récit en est véritable.

Un éléphant, dans un excès de colère, auquel ces animaux sont sujets, venoit d'écraser sous les pieds son conducteur. La femme et les enfans du malheureux, craignant le même sort pour eux-mêmes, se mirent à fuir de toute leur vîtesse pour échapper à l'éléphant. Il étoit près de les atteindre lorsque la femme, s'étant retournée brusquement, mit devant lui l'enfant qu'elle portoit dans ses bras, en lui criant : Ingrat, tu veux donc nous détruire, nous qui depuis tant d'années avons pris soin de te nourrir ? Puisque tu viens de tuer mon

mari, ôte-moi donc la vie ainsi qu'à ces pauvres enfans. L'éléphant s'arrêta tout-à-coup, oublia sa fureur; et, comme s'il eut été touché de regret, au lieu d'écraser les enfans sous ses pieds, il prit l'aîné avec sa trompe, le posa sur son cou, l'adopta pour conducteur, et n'en voulut point souffrir d'autre depuis ce moment.

Tommy remercia M. Barlow de ses deux jolies histoires, et lui promit d'être à l'avenir plus doux et plus avisé dans sa conduite envers les animaux.

Le lendemain il descendit de bonne heure dans le jardin, pour y semer, sur un carreau de terre préparé dès la veille, le bled que Henri lui avoit apporté. Son ami le secondoit dans cette opération, et l'aidoit de ses avis. Lorsqu'ils eurent fini leur ouvrage, Tommy prenant la parole: Écoute, Henry, lui dit-il, as-tu jamais entendu l'histoire de ces hommes qui furent obligés de vivre pendant six ans dans un vilain pays, où il n'y a que de la neige et de la glace, et des ours affamés, toujours prêts à vous dévorer?

HENRI.

Oui, mon ami, M. Barlow me l'a donnée à lire cet hiver.

TOMMY.

Et tu n'as pas été bien épouvanté de cette aventure ?

HENRI.

Épouvanté, c'est un peu fort.

TOMMY.

Comment ! est-ce que tu aimerois à vivre dans ce pays-là ?

HENRI.

Non certainement. Je me trouve fort heureux d'être né dans un pays comme le nôtre, où l'on ne souffre que rarement de grands froids et de grandes chaleurs. Mais je crois aussi qu'un homme doit savoir supporter avec patience tout ce qui lui arrive dans ce monde.

TOMMY.

Ne mourrois-tu pas de désespoir si tu étois abandonné dans une si affreuse contrée ?

HENRI.

Je serois sûrement bien chagrin, si je m'y trouvois tout seul, d'autant mieux que

je ne suis encore ni assez grand, ni assez fort pour me défendre contre des ours. Mais j'aurois beau me désespérer, cela ne me serviroit de rien. Il seroit, je crois, plus sage de chercher à faire quelque chose pour me secourir moi-même.

TOMMY.

Cela vaudroit mieux, sans doute; mais que ferois-tu?

HENRI.

Je travaillerois d'abord à me bâtir une maison, si je pouvois trouver des matériaux.

TOMMY.

Mais pour bâtir une maison, il faut, ce me semble, un grand nombre d'ouvriers.

HENRI.

Oui bien, si c'étoit une maison comme celle de ton père. Les maisons qu'habitent les paysans, ne demandent pas tant de façon.

TOMMY.

Aussi sont-elles petites, mal-propres et vilaines. J'aurois peur d'y tomber malade, et d'y mourir.

HENRI.

Tu vois cependant que les pauvres ont pour le moins autant de force et de santé que les riches.

TOMMY.

Malgré tout cela, je ne voudrois pas y demeurer.

HENRI.

Tu en parles bien à ton aise. Et si tu n'en avois pas d'autre ? N'aimerois tu pas mieux encore habiter une cabane, que de rester exposé aux injures de l'air ?

TOMMY.

Il est vrai ; mais une cabane même, comment pourrois-tu la faire ?

HENRI.

Il ne me faudroit que des arbres et une hache.

TOMMY.

Oui da!

HENRI.

J'irois couper de grosses branches, et je les planterois dans la terre l'une près de l'autre.

TOMMY.

Ensuite ?

HENRI.

Je couperois d'autres branches plus menues, et celles-là, je les entrelacerois dans les grosses.

TOMMY.

Et comment?

HENRI.

Tiens, à peu près comme ces claies que je te fis remarquer l'autre jour, dont on se sert pour enfermer les troupeaux lorsqu'on les fait parquer.

TOMMY.

Et tu crois que cette cabane seroit assez close, pour te garantir du vent et du froid?

HENRI.

Attends-donc. Tu ne me donnes pas le temps. Il faut que je la revête en dedans et en dehors d'une couche d'argille.

TOMMY.

Et qu'est ce que l'argille?

HENRI.

C'est une terre grasse qui s'attache aux souliers lorsqu'on marche dessus et qui reste aux mains lorsqu'on la pétrit. Elle me serviroit à faire une bonne muraille.

TOMMY.

Je n'aurois jamais imaginé qu'il fût si aisé de se bâtir une maison. Et tu penses qu'on pourroit y habiter ?

HENRI.

Si je le crois ? il y a ici beaucoup de gens qui en ont de pareilles, et j'ai ouï dire qu'il n'y en avoit pas d'autres dans plusieurs parties du monde.

TOMMY.

Je voudrois bien essayer d'en faire une. Toi et moi, par exemple, pourrions-nous en venir à bout ?

HENRI.

Qui nous en empêcheroit ? Nous avons une petite hache à la maison. Pour le bois et l'argille, ils ne nous manqueront pas.

M. Barlow arriva près d'eux en ce moment. Il venoit les appeller pour faire leur lecture de la matinée. Il dit à Tommy que, puisqu'ils avoient tant parlé d'humanité envers les animaux, il avoit choisi une fort jolie histoire, où il en étoit question ; et il l'invita à venir la lire lui-même.

Je le veux bien, monsieur, répondit Tommy, car je commence à aimer beau-

coup la lecture. Il me semble que depuis que j'ai appris à lire, je me trouve plus heureux. Je puis prendre du plaisir à ma volonté.

Je suis bien aise, réprit M. Barlow, que vous commenciez à le sentir. Un gentilhomme, puisque vous en aimez si fort le titre, peut goûter plus particulièrement que les autres cet avantage, parce qu'il a plus de temps à sa disposition. S'il veut s'élever au-dessus du reste des hommes, ne vaut-il pas mieux qu'il cherche à s'en distinguer par ses lumières que par de beaux habits, ou d'autres bagatelles, que ceux qui sont en état de les acheter peuvent avoir aussi bien que lui ?

Tommy convint de la vérité de cette réflexion ; et, s'étant assis entre M. Barlow et son ami, il se mit à lire d'une voix claire et distincte l'histoire suivante.

L'ENFANT DE BON NATUREL.

Le petit Collins sortit un jour de bonne heure, pour aller porter une lettre de son père dans un village éloigné de près de deux lieues de celui qu'il habitoit. Comme il ne devoit rentrer que le soir, il prit dans un panier les provisions dont il avoit besoin pour se nourrir pendant la journée. Il marchoit à grands pas, en chantant d'une voix joyeuse, lorsqu'un pauvre chien vint à sa rencontre d'un air triste et suppliant. Collins ne fit pas d'abord grande attention à sa contenance; mais, comprenant bientôt à ses cris plaintifs, et aux mouvemens de sa queue, qu'il étoit tourmenté par la faim, et qu'il le prioit de prendre pitié de ses souffrances, il lui dit, en le caressant: mon pauvre ami, tu parois tout languissant de foiblesse; mais, si je te donne de mon pain, je me trouverai ce soir comme toi. Cependant tu souffres en ce moment; et moi, qui viens de déjeûner, je n'ai pas à présent de besoin: tiens, tiens, voici de quoi te soutenir. En disant ces mots, il lui donna un

morceau de pain. Le chien se mit à le dévorer, comme s'il n'eût rien mangé depuis quinze jours; et, lorsque son bienfaiteur reprit sa marche, il le suivit en cabriolant autour de lui, avec les plus tendres témoignages de reconnoissance et d'affection.

A un mille environ plus loin, Collins entendit des hennissemens. Il tourna la tête vers la prairie qui étoit à sa droite, et il vit un cheval, qui, en tournant autour d'un arbre auquel il étoit attaché, s'étoit si bien embarrassé dans son licol, qu'il étoit prêt à étouffer. Plus il se débattoit, et plus la corde serroit ses nœuds. Le premier mouvement de Collins fut de courir à son secours : mais, se dit-il à lui-même, si je m'arrête ainsi à chaque pas, j'ai bien peur que la nuit ne vienne avant que j'aie fait ma commission; et l'on dit qu'il y a des bandes de voleurs dans le voisinage. Il ne faut pourtant pas laisser périr cette pauvre créature. Il se mit aussi-tôt à courir vers le cheval, et s'arrêta à une certaine distance, pour le flatter de la voix avant d'arriver jusqu'à lui, de peur qu'il ne fût trop effarouché. S'approchant ensuite tout doucement, après

avoir posé son panier à terre, il prit la bête par le licol; et, la faisant tourner en sens contraire autour de l'arbre, il parvint à la dégager. Le cheval, tout joyeux de respirer avec plus d'aisance, fit trois ou quatre soubresauts en l'honneur de son libérateur.

Collins venoit à peine de sortir de la prairie, qu'il arriva sur le bord d'un étang; et le premier objet qu'il aperçut, fut un vieillard à barbe blanche, debout au milieu de l'eau. Que faites-vous donc là, bon homme, lui cria-t-il? Est-ce que vous ne pouvez pas sortir de cet endroit dangereux? Hélas! non, répondit le vieillard. Secourez-moi, je vous en supplie, mon petit monsieur, ou ma petite demoiselle, car je ne sais qui vous êtes, quoique je connoisse bien à votre voix que vous êtes un enfant. Je suis tombé dans cette pièce d'eau, et je ne sais comment en sortir parce que je suis aveugle. Je n'ose faire aucun mouvement de peur de me noyer. Attendez, attendez, mon ami, repartit Collins. Quand je devrois me mouiller jusqu'aux os, je tâcherai de vous tirer de peine. Jetez-moi seulement votre bâton. L'aveugle alors jeta son bâton du côté d'où

il entendoit venir la voix. Collins le ramassa; et, après avoir en un clin-d'œil dépouillé ses habits, il entra tout de suite dans l'eau, tâtonnant avec son bâton devant lui, de peur de descendre dans un endroit trop profond. Il parvint bientôt jusqu'au pauvre malheureux, le prit par la main, et le ramena sur le bord. L'aveugle lui donna mille bénédictions, et le pria de le conduire au soleil pour sécher un peu ses hardes. Puis il lui dit de ne plus se mettre en peine sur son compte, et qu'il tâcheroit de trouver son chemin. Collins reprit alors ses vêtemens qu'il avoit laissés sur l'herbe, et se mit à marcher aussi vîte qu'il lui fut possible, afin de pouvoir être de retour avant la nuit. Il n'avoit pas fait encore deux cents pas, qu'il aperçut un pauvre matelot qui n'avoit plus de jambes, et qui se traînoit sur des béquilles. Que dieu soit avec vous, mon petit garçon, lui cria le matelot! Je me suis trouvé en plusieurs combats contre nos ennemis pour défendre la patrie; mais à présent je suis estropié, comme vous voyez, et je n'ai ni pain ni argent, quoique je meure de faim. Collins ne put résister à l'inclination

qu'il se sentoit à le secourir, et lui donna le reste de ses provisions, en lui disant: Tenez, mon pauvre ami, je ne puis vous donner de l'argent, mais voilà mon pain, et un morceau de lard. C'est tout ce que j'ai, autrement vous en auriez davantage. Je ne vous demande qu'une chose, c'est de conduire jusqu'au premier village un pauvre aveugle que vous trouverez là-bas occupé à sécher ses habits au soleil : il va heureusement du même côté que vous. Allez, je vous en prie, j'aurois peur qu'il ne se perdit dans la campagne. J'y vais, j'y vais, répondit l'invalide. Quand je ne saurois pas que nous devons nous secourir les uns les autres, vous m'en auriez donné la leçon. Collins plus tranquille continua sa marche jusqu'à l'endroit où il avoit dessein d'aller. Il eut bientôt rempli sa commission, et il s'en retourna vers son village avec toute la diligence dont il étoit capable. Cependant, avant qu'il eût fait la moitié du chemin, la nuit commença à devenir obscure. Le pauvre enfant, croyant abréger sa route en prenant un chemin de traverse, se trouva tout-à-coup au milieu d'un bois, où il erra long-

temps sans pouvoir découvrir une route pour en sortir. Enfin, épuisé de fatigue, et mourant de besoin, il fut pris d'une si grande foiblesse, qu'il lui fut impossible d'aller plus avant. Il tomba au pied d'un arbre, et resta dans cette fâcheuse situation jusqu'à ce que le petit chien qui ne l'avoit pas quitté, vint à lui en remuant la queue, et tenant à sa gueule un paquet, qui faisoit du bruit en traînant sur les feuilles séches. Collins le prit, et vit que c'étoit un mouchoir proprement attaché avec des épingles, qu'un voyageur avoit sans doute laissé tomber en traversant le bois. Il se hâta de l'ouvrir, et il y trouva un morceau de saucisson et du pain, qu'il se mit à manger de grand appétit, sans oublier pourtant son fidèle compagnon de voyage. Ce léger repas rétablit un peu ses forces; et il se leva en disant au petit animal: si je t'ai donné à déjeûner, tu me donnes à souper. Je vois qu'un bienfait n'est jamais perdu, même lorsqu'on le rend à un chien. Il voulut encore chercher à sortir du bois, mais ce fut inutilement. Il ne fit que se déchirer les jambes à travers les broussailles; et peu s'en

fallut qu'il n'allât tomber dans un bourbier, où il en auroit eu jusqu'aux oreilles. Il alloit s'abandonner peut-être au désespoir, lorsque la lune qui s'élèvoit à l'horison, lui fit voir, à travers les arbres, qu'il n'étoit pas fort éloigné de la prairie qu'il avoit traversée le matin. Il courut aussi-tôt de ce côté, et reconnut bientôt le même cheval qu'il avoit empêché de s'étrangler avec son licol. Puisque je l'ai secouru, dit-il, je puis bien à mon tour lui demander un bon office. Je n'ai qu'à monter sur son dos, et il me conduira jusqu'au bout de la prairie : ce sera autant de gagné sur la marche, car je n'en puis plus de lassitude. En disant ces mots, il alla vers le cheval, qui le laissa monter sur sa croupe sans regimber, comme s'il eût reconnu la voix et les caresses de son libérateur. Il le porta légèrement l'espace d'environ deux milles jusques à l'entrée d'un sentier, où Collins ne manqua pas de se reconnoître, parce qu'il menoit tout droit au village. Il descendit alors de sa monture, qui regagna la prairie; et Collins en la voyant partir, se dit à lui-même : si je n'avois pas sauvé la vie à ce pauvre animal, je

ne l'aurois pas trouvé tout à point, pour me porter dans la fatigue où j'étois. Graces au ciel, me voilà tout près de chez moi. Il y aura bien du malheur si je n'y suis rendu dans un quart-d'heure. Hélas! le pauvre enfant! il se croyoit au bout de ses disgraces; mais il avoit encore un bien plus grand danger à courir. A peine avoit-il fait quelques pas dans le sentier, qui en ce moment étoit fort solitaire, que deux hommes, cachés derrière les arbres, coururent à lui, et l'arrêtèrent par le collet. Ils alloient se mettre en devoir de le dépouiller de ses habits: mais le petit chien mordit la jambe de l'un de ces voleurs avec tant de force, qu'il le contraignit d'abandonner sa proie, pour se mettre en défense contre lui. Au même instant on entendit une voix de tonnerre qui crioit: Où sont ces coquins, que nous les assommions? Ce qui effraya tellement l'autre voleur, qu'il lâcha prise pour se sauver, et son compagnon le suivit. Collins à qui la frayeur alloit faire perdre l'usage de ses sens, ranimé tout-à-coup par ce secours imprévu, leva les yeux, et vit que c'étoit le pauvre matelot à qui il avoit donné son dî-

ner, et qui étoit porté sur les épaules de l'aveugle qu'il avoit sauvé du milieu des eaux. Eh quoi, c'est vous, mon petit ami, lui dit l'invalide en lui tendant les bras! Que je suis heureux d'en avoir cru ce que me disoit mon cœur! J'ai vu passer tout-à-l'heure ces deux hommes, qui parloient tout bas de dépouiller un enfant qu'ils savoient devoir revenir par ce chemin. Il m'a semblé vous reconnoître au signalement qu'ils en faisoient. J'aurois voulu voler pour vous défendre. Mais, hélas! maudites béquilles! Je n'aurois jamais pu arriver assez vîte, si le bon aveugle, que vous m'aviez donné à conduire, ne m'eût proposé de me porter sur son dos. Vous nous voyez transportés de joie d'avoir pu vous sauver, en reconnoissance de ce que vous avez fait pour nous. Allons, mets-moi vîte à terre, Barnaby, que j'embrasse ce cher enfant. Et moi aussi, ajouta l'aveugle, que je le presse contre mon cœur, puisque je ne peux le voir. Collins se jeta dans leurs bras, et les remercia avec la plus vive tendresse du grand service qu'ils venoient de lui rendre. Il les pria de venir avec lui à la maison de

son père, qui seroit charmé de voir les libérateurs de son fils. Il les reçut en effet avec une joie extrême, les retint à souper et à coucher, et les mit en fonds le lendemain pour continuer gaiement leur voyage. Pour le petit chien, Collins en prit soin aussi long-temps qu'il vécut; et jamais il n'oublia la nécessité de faire du bien aux autres, si nous voulons qu'ils nous en fassent à leur tour.

En vérité, s'écria Tommy, en achevant sa lecture, je suis bien enchanté de cette histoire. Je ne serois point surpris qu'elle fût véritable. J'ai observé que tout ici, jusqu'aux animaux, semble aimer mon ami Sandford, parce qu'il est obligeant pour tout le monde. Je fus bien étonné, l'autre jour, de voir ce grand chien de notre voisin, qui semble toujours prêt à me mordre, venir à lui en rampant sur son ventre, et lui lécher les mains. Cela me fit souvenir de l'histoire d'Androclès et du Lion. Ce chien, répondit M. Barlow, vous aimera bientôt vous-même, si vous lui faites en passant quelques amitiés, car rien n'égale la reconnoissance et la sagacité de ces animaux. Mais

puisque vous venez de lire l'histoire d'un enfant de bon naturel, Henri va vous en lire une d'un enfant qui avoit un caractère bien opposé. Henri prit alors le livre, et lut l'histoire suivante.

L'ENFANT DE MAUVAIS NATUREL.

Il y avoit une fois un petit garçon, nommé Roberts, dont le père, malheureusement trop occupé du travail de plusieurs champs qu'il tenoit à ferme, avoit négligé de veiller à son éducation, et de le corriger de ses défauts. Par un triste effet de cette négligence, Roberts, qui, avec des soins attentifs, auroit pu devenir un enfant aimable et intéressant, devint au contraire hargneux, querelleur, et insupportable à tout le monde. Il lui arriva plus d'une fois d'être rudement battu pour ses impertinences, par des enfans plus grands que lui, souvent même par d'autres qui n'étoient pas si grands. Car, quoiqu'il fut toujours prêt à faire des malices, sa poltronnerie lui ôtoit la moitié de ses forces; et son grand prin-

cipe étoit qu'il ne falloit pas tant se confier à ses poings qu'à ses talons.

Il avoit élevé un jeune dogue, qui lui retraçoit l'image parfaite de son caractère. Léopard, c'étoit son nom, étoit bien l'animal le plus brouillon et le plus turbulent dont on puisse avoir l'idée. Il ne couroit point de cheval à son côté, qu'il ne se jetât entre ses jambes, aboyant après lui, jusqu'à perdre haleine. Il se plaisoit à porter le trouble au milieu des troupeaux qu'il rencontroit sur sa route ; et il ne tenoit qu'aux pauvres brebis de le prendre pour un loup, aux violentes morsures qu'elles en recevoient. Pour les voisins, ils aimoient mieux prendre un détour, que de passer devant la maison. Je vous laisse maintenant à juger vous-mêmes, si tous ces procédés de la bête et de l'enfant étoient capables de bien disposer en leur faveur les honnêtes habitans du village.

Le père de Roberts étoit un jour sorti de bonne heure, pour aller travailler jusqu'au soir dans une pièce de terre assez éloignée. Il avoit bien recommandé à son fils de ne pas s'écarter de la maison. Mais il en étoit

à peine sorti, que Roberts imagina de profiter de son absence, pour faire une de ses escapades ordinaires. Il prit un morceau de viande froide et du pain, et, ayant appelé son dogue Léopard, ils se mirent tous deux en campagne. Au bout d'une demi-heure de marche, il trouva un petit berger qui poussoit un troupeau de moutons vers une porte où il vouloit les faire entrer. Mon ami, lui cria le petit berger, arrêtez un moment, je vous prie, et retenez votre chien auprès de vous, de peur d'effaroucher mes moutons. Oh oui, vraiment, lui répondit Roberts, j'ai bien le temps d'attendre ici toute la matinée, jusqu'à ce que tes bêtes et toi, vous ayez défilé. Ne t'en mets pas en peine, je saurai bien me faire mon chemin, je n'ai besoin que d'un seul mot : pille, pille, Léopard. Léopard, à ce cri de guerre, se précipita tout au travers de la troupe effarée, aboyant à plein gosier, et mordant impitoyablement à droite et à gauche les tristes moutons, qui se dispersèrent de tous côtés, en poussant des bêlemens lamentables. Excité de plus en plus par son maître, Léopard trouvoit un cruel

plaisîr à redoubler ce désordre : mais son triomphe ne fut pas de longue durée. S'étant avisé d'attaquer un vieux bélier, qui avoit à lui seul plus de courage que tout le reste ensemble de la troupe, celui-ci, au lieu de s'enfuir, soutint bravement l'attaque, et donna un coup de tête si violent à son ennemi, qu'il le renversa les quatre jambes en l'air : puis, se jetant aussi-tôt sur lui, et le travaillant vigoureusement de ses cornes, il l'obligea de s'enfuir à demi éreinté. Le mauvais petit garçon, qui n'étoit capable d'aimer rien au monde, s'étoit bien diverti de la frayeur du troupeau ; mais la mésaventure de son chien lui sembla plus plaisante encore. Il en auroit ri plus longtemps, si le petit berger, perdant à la fin patience, n'eût pris un caillou, qu'il lui lança rudement à la poitrine. Roberts se mit alors à crier presque aussi fort que Léopard. Cependant, voyant venir à lui un homme qu'il imagina être le propriétaire du troupeau, il crut qu'il étoit de la prudence de suspendre ses clameurs, pour s'esquiver à toutes jambes à travers un taillis fourré.

Il ne se fut pas plutôt mis en sûreté, que la douleur du coup qu'il avoit reçu, s'étant un peu calmée, mille dispositions malicieuses se réveillerent à la fois dans son esprit ; et il ne songea plus qu'à les satisfaire à la première occasion. Elle ne tarda pas long-temps à se présenter. En sortant du bois, il aperçut une petite fille assise sur une pierre, avec un grand pot de lait à ses pieds. Ah! vous venez bien à propos, lui cria-t-elle, en le voyant. Aidez-moi, je vous prie, à charger ce pot sur ma tête. Ma mère m'a envoyé chercher du lait à un mille d'ici ; et je me suis sentie si fatiguée qu'il a fallu m'arrêter un moment pour me reposer. Mais il commence à se faire tard. Si je ne retourne au plutôt à la maison, ma mère sera fâchée contre moi ; et de plus nous courons le risque de n'avoir pas de gâteau au ris à notre dîner.

ROBERTS.

Oh, ce seroit dommage. Vous aimez donc bien le gâteau au ris, mamselle ?

LA PETITE FILLE.

Ah, si je l'aime! Vous me faites venir l'eau à la bouche, rien que de m'en parler.

Et puis ce n'est pas pour moi seule que je m'en réjouis.

ROBERTS.

Et pour qui donc encore, s'il vous plaît?

LA PETITE FILLE.

C'est que mon grand père Arthur, et mon oncle Williams doivent venir dîner à la maison, avec toute leur famille; et je serai bien aise de régaler mes petits cousins.

ROBERTS.

Voilà un repas qui promet d'être fort joyeux.

LA PETITE FILLE.

Oh! je vous en réponds. Nous allons tous nous divertir comme des gens de noces. Mais le temps presse. Aidez-moi, je vous prie, à charger mon pot au lait: je vous en serai bien obligée. Voulez-vous, mon petit ami?

ROBERTS.

C'est de tout mon cœur. J'aime que les petites demoiselles se réjouissent.

Il prit aussi-tôt le pot au lait par les deux anses; et le mit sur la tête de la petite fille, au-dessus du coussinet qu'elle avoit fait avec son mouchoir. Mais, au moment où elle le-

voit une de ses mains pour le tenir, il fit comme si une pierre l'eût fait trébucher; et donnant une secousse à la pauvre enfant, il lui fit perdre l'équilibre; et le pot au lait tomba à ses pieds. Elle se mit à crier et à verser un torrent de larmes; mais le méchant petit garçon s'en alla, riant à gorge déployée, en lui disant: adieu, mamselle, mes complimens, je vous prie, à votre grand-père Arthur, et à votre oncle Williams. N'oubliez pas sur-tout de donner du gâteau au ris à vos petits cousins.

Encouragé par le succès de cette odieuse malice, faite si lâchement à une petite fille, qui n'étoit pas en état de lui résister, il marcha vers une pelouse, où il voyoit de loin de petits garçons s'amuser à pousser une balle. C'étoit moins pour se divertir dans leur société, que pour leur jouer quelque mauvais tour. Il les pria d'une manière hypocrite de le mettre de leur partie. Ceux-ci ne demandoient pas mieux que d'avoir un nouveau compagnon, et ils le reçurent volontiers. Il joua d'abord de bonne intelligence avec eux. Mais quand ce fut à lui de pousser la balle, au lieu de la jeter du cô-

té qu'il falloit, il l'envoya, comme par maladresse, dans un fossé bourbeux, qui étoit à quelque distance. Les petits garçons y coururent avec empressement pour savoir ce qu'elle étoit devenue. Roberts attendit qu'ils fussent tous sur le bord du fossé. Alors, passant en cachette derrière eux, il en poussa un violemment contre son voisin, qui se renversa sur un autre, et celui-ci sur le reste de la troupe qui étoit immédiatement sur le bord; ensorte qu'en voulant se retenir les uns les autres, ils tombèrent tous ensemble dans le fossé. Ce ne fut pas sans beaucoup de peine qu'ils vinrent à bout d'en sortir, couverts de fange des pieds jusqu'à la tête. Leur premier mouvement fut de se réunir contre leur ennemi commun, pour le punir de son indigne conduite. Mais Léopard, se mettant devant son maître, leur montra les dents avec tant de furie, qu'ils furent obligés de renoncer à leur juste vengeance; et Roberts fit ainsi retraite, avec la cruelle joie d'avoir commis impunément une nouvelle méchanceté.

Le premier objet qu'il rencontra ensuite sur sa route, fut un pauvre âne, qui pais-

soit fort tranquillement dans une prairie. Roberts voyant qu'il n'y avoit personne pour prendre sa défense, résolut d'en faire une victime de son mauvais cœur. Il alla couper un gros paquet d'épines, qu'il attacha sous la queue du paisible animal; et, détachant aussi-tôt Léopard à ses trousses, il l'anima de la voix à le poursuivre. Léopard n'avoit pas besoin de ces encouragemens pour mal-faire. Il couroit de toutes ses forces, aboyant après le pauvre animal, lorsque celui-ci, qui sentoit sur ses jambes de derrière la chaleur de la gueule fumante de son ennemi, lui détacha si à propos une ruade au milieu du front, qu'il fut renversé roide mort sur la place. Roberts n'avoit d'autre attachement pour son chien, que celui qu'un méchant peut avoir pour le complice de ses méchancetés. Ainsi il ne fut pas fort sensible à cette perte; et il se remit en marche pour s'en retourner chez lui, avec le dessein de tenter, chemin faisant, d'autres expéditions.

Il se présenta bientôt à ses regards un verger, où l'on voyoit les arbres plier sous le poids des plus beaux fruits. Ils n'étoient

défendus des insultes des passans que par une haie, qui auroit paru trop fourrée à un autre, mais que Robert ne désespéra pas de pénétrer. Il fit tant avec les pieds et les mains, qu'il vint à bout de se pratiquer une ouverture assez grande pour s'y glisser en rampant. Après avoir ainsi fait son entrée dans la place, il mesuroit déjà des yeux le plus bel arbre pour l'escalader, lorsqu'il entendit venir à lui un gros chien, qui remplissoit l'air d'aboiemens effroyables. La frayeur lui fit regagner précipitamment le trou qu'il venoit de s'ouvrir. Il y avoit heureusement passé la moitié de son corps; mais le chien qui survint aussi-tôt, le saisit à belles dents par le pan de son habit, et le tint ainsi en arrêt, accroupi et pelotonné sur lui-même, jusqu'à l'arrivée du fermier. Ha, c'est toi, petit voleur, lui cria celui-ci! Te voilà donc pris à la fin! Tu croyois pouvoir venir tous les jours me voler mes pommes sans être découvert! Qu'en penses-tu maintenant? Tu vas me payer une fois pour toutes. Il fit alors lâcher prise à son chien, qui n'en vouloit-guère démordre; mais, retenant son voleur par le pied,

et, le trouvant dans la posture la plus favorable à ses vues, il se mit à le frapper rudement avec un fouet qu'il tenoit à la main. Roberts eut beau demander grace, en protestant que c'étoit pour la première fois, le fermier, qui prenoit cette excuse pour un mensonge, n'en fut que plus vivement irrité, et lui demanda comment il s'appeloit, et où demeuroit son père. Il fallut bien dire son nom ; et lorsque le fermier l'entendit: Quoi, s'écria-t-il, tu es ce coquin qui fait des malices à tout le pays! Ne seroit-ce pas toi qui as effarouché ce matin mon troupeau, malgré les prières de mon fils, ce qui nous a donné tant de peine pour le rassembler? Voyons, voyons ta scélérate figure. Oui effectivement, je te reconnois. Tu m'as échappé tout-à-l'heure; mais je te tiens bien à présent. En disant ces mots, il recommença à le battre encore plus fort qu'auparavant, en dépit de tous ses cris. Enfin, lorsqu'il crut l'avoir assez puni, il le fit repasser à coups de pied par son trou, et lui dit qu'il revint encore effrayer ses moutons et voler ses pommes, s'il trouvoit la récompense de son goût. Roberts s'en

alla poussant des cris de rage, et versant des larmes de désespoir. Il sentit alors qu'il ne faut pas se flatter d'offenser long-temps les autres impunément. Cette dure leçon lui fit prendre le parti de s'en retourner tranquillement chez lui; mais il n'avoit pas encore reçu la peine de toutes ses mauvaises actions de la journée. Au moment où il tournoit le coin d'un petit sentier qui alloit aboutir à une prairie, il se trouva tout-à-coup au milieu de cette troupe d'enfans avec lesquels il en avoit si mal agi sur le bord du fossé. Ils poussèrent tous un cri de joie en voyant leur ennemi livré à leur vengeance sans le secours de son chien. Ils commencèrent à le persécuter de mille différentes manières. L'un lui tiroit les cheveux, un autre lui pinçoit les oreilles, celui-ci lui houspilloit les jambes avec son mouchoir, celui-là lui jetoit au visage des poignées de boue. En vain Roberts voulut prendre son recours ordinaire dans la fuite; ils le suivoient en l'accablant de huées et d'une grêle de cailloux. Au milieu de ce cruel embarras, il vint à passer auprès du pauvre âne qu'il avoit tourmenté si mé-

chamment, et qui portoit encore sous sa queue le paquet d'épines. Roberts, dans l'espérance de se dérober plus promptement à ses ennemis, s'élança lestement sur son dos. Il n'eut pas besoin de presser sa course. Effrayé des cris des enfans, l'âne se mit à trotter de toutes ses jambes ; et Roberts se vit bientôt hors de la portée de ses persécuteurs. Mais il n'eut pas beaucoup de sujet de se féliciter de sa fuite: car, lorsqu'il voulut arrêter son coursier, le pauvre animal, qui se sentoit toujours aiguillonné par les épines, ne fit que redoubler de vîtesse, emportant Roberts à travers les ronces et les branches qui lui déchiroient le visage. Enfin, il ne s'arrêta que devant la porte de son écurie; et il se mit alors à bondir et à ruer avec tant de furie, que Roberts fut jeté à terre, et se cassa la jambe dans sa chute. Ses cris désespérés firent aussi-tôt accourir tous les habitans d'une maison voisine, parmi lesquels se trouvoit la petite fille dont il avoit cassé le pot au lait. Heureusement pour lui, elle étoit d'un aussi bon naturel que le sien étoit méchant. Bien loin d'insulter à son infortune, elle et

ses petits cousins en prirent pitié ; et ils aidèrent leurs parens à le transporter et à le mettre au lit. C'est là que le malheureux Roberts eut tout le loisir de faire réflexion sur sa mauvaise conduite, qui, dans l'espace d'un seul jour, venoit de lui attirer tant de maux : et il se promit bien à lui-même que s'il pouvoit se rétablir de son accident, il seroit aussi empressé de faire le bien, qu'il l'avoit été jusqu'alors de commettre toute espèce de méchancetés.

Lorsque l'histoire fut achevée, Tommy dit, qu'il étoit bien singulier de voir combien les deux enfans avoient eu des aventures diverses. Le premier étoit d'un bon caractère, et tout ce qu'il rencontroit, se déclaroit son ami, et lui faisoit du bien. L'autre, qui étoit d'un méchant naturel, se faisoit un ennemi de tout le monde, et ne trouvoit que des disgraces et des malheurs. Personne n'avoit eu de pitié pour ses maux, si ce n'est la petite fille qui l'avoit assisté à la fin ; ce qui étoit fort humain de sa part, après le tour indigne qu'il venoit de lui jouer. Votre observation est très-juste, dit M. Barlow : on ne se fait point aimer,

sans aimer les autres ; et l'on n'est point heureux, sans leur faire du bien. En montrant une affection sincère à ceux qui nous entourent, nous goûtons, dans leur amitié, le plaisir le plus cher à un cœur sensible ; et, en les obligeant, nous travaillons à notre propre bonheur ; car nous pouvons avoir aussi besoin de leurs services. Cela est vrai, dans quelque situation brillante que l'on soit, et quelque solide qu'elle paroisse. On voit tous les jours des hommes précipités par la fortune des rangs les plus élevés, réduits à la merci de ceux qui se trouvoient à une distance infinie au-dessous d'eux. Je pourrois vous faire part d'une histoire à ce sujet. Mais vous avez assez lu pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez faire un peu d'exercice.

TOMMY.

Oh, monsieur, encore cette histoire, je vous prie. Il me semble maintenant que je pourrois lire toute la journée sans m'ennuyer.

M. BARLOW.

Non, s'il vous plaît, mon ami. Chaque

chose doit avoir son tour. Il faut maintenant aller travailler dans le jardin.

TOMMY.

En ce cas-là, monsieur, puis-je vous demander une grace ?

M. BARLOW.

Voyons. De quoi s'agit-il ? Si je puis vous l'accorder, j'en aurai autant de plaisir que vous-même.

TOMMY.

Ne pensez-vous pas qu'un homme devroit savoir faire tout ce qui peut lui servir un jour ?

M. BARLOW.

Sans doute. Plus il acquiert de connoissances, et plus il se ménage de ressources contre les malheurs.

TOMMY.

Eh bien, monsieur, Henri et moi, nous avons imaginé de bâtir une maison.

M. BARLOW.

A la bonne heure. Mais avez-vous rassemblé tous les matériaux qui vous sont nécessaires, comme des briques et du mortier ?

Je suivrai vos instructions à la lettre, même quand je verrois que vous me faites aller tout de travers. Je veux voir comment vous vous y prendrez.

TOMMY.

Eh bien, soit, monsieur. Nous prenons sur nous seuls la conduite de l'édifice. Nous aurons ou l'honneur ou la honte de l'ouvrage.

M. Barlow alla prendre une hache; et ses deux élèves le menèrent dans un petit taillis, qui s'élevoit au bout du jardin. Ils choisirent eux-mêmes les arbres les plus droits, qui pouvoient leur donner des perches de huit pieds de hauteur. M. Barlow eut la bonté de les abattre, et de les aiguiser ensuite par un bout, pour qu'ils pussent être fichés dans la terre. A mesure qu'ils étoient taillés, Henri et son camarade les transportoient dans le jardin. Tommy, oubliant absolument qu'il étoit gentilhomme, ne mettoit plus son orgueil que dans le travail.

Après avoir choisi leur emplacement au pied d'une petite colline, pour que leur habitation fût plus chaude et mieux abritée, ils en tracèrent d'abord l'enceinte,

qui pouvoit avoir à-peu-près dix pieds de long, et huit pieds en largeur. Ils creusèrent ensuite des trous, où ils établirent, de leur mieux, les piquets à un pied de distance l'un de l'autre, avec la précaution de laisser un espace vuide au milieu, pour y placer la porte. Leurs piquets une fois établis, ils rassemblèrent toutes les menues branches qu'on avoit séparées de la tige des arbres, et ils les entrelacèrent adroitement, de manière à former une espèce de claie, aussi serrée qu'il leur fut possible de le faire. Ce travail, comme on l'imagine aisément, leur coûta plusieurs jours. Mais, comme ils voyoient à chaque instant le progrès de leur ouvrage, leur ardeur ne se ralentit point; et Tommy, en le voyant achevé, en eut autant de joie, que s'il fût parvenu à fonder un grand empire.

Le succès de son établissement ne lui fit pourtant pas oublier l'histoire que lui avoit promise M. Barlow; et la voici telle qu'ils la lurent ensemble le lendemain.

LE TURC RECONNOISSANT.

UN Corsaire Vénitien s'étant emparé d'un vaisseau Turc, le capitaine conduisit tous les prisonniers à Vénise ; et, suivant une coutume barbare, il les fit vendre dans la place publique. Un de ces esclaves tomba entre les mains d'un marchand, dont la maison touchoit au palais du riche sénateur Contarini, qui n'avoit qu'un seul fils appelé Francisco. Ce jeune enfant, toutes les fois qu'il passoit devant la boutique où travailloit l'esclave, s'arrêtoit pour le considérer. Hamet, c'étoit le nom du pauvre Turc, remarquant sur le visage de l'enfant des traits qui annonçoient un caractère doux et humain, le saluoit toujours avec des marques d'amitié. Ils trouvèrent bientôt l'un et l'autre le plus grand plaisir à se voir. Francisco ne laissoit plus passer un seul jour sans visiter Hamet, et sans lui apporter tous les petits présens qu'il étoit en son pouvoir de lui offrir. Mais, quoique Hamet parut toujours recevoir avec plaisir les innocentes caresses de son petit ami, Fràn-

cisco ne put s'empêcher d'observer qu'il étoit souvent fort chagrin ; et il surprenoit quelquefois des larmes dans ses yeux, malgré ses efforts pour les cacher. Il en fut tellement ému, qu'il en parla un jour à son père, et le supplia, si la chose étoit en sa puissance, de rendre heureux le pauvre esclave. Contarini qui aimoit beaucoup son fils, et qui avoit de plus observé qu'il ne lui demandoit jamais rien que par le mouvement d'un cœur généreux, lui promit de voir lui-même le Turc, et de s'informer du sujet de sa tristesse. Il l'alla trouver en effet dès le lendemain, et après l'avoir regardé quelque temps en silence, il fut frappé d'un caractère extraordinaire de noblesse qui éclatoit sur sa physionomie. Êtes-vous, lui dit-il enfin, ce Hamet que mon fils aime si tendrement, et dont il me parle tous les jours avec tant de transport? Oui, répondit le Turc, vous voyez ce malheureux, qui depuis trois ans languit dans l'esclavage. Dans tout cet intervalle, Francisco, votre fils, est la seule créature humaine qui ait paru avoir senti quelque pitié de mon infortune. C'est aussi le seul objet auquel je

sois attaché dans cette malheureuse contrée. Je prie tous les jours cet Être suprême, qui est également le dieu des Chrétiens et des Turcs, de le préserver sur-tout de l'état affreux où je suis tombé. Je vous suis obligé pour mon fils, reprit Contarini; quoique, dans la situation où l'appelle sa naissance, il ne paroisse pas trop exposé au péril que vos prières cherchent à détourner de lui. Mais dites-moi, car je desire de vous faire du bien, en quoi puis-je vous secourir? Mon fils me dit que vous êtes en proie à des regrets continuels. Quelle peut en être la source? Est-il étonnant, répondit Hamet, avec le transport d'une noble indignation qui anima soudain sa physionomie, est-il étonnant que je m'afflige en silence, et que je déplore ma destinée, quand je suis privé du premier et du plus noble présent de la nature, la liberté? Et cependant, s'écria Contarini, combien de milliers de personnes de notre nation ne retenez-vous pas dans les fers! Je ne vous accuse point de la barbarie de vos compatriotes, répliqua Hamet, pourquoi voulez-vous me rendre responsable de l'inhumanité des miens? Quant

à moi, je n'ai jamais pratiqué l'exécrable coutume d'enchaîner mes semblables. Jamais je n'ai dépouillé de Vénitiens de leurs richesses pour accroître les miennes. J'ai toujours respecté les droits de l'humanité; et je n'en ressens que plus vivement la douleur de les voir si indignement violés à mon égard. Ici quelques larmes s'échappèrent de ses yeux, et se répandirent sur ses joues. Cependant il se rendit bientôt maître de sa foiblesse; puis, croisant les bras sur son estomac, et baissant doucement la tête : Dieu est bon, s'écria-t-il, et l'homme doit se soumettre à ses décrets. Contarini fut touché de cette noble résignation, et lui dit: Hamet, je suis attendri de vos malheurs, et je serai peut-être en état de les adoucir. Que feriez-vous pour recouvrer votre liberté? Ce que je ferois, répondit Hamet? J'atteste le ciel que j'affronterois tous les périls qu'il est au pouvoir de l'homme de surmonter. Eh bien, reprit Contarini, si votre courage répond à l'idée que j'en ai conçue, votre délivrance est assurée. Je n'ai qu'une seule épreuve à vous proposer. Quelle est-elle, quelle est-elle? s'écria le Turc impatient.

Placez la mort devant moi sous les formes les plus horribles, et si vous me voyez balancer..... Doucement, doucement, reprit Contarini; on pourroit nous entendre. Parlons plus bas, et prêtez-moi toute votre attention. J'ai dans cette ville un ancien ennemi, qui a rassemblé sur moi toutes les injures qui peuvent blesser le plus cruellement le cœur d'un homme. Il est aussi brave qu'orgueilleux; et j'avoue que la réputation de sa valeur m'a fait craindre, jusqu'à ce jour, de poursuivre ma vengeance. Mais vous, Hamet, votre regard décidé, votre contenance imposante, et la fermeté de vos discours, tout me persuade que vous êtes né pour les entreprises les plus hasardeuses. Prenez ce poignard. Aussi-tôt que les ombres de la nuit envelopperont la ville, je vous conduirai moi-même dans un lieu où vous pourrez regagner votre liberté, en vengeant votre libérateur.

A cette proposition, le dédain et la honte éclatèrent dans les yeux enflammés de Hamet. La colère le priva quelques instans de l'usage de la parole. Enfin, élevant ses bras autant que la longueur de ses chaînes put le

lui permettre, il s'écria, d'une voix indignée : Puissant Prophete, voilà donc les hommes auxquels vous permettez que vos fidèles sectateurs soient asservis ! Sors de ma présence, indigne Chrétien, et sache que Hamet ne feroit pas l'exécrable métier d'assassin pour toutes les richesses de Vénise, pas même pour racheter de la mort son père et ses enfans. A cette réponse, Contarini, sans paroître confus, lui dit qu'il se reprochoit de l'avoir offensé ; mais qu'il avoit cru que la liberté lui étoit plus chère. Quoi qu'il en soit, ajouta-t-il, en le quittant, vous réfléchirez sur ma proposition ; et peut-être demain aurez-vous changé de pensée. Hamet se détourna sans daigner lui répondre ; et Contarini rentra dans son palais.

Il revint de bonne heure le lendemain, accompagné de son fils ; et, abordant Hamet avec douceur, il lui tint ce discours : La proposition que je vous fis hier, dut peut-être vous étonner dans la première chaleur. Je viens aujourd'hui la discuter plus froidement avec vous ; et je ne doute pas que lorsque vous aurez entendu mes raisons....

Chrétien, interrompit Hamet d'une voix sévère, mais calme, cessez d'insulter un malheureux par des discours plus cruels encore pour lui que les horreurs de la servitude. Si votre religion vous permet des actions pareilles à celle que vous me proposez, apprenez qu'elles sont abominables aux yeux d'un vrai musulman. C'est pourquoi, rompons, dès ce jour, tout commerce, et soyons pour jamais étrangers l'un à l'autre. Non, non, répondit Contarini, en jetant ses bras autour du cou de Hamet, soyons plutôt unis dès ce moment, et pour toute la vie. Musulman généreux, dont la vertu peut éclairer les chrétiens mêmes, l'amitié que vous aviez inspirée à mon fils, m'avoit d'abord intéressé à votre destinée. Mais dès le premier instant où je vous vis hier, je résolus de vous rendre la liberté. Pardonnez-moi une épreuve inutile de vos sentimens, qui n'a fait que vous élever plus haut dans mon estime. Le cœur de Contarini est aussi loin des projets de meurtre et de trahison que celui de Hamet lui-même. Soyez libre dès ce jour. Votre rançon est déjà payée, sans autre obligation que de vous souvenir

à jamais de l'amitié de cet enfant, qui vous serre entre ses bras. Lorsqu'à l'avenir vous verrez un Chrétien soupirer dans les chaînes des Turcs, puissiez-vous penser à Venise !

Qui pourroit peindre les mouvemens de surprise et les transports de reconnoissance que fit éclater Hamet, en entendant ce discours! Je ne répéterai point, dans la crainte de l'affoiblir, ce qu'il dit à ses bienfaiteurs. Il suffira de savoir qu'il fut mis ce jour même en liberté; que Contarini l'adressa au capitaine d'un vaisseau prêt à faire voile vers une des îles de la Grèce, et le força d'accepter une bourse pleine d'or pour les dépenses de son voyage. Ce ne fut pas sans un extrême regret que Hamet se sépara de son jeune ami, dont l'affection généreuse avoit fait rompre ses fers. Il l'embrassa avec des transports inexprimables de tendresse, le baigna de ses larmes, et pria ardemment le ciel de répandre sur lui toutes ses bénédictions.

Six mois environ après cette aventure, un incendie subit éclata dans le palais de Contarini. Ce fut dans le temps de la nuit

où le sommeil est le plus profond ; et personne ne s'en aperçut, que lorsque presque tout le bâtiment fut enveloppé dans les flammes. Les domestiques effrayés, eurent à peine le temps de réveiller le sénateur, et de le faire descendre. Il ne fut pas plutôt au bas de l'escalier, que le plancher de son appartement s'effondra, et tomba avec un bruit horrible au milieu de mille tourbillons de feux et de fumée. Mais, si Contarini se félicita un moment de leur avoir échappé, ce fut pour s'abandonner l'instant d'après au plus violent désespoir, lorsqu'il apprit que son fils, qui dormoit dans une partie plus élevée du palais, avoit été oublié dans le tumulte général, et se trouvoit encore au milieu de l'incendie. Ce n'est pas avec des paroles que l'on pourroit décrire les tourmens dont ce père tendre fut déchiré à cette nouvelle. Il se seroit précipité à travers les feux dévorants, s'il n'eût été retenu par ses domestiques. Dans l'accablement de son désespoir, il eut encore assez de force et de voix pour offrir la moitié de sa fortune à l'homme intrépide qui hasarderoit sa vie pour sauver celle de son enfant. Comme il

passoit pour l'un des plus riches habitans de Venise, plusieurs échelles furent, dans un instant, dressées contre les murs ; et quelques aventuriers, excités par la grandeur de la récompense, oserent tenter l'entreprise. Mais bientôt la violence des flammes qui sortoient avec impétuosité par les fenêtres, les charbons enflammés et les décombres qui tomboient de tous côtés, les fit descendre précipitamment. Le malheureux Francisco qui parut en ce moment sur le comble, étendant ses bras, et implorant du secours, paroissoit être dévoué à une destruction inévitable. A ce spectacle, Contarini perdit tout-à-coup l'usage de ses esprits, et tomba dans un état d'insensibilité. Mais dans ce moment d'horreur, un homme se précipite à travers la foule, monte sur la plus haute des échelles, avec une audace qui annonce qu'il est résolu de périr, s'il ne réussit ; et, en un clin d'œil, il a disparu à tous les regards. Un tourbillon de fumée et de flamme, qui soudain éclata dans le même endroit où il venoit de s'élancer, avoit déjà fait craindre à tous les spectateurs qu'il ne fût la victime de son courage, lorsque tout-

à-coup on le vit reparoître, tenant l'enfant dans ses bras, et descendre le long de l'échelle, sans avoir éprouvé aucun accident. Un concert de cris d'admiration et de joie retentit alors dans toute la place. Mais qui pourroit donner une foible idée des sentimens du père désolé, lorsqu'en recouvrant ses esprits, il vit son fils sain et sauf dans ses bras! Après lui avoir prodigué les premières effusions de sa tendresse, il demanda quel étoit son sauveur. On lui montra un homme d'une noble stature, mais couvert de misérables vêtemens. Son visage étoit si baigné de sueur et si obscurci par la fumée, qu'il étoit impossible de distinguer ses traits. Contarini cependant se jeta avec transport sur son sein, et, lui présentant une bourse pleine d'or, le supplia de l'accepter pour le moment, jusqu'à ce qu'il pût lui remettre, dès le lendemain, le reste de la récompense promise. Non, non, répondit l'étranger, ce n'est pas à vous, généreux Contarini, que je vends mes services. Ma vie vous appartenoit déjà lorsque je l'ai hasardée. Juste ciel, s'écria celui-ci, quelle est cette voix! Je la reconnois. C'est lui, c'est lui, sans

doute. Oui, mon père, s'écria soudain à son tour le jeune Francisco, en se précipitant dans les bras de son libérateur, c'est le brave Hamet, c'est mon ami. C'étoit lui-même en effet, qui étoit debout devant eux, dans les mêmes habits qu'il portoit six mois auparavant, lorsque la générosité du sénateur l'avoit délivré de l'esclavage. Rien ne peut égaler la surprise, la joie et la reconnoissance de Contarini. Mais, comme ils étoient environnés d'une foule immense de peuple, il pria Hamet de le suivre dans la maison de l'un de ses amis; et, lorsqu'ils furent seuls, il l'embrassa tendrement, et lui demanda par quel hasard extraordinaire il étoit devenu une seconde fois esclave, en lui faisant un doux reproche de ne l'avoir pas instruit de sa nouvelle captivité. J'en rends graces au ciel, répondit Hamet, puisqu'elle m'a donné l'occasion de vous témoigner que je ne suis pas indigne de ce que vous avez fait pour moi, et de sauver la vie de ce cher enfant, que j'estime mille fois plus que la mienne. Je n'ai point voulu abuser une seconde fois de votre bienfaisance; mais il est temps aujourd'hui que

mon bienfaiteur soit instruit de toute la vérité. Sachez donc que lorsque je fus fait prisonnier par l'un de vos vaisseaux, mon père, sous un autre maître, éprouva, ainsi que moi, les horreurs de l'esclavage. C'étoit sa seule destinée qui me faisoit souvent répandre les larmes qui m'attirèrent l'attention de votre fils. Lorsque vos mains brisèrent mes fers, je volai vers le chrétien qui avoit acheté mon père, je lui représentai que son esclave étoit infirme, et déjà affoibli par l'âge, et que j'étois, moi, jeune et vigoureux. Je m'offris de le remplacer dans sa servitude. En un mot, j'obtins de son maître que mon père fût renvoyé pour moi dans le même vaisseau où vous aviez préparé mon passage, sans lui faire cependant connoître l'origine de sa liberté. Depuis ce temps, je suis resté ici esclave volontaire, pour sauver l'auteur de mes jours, et acquitter envers lui la dette sacrée de la nature.

A ce trait si touchant, Henri, qui avoit eu déjà beaucoup de peine à retenir ses larmes, les laissa couler avec une telle abondance, et Tommy lui-même fut si vivement affecté,

que M. Barlow leur dit qu'il falloit interrompre ici leur lecture, et chercher à se distraire par quelque autre occupation. Ils allèrent en conséquence dans le jardin pour reprendre leur édifice. Mais quelle fut leur consternation, en voyant le triste état où se trouvoit une entreprise qui leur avoit coûté tant de soins et de travaux! Il venoit de s'élever un vent fougueux qui, soufflant de toute sa violence contre leur cabane encore mal affermie sur ses frêles appuis, l'avoit mise de niveau avec la terre. Tommy fut prêt à verser des larmes de dépit à l'aspect de ces monceaux de ruines confusément épars autour de lui. Mais Henri, qui supportoit sa disgrace avec plus de philosophie, lui dit de ne pas se mettre en peine, que le dommage pouvoit aisément se réparer, et que cet accident étoit venu fort à propos pour leur apprendre à donner des fondemens plus solides à leur construction. Oui, je le vois, ajouta-t-il, tout le mal vient de n'avoir pas enfoncé assez avant dans la terre ces piquets qui soutiennent notre cabane. Il ne faut pas s'étonner que le vent, ayant eu tant de prise contre elle, en l'attaquant par

son côté le plus large, l'ait si promptement renversée. Je me souviens, maintenant que j'y pense, d'avoir vu les maçons, en commençant un bâtiment, creuser dans la terre à une grande profondeur, pour y jeter des fondemens inébranlables. Ainsi donc, si nos piquets étoient bien affermis, je pense que cela produiroit le même effet; et nous n'aurions plus rien à craindre à l'avenir de toutes les malices du vent, quand il seroit même un peu plus fort que celui qui vient de nous jouer un aussi mauvais tour. M. Barlow étant venu les joindre en ce moment, ils lui racontèrent leur malheur, et lui firent part de l'expédient qu'ils avoient imaginé pour s'en garantir dans la suite. Il approuva beaucoup cette idée; et, comme ils étoient trop petits pour atteindre jusqu'à l'extrémité des piquets, il leur offrit tous ses secours. Il alla soudain chercher un gros maillet de bois, avec lequel il frappa sur le bout des piquets, et les enfonça assez avant dans la terre, pour qu'il ne restât plus le moindre danger de les voir renversés par le vent. Encouragés par cette espérance, nos deux petits ouvriers s'appliquèrent si

constament à leur entreprise, qu'en peu de jours ils eurent réparé le dommage, et remis la cabane au même point qu'elle étoit avant l'accident.

Tous les côtés de l'édifice étant achevés, il ne restoit plus qu'à lui donner une couverture. Pour cet effet, ils prirent des perches, qu'ils mirent en travers l'une près de l'autre au-dessus du bâtiment, dans le sens où il étoit le plus étroit; et sur ces perches ils étendirent de la paille en plusieurs couches; ensorte qu'ils imaginèrent avoir une cabane qui les mettroit entièrement à l'abri des injures du temps. Mais par malheur ils furent encore trompés dans cette idée. Une violente averse de pluie étant survenue au moment où ils croyoient avoir couronné leur ouvrage, ils allèrent avec confiance se réfugier dans la cabane. Ils eurent en effet le plaisir de se féliciter pendant quelques instans de se trouver si bien à couvert. Peu-à-peu cependant la paille s'étant tout-à-fait pénétrée, l'eau commença bientôt à tomber dans l'intérieur, non en gouttes menues, mais par grosses gouttières. Henri et Tommy supportèrent d'abord avec assez de courage cet

inconvénient imprévu ; mais il augmenta au point qu'ils furent obligés de lui céder et d'aller chercher un meilleur abri dans la maison. C'est là qu'après avoir mûrement réfléchi sur la cause de leur nouvelle disgrace, Tommy s'écria, d'un air important, qu'il l'avoit devinée, et qu'il ne falloit l'attribuer qu'à ce qu'ils n'avoient pas mis encore assez de paille sur la couverture. Il me semble, dit Henri, d'un ton plus modeste, qu'on pourroit en trouver une autre raison. Je viens de me rappeler que toutes les maisons que j'ai vues, ont leur toît en pente, apparemment pour que la pluie en découle à mesure qu'elle y tombe. Au lieu que la couverture de notre cabane étant tout-à-fait plate, elle a dû retenir toute la pluie qu'elle a reçue; et il a bien fallu que l'eau, après avoir filtré entre les brins de paille, tombât en-dessous. Tommy fut obligé de convenir que son ami avoit rencontré plus juste que lui dans la découverte du principe du mal. Il ne s'agissoit plus que de réunir leurs idées, pour y chercher un remède. Voici celui qu'ils jugèrent à propos d'employer.

Après avoir pris bien exactement leurs

mesures pour que tous les piquets qu'ils avoient fichés en terre fussent de la même hauteur, ils prirent des perches qu'ils coupèrent d'une longueur égale. Ils les attachèrent chacune par un bout à leurs piquets, et l'autre bout, ils le firent rencontrer, en l'élevant dans le milieu, avec celui de la perche qui étoit attachée tout vis-à-vis de l'autre côté de la cabane, comme deux cartes que les enfans réunissent par le haut en commençant leur château. Par ce moyen ils formèrent une charpente semblable, en petit, à celles que nous voyons sur les maisons, avant qu'on les couvre de tuiles ou d'ardoises. Ils placèrent ensuite d'autres perches en travers de celles-ci, en forme de treillage, pour leur donner plus de solidité. Puis enfin, ils y mirent une couverture de paille avec des lattes et des chevilles pour la bien maintenir. Cette opération finie, ils virent avec joie qu'ils pouvoient se vanter d'avoir une très-bonne maison. Seulement les côtés n'étant formés que de branches entrelacées, cette cloison légère ne mettoit pas assez à l'abri des incursions du vent. Henri, en

pépiniere, pour y prendre tous les arbres dont il auroit besoin. Tommy, en homme de goût, choisit les plus droits et les plus vigoureux; et, avec le secours de Henri, il les transplanta dans son jardin, d'une manière que l'on ne sera peut-être pas fâché de connoître pour l'employer dans la même occasion.

Ils prirent d'abord l'un et l'autre leur petite bêche, et creusèrent adroitement autour de l'arbre, pour le pouvoir enlever sans endommager ses racines. Ils firent ensuite un grand trou dans l'endroit, qu'ils lui avoient destiné, et brisèrent avec soin la terre, pour qu'elle fût plus légère. Alors on planta l'arbre au milieu du trou. Tommy le tenoit bien droit, tandis que Henri jetoit doucement sur ses racines des pelletées de terre, qu'il foula ensuite sous ses pieds pour la bien affermir. Enfin, il planta un grand bâton à côté de la tige, qu'il y attacha, de peur que les vents fougueux d'hiver ne pussent l'ébranler et même la renverser. Ils ne bornèrent pas là leurs attentions. Il y avoit à l'extrémité du jardin un rocher sauvage, d'où s'échappoit une pe-

tite source, qui couroit se perdre au-dehors, le long d'un sentier. Tommy et son ami entreprirent de creuser un canal, pour conduire une partie de ses eaux près des racines de leurs arbres, attendu que le temps se trouvant alors d'une sécheresse extrême, il y avoit à craindre que leurs plantations ne vinssent à périr faute d'humidité. M. Barlow les vit avec la plus grande satifaction exécuter cette entreprise. Il leur dit que dans plusieurs contrées la chaleur étoit si excessive, que rien ne pouvoit croître dans la terre, à moins qu'elle ne fût arrosée de cette manière. Il y a particulièrement, ajouta-t-il, un pays appellé l'Égypte, célèbre, de toute antiquité, par la quantité de belles moissons qu'il produit, et qui est naturellement arrosé par un grand fleuve qui le traverse dans toute son étendue. Ce fleuve, qu'on nomme le Nil, à un certain temps de l'année, commence à s'élever au-dessus de ses bords; et, comme le pays est plat, il le couvre bientôt tout entier de ses eaux. Cette inondation dure plusieurs semaines; et, lorsque le fleuve rentre dans son lit, il laisse sur les champs qu'il a couverts

un engrais si fécond, que tous les grains qu'on y seme croissent rapidement avec la plus grande vigueur.

HENRI.

Pardonnez-moi, monsieur, de vous interrompre: mais, n'est-ce pas le pays où l'on trouve le crocodile, ce terrible animal, dont vous m'avez plusieurs fois entretenu?

M. BARLOW.

Oui, mon ami, je suis bien aise que vous ne l'ayez pas oublié.

TOMMY.

Mais moi, monsieur, je ne le sais pas. Qu'est-ce qu'un crocodile, je vous prie?

M. BARLOW.

C'est un animal amphibie, c'est-à-dire, qui peut vivre également sur la terre et dans l'eau.

TOMMY.

Voilà qui est singulier. Et qui est ce qui le produit?

M. BARLOW.

Il vient d'un œuf que sa mère ensevelit dans le sable après l'avoir pondu. Lorsque les feux brûlans du soleil l'ont échauffé

pendant plusieurs jours, le jeune crocodile perce sa coque et en sort tout formé. Il est d'abord très-petit. Son corps est aussi long que ses jambes sont courtes. Elles lui servent également à marcher sur la terre, et à nager dans l'eau. Il a de plus une longue queue, ou plutôt son corps s'allonge en diminuant, jusqu'à ce qu'il se termine en pointe. Au reste, rien ne peut mieux vous donner une idée de sa forme que celle du lézard, que vous connoissez, n'est-ce pas ?

TOMMY.

Oh ! sans doute. Mais le crocodile est-il beaucoup plus grand ?

M. BARLOW.

Je vous en réponds. Il en est qui croissent jusqu'à la longueur de plus de trente pieds.

TOMMY.

Oh ! cela me fait peur. Si leur férocité répond à leur taille, ils doivent être bien dangereux.

M. BARLOW.

Ils le sont en effet. Le crocodile est un animal très-glouton, qui dévore tout ce qu'il

peut saisir. Il sort fréquemment de l'eau pour s'étendre sur le rivage, et en cet état il ressemble à une longue solive. Si quelque brebis ou quelqu'enfant vient, sans y prendre garde, jusqu'à sa portée, il s'élance soudain sur la pauvre créature et la dévore.

TOMMY.

Et ne dévore-t-il jamais des hommes?

M. BARLOW.

Quelquefois, s'il les surprend. Mais, ceux qui sont accoutumés à rencontrer souvent de ces animaux, ont un moyen facile de leur échapper. Quoique le crocodile puisse courir assez vîte, en suivant une ligne droite, la masse de son corps l'empêche de se tourner avec aisance. Ainsi, l'on n'a qu'à courir en cercle, ou se détourner brusquement, pour le laisser de côté.

TOMMY.

Il me semble que c'est prendre le bon parti. Car, le moyen de tenir tête à un ennemi puissant!

M. BARLOW.

Tout est possible, avec du sang froid et du courage. Il est des hommes qui, loin de craindre le crocodile, vont l'attaquer sur

la terre, sans d'autres armes, qu'une longue pique. Aussitôt que cet animal en voit un à sa portée, il ouvre sa vaste gueule pour l'engloutir. Mais le chasseur profite de ce moment pour plonger sa pique dans le gosier de son ennemi, et l'étend mort à ses pieds. J'ai même ouï-dire qu'il est des plongeurs assez intrépides pour aller à la chasse du crocodile dans le sein des eaux. Ils prennent pour cet effet un morceau de bois d'environ un pied de longueur, et gros comme la jambe, mais affilé par les deux bouts; auquel ils attachent une longue corde. Le plus hardi prend ce morceau de bois de la main droite, et va nageant de tous côtés jusqu'à ce qu'il aperçoive un crocodile. Celui-ci vient alors à lui, ouvrant ses deux énormes mâchoires, armées de plusieurs rangs de dents pointues. Le plongeur l'attend; et au moment qu'il approche, il lui enfonce le morceau de bois debout dans la gueule, de manière que le crocodile, en la refermant, fasse entrer les deux bouts pointus dans l'une et dans l'autre mâchoire, et ne puisse plus les fermer ni les ouvrir. Dans cet état, il est incapable de faire aucun mal;

et par le moyen de la corde, on le tire sans peine sur le rivage.

TOMMY.

Et dites-moi, je vous prie, monsieur, ce terrible animal est-il susceptible d'être apprivoisé?

M. BARLOW.

Oui, mon enfant: je crois, comme je vous l'ai déjà dit, qu'il n'est point d'animal si féroce, dont on ne puisse adoucir le caractère par de bons traitemens. Il est certains lieux dans l'Égypte, où l'on tient des crocodiles apprivoisés. Ils ne font jamais de mal à personne; et ils soutfrent même que les petits enfans jouent avec eux, et montent en sûreté sur leur croupe.

Ces détails sur le crocodile amusèrent beaucoup Tommy. Il remercia M. Barlow, et lui dit qu'il seroit bien curieux de voir tous les animaux que renferme l'Univers. Il ne seroit pas facile, répondit M. Barlow, de vous procurer cette satisfaction, parce que chaque pays produit quelqu'espèce particulière qui ne se trouve pas dans les autres parties du monde. Mais si vous voulez lire les descriptions que les Naturalistes nous en ont

données, et voir leurs figures dans des estampes fidèles qui les représentent, vous aurez de quoi intéresser assez vivement votre curiosité.

Sandford et Merton s'étant un jour levés de fort bonne heure, il leur prit fantaisie d'aller faire un tour de promenade avant le déjeûner, après en avoir obtenu la permission de M. Barlow. La matinée étoit si belle, et leur entretien si joyeux, qu'ils allèrent toujours en avant, sans s'apercevoir de la longueur de la route, jusqu'à ce que, se trouvant tous deux épuisés de fatigue, ils s'assirent sous une haie pour se reposer. Tandis qu'ils s'entretenoient ensemble de ce qu'ils avoient observé dans la campagne, il vint à passer une femme proprement vêtue, qui, voyant deux enfans assis tout seuls, s'arrêta devant eux, et leur dit: Que faites-vous donc là, mes petits amis? Est-ce que vous auriez perdu votre chemin? Oh non, ma bonne femme, répondit Henri, nous ne sommes pas en peine de notre route; mais nous sommes si fatigués, que nous avons pris le parti de nous asseoir un moment pour reprendre nos forces. C'est fort

bien fait, dit la femme ; mais, si vous voulez venir dans ma petite maison, que vous voyez à cent pas d'ici, vous pourrez vous y reposer plus à votre aise. Ma fille aînée est allée traire les vaches. Venez, venez, je vous donnerai, à son retour, une écuelle de lait et du pain. Tommy, qui avoit pour le moins autant de faim que de lassitude, dit à Henri qu'il se sentoit tout disposé à profiter de l'invitation de cette bonne femme. Henri se trouvoit du même avis. Ils se levèrent donc aussi-tôt, se mirent à ses côtés, et la suivirent vers une maison assez petite, mais de fort jolie apparence, qui s'élevoit entre des arbres sur le bord d'un ruisseau. Ils entrèrent dans une cuisine très-propre, meublée d'une vaisselle grossière, mais où rien ne manquoit. On les fit asseoir auprès d'un bon feu de mottes de gazon que leur officieuse hôtesse s'empressa d'allumer. Tommy, qui n'avoit jamais vu de feu pareil, ne put s'empêcher de faire des questions à ce sujet. Vous êtes étonné, je le vois, répondit la bonne femme ; mais de pauvres gens comme nous le sommes, n'ont pas le moyen d'acheter du bois ou du charbon de terre

C'est pourquoi nous allons peler la surface du champ voisin, qui est couverte de gazon, de bruyère et de racines de cent herbes différentes. Nous en faisons de petits carrés que nous laissons sécher dans l'été aux rayons du soleil. Lorsqu'ils sont bien secs, nous les portons à la maison dans un endroit bien couvert, et nous les employons ensuite pour notre foyer. Mais, dit Tommy, est-ce que vous avez assez bon feu, par ce moyen, pour faire cuire votre dîner? Je suis quelquefois descendu dans la cuisine de mon papa; et j'y ai toujours vu du feu, jusqu'à la moitié de la cheminée. Encore le cuisinier n'en trouvoit-il jamais assez. Oh, répondit la bonne femme en souriant, M. votre père est sans doute un homme riche qui a beaucoup de viandes à faire cuire. Nous autres, pauvres gens, nous sommes plus aisés à contenter. Mais au moins, reprit Tommy, vous avez tous les jours un morceau de viande à rotir. Hélas! non, répliqua la bonne femme, on voit rarement du roti dans notre maison: nous sommes bien contens lorsque nous pouvons avoir un morceau de lard bouilli dans un pot avec

des choux et des navets, et nous bénissons le ciel de ce régal. Il y a beaucoup d'honnêtes gens qui valent mieux que nous, et qui ont de la peine à avoir même un morceau de pain tout sec. Pendant le cours de cet entretien, Tommy, ayant tourné par hasard les yeux d'un autre côté, vit, par l'ouverture de la porte, une chambre qui étoit presque remplie de pommes entassées. Apprenez-moi, je vous prie, dit-il, ce que vous pouvez faire de toutes ces pommes-là? Il me semble qu'il vous seroit impossible de venir à bout de les manger, quand vous n'auriez pas autre chose pour vivre. Cela est très-vrai, répondit la femme, mais c'est que nous en faisons du cidre.

TOMMY.

Quoi, vous savez faire cette boisson qui est tout-à-la-fois si piquante et si douce?

LA FEMME.

Vraiment oui, mon petit monsieur.

TOMMY.

Et c'est avec des pommes que vous la faites?

LA FEMME.

Certainement.

TOMMY.

Et comment la fait-on, je vous prie?

LA FEMME.

Je vais vous le dire. Nous cueillons d'abord les pommes, lorsqu'elles sont assez mûres; puis nous les écrasons dans une machine faite exprès. On prend ensuite cette marmelade, et on la met entre des couches de paille que l'on serre fortement sous une grande presse, jusqu'à ce que le jus en découle.

TOMMY.

Et ce jus est du cidre?

LA FEMME.

Je peux vous le faire voir, puisque vous êtes si curieux.

Elle le conduisit alors dans une autre chambre, où il y avoit un grand cuvier plein de jus de pommes. Elle en puisa dans une coupe, et le pria de goûter si c'étoit du cidre. Tommy goûta, et dit que la liqueur étoit assez agréable, mais que ce n'étoit point là le cidre qu'il connoissoit. Fort bien, reprit la femme, essayons d'un autre. Elle tourna le robinet d'un petit baril, en reçut la liqueur dans un verre, et l'offrit à

Tommy, qui, après l'avoir goûtée, dit que pour cette fois, c'étoit bien du cidre qu'il avoit bu. Mais, dites-moi, je vous prie, ajouta-t-il, que faites-vous au jus de pommes pour en faire du cidre?

LA FEMME.

Moi? rien du tout.

TOMMY.

Et comment devient-il donc du cidre de lui-même? car je suis bien sûr que ce que vous m'avez donné d'abord n'en étoit pas.

LA FEMME.

Nous mettons ce jus dans un grand cuvier; et nous avons soin de le tenir bien chaudement, pour qu'il puisse entrer en fermentation.

TOMMY.

Fermentation? Que veut dire cela?

LA FEMME.

Vous allez voir.

Elle lui montra alors un grand cuvier, et le pria d'observer la liqueur qu'il contenoit. Il l'observa, et il vit qu'elle étoit couverte dans toute sa surface d'une écume épaisse, comme d'une croute liquide.

TOMMY.

C'est-là ce que vous appellez fermentation ?

LA FEMME.

Oui, monsieur.

TOMMY.

Et qui peut produire cet effet ?

LA FEMME.

Voilà ce que je ne sais pas. Mais, lorsque le jus de pommes a été quelques heures dans ce cuvier, il commence à travailler ou à fermenter de lui-même, ainsi que vous le voyez; et après avoir passé un certain temps dans cette fermentation, il acquiert le goût et les propriétés du cidre. Alors nous le mettons en des tonneaux, et nous le vendons, ou bien nous le gardons pour notre usage. On m'a dit que c'étoit la manière dont on faisoit le vin dans d'autres pays.

TOMMY.

Quoi donc le vin est fait aussi de pommes?

LA FEMME.

Non, monsieur, le vin est fait de raisins; mais on en tire le jus en les écrasant; et on le gouverne de la même manière que nous faisons le jus de pommes.

TOMMY.

J'avoue que cela est bien curieux. Ainsi donc le cidre, n'est que du vin fait de pommes ? et le vin n'est que du cidre fait de raisins ?

LA FEMME.

Oui, mon cher petit monsieur, tout comme vous l'entendrez.

Tandis qu'ils conversoient de cette manière, il entra une jeune fille fort propre, qui présenta gracieusement à chacun des deux petits garçons une écuelle de terre pleine de lait encore tout chaud, avec un grand morceau de pain bis. Nos deux amis, dont l'appétit n'avoit fait qu'augmenter depuis leur arrivée, firent, de leur mieux, honneur au déjeûner. Tommy sur-tout mangea le sien avec tant de plaisir, qu'il protesta n'avoir jamais fait un meilleur repas de sa vie. Il se seroit même un peu oublié dans cette opération, si son camarade à qui le plaisir ne laissoit jamais perdre de vue ses devoirs, ne lui eût fait observer qu'il étoit temps de retourner à la maison, de peur de causer de l'inquiétude à M. Barlow. Ils remercièrent affectueusement la bonne

femme de toutes les amitiés qu'ils avoient reçues d'elle ; et Tommy, portant la main à sa poche, en tira un shelling qu'il la pria d'accepter. Moi, prendre de votre argent, mon cher petit monsieur, lui répondit-elle, en se reculant! Que dieu m'en préserve! Non, non, je ne recevrois pas de vous un farthing (un liard) quand je n'en aurois pas un seul dans toute la maison. Je perdrois le plaisir que j'ai eu à vous régaler. Quoique nous ne soyons pas riches, mon mari et moi, nous en avons assez, dieu merci, pour vivre, et pouvoir donner, sans nous faire tort, une écuelle de lait à de braves enfans, comme vous l'êtes.

Tommy la remercia de nouveau ; et il étoit prêt à la quitter, lorsqu'il vit entrer brusquement deux hommes d'assez mauvaise mine, qui demandèrent à la femme si elle ne se nommoit pas Tosset. Oui, répondit-elle, c'est mon nom, je n'ai jamais eu honte de le porter. En ce cas, dit l'un d'eux, voici une exécution contre vous, à la requête de Richard Gruff ; et si votre mari ne paye à l'instant la dette, avec les intérêts et dépens, le tout montant à la somme de

trente-neuf livres sterling, six shellings et deux sols, nous allons dresser un inventaire de tous vos meubles, et nous les ferons vendre à l'enchère, pour l'acquit de la dette. En vérité, messieurs, répliqua la femme avec un peu d'émotion, il faut qu'il y ait certainement ici quelque méprise. Je n'ai jamais entendu parler de votre Richard Gruff. De plus, je ne crois pas que mon mari doive une obole à personne au monde, si ce n'est peut-être quelques arrérages de rente à la seigneurie; et Mylord n'est pas homme à tourmenter pour de pareilles misères, un de ses plus anciens fermiers. Non, non, la bonne femme, dit l'homme de justice, nous savons trop bien notre métier pour commettre une erreur si grossière. Lorsque votre mari sera de retour, nous en raisonnerons avec lui. Je vais toujours commencer mon verbal en l'attendant. En achevant ces mots, il prit un air impérieux, et fit signe à son camarade de le suivre dans la chambre prochaine. Un moment après il survint un homme, âgé d'environ quarante ans, d'une grande taille, et d'une belle figure, qui du seuil de la porte s'écria gaie-

ment: Eh bien, ma femme, le déjeûner est-il prêt? O mon cher Williams, lui répondit-elle, quel triste déjeûner tu vas faire! Mais je ne pense pas qu'il soit vrai que tu sois perdu de dettes, n'est-ce pas, mon ami? Il faut que ce soit une fausseté, ce que ces gens-là m'ont dit de Richard Gruff. A ce nom, Williams qui s'avançoit vers elle, s'arrêta tout-à-coup; et son visage qui étoit animé des plus belles couleurs, devint subitement d'une pâleur extrême. Sûrement, reprit sa femme, il ne se peut pas que tu doives quarante livres à Richard Gruff. Hélas! répondit Williams, je ne sais pas exactement la somme; mais, lorsque ton frère Peterson fut arrêté, et que ses créanciers firent saisir tout ce qu'il avoit, ce Richard Gruff alloit l'envoyer en prison, si je ne fusse convenu de répondre pour lui, ce qui le mit en état de s'embarquer. Il me promit bien de me faire passer une partie de ses gages, pour empêcher que j'eusse aucune inquiétude sur cette affaire; mais tu sais que depuis trois ans qu'il est parti, nous n'avons pas reçu la moindre de ses nouvelles. En ce cas, dit la femme, nous et nos pau-

vres enfans, nous sommes tous perdus pour avoir obligé un ingrat. Il y a deux baillis dans la maison, qui sont venus saisir nos meubles et les vendre. Deux baillis! s'écria Williams, avec un transport de fureur. Où sont-ils? où sont ils? Je vais apprendre à ces misérables ce que c'est que de porter le désespoir dans le cœur d'un honnête homme. Il courut aussi-tôt saisir une vieille épée suspendue à la cheminée; et, la tirant avec violence du fourreau, il tomba dans un accès de rage, qui auroit pu devenir funeste aux baillis ou à lui-même, si sa femme ne se fût jetée à ses genoux, et ne l'eût supplié de l'entendre un moment. Au nom du ciel, mon cher homme, regarde bien où tu vas t'emporter. Tu ne peux rien faire pour moi, ni pour nos enfans, par cette violence. Bien loin de-là, si tu étois assez malheureux pour tuer quelqu'un de ces gens, ne seroit-ce pas un assassinat? Et notre malheur ne seroit-il pas mille fois plus horrible qu'à présent? Cette douce prière parut faire quelque impression sur le fermier. Ses enfans aussi, quoique trop petits pour comprendre la cause de ce désordre, s'attrou-

pèrent autour de lui, et se suspendirent à ses habits, en sanglottant de concert avec leur mère. Henri, lui-même, quoiqu'il n'eût jamais vu le pauvre fermier, entraîné par le mouvement d'une tendre sympathie, se regarda comme un de ses enfans, et, lui prenant une de ses mains, il la baigna de ses larmes. Enfin, attendri par les supplications de tout ce qu'il avoit de plus cher, Williams laissa échapper le fatal instrument, et s'assit sur une chaise, couvrant son visage de ses mains, et s'écriant avec un soupir douloureux : Eh bien, que la volonté du ciel s'accomplisse!

Tommy, quoiqu'il n'eût pas dit un seul mot, n'avoit pu voir cette scène touchante sans la plus vive émotion. Dès que le fermier lui parut plus tranquille, il courut prendre Henri par la main, et l'entraîna presque malgré lui. Son cœur étoit si plein de ce qui venoit de se passer en sa présence, qu'il ne sortit pas une seule parole de sa bouche pendant tout le chemin. Mais, lorsqu'il fut arrivé chez M. Barlow, il se jeta dans ses bras, et le pria de le faire conduire tout de suite chez son père.

M. Barlow, étonné de cette prière, voulut savoir ce qui le portoit si brusquement à le quitter, et lui demanda s'il s'ennuyoit dans sa maison. M'ennuyer auprès de vous, lui répondit Tommy? Non, monsieur, je vous assure. Vous avez tant de bontés pour moi! Je m'en souviendrai toujours avec la plus tendre reconnoissance. Mais j'ai besoin de parler en ce moment à mon papa; et je suis sûr que, lorsque vous en saurez la raison, vous serez bien loin de la désapprouver. M. Barlow ne voulut pas le presser davantage. Il ordonna à un domestique de confiance de seller son cheval, ainsi que le petit cheval de Tommy, et de le conduire au château.

Monsieur et madame Merton eurent autant de surprise que de joie de voir arriver auprès d'eux leur cher fils. Mais Tommy, dont l'esprit n'étoit occupé que du projet qu'il avoit conçu, après avoir répondu aux premières caresses de ses parens, se tourna vers son père, et lui dit: Serez-vous fâché contre moi, mon papa, si je vous demande une grande faveur?

M. MERTON.

Non sans doute, mon fils: tu sais que je

n'ai pas de plus vif plaisir, que lorsque je puis te donner des preuves de ma tendresse.

TOMMY.

Eh bien, mon papa, daignez m'écouter, je vous en supplie. J'ai souvent oui-dire que vous étiez fort riche, et que vous pouviez donner de l'argent sans vous appauvrir. Voudriez-vous bien m'en donner, s'il vous plaît?

M. MERTON.

Quoi, c'est de l'argent que tu demandes? à la bonne heure. Voyons, combien te faut-il?

TOMMY.

Oh, c'est que j'ai besoin d'une grande somme, je vous en avertis.

M. MERTON.

Une guinée, peut-être?

TOMMY.

Oh, mon papa, c'est bien davantage. Il me faut beaucoup, beaucoup de guinées.

M. MERTON.

Et combien donc, s'il te plaît?

TOMMY.

Je n'en sais pas le compte Voyez vous-

même combien il en faut pour faire quarante livres sterling.

M. MERTON.

Y penses-tu, mon fils, est-ce que M. Barlow t'a dit de me les demander?

TOMMY.

M. Barlow? Oh que non. Il n'en sait rien du tout. C'est pour mes propres affaires.

M. MERTON.

Mais un petit garçon, comme toi, quel besoin peut-il avoir de tant d'argent?

TOMMY.

Voilà mon secret. Tout ce que je puis vous dire, c'est que lorsque vous saurez l'usage que j'en aurai fait, vous en serez sûrement fort content.

M. MERTON.

J'en doute beaucoup, je te l'avoue.

TOMMY.

Eh bien, mon papa, arrangeons-nous. Si vous ne voulez pas me donner cette somme, prêtez-la moi seulement. Je vous la rendrai peu à peu.

M. MERTON.

Et comment seras-tu en état de me payer?

TOMMY.

Ce n'est pas l'embarras. Vous savez que vous avez la bonté de me donner quelquefois des habits neufs et de l'argent pour me divertir? Eh bien, donnez-moi ce que je vous demande, et je vous promets de n'avoir pas besoin de nouveaux habits, ni de rien au monde, jusqu'à ce que nous soyons quittes.

M. MERTON.

Mais enfin, ne puis-je savoir....

TOMMY.

Rien du tout à présent. Attendez seulement quelques jours, et je vous le dirai. Si j'ai fait un mauvais usage de votre argent, alors ne m'en donnez plus de toute ma vie.

M. Merton fut vivement frappé de l'air grave et du ton animé avec lesquels Tommy persévéroit dans ses instances. Comme il étoit d'une humeur fort généreuse, il résolut de hasarder l'épreuve, et de satisfaire les vœux de son fils. Il alla chercher la somme qu'il lui avoit demandée, et la mit entre ses mains, en lui disant qu'il espéroit d'être bientôt instruit de l'emploi qu'il en auroit fait; et que s'il n'étoit pas content du compte qui lui en seroit rendu, il ne se feroit jamais

à lui. Tommy parut enchanté d'avoir inspiré à son père une si grande confiance, et, après l'en avoir remercié par les plus tendres caresses, il lui demanda la permission de s'en retourner aussi-tôt. En arrivant chez M. Barlow, son plus vif empressement, fut de prier Henri de l'accompagner chez le fermier. Ils s'y rendirent avec la plus grande célérité, et trouvèrent la malheureuse famille dans la même situation. Tommy qui la première fois n'avoit pas osé se livrer à ses sentimens, dans l'incertitude du succès de son projet, se trouvant maintenant en état de l'exécuter, courut vers la bonne femme qui étoit à sanglotter dans un coin de la chambre; et, la prenant doucement par la main, il lui dit: Ma bonne femme, vous m'avez rendu service ce matin, il faut que je cherche à vous rendre service à mon tour.

LA FEMME.

Je vous remercie, mon cher petit monsieur. Ce que j'ai fait pour vous, je l'ai fait de bon cœur, parce que je pouvois le faire. Mais vous, malgré toute votre pitié, vous ne pouvez rien pour soulager notre détresse.

TOMMY.

Et comment savez-vous cela, je vous prie? Je suis peut-être en état de faire plus que vous ne l'imaginez.

LA FEMME.

Hélas! je crois bien que la bonne volonté ne vous manque pas. Mais tous nos meubles vont être saisis et vendus, à moins que nous ne trouvions sur le champ quarante livres sterling, et c'est une chose impossible. Nous n'avons pas un ami qui soit assez riche pour nous assister d'une si forte somme. Il faudra donc nous voir, nous et nos pauvres enfans, chassés de notre maison! Il n'y a plus que Dieu seul qui puisse nous empêcher de mourir de faim. Le cœur de Tommy fut trop vivement ému par ces plaintes pour la tenir plus long-temps en suspens. Il tira la bourse de sa poche, et la posant sur les genoux de la pauvre femme: Tenez, ma chère amie, lui dit-il, prenez ceci, payez votre dette, et que le Ciel vous rende tous heureux, vous, votre mari, et vos enfans. Qui pourroit exprimer la surprise de la bonne femme à cette vue! Elle regarda d'abord d'un air étonné autour d'elle, puis elle fixa son petit bienfaiteur, et, joignant ses

mains dans une extase de joie et de reconnoissance, elle retomba en arrière sur sa chaise, avec une espèce de tremblement convulsif. Son mari, qui étoit dans la chambre voisine avec les gens de justice, accourut au bruit, et la voyant dans cet état, il la prit entre ses bras, et lui demanda avec la plus vive tendresse ce qui lui étoit arrivé. Mais elle, sans lui répondre, se dégageant tout-à-coup de ses embrassemens, se précipita aux genoux de Tommy, en versant un torrent de larmes, en le comblant de mille bénédictions entrecoupées de sanglots, et en lui baisant les pieds et les mains. Williams, qui ne pouvoit savoir ce qui venoit de se passer, imagina que sa femme avoit perdu l'esprit; et les petits enfans qui s'amusoient, à jouer dans un coin de la chambre, coururent à leur mère en la tirant par sa robe, et cachant leur tête dans son sein. La pauvre femme, frappée de tant de mouvemens, sembla revenir à elle-même. Elle ramassa tous ses enfans dans ses bras, en leur criant d'une voix étouffée: Pauvres malheureux, vous seriez tous morts de faim sans l'assistance de ce petit ange! Que ne tombez-vous

à ses pieds pour l'adorer comme moi! Son mari, de plus en plus fortifié dans sa première idée, la regarda d'un air attendri, et lui dit: Pauvre Marie, hélas! il ne te manquoit plus que de perdre la raison. Reviens à toi, regarde, que peut faire pour nous ce jeune petit monsieur? Comment empêcheroit-il nos enfans de mourir de faim? O mon cher Williams, répondit la femme, non, je ne suis pas folle, quoique je puisse le paroître à tes yeux. Mais, tiens, vois ce que la Providence vient de nous envoyer par les mains de ce petit ange, et puis sois étonné si je suis hors de moi-même. En disant ces mots, elle ramassa la bourse qui étoit tombée à côté d'elle, et avec laquelle la plus petite de ses filles s'amusoit à jouer. Elle la pressa sur son cœur en la montrant à son mari, dont le ravissement alloit être bientôt égal au sien. Tommy, le voyant immobile de surprise, et muet de joie, courut à lui, et lui prenant la main: Mon bon ami, dit-il, c'est de bon cœur que je vous la donne. J'espère qu'elle va vous mettre en état de sortir d'embarras, et de conserver ces pauvres petits enfans. Ap-

prenez-leur à se souvenir de Tommy. Le brave Williams, qui, l'instant d'auparavant, avoit paru résigné à supporter sa disgrace avec un courage inflexible, fondit alors en larmes, et sanglotta plus haut que sa femme et que ses enfans. Je ne sais s'il n'eût pas étouffé dans ses embrassemens son généreux bienfaiteur, si Tommy, qui commençoit à ne pouvoir plus soutenir toute l'ivresse de sa joie, ne se fût dérobé adroitement de la maison. Henri, le voyant sortir, suivit ses traces; et, avant que la pauvre famille se fût aperçue de ce qu'ils étoient devenus, ils étoient déjà loin dans la campagne.

Lorsque Tommy rentra chez M. Barlow, celui-ci le reçut avec les plus vives marques d'affection. Comme il vouloit ne devoir qu'à un mouvement naturel la confidence de son secret, il se contenta de l'interroger sur la santé de ses parens. Tommy, de son côté, se borna à le satisfaire sur cet article. M. Barlow, pour le mettre à son aise, lui demanda s'il avoit oublié l'histoire du Turc reconnoissant. Tommy lui répondit qu'il ne s'en étoit jamais si bien souvenu, et qu'il seroit charmé d'en apprendre la fin. Henri,

avec un sourire, courut aussi-tôt chercher le livre; et Tommy se mit à lire tout haut la suite de cette histoire intéressante.

Aussi-tot que Hamet eût achevé son récit, Contarini, touché d'un si bel exemple de piété filiale, le combla des louanges que lui inspiroit son admiration, et finit par le presser de soulager son cœur, en acceptant la moitié de sa fortune. Le Turc magnanime refusa cette offre sans orgueil, et dit au Vénitien, que ce qu'il avoit entrepris n'étoit que le simple devoir de l'humanité. D'ailleurs, ajouta-t-il, la liberté que vous m'aviez procurée, vous donnoit des droits sur ma vie; et en la perdant à vous servir, je n'aurois fait que m'acquitter envers vous. Puisque la Providence a daigné me la conserver, c'est une récompense assez douce pour moi de vous avoir prouvé que Hamet n'est point ingrat, et d'avoir pu contribuer à la conservation de ce que vous avez de plus cher.

Quoique le désintéresement de Hamet le portât à affoiblir lui-même le mérite de son action, Contarini qui en sentoit bien

toute la grandeur, redoubla si vivement ses instances auprès du sauveur de son fils, qu'il parvint à lui faire accepter une partie du prix que sa générosité naturelle vouloit mettre à un si grand bienfait. Après l'avoir pressé vainement de s'établir à Venise, pour y passer sa vie au sein de l'amitié, il le délivra une seconde fois de la servitude, et fréta exprès un vaisseau pour le renvoyer dans son pays. Les trois amis s'embrassèrent avec tous les transports que la plus vive reconnoissance pouvoit leur inspirer. Il fallut enfin se quitter au milieu des larmes, après des adieux qu'ils croyoient devoir être éternels.

Plusieurs années s'écoulèrent sans qu'il arrivât à Venise aucune nouvelle de Hamet. Pendant cet intervalle, le jeune Francisco parvint à l'âge d'homme; et, comme il avoit acquis tous les talens qui servent à orner l'esprit, ces avantages, réunis à d'excellentes qualités naturelles, lui avoient concilié l'estime et l'amitié de tous ses concitoyens.

Il arriva, dans ce temps, que des affaires importantes l'obligèrent d'aller avec son

père dans une ville maritime du voisinage. Séduits par l'espérance de faire un trajet plus court et plus facile par la voie de la mer, ils s'embarquèrent sur un vaisseau Vénitien, destiné pour le même port où ils avoient dessein de se rendre. Ils mirent à la voile avec un vent favorable, et tout sembloit promettre le voyage le plus heureux, lorsqu'à la moitié de leur course, ils aperçurent un vaisseau Turc, qui cingloit vers eux à pleines voiles. Comme leur ennemi les surpassoit de beaucoup en vîtesse, ils virent bientôt qu'il leur étoit impossible d'échapper à sa poursuite. La plus grande partie de l'équipage, frappée de consternation, ne songeoit qu'à se rendre sans combat: mais le jeune Francisco, tirant son épée, reprocha vivement à ses compatriotes leur lâcheté, et les anima si bien, par ses encouragemens, qu'ils résolurent d'opposer à l'attaque une défense désespérée. Le vaisseau Turc les approcha d'abord dans un terrible silence: puis tout-à-coup on entendit le bruit épouvantable de l'artillerie. Les cieux étoient obscurcis d'une épaisse fumée, mêlée d'éclats de feu passa-

gers. Trois fois les Turcs, en poussant des cris horribles, s'élancèrent sur le tillac du vaisseau Vénitien; et trois fois ils furent repoussés par la résistance vigoureuse que la valeur du brave Franscisco inspiroit à tous ses compagnons. Bientôt la perte des Turcs fut si grande, qu'ils se virent réduits à suspendre un combat trop désavantageux. Ils sembloient même se disposer à prendre une autre course. Les Vénitiens virent avec la plus grande joie les apprêts de leur retraite. Ils se félicitoient déjà d'être sortis d'un si grand péril, graces à la fermeté de Francisco. Soudain il parut aux extrémités de l'horizon deux autres vaisseaux, qui marchoient vers eux avec une vitesse incroyable. De quel effroi tous les cœurs furent glacés, lorsqu'en observant de plus près ces vaisseaux, ils reconnurent le fatal pavillon de leurs ennemis, et qu'ils se virent dans l'impossibilité de résister, ou de prendre la fuite! Il fallut bientôt céder à des forces si supérieures; et dans un instant, ils tombèrent au pouvoir des pirates, qui les tenoient enveloppés, et qui s'élançoient de tous côtés sur eux avec la violence et la rage de bêtes féroces.

Tout ce qui restoit vivant du brave équipage Vénitien, fut étroitement renfermé dans la cale du vaisseau, jusqu'à son arrivée sur la côte de Barbarie. Alors tous les prisonniers furent chargés de chaînes, et exposés dans le marché public, pour être vendus en esclaves. Ils eurent la douleur de se voir tour-à-tour marchandés, suivant leur âge, leur taille et leur force apparente, par des hommes qui faisoient métier de les acheter pour les revendre avec profit. Enfin, un Turc s'approcha, qui, par la noblesse de son maintien, et la richesse de ses habits, sembloit être d'un rang supérieur. Après avoir tourné de tristes regards sur ces malheureux avec une expression de pitié, il arrêta la vue sur le jeune Francisco; et, s'adressant au capitaine, il lui demanda quel étoit le prix de ce captif. Je ne le céderai pas, répondit le capitaine, à moins de cinq cents pièces d'or. — Voilà qui est bien extraordinaire. Je vous en ai vu vendre qui le surpassent beaucoup en vigueur, pour moins de la cinquième partie de cette somme. — Cela peut être; mais il faut qu'il me dédommage un peu de la perte

qu'il m'a causée, ou qu'il passe le reste de sa vie à la rame. — Quelle perte peut-il vous avoir causée de plus que les autres, que vous avez vendus à si bon marché? — C'est lui qui animoit les chrétiens à cette résistance opiniâtre, qui m'a coûté la vie d'un si grand nombre de mes plus braves matelots. Trois fois nous nous sommes élancés sur son navire avec une furie à laquelle il sembloit que rien ne devoit résister; et trois fois il nous a repoussés avec une vigueur si déterminée, que nous avons été obligés de nous retirer sans gloire, laissant à chaque charge vingt de nos gens sans vie. C'est pourquoi, je vous le répete, je veux en avoir le prix que je vous ai demandé, si exorbitant qu'il paroisse, ou je satisferai ma vengeance, en le voyant sécher toute sa vie, de désespoir, sur les bords de ma galère.

A ce discours, le Turc examina le jeune Francisco avec une nouvelle attention. Celui-ci, de son côté, qui, jusqu'alors avoit tenu les yeux fixés vers la terre, dans un morne silence, les releva en ce moment. Mais à peine eut-il envisagé la personne qui

parloit au capitaine, qu'il poussa un grand cri, et laissa échapper le nom de Hamet. Le Turc, saisi d'une émotion aussi vive, n'eut besoin que d'un seul regard; et, se jetant dans les bras de Francisco, il le pressa contre son sein, avec les transports d'un père qui retrouve son fils qu'il a perdu depuis long-temps. Il seroit inutile de répéter ici toutes les expressions tendres que la joie et l'amitié dictèrent au sensible Hamet. Mais, en apprenant que son ancien bienfaiteur étoit au nombre de ces malheureux esclaves, exposés sur la place publique, il cacha, pour un moment, sa tête sous le pan de sa robe, et parut comme un homme accablé de surprise et de douleur. Bientôt, reprenant ses esprits, il éleva les bras vers le ciel, et bénit la Providence, qui alloit le rendre à son tour l'instrument de la délivrance de son libérateur.

Il courut aussi-tôt à l'endroit du marché, où le vieux Contarini attendoit son destin dans le silence du désespoir. Le voir, le reconnoître, lui prodiguer les noms les plus tendres, et les plus vives caresses, tout cela fut l'ouvrage d'un instant. Il brisa lui-même

ses chaînes, et le conduisit lui et son fils dans une magnifique maison qu'il occupoit dans la ville. Dès qu'ils furent revenus de leurs premiers transports, et qu'ils eurent le loisir de s'instruire de leurs mutuelles fortunes, Hamet apprit aux deux Vénitiens que, sorti d'esclavage, et rendu à son pays par leur générosité, il avoit pris du service dans les armées turques, et qu'ayant eu le bonheur de se distinguer dans plusieurs occasions, il avoit été par degrés élevé à la dignité de Bacha de Tunis. Depuis que j'occupe ce poste, ajouta-t-il, je n'ai rien de plus agréable que de pouvoir alléger l'infortune des malheureux chrétiens. Lorsqu'il arrive ici un vaisseau chargé de quelques-unes de ces victimes, je cours aussitôt au marché pour racheter un aussi grand nombre de captifs que peut me le permettre ma fortune. Le Tout-Puissant me montre aujourd'hui qu'il a daigné approuver les soins que j'ai pris de chercher à m'acquitter du devoir sacré de la reconnoissance pour ma rédemption, puisqu'il a mis en mon pouvoir de servir les dignes amis à qui j'en suis redevable.

Pendant les dix jours que le vieux Contarini et son fils passèrent dans la maison de Hamet, il mit tout en usage pour leur faire perdre par mille amusemens le souvenir de leur disgrace. Mais, lorsqu'ils s'aperçut qu'ils desiroient de retourner dans leur patrie, il leur dit qu'il ne vouloit pas les tenir plus long-temps privés d'un bien si cher, et qu'ils étoient maîtres de s'embarquer le lendemain sur un vaisseau prêt à faire voile pour Venise. Après les avoir tenus long-temps dans ses bras, et les avoir baignés de ses larmes, il leur donna un détachement de ses propres gardes pour les conduire à bord du vaisseau. Quelle fut leur joie, en y entrant, de le reconnoître pour celui où ils avoient été faits prisonniers, et de retrouver autour d'eux tous les compagnons de leur infortune, rachetés par la générosité de Hamet, et remis en possession de tout ce qu'ils avoient perdu! Ils levèrent l'ancre en bénissant leur digne ami, et, après une traversée fort heureuse, ils arrivèrent dans leur pays, où ils vécurent plusieurs années, se rappelant sans cesse la vicissitude des choses humaines, et dignes

de se faire aimer et respecter de tout le monde, par l'attention la plus touchante à remplir envers leurs semblables tous les devoirs de l'humanité.

M. Barlow et ses éleves, étant allés un jour se promener sur le grand chemin, apercurent de loin trois hommes qui paroissoient mener chacun par une corde une grande bête noire et toute velue. Ils étoient suivis d'une foule d'enfans et de femmes que la nouveauté du spectacle attiroit après eux. En approchant de plus près, M. Barlow reconnut les trois bêtes pour trois ours apprivoisés, et leurs conducteurs pour des Savoyards, qui gagnoient leur vie à les montrer au peuple. Sur le dos de chacun de ces formidables animaux étoit assis un singe, qui, par ses étranges contorsions, excitoit les ris de toute l'assemblée.

Tommy, qui n'avoit vu d'ours de sa vie, fut charmé de pouvoir satisfaire sa curiosité. Il le fut bien davantage lorsqu'au premier mot de commandement, l'animal se leva sur ses pieds de derrière, et se mit à danser d'un pas lourd, mais mesuré, au son du fifre et du tambour. Après s'être amusés un

moment de ce spectacle, ils continuèrent leur route; et Tommy demanda à M. Barlow si l'ours s'apprivoisoit aisément, et s'il étoit fort dangereux lorsqu'il étoit encore sauvage. Cet animal, répondit M. Barlow, n'est pas aussi redoutable, ni aussi destructeur que le lion et le tigre. Il est cependant très-féroce; et il dévore les femmes, les enfans, et même les hommes, lorsqu'il les surprend sans armes pour lui résister. Il se plaît en général dans les pays froids; et l'on a remarqué que plus le climat est rigoureux, plus il acquiert de force et contracte de férocité. Vous devez vous souvenir d'avoir lu dans l'histoire de ces pauvres Russes qui furent obligés de vivre si long-temps sur les côtes du Spitzberg, qu'ils furent souvent en danger d'être dévorés par les ours dont ce pays abonde. Dans les plages affreuses du nord qui sont perpétuellement couvertes de neiges, on trouve une espèce d'ours blancs, dont la force et la furie sont incroyables. On voit souvent ces animaux gravir d'énormes bancs de glaces, qui flottent le long des côtes, et se nourrir de poisson, et d'autres animaux qui vivent

également sur la terre et dans la mer. Il me souvient d'avoir lu qu'une ourse de cette espèce vint un jour surprendre quelques matelots, occupés à faire cuire leur dîner sur le rivage. Vous jugez bien que les matelots ne furent pas extrêmement flattés de cette visite ; et leur premier soin fut de se jeter dans la chaloupe qui les avoit portés, pour regagner le navire. L'ourse alors se saisit de la viande qu'ils avoient abandonnée, et la mit devant ses petits, qui la suivoient, sans en prendre qu'une très-petite portion pour elle-même. Mais à peine ils commençoient à la manger, que les matelots, indignés de la perte de leurs provisions, ajustèrent, du bord du vaisseau, leurs mousquets vers les jeunes ours, et les tuèrent tous deux. Ils blessèrent aussi la mere, mais pas assez dangereusement, pour lui ôter la force de se traîner. Vous auriez été émus de compassion, en voyant la tendresse de cette pauvre bête pour ses petits. Quoique le sang coulât à grands flots de sa blessure, et qu'elle eût à peine la force de se soutenir, elle leur porta le morceau de viande qu'elle tenoit à la gueule, et le mit

à leurs pieds. Voyant qu'ils ne faisoient aucun mouvement pour le prendre, elle mit ses pattes sur l'un, puis sur l'autre, et tâcha de les relever, en poussant de pitoyables hurlemens. Elle se traîna ensuite à quelque distance, regardant toujours en arrière, et jetant des cris plaintifs, pour engager ses petits à la suivre. Comme ils restoient toujours immobiles, elle retourna vers eux, flaira toutes les parties de leur corps, et lécha leurs plaies. Elle s'écarta une seconde fois, en se retournant à chaque pas, et les appelant; puis elle revint encore auprès d'eux, tourna autour de l'un et de l'autre, les toucha de sa patte, mêlant aux tendresses qu'elle leur prodiguoit, des murmures douloureux. Enfin, lorsqu'elle se fut bien assurée qu'ils étoient sans vie, elle leva sa tête vers le vaisseau, et se mit à pousser d'horribles hurlemens, comme si elle eût appelé la vengeance sur les meurtriers de sa famille. Mais les matelots, qui venoient de recharger leurs mousquets, les tournèrent alors contre elle, et lui firent de si cruelles blessures, qu'elle alla tomber expirante entre ses deux nourrissons. Cepen-

dant, au milieu de ses douleurs, elle ne paroissoit sensible qu'à leur état; et elle mourut en léchant leurs plaies.

Hélas! s'écria le bon Henri, comment est-il possible que les hommes soient si barbares envers des animaux! Il est trop vrai répondit M. Barlow, qu'ils se permettent souvent dans leurs jeux des cruautés atroces. Mais, dans le cas dont nous venons de parler, il faut croire que la crainte du péril rendit les matelots plus impitoyables qu'ils ne l'auroient été sans cette circonstance. Ils avoient peut-être couru souvent le danger d'être dévorés: ils venoient de s'y trouver encore dans le moment. Cette considération acheva d'enflammer leur haine contre leurs ennemis naturels, et les porta à la satisfaire. Mais ne seroit-ce pas assez, répliqua Henri, de porter des armes pour se défendre, si l'on en veut à votre vie, sans détruire, hors de nécessité, d'autres créatures, qui ne vous attaquent pas? Cela seroit mieux sans doute, repartit M. Barlow. Il est d'une ame généreuse d'épargner son ennemi plutôt que de le détruire; et j'espère que ce sera toujours votre premier sentiment.

UNIV. OF
CALIFORNIA

1.249.

Leur entretien fut interrompu en cet endroit par les cris d'une troupe d'enfans et de femmes, qui fuyoient de toutes parts, avec les plus vives marques de terreur. Ils tournèrent les yeux de ce côté, et ils virent que l'un des ours avoit rompu sa chaîne, et couroit à grands pas, en remplissant l'air de ses hurlemens. M. Barlow, qui étoit d'un courage intrépide, et qui avoit, par bonheur, un gros bâton à la main, dit à ses éleves de ne pas bouger de place, et s'avança aussi-tôt au-devant de l'ours, qui s'arrêta soudain au milieu de sa course, prêt à s'élancer sur lui, pour le punir d'avoir eu l'audace de s'ingérer dans ses affaires. Mais M. Barlow ne lui en donna pas le temps. Il le frappa le premier de quelques rudes coups; et, le menaçant d'une voix forte et sévère, il saisit le bout de sa chaîne avec autant de hardiesse que de dextérité. Étonné de cette brusque manœuvre, l'animal se soumit paisiblement au vainqueur. Son maître étant aussi-tôt accouru, M. Barlow remit le prisonnier entre ses mains, en lui recommandant d'être à l'avenir plus attentif à garder une créature si dangeureuse.

Pendant le cours de cette scène, il venoit de s'en passer une autre du même genre. Le singe qui étoit porté sur le dos de l'ours, et qui avoit été jeté à terre, lorsque celui-ci avoit rompu sa chaîne, imagina de profiter d'une si belle occasion pour se remettre en liberté. Il avoit déjà pris sa course, et se sauvoit à toutes jambes, en faisant mille cabrioles sur sa route. Malheureusement pour lui, Tommy venoit d'être témoin de la bravoure de M. Barlow. Animé par une noble émulation, il résolut de disputer à son maître l'honneur de cette mémorable journée. Il courut donc aussi-tôt se poster devant le fuyard; et, lui fermant le passage, il saisit la corde qu'il traînoit après lui. Le singe n'étoit pas d'humeur de se rendre sans combat. Il s'élança brusquement sur le bras de son adversaire, et le mordit. Il croyoit, par ce moyen, lui faire lâcher prise, ignorant sans doute combien Tommy avoit pris de courage depuis ses derniers démêlés avec la truie et le jar. Aussi cet assaut lui fut-il inutile. Tommy, loin de se laisser effrayer par ses premières morsures, l'empêcha bien d'y revenir, en le frappant de la baguette

qu'il tenoit à la main. Le singe voyant alors qu'il avoit à faire à un antagoniste si aguerri, se désista de ses projets, et souffrit que le petit héros victorieux l'amenât en triomphe, pour reprendre sa place sur le dos de son ami l'ours.

Cette escarmouche s'étoit passée dans un moment où M. Barlow étoit trop occupé pour en voir les premières circonstances. Tommy, réservé sur sa propre gloire, ne s'occupa qu'à féliciter son maître sur la défaite de son ennemi, et lui demanda s'il ne croyoit pas qu'il fût dangereux d'apprivoiser un si terrible animal. M. Barlow lui dit que cette entreprise n'étoit pas sans danger; mais qu'il y en avoit cependant beaucoup moins que l'imagination ne se le figuroit peut-être. Il n'est presque point d'animaux, ajouta-t-il, auxquels on n'en puisse imposer par une contenance intrépide: au lieu que l'on accroît leur audace par des signes de foiblesse et de terreur. J'étois déjà porté à le croire, dit Henri; car j'ai souvent observé le manège des chiens, qui se rencontrent pour la première fois. Ils s'approchent ordinairement avec précaution,

comme s'ils avoient peur l'un de l'autre, ou qu'ils voulussent tâter mutuellement leur courage. Si l'un des deux s'enfuit, l'autre le poursuit avec un air d'insolence ; mais dès que le premier se retourne, le second s'enfuit à son tour. Cet instinct, reprit M. Barlow, n'est pas borné aux chiens seulement. Presque toutes les bêtes sauvages sont sujettes à recevoir de soudaines impressions de terreur. C'est pourquoi les hommes, qui se trouvent sans armes au milieu des forêts, écartent souvent les animaux les plus féroces qu'ils rencontrent sur leur chemin, en allant droit à eux d'un pas ferme, et en poussant de grands cris. Mais, pour revenir à notre ours, ce qui m'a prescrit la manière dont je devois me conduire à son égard, c'est l'éducation qu'il a reçue depuis qu'il a quitté sa tanière. Tommy n'avoit pu s'empêcher de sourire au mot d'éducation. M. Barlow, s'en étant aperçu, continua ainsi : Ne croyez pas, je vous prie, que j'aie employé cette expression au hasard. Toutes les fois qu'on instruit un animal à faire une chose qui ne lui est pas naturelle, c'est proprement lui donner une éducation. N'avez-

vous jamais vu de jeunes poulains bondir d'un air sauvage sur la prairie ?

TOMMY.

Pardonnez-moi, monsieur, je me suis arrêté souvent pour les regarder.

M. BARLOW.

Et pensez-vous que dans cet état il fût aisé de monter sur leur dos, et de les conduire?

TOMMY.

Oh, point du tout, monsieur. J'imagine au contraire, qu'en se cabrant comme ils font, ils auroient bientôt jeté leur homme à bas.

M. BARLOW.

Cependant votre petit cheval vous reçoit souvent sur son dos, et vous porte sans accident chez votre père.

TOMMY.

C'est qu'il y est accoutumé.

M. BARLOW.

Mais il ne l'a pas toujours été, sans doute. Il n'y a pas bien long-temps que c'étoit un poulain, aussi sauvage que ceux que vous avez vu bondir sur la prairie.

TOMMY.

Il est vrai, monsieur.

M. BARLOW.

Et vous n'auriez pas osé le monter alors ?

TOMMY.

Je m'en serois bien gardé. Il se fût bien vîte débarrassé de moi.

M. BARLOW.

Et comment donc a-t-il été possible de le soumettre au point qu'il vous reçoive docilement sur sa croupe, et qu'il obéisse à tous les mouvemens que vous voulez lui donner ?

TOMMY.

Je ne sais pas, monsieur, à moins qu'on n'en soit venu à bout, lorsqu'on a pris soin de le nourrir.

M. BARLOW.

C'est bien un des moyens dont on a fait usage, mais ce n'est pas le seul. On habitue d'abord le poulain, qui suit naturellement sa mère, à se rendre avec elle dans l'écurie. Alors on le caresse, et on lui présente sa nourriture dans la main, jusqu'à ce qu'il devienne un peu familier ; et qu'il souffre qu'on l'approche. On saisit bientôt cette occasion pour lui passer une corde au cou, pour l'accoutumer ensuite à rester pai-

siblement dans l'écurie, et à se laisser attacher au ratelier. On procède ainsi par degrés d'une instruction à une autre, tant qu'à la fin il apprend à supporter le frein et la selle, et à soumettre ses caprices aux volontés du cavalier qui le monte. Voilà ce qu'on peut appeller proprement l'éducation d'un animal, puisque, par ce moyen, il est obligé de contracter des habitudes qu'il n'auroit jamais prises, s'il eût été abandonné à lui-même. Je savois que l'ours n'avoit été réduit qu'à force de coups à se laisser conduire par une chaîne, et à se montrer en spectacle. Je savois qu'il avoit dû souvent trembler au son de la voix humaine; et je me suis fondé sur la force de ces impressions, pour le faire soumettre sans résistance à l'autorité que je voulois prendre sur lui. Vous voyez que je ne me suis pas trompé dans mon opinion, et que j'ai heureusement prévenu les accidens qui alloient sans doute arriver à quelqu'un de ces enfans, ou de ces femmes.

Pendant que M. Barlow parloit ainsi, il s'aperçut que le bras de Tommy étoit ensanglanté et lui en ayant demandé la rai-

son, Henri s'empressa de prévenir son ami, pour raconter tous les détails glorieux de son aventure avec le singe. M. Barlow examina la blessure, qu'il trouva n'être pas bien profonde. Il dit à Tommy qu'il étoit bien fâché de cet accident ; mais qu'il le croyoit trop ferme pour s'en laisser abattre. Tommy l'assura qu'il n'y songeoit plus ; et, pour l'en persuader, il lui fit mille différentes questions sur la nature des singes, auxquelles M. Barlow répondit de la manière suivante.

Le singe est un animal très-extraordinaire, qui approche beaucoup de l'homme dans plusieurs parties de sa conformation, ainsi que vous l'avez peut-être observé. On ne le trouve que dans les pays chauds ; et il est certaines contrées de l'Amérique, où les forêts sont peuplées de troupes innombrables de ces animaux. Le singe est très-adroit ; et ses pattes de devant ressemblent assez à nos mains. Il ne s'en sert pas seulement pour marcher, mais encore pour grimper sur les arbres, et pour empoigner ses alimens. Il se nourrit principalement des fruits sauvages qui naissent dans les

forêts qu'il habite. Aussi c'est sur les arbres qu'il fait son séjour ordinaire, parce qu'il y trouve à la fois son habitation et sa subsistance.

Les singes se hasardent aussi quelquefois à sortir de leurs forêts, pour aller en troupe piller les jardins du voisinage. On assure qu'ils mettent dans ces expéditions autant de précaution et de vigilance, qu'on pourroit en attendre des hommes eux-mêmes. Ils ont soin de poster quelques-uns d'entre eux en faction, pour défendre le reste de la troupe de toute surprise. Si l'une des sentinelles voit quelqu'un approcher du jardin, elle donne l'allarme par un cri particulier; et nos brigands s'échappent aussi-tôt de tous côtés.

Je ne suis point du tout surpris de ce que vous nous apprenez là, monsieur, dit Henri; car j'ai observé que lorsqu'un vol de corneilles s'abat sur un champ, il y en a toujours deux ou trois qui vont se percher sur l'arbre le plus élevé. Dès qu'elles voient quelqu'un s'avancer vers leurs compagnes, elles les en instruisent soudain par leur croassement, et toute la troupe prend soudain la volée.

Ce n'est pas tout, reprit M. Barlow, on prétend que les singes emploient aussi une autre méthode fort ingénieuse dans leurs pirateries. Lorsqu'ils veulent aller à la picorée, ils forment une ligne prolongée depuis leur forêt jusqu'au jardin qu'ils ont le projet de dévaster, en se plaçant à une petite distance l'un de l'autre. Alors ceux qui sont grimpés sur les arbres, en cueillent le fruit, et le jetent à leurs compagnons, qui sont au-dessous. Ceux-ci le jetent à leurs voisins, qui, à leur tour, le jetent aux plus proches; et ainsi, de patte en patte, le fruit arrive en un moment jusques dans la forêt où est établi le magasin général des provisions.

Les singes, lorsqu'on les prend très-jeunes, se laissent aisément apprivoiser; mais ils conservent toujours une grande disposition à mal-faire. Ils possèdent sur-tout un talent merveilleux pour imiter ce qu'ils voient faire aux hommes. On raconte à ce sujet quelques histoires vraiment risibles. Je me contenterai de vous en rapporter une.

Un singe, qui venoit familièrement dans la chambre de son maître, avoit eu souvent occasion d'assister à sa toilette, et de lui

voir faire la barbe. Il lui prit là-dessus fantaisie de se faire barbier. S'étant un jour saisi de l'éponge, qui étoit autour d'un écritoire, il attendit au passage un petit chat blanc, qui demeuroit dans la même maison; et le pressant étroitement contre son corps avec une patte, il le porta jusques au plus haut de l'escalier. Les domestiques, attirés par les cris du pauvre minet, montèrent pour s'instruire du sujet de ses plaintes. Quelle fut leur surprise de voir le singe gravement assis sur son dos, tenant le chat en respect sous une de ses pattes de devant, et de l'autre lui frottant le museau avec l'éponge impregnée d'encre, comme il avoit vu le barbier faire à son maître avec la savonnette! Toutes les fois que le petit chat risquoit un mouvement pour s'échapper, le singe lui donnoit un coup de patte, en faisant les grimaces les plus risibles: puis il étreignoit l'éponge sur son museau, et lui en frottoit les moustaches, pour recommencer son opération.

Cet entretien amusant les avoit ramenés jusqu'à la porte de M. Barlow. Ils y trouvèrent un domestique de M. Merton, et un

cheval pour conduire Tommy chez son père, qui vouloit lui faire passer le reste du jour au château. Il fut reçu de ses parens avec les plus tendres caresses. Mais quoiqu'il leur fît un long détail de ses occupations et de ses plaisirs, il ne leur dit pas un mot sur l'argent qu'il avoit donné à la pauvre famille.

Le lendemain, c'étoit un dimanche, M. et madame Merton allèrent avec leur fils à l'église. A peine y étoient-ils entrés, qu'il se répandit dans l'assemblée un bourdonnement général, et que tous les regards se tournèrent à la fois vers le petit garçon. M. et madame Merton en furent frappés; mais ils crurent devoir attendre, pour s'éclaircir, que le service fût achevé. Alors, comme ils sortoient ensemble, en se donnant la main, M. Merton demanda à son fils quel pouvoit être le sujet de l'attention générale qu'il avoit excitée dans l'église. Tommy n'eut pas le temps de répondre; car une femme très-proprement vêtue, vint avec ses enfans se jeter à ses pieds, en le nommant son ange tutélaire, et en priant, à haute voix, le ciel de répandre sur lui toutes les bénédictions

son
e du
·ens
uoi-
ıpa-
; un
vre

M.
s à
t'il
e-
se
M.
is
',
ls
ı,
it
il
ıs
s-
e
e
l
s

UNIV. OF
CALIFORNIA

I. 243.

qu'il méritoit par sa bienfaisance. M. et madame Merton furent quelques instans sans rien comprendre à cette scène extraordinaire. Mais, lorsqu'enfin ils apprirent le secret de la générosité de leur fils, ils n'en parurent guère moins affectès que la personne même qui en avoit été l'objet. Ils répandirent des larmes de tendresse sur Tommy, et l'embrassèrent avec transport, sans faire attention à la foule dont ils étoient environnés. Enfin, revenus un peu à eux-mêmes, ils prirent congé de la pauvre femme, et s'empressèrent de remonter dans leur voiture, saisis d'un sentiment délicieux, qu'il est plus aisé de concevoir que de décrire.

Il y avoit près de six mois écoulés, depuis que Tommy étoit entré dans la maison de M. Barlow. Combien il étoit changé depuis ce temps! Ce n'étoit plus cet enfant orgueilleux et pusillanime, qui se croyoit fait pour dominer sur les autres, et qui n'étoit capable d'aucun empire sur lui-même. Son esprit commençoit à prendre une idée plus juste des choses; sa raison s'étoit agrandie; ses sentimens s'étoient ennoblis; et toutes les par-

ties de son corps avoient acquis en même temps une nouvelle vigueur.

L'hiver commençoit maintenant à régner avec une rigueur extraordinaire. Les ruisseaux s'étoient convertis en masses solides de glace. La terre couverte de frimats, offroit à peine une maigre subsistance à ses habitans. Les petits oiseaux, qui se plaisoient, il y avoit peu de jours, à sautiller dans la verdure, en répétant leur jolies chansonnettes, sembloient déplorer en silence les horreurs de la saison. Tommy fut un jour bien étonné en entrant dans sa chambre, d'y voir un petit oiseau qui voltigeoit dans tous les coins, sans avoir cependant l'air de s'effaroucher de sa présence. Il courut aussi-tôt appeller M. Barlow, qui, après avoir regardé son nouvel hôte, lui dit qu'on nommoit cet oiseau *Rouge-gorge*, et qu'il étoit naturellement plus familier avec les hommes, et plus disposé à cultiver leur société qu'aucun autre oiseau. La pauvre petite créature, ajouta-t-il, manque aujourd'hui de subsistance, parce que la terre est couverte de neige; et c'est la faim qui lui inspire cette hardiesse extraordinaire. En ce cas,

monsieur, dit Tommy, si vous voulez me le permettre, je vais chercher un morceau de pain, et je me chargerai du soin de le nourrir. Je le veux bien, répondit M. Barlow; mais commencez par ouvrir la fenêtre, pour qu'il voie que vous n'avez pas intention de le retenir prisonnier. Tommy courut aussi-tôt chercher du pain; et à son retour, il ouvrit la fenêtre, après avoir jeté quelques miettes sur le plancher. Il eut la satisfaction de voir son joli hôte sautiller légèrement autour de lui, et faire, avec confiance, le plus joyeux repas. L'oiseau, s'envolant ensuite hors de la chambre, alla se percher sur un arbre voisin, et se mit à chanter, comme s'il eût voulu payer Tommy de l'hospitalité qu'il lui avoit donnée.

Tommy fut enchanté d'avoir formé cette nouvelle connoissance. Depuis ce jour, il ne manqua jamais de tenir sa fenêtre ouverte, et de jeter des miettes de pain sur le plancher. L'oiseau, de son côté, ne manquoit jamais de venir, et de se régaler hardiment sous la protection de son bienfaiteur. Cette douce intimité s'accrut bientôt à tel point, que le petit oiseau alloit se percher sur l'é-

paule de Tommy, et manger dans sa main, en répétant sa plus jolie chanson. Tommy en étoit si transporté, qu'il appeloit souvent Henri et M. Barlow, pour les rendre témoins des caresses de son favori; et il auroit, je crois, oublié son déjeûner, plutôt que de manquer à lui en réserver une partie.

Mais hélas! que les félicités de ce monde sont passageres! Tommy étoit monté un jour pour donner la ration ordinaire à son petit ami. De quel spectacle il fut frappé en ouvrant la porte de la chambre! il vit le pauvre oiseau étendu tout sanglant sur le plancher, et rendant le dernier soupir. Un gros chat, qui profita de l'occasion de la porte ouverte pour s'esquiver, lui apprit quel étoit l'auteur de ce meurtre. Il descendit aussi-tôt, les larmes aux yeux, pour raconter à M. Barlow la mort déplorable de son favori, et solliciter sa vengeance contre le matou. M. Barlow prit beaucoup de part à son affliction, et lui demanda quelle peine il vouloit infliger au meurtrier.

TOMMY.

Quelle peine, monsieur? Ah! il n'en est point d'assez rigoureuse contre ce méchant

animal. Il faut que je le tue, comme il a tué le pauvre oiseau.

M. BARLOW.

Mais pensez-vous qu'il se soit porté à cette action par quelque sentiment d'animosité contre l'oiseau, ou contre vous?

Tommy réfléchit un moment, et répondit qu'il ne soupçonnoit pas le chat d'avoir eu contre l'un ni l'autre aucune inimitié particulière.

M. BARLOW.

Il me semble donc que vous auriez tort de vouloir le traiter comme un ennemi. Mais, dites-moi, je vous prie, n'avez-vous jamais observé à quoi le porte son instinct, à la vue d'un oiseau, d'un rat, d'une souris, ou de quelque autre petit animal?

TOMMY.

J'ai vu qu'il les poursuit pour les prendre; et, que lorsqu'il les attrape, il les dévore avec avidité.

M. BARLOW.

Et l'avez-vous jamais corrigé, pour s'être comporté de cette manière? Avez-vous jamais essayé de lui faire prendre d'autres habitudes?

TOMMY.

Non, Monsieur. Il est bien vrai que j'ai vu Henri, lorsque le chat avoit pris une souris, et qu'il la tourmentoit, la ravir de ses griffes, et la remettre en liberté; mais, moi, je ne l'ai jamais fait.

M. BARLOW.

En ce cas, vous êtes plus blâmable que le chat lui-même. Vous avez observé qu'il est naturel à tous ceux de son espèce de détruire les souris et les oiseaux, lorsqu'ils peuvent les atteindre; et cependant vous n'avez pris aucune peine pour mettre votre favori à l'abri de ce danger. Tout au contraire, en l'accoutumant à venir dans votre chambre, et à se croire en sûreté sous votre protection, vous l'avez livré à une mort violente, qu'il auroit sans doute évitée, s'il fût resté dans son état sauvage. N'auroit-il pas été plus sage d'apprendre au chat à ne plus faire sa proie des petits oiseaux, qu'il ne seroit juste de lui donner la mort, pour une action que vous ne l'avez jamais instruit à regarder comme une chose défendue?

TOMMY.

Est-ce que cela auroit été possible?

M. BARLOW.

Très-possible, sans doute; et je me flatte de vous le faire voir par l'expérience.

TOMMY.

Ah, pourquoi ne l'ai-je pas su plutôt! Mais, monsieur, à quoi bon laisser vivre un méchant animal, qui ne se nourrit que de sang?

M. BARLOW.

Parce que, si vous vouliez exterminer toutes les créatures qui font leur proie des autres, vous en laisseriez peut-être bien peu de vivantes.

TOMMY.

Oh! mon pauvre petit oiseau, que ce vilain chat m'a tué, je suis bien sûr qu'il n'a jamais été coupable d'une méchanceté pareille.

M. BARLOW.

Je n'en répondrois pas avec autant d'assurance que vous. Allons voir dans les champs de quoi se nourrissent ceux de son espèce: nous serons en état d'en parler avec plus de certitude.

M. Barlow mena Tommy se promener dans la campagne, et ils ne tardèrent pas à

voir un Rouge-gorge, qui furetoit dans la neige, et qui prit bientôt quelque chose avec son bec.

M. BARLOW.

Ha, ha! qu'est-ce donc qu'il tient ainsi?

TOMMY.

Oh! monsieur, c'est un gros ver de terre. Voyez, voyez comme il l'avale. Je n'aurois jamais cru qu'un si joli petit oiseau pût être si cruel.

M. BARLOW.

Et croyez-vous qu'il se doute du tourment qu'il vient de faire souffrir à cet insecte?

TOMMY.

Non, monsieur, je ne le crois pas.

M. BARLOW.

Vous voyez donc que ce qui seroit une cruauté en vous, qui êtes doué d'intelligence et de réflexion, n'en est pas une en lui. La nature lui a donné du goût pour les insectes; et il obéit aveuglément à son instinct, de la même manière que le bœuf obéit au sien, en se nourrissant de gazon, et l'âne, en mangeant des chardons et des épines.

TOMMY.

Le chat ne savoit donc pas qu'il commettoit une cruauté, lorsqu'il a mis en pièces le pauvre oiseau ?

M. BARLOW.

Pas plus que l'oiseau, que nous venons de voir, ne croyoit en commettre une, en dévorant l'insecte. La nourriture naturelle des chats, c'est les rats, les souris et les oiseaux, qu'ils peuvent saisir par violence, ou surprendre par ruse. Il étoit impossible que le mien connût le prix que vous attachiez à votre Rouge-gorge. Ainsi, en le prenant, il n'avoit pas plus intention de vous offenser, que s'il eût pris une souris.

TOMMY.

Mais en ce cas, si j'apprivoisois un autre oiseau, il le tueroit, comme il a tué le premier ?

M. BARLOW.

Peut-être ne seroit-il pas difficile de prévenir ce malheur. J'ai ouï-dire à des gens qui vendent des oiseaux, qu'il est un moyen d'empêcher les chats de les manger.

TOMMY.

Ah! monsieur, si vous le savez, hâtez-vous, je vous en conjure, de me l'apprendre.

M. BARLOW.

Vous pourriez l'oublier. Attendons que l'occasion se présente d'en faire l'épreuve.

TOMMY.

Nous verrons, monsieur le Matou, si l'on ne saura pas vous guérir de votre gourmandise.

M. BARLOW.

Vous avez raison. Il vaut toujours mieux corriger les mœurs d'un animal, que de le détruire. D'ailleurs, j'ai une affection particulière pour ce chat, parce que je l'ai eu tout petit, et que j'ai su le rendre presque aussi caressant et aussi familier qu'un bon chien. Il vient tous les matins gratter à la porte de ma chambre, et il miaule tout doucement jusqu'à ce que je l'aie fait entrer. Pendant nos repas, il s'assied, comme vous le savez, à un coin de la table, avec autant de gravité qu'un convive de cérémonie, sans jamais s'aviser de toucher au moindre plat. Vous-même, je vous ai vu souvent le caresser avec une grande affection, tandis qu'il relevoit son dos et remuoit sa queue,

pour vous montrer qu'il étoit sensible à vos amitiés.

Quelques jours après cet entretien, un autre Rouge-gorge, qui souffroit aussi de la rigueur du temps, vint chercher un asyle dans la maison. Tommy, qui se rappelloit le sort déplorable du premier, ne voulut lier connoissance avec celui-ci, et l'encourager à aucune familiarité, jusqu'à ce qu'il eût appris le secret de prévenir les insultes du chat. Il courut aussi-tôt avertir M. Barlow, qui s'empressa de remplir la promesse qu'il lui avoit faite. Pour cet effet, il attira l'oiseau dans une cage de fil de laiton; et dès qu'il y fut entré, il ferma la porte, pour l'empêcher d'en sortir. Il prit ensuite un petit gril de fer, dont on se servoit dans la cuisine pour faire cuire la viande sur les charbons. Il le fit chauffer, jusqu'à ce qu'il fût près de rougir, et le plaça debout à terre, tout près de la cage, après l'avoir entouré de meubles, de manière qu'on n'en pût approcher que par ce côté. Il fit alors venir le chat; et, après s'être assuré qu'il avoit bien remarqué l'oiseau, dont il s'imaginoit déjà faire sa proie, il sortit de la chambre avec

les deux enfans, pour laisser le matou plus libre dans ses opérations. Ils avoient eu soin de ne pas fermer entièrement la porte, afin de pouvoir regarder à travers l'ouverture ce qui alloit se passer. Ils virent d'abord le chat fixer des yeux enflammés sur la cage, et s'en approcher dans un profond silence, pliant son corps sur ses jambes, et touchant le plancher de son ventre. Puis, lorsqu'il se crut à une distance convenable, il s'élança d'un saut impétueux, qui auroit été probablement funeste au prisonnier, si le gril, placé devant sa cage, n'eût brisé, par sa résistance, la violence de l'assaut. Ce n'est pas tout. Les barres en avoient été si bien chauffées, que le chat, en bondissant contre elles, se brûla les pattes et le museau. Il se retira du champ de bataille, en poussant des miaulemens désespérés: et telle fut la force de cette leçon, qu'il ne lui arriva jamais, depuis une aventure si mémorable, de chercher encore à manger les oiseaux.

La rigueur du froid augmentant de jour en jour, tous les animaux sauvages se virent forcés, par la faim, d'approcher de plus près des habitations des hommes, pour y

UNIV. OF
CALIFORNIA

I. 272.

UNIV. OF
CALIFORNIA

rouver quelque nourriture. Les lievres même, les plus craintifs des animaux, venoient par troupes roder autour du jardin, cherchant le peu d'herbages que les soins des jardiniers avoient sauvé des ravages de la gelée. Ils les eurent bientôt dévorés, et la faim les pressant toujours de plus en plus, ils commencèrent à ronger l'écorce des arbres, pour satisfaire à leurs besoins. Tommy, se promenant un jour dans ses plantations, eut le chagrin de voir que ses plus beaux arbres, qu'il avoit plantés de ses propres mains, et dont il s'étoit promis de si beaux fruits, avoient été dépouillés jusqu'à la racine. Il fut si désolé de voir toutes ses espérances détruites, qu'il courut, les larmes aux yeux, vers M. Barlow, pour lui demander justice des avides déprédateurs.

Je suis bien fâché du tort qu'ils vous causent, dit M. Barlow; mais il est maintenant trop tard pour l'empêcher. Hélas! oui, répondit Tommy; mais il faut fusiller tous ces brigands, pour les punir du dégât qu'ils ont fait. Il y a peu de temps, répliqua M. Barlow, que vous avez fait grace au chat, quoiqu'il vous eût pris votre oiseau; et main-

tenant vous voulez détruire les lievres pour quelques pieds d'arbres qu'ils vous ont rongés. Tommy parut un peu confondu par cette réflexion, puis il dit : Encore, si ce n'étoit pas les miens ! Je vous suis obligé de la préférence, répondit M. Barlow. Au moins, reprit Tommy, si ce n'étoit pas des arbres à fruit ! Eh, mon cher ami, répliqua M. Barlow, comment pouvez-vous exiger d'un lievre, qu'il distingue un ormeau d'un abricotier, ou qu'il s'attache à mes arbres plutôt qu'aux vôtres ? Si vous aviez voulu les mettre à l'abri de ses atteintes, il falloit les entourer de ronces piquantes, comme j'ai mis un gril brûlant devant votre oiseau. Mais, mon cher Tommy, c'est à votre cœur que je m'adresse. Dans une disette aussi cruelle que les animaux la souffrent à présent, ne croyez-vous pas qu'il seroit généreux de leur pardonner ce que le besoin leur a fait faire malgré eux-mêmes. M. Barlow prit alors les deux amis par la main, et les mena dans un champ de navets qui lui appartenoit. A peine y étoient-ils entrés, qu'il s'en éleva un vol d'alouettes si nombreux, qu'il obscurcissoit presque les airs.

Voyez, dit M. Barlow, ces oiseaux m'ont à peine laissé un brin de verdure. Cependant, je serois bien fâché de vouloir leur faire du mal pour le dommage qu'ils me causent. Jetez les yeux autour de vous dans toute l'étendue de l'horison, vous ne voyez qu'un triste désert, qui ne présente plus aucune subsistance aux pauvres animaux. Eh bien, refuserai-je de faire en leur faveur quelque léger sacrifice de ma richesse? Non, non, que le ciel me préserve de cette ingratitude! Ce sont ces mêmes oiseaux, qui, dans un temps plus doux, ont égayé mes promenades par leurs joyeuses chansons. Ils me le rendront bien encore, lorsque le printemps sera venu.

Tommy fut vivement touché de ces paroles attendrissantes; et se jetant au cou de M. Barlow: Non, monsieur, lui dit-il, je n'ai plus de regret à mes pertes. Mais, hélas! que l'hiver est une saison cruelle! Elle n'est bonne qu'à faire souffrir toutes les créatures. Je voudrois que ce fût toujours l'été.

M. BARLOW.

Prenons garde, mon enfant, à ne pas nous laisser égarer par nos desirs. Il est quelques

pays où l'été regne pendant toute l'année. Mais les habitans de ces climats se plaignent des chaleurs insupportables qu'ils éprouvent, encore plus que vous ne vous plaignez ici du froid. Avec quel plaisir ils verroient l'hiver s'approcher, lorsqu'ils sont accablés sous les pesantes chaleurs d'un soleil dévorant!

TOMMY.

En ce cas, j'aimerois à vivre dans un pays, où il ne fît jamais ni trop froid, ni trop chaud.

M. BARLOW.

Une pareille température est difficile à trouver; et, si elle regne en quelque endroit, c'est dans une si petite portion de la terre, qu'elle ne pourroit contenir un grand nombre d'habitans.

TOMMY.

Je penserois alors qu'elle devroit être si peuplée, qu'on auroit de la peine à s'y remuer; car chacun doit desirer naturellement d'y passer sa vie.

M. BARLOW.

J'en conviens avec vous. Cependant les peuples qui vivent sous les plus beaux climats, sont quelquefois moins attachés à leur

pays, que les habitans des plus tristes régions. L'habitude enchaîne les hommes au genre de vie qu'ils mènent depuis l'enfance, et les rend également satisfaits de la place où ils ont reçu le jour. Il est un pays que l'on nomme la Laponie, qui s'étend beaucoup plus avant vers le nord, qu'aucune partie de l'Angleterre, et dont la surface est couverte de neige pendant presque toute l'année. Eh bien, les malheureux qui l'habitent, ne voudroient pas changer leur triste séjour, contre aucune autre partie de l'univers.

TOMMY.

Et comment font-ils pour vivre dans un pays si affreux?

M. BARLOW.

Vous auriez de la peine à l'imaginer. Le sol ne pouvant produire aucune espèce de moisson, ils sont absolument étrangers à l'usage du pain. Ils n'ont point d'arbres qui leur donnent de fruits; et ils ne connoissent ni moutons, ni chèvres, ni vaches, ni cochons.

TOMMY.

Mais enfin qu'ont-ils pour subsister?

M. BARLOW.

Ils ont une espèce de cerf plus grand

qu'aucun de ceux que vous aurez pu voir dans les parcs de nos grands seigneurs. Ces animaux, que l'on nomme *Rennes*, se laissent apprivoiser ; et on les instruit à vivre en troupeaux, et à obéir à leurs maîtres. Dans le court espace de temps que dure l'été de ce pays, ils vont paître dans des vallées, où l'herbe vient fort épaisse, et d'une grande hauteur. Pendant l'hiver, lorsque la terre est couverte de neige, ils fouillent avec le pied, jusqu'à ce qu'ils aient trouvé une espèce de mousse, qui croît par-dessous, et dont ils se nourrissent. Les rennes ne fournissent pas seulement des alimens à leurs maîtres, ils leur donnent encore de quoi se vêtir, et se tenir plus chaudement dans leurs habitations. Une partie du lait de ces animaux sert au Lapon pour vivre pendant l'été. Il réserve le reste dans des vaisseaux de bois, pour lui servir pendant l'hiver. Ce lait, exposé à la gelée, devient si dur, que lorsqu'on veut en faire usage, on est obligé de le briser à coups de hache. Il arrive souvent que la neige est si épaisse, que les pauvres rennes peuvent à peine trouver même de la mousse. Alors le maître est

dans la nécessité de les tuer, et de se nourrir de leur chair. Il emploie leurs peaux à se faire de bons habits à lui et à sa famille, ou il les étend à terre l'une sur l'autre, pour y dormir plus mollement.

Les maisons, en Laponie, ne sont que des huttes faites avec des perches qu'on enfonce de biais dans la terre, et que l'on réunit au sommet, en y laissant néanmoins un vuide, pour y donner passage à la fumée. Cette légère charpente est couverte de peaux d'animaux, ou de toile grossière, ou même d'écorce d'arbre et de gazon. On ménage du côté du midi une petite ouverture, à travers laquelle on se glisse en rampant, soit pour entrer dans la hutte, soit pour en sortir. Le milieu est occupé par un large foyer. Des hommes qui sont si faciles à contenter, ignorent absolument l'usage de la plûpart des choses que l'on croit ici nécessaires. Chacun d'eux fait pour soi-même ce que lui demandent ses besoins réels. Ils ne se nourrissent que d'oiseaux, de poissons, de lait, et de la chair de rennes, ou des ours qu'ils peuvent tuer à la chasse. Ils dépouillent l'écorce du sapin, qui est pres-

que le seul arbre qui croisse sur leurs tristes montagnes; ils en ôtent ensuite la pellicule intérieure, et la font bouillir, pour la manger avec leurs viandes enfumées. Le plus grand bonheur de ce peuple est de se conserver libre et de vivre sans frein. Aussi ne restent-ils pas toujours fixés dans le même endroit. Ils enlevent aisément leurs maisons, et en chargent les pièces sur leurs traîneaux, avec le peu de meubles qu'ils possèdent, pour aller s'établir dans quelque autre partie de la contrée.

TOMMY.

Ne m'avez-vous pas dit, monsieur, qu'ils n'ont ni chevaux, ni bœufs? Ils tirent donc leurs traîneaux eux-mêmes?

M. BARLOW.

Non, mon ami. Les rennes sont si dociles, qu'ils se laissent attacher aux traîneaux, et les tirent avec une vîtesse surprenante sur la neige endurcie par la gelée. Ils courent environ six lieues par heure. C'est de cette manière que vivent les Lapons, avec la facilité de changer de séjour aussi souvent qu'ils en ont fantaisie. Dans le prin-

temps, ils mènent paître leurs rennes sur les montagnes. Dès-que l'hiver s'approche, ils descendent avec eux dans les vallées, où ils sont mieux protégés contre la violence des vents. Au reste, ils n'ont ni villes, ni villages, ni champs cultivés, ni routes frayées, ni auberges pour les voyageurs, ni magasins, ni boutiques pour se procurer les commodités de la vie. Toute la face de la contrée ne présente qu'un horrible désert. De quelque côté qu'on tourne la vue, on ne découvre que de hautes montagnes, couvertes de neige, et couronnées de brouillards. On n'y voit aucune autre espèce d'arbres que de noirs sapins, et de tristes bouleaux. Ces montagnes fournissent une retraite à des milliers d'ours affamés, qui sont continuellement à courir, pour chercher leur proie parmi les troupeaux de rennes; ensorte que les Lapons sont obligés de se tenir sans cesse en garde pour leur propre défense. Ils attachent à leurs pieds de longues planches, pour pouvoir se soutenir sur la neige sans enfoncer; et, malgré ce poids, ils sont si agiles, qu'ils atteignent les ours à la course, et les tuent avec des flèches qu'ils

savent fabriquer. Quelquefois ils surprennent ces animaux dans les cavernes où ils se réfugient pendant l'hiver. Alors ils les attaquent avec des piques; et, quoique le plus grand d'entre eux ne soit guère plus haut que vous, ils sortent ordinairement victorieux du combat. Lorsqu'un Lapon a tué un ours, il le porte en triomphe sur son traîneau, jusqu'à la porte de sa hutte; il le dépèce, en fait bouillir les morceaux dans un pot de fer; et il invite ses amis à partager son repas. C'est le seul apprêt qu'ils connoissent pour leur cuisine; et ils trouvent leur chere très-délicate. Ils mettent la graisse à part, pour la faire fondre, et la boire toute chaude. Assis autour de leur foyer, ils s'amusent à raconter l'histoire de leurs exploits à la chasse ou à la pêche, jusqu'à ce que le repas soit fini. Quoiqu'ils mènent une vie si grossière, ils sont naturellement bons, francs et hospitaliers. Si un étranger vient leur demander un asyle, ils le reçoivent avec bonté; et le régalent du mieux qu'il leur est possible, sans vouloir rien prendre en paiement, si ce n'est un peu de tabac, qu'ils aiment beaucoup à fumer.

Les pauvres gens, que je les plains de mener une vie si malheureuse! Mais, monsieur, avec la misère qu'ils souffrent, et l'exercice violent qu'ils se donnent, ils doivent être toujours malades?

M. BARLOW.

Avez-vous observé que ceux qui mangent et boivent le mieux, et qui supportent le moins de fatigues, soient les plus exempts de maladie?

TOMMY.

Non pas toujours, monsieur. Je me souviens de deux ou trois gentilshommes que j'ai vu dîner chez mon père, qui mangent une quantité de viande extraordinaire, et qui boivent, à chaque instant, de grands verres de vin et de liqueur: et ces pauvres gens ont perdu l'usage de presque tous leurs membres. Leurs jambes enflées sont presque aussi grosses que mon corps. Leurs pieds sont si délicats, qu'ils ne peuvent les poser à terre, et leurs genoux si roides, qu'ils ont de la peine à les plier. Il ne faut pas moins de deux ou trois de leurs gens pour les tirer de leur carrosse, et ils ne sauroient se soutenir sans béquilles. Cependant je ne les ai

jamais entendu parler d'autre chose que de manger et de boire.

M. BARLOW.

Et vous sauvenez-vous d'avoir vu des paysans perdre aussi l'usage de leurs membres par la même maladie?

TOMMY.

Non, monsieur, je n'en ai jamais vu.

M. BARLOW.

Ainsi donc la fatigue et une nourriture légère ne sont peut-être pas aussi contraires à la santé que vous l'auriez imaginé. Ce genre de vie pourroit bien n'être pas aussi malsain que l'intempérance à laquelle on voit les personnes les plus riches se livrer ordinairement. J'ai lu, il n'y pas long-temps, une histoire sur ce sujet, que je vais vous dire, si vous le voulez.

TOMMY.

Si je le veux, monsieur! Oh, oui, sans doute. Vous savez bien que je ne demande pas mieux.

M. Barlow se mit alors à raconter l'histoire suivante.

FIN DU PREMIER VOLUME.

SANDFORD

ET

MERTON,

imité de l'anglois, par BERQUIN.

TOME II.

A PARIS

CHEZ ANT. AUG. RENOUARD.

XI. — 1803.

SANDFORD

ET

MERTON.

LE GOUTTEUX.

Dans l'une des principales villes d'Italie, vivoit le seigneur Anticornaro, à qui ses pères avoient transmis un immense héritage, et qui se croyant exempté, par sa richesse, du besoin de cultiver son esprit, et d'exercer les forces de son corps, avoit pris l'habitude de passer la journée entière à manger. Tout l'exercice de sa pensée se bornoit au soin d'imaginer ce qu'il pourroit ajouter au luxe de sa table, et comment il trouveroit le moyen de se procurer les friandises les plus recherchées. L'Italie produit d'excellens vins ; mais ce n'étoit pas assez

pour notre gourmand. Il avoit des correspondans en diverses parties de France et d'Espagne, pour lui acheter les vins les plus précieux de ces contrées. Il entretenoit aussi des agens dans toutes les villes maritimes, qui étoient chargés de lui envoyer, chaque jour, les poissons les plus délicats. Les principaux pourvoyeurs de la ville étoient en compte ouvert avec lui, pour lui fournir le gibier le plus fin et le plus rare. Il avoit encore un homme dans sa maison pour lui donner des avis sur sa pâtisserie et ses desserts.

Aussi-tôt après son déjeûner, il avoit coutume de se retirer dans sa bibliotheque. N'allez pas croire pour cela qu'il lui arrivât jamais d'ouvrir un livre pour s'instruire ou pour s'amuser. Assis gravement sur un fauteuil, il se faisoit passer une serviette sous le menton, et citoit devant lui son chef de cuisine. Celui-ci venoit aussi-tôt, suivi de deux estafiers, qui portoient chacun un vaste bassin d'argent, où étoient arrangées plusieurs coupe, remplies de toutes les sauces qu'on avoit pu imaginer. Le seigneur Anticornaro trempoit, avec la plus

grande solemnité ; un morceau de pain dans chaque sauce, et décidoit de celles qu'on devoit lui servir à son repas, avec une attention aussi sérieuse que s'il eût signé des édits pour l'administration d'un grand royaume. Lorsque cette importante affaire étoit ainsi terminée, il se jetoit sur un sofa pour se délasser d'un si grand travail, et se rafraîchir, par le sommeil, jusqu'à l'heure du dîner. N'attendez point que j'entreprenne ici la peinture de ses repas. Il seroit aussi difficile de vous décrire la variété surprenante de poissons, de viandes et de pâtisseries qu'on étaloit devant lui, que de vous peindre la gloutonnerie avec laquelle il mangeoit de tout, irritant son appétit par les sauces les plus fortes et les liqueurs les plus échauffantes, jusqu'à ce qu'enfin il fût obligé de s'interrompre, non parce que ses besoins étoient satisfaits, mais par l'impossibilité absolue de faire entrer encore quelque chose dans son estomac.

Il avoit long-temps mené ce genre de vie, sans en avoir éprouvé que des incommodités passagères. Mais à la fin, il devint d'une rotondité si énorme, qu'à peine pouvoit-il se

mouvoir. Lorsqu'il étoit couché, son ventre paroissoit élevé comme une montagne. Ses joues retomboient jusque sur ses épaules; et ses jambes, malgré l'air de colonnes qu'elles avoient par leur grosseur, sembloient être trop foibles pour supporter le poids immense de son corps. Ajoutez à cela qu'il étoit tourmenté par des indigestions continuelles, et par des crampes insupportables, qui se terminèrent bientôt en de violens accès de goutte. Les douleurs, il est vrai, se calmèrent un peu au bout de quelques jours; et le malheureux glouton s'en croyant délivré, revint à ses premières habitudes d'intempérance. Mais l'intervalle de son repos fut plus court qu'il ne pensoit. Les attaques du mal devinrent si fréquentes et si vives, qu'il se vit à la fin privé de l'usage de presque tous ses membres. Dans cette malheureuse situation, il résolut d'aller consulter un médecin, qui demeuroit dans la même ville, et qui avoit la réputation de faire des cures admirables.

Docteur, lui dit-il, en l'abordant, vous voyez l'état misérable auquel je suis réduit.

LE MÉDECIN.

Je le vois en effet, monsieur; et je sup-

pose que vous y avez contribué par quelques excès.

ANTICORNARO.

Des excès, docteur? Je crois que bien peu de personnes ont moins de reproches à se faire que moi sur cet article. Il est vrai que je fais de bons repas; mais je ne me suis jamais enivré de liqueurs fortes.

LE MÉDECIN.

C'est donc que vous passez trop de temps à dormir?

ANTICORNARO.

Plût au ciel que je fusse avec le sommeil aussi bien que vous le pensez. A la vérité, je passe dans mon lit environ douze heures de la journée, parce que je trouve l'air piquant du matin extrêmement contraire à ma constitution. Mais je suis si troublé par des vents et des chaleurs d'entrailles, qu'à peine puis-je fermer l'œil de toute la nuit: ou si je m'assoupis un moment, je sens des oppressions qui m'étouffent, et je me réveille avec des sueurs froides, comme si j'étois à l'agonie.

LE MÉDECIN.

Voilà des symptomes très-allarmans. Je

suis surpris que des nuits si agitées n'aient pas déjà enflammé votre bile, et consumé votre sang.

ANTICORNARO.

Je n'y résisterois pas sans doute, si je ne cherchois à me procurer du sommeil deux ou trois fois par jour; ce qui me met en état de parer à ces insomnies.

LE MÉDECIN.

Et vous donnez-vous de l'exercice? Je crains que votre état ne vous permette pas d'en faire beaucoup.

ANTICORNARO.

Pardonnez-moi, monsieur. Je n'ai jamais manqué d'aller me promener dans mon carrosse une ou deux fois par semaine. Mais dans ma situation actuelle, il ne m'est pas possible de le faire. Outre que le plus léger mouvement met en désordre toute ma machine, je me sens des lassitudes et des tiraillemens si insupportables dans les jambes, qu'il me semble, à tout moment, qu'elles vont me quitter.

LE MÉDECIN.

Je dois vous dire, monsieur, que votre situation est bien fâcheuse; mais elle n'est

pas absolument desespérée : et si vous avez le courage de vous imposer quelques privations sur votre nourriture et sur votre sommeil, je ne doute pas que vous n'en receviez un grand soulagement.

ANTICORNARO.

Hélas ! docteur, je vois que vous connoissez bien peu la délicatesse de ma constitution, puisque vous me prescrivez un régime qui m'auroit bientôt emporté. Le matin, lorsque je me leve, je me trouve dans un état de défaillance, comme si toutes les facultés de la vie alloient s'éteindre en moi. Mon estomac est affadi de nausées. J'ai dans toute la tête des douleurs sourdes et des étourdissemens. En un mot, je sens une telle foiblesse dans mes esprits, que, sans le secours de deux ou trois bons cordiaux ou d'un bon restaurant, je ne serois pas en état d'achever la matinée. Non, docteur, j'ai une si grande confiance dans votre savoir, qu'il n'est ni pillule, ni médecine que je ne prenne sur votre ordonnance; mais pour changer la moindre chose à mon régime, cela est impossible.

LE MÉDECIN.

C'est-à-dire, que vous desirez la santé, sans vouloir rien faire pour la recouvrer. Vous imaginez sans doute que toutes les suites d'un genre de vie si destructeur peuvent être réparées par un julep, ou par une décoction de séné. Comme je ne puis vous guérir à ces conditions, je me reprocherois de vous laisser un moment dans l'erreur. Votre guérison est hors du pouvoir de la médecine; et vous ne pouvez l'obtenir que par vos propres moyens.

ANTICORNARO.

Qu'il est affreux de se voir ainsi condamner dans la fleur de sa vie! Insensible et cruel docteur, ne voulez-vous rien entreprendre pour me soulager?

LE MÉDECIN.

Je vous ai déjà dit, monsieur, tout ce que je pouvois vous dire. Il me reste cependant à vous apprendre que j'ai un de mes confrères à Padoue, qui est l'homme d'Italie le plus habile pour la guérison de la goutte. Si vous pensez qu'il vaille la peine de le consulter, je vous donnerai pour lui une lettre de recommandation; mais il faudra faire

vous-même la route, attendu qu'il ne se déplace jamais, quand ce seroit pour un prince.

Ici finit l'entretien ; car le seigneur Anticornaro, qui s'effrayoit de la seule pensée d'un voyage, prit brusquement congé du docteur, et retourna chez lui tout découragé. Ses maux ne firent que s'accroître de jour en jour ; et, comme l'idée du médecin de Padoue n'étoit pas sortie un instant de son esprit, il prit enfin la résolution décidée de recourir à lui. Pour cet effet, il se fit faire une litière d'une forme alors nouvelle, dans laquelle il pouvoit s'étendre pour dormir, ou s'asseoir à son aise pour manger. Le chemin n'étoit pas de plus d'une journée de marche ordinaire, mais pour éviter la fatigue, il crut devoir y employer quatre jours. Sa litière étoit suivie d'une voiture chargée de toutes les provisions qui peuvent servir à la bonne chere. Le cortege étoit fermé par une foule de cuisiniers et de marmitons, afin que rien ne pût manquer à sa table pendant la route. Après un voyage très-ennuyeux, il entra le quatrième jour dans Padoue ; et, s'étant informé de la de-

meure du docteur Ramozzini, il se fit conduire à sa porte. Descendu de sa litière sur les épaules d'une demi-douzaine de ses gens, il fut introduit dans un petit salon, d'où l'on voyoit une salle spacieuse, où étoient vingt à trente pauvres à dîner. Le docteur se promenoit autour de la table, en invitant gaîment ses convives à manger de bon appétit. Mon ami, disoit-il à un homme extrêmement pâle, il faut que vous mangiez encore cette tranche de bœuf, ou votre estomac ne se rétablira jamais. Tenez, mon cher, disoit-il à un autre, buvez ce verre de bierre. Elle arrive tout nouvellement d'Angleterre. C'est un spécifique excellent contre les fièvres nerveuses. Et vous, dit-il à un troisième, comment va votre jambe? Beaucoup mieux, monsieur, répondit celui-ci, depuis que vous avez la charité de me recevoir à votre table. Fort bien, reprit le docteur, vous serez guéri dans quinze jours, si vous continuez de vous bien nourrir. Dieu soit loué, se dit tout bas le seigneur Anticornaro, qui avoit entendu ces entretiens avec un plaisir infini, j'ai enfin trouvé un médecin raisonnable! Celui-ci ne me fera

pas mourir d'inanition, sous prétexte de me guérir, comme ce maudit charlatan, aux griffes duquel j'ai si heureusement échappé. A la fin, le docteur congédia sa compagnie, qui se retira, en le chargeant de louanges et de bénédictions. Il s'approcha alors du seigneur Anticornaro, qu'il reçut avec beaucoup de civilité; et, après avoir lu sa lettre de recommandation, il lui dit: Monsieur, la lettre de mon savant ami m'a pleinement instruit des particularités de votre maladie. Elle est effectivement difficile à guérir; mais je pense qu'il ne faut pas entièrement désespérer d'un parfait rétablissement. Si vous voulez vous confier à mes soins, j'emploierai toutes les ressources de mon art; mais j'y mets une condition indispensable. C'est que vous renverrez dès aujourd'hui tous vos domestiques, et que vous vous engagerez solemnellement à suivre mes ordonnances, au moins pour un mois. Sans cette soumission, je ne voudrois pas entreprendre la cure même d'un monarque. Docteur, répondit Anticornaro, les personnes de votre profession que j'ai consultées, ne devroient pas, je l'avoue, me prévenir beaucoup en

votre faveur ; et j'hésiterois à souscrire à une pareille proposition de la part de tout autre que vous. Vous êtes le maître, monsieur, répliqua le docteur. Employez-moi ou ne m'employez pas, cela est entièrement à votre disposition. Mais comme je suis au-dessus de toute vue mercenaire, je ne hasarde point la gloire d'un art aussi noble que le mien, sans une espérance raisonnable de succès. Et quel succès pourrois-je me promettre contre une maladie aussi obstinée, si vous ne vouliez pas répondre à mes efforts pour la combattre ? En effet, dit le seigneur Anticornaro, ce que vous dites est si sensé, et ce que j'ai vu de votre conduite m'inspire tant de confiance, que je veux bien vous donner, sur le champ, des preuves de la docilité la plus étendue. Il fit aussitôt venir ses domestiques, et leur ordonna de s'en retourner dans sa ville, et de ne revenir qu'au bout d'un mois entier.

Lorsqu'ils furent partis, le médecin lui demanda comment il se trouvoit de son voyage. Beaucoup mieux que je n'aurois osé l'espérer, répondit-il; je me sens même plus d'appétit qu'à l'ordinaire. C'est pour-

quoi je desirerois, avec votre permission, que l'on avançât un peu l'heure du souper. Très-volontiers, dit le docteur, à huit heures du soir tout sera prêt pour votre repas. Dans cet intervalle vous trouverez bon que j'aille visiter mes malades.

Les premiers instans de l'absence du médecin furent employés par le seigneur Anticornaro à repaître agréablement son imagination de l'excellent souper qu'il alloit faire. Sûrement, se disoit-il à lui-même, si le docteur Ramozzini traite les pauvres d'une manière si charitable, il n'épargnera rien pour régaler un homme de mon importance. J'ai oui-dire que l'on mange dans cette ville d'excellentes truites et des ortolans délicieux. Je ne doute pas que le docteur n'ait un excellent cuisinier; et je n'aurai pas à me repentir d'avoir renvoyé les miens. Il s'amusa quelque temps de ces idées. Mais bientôt son appétit devenant de plus en plus affriandé par son imagination, il perdit toute patience; et, ayant appelé un domestique de la maison, il demanda ce qu'on pourroit lui donner de meilleur pour distraire son estomac jusqu'à l'heure

du souper. Monsieur, lui répondit le domestique, je voudrois de tout mon cœur pouvoir vous obéir ; mais mon maître, bien qu'il soit le plus généreux des hommes, a une attention si scrupuleuse pour les malades qu'il traite dans sa maison, qu'il ne veut pas qu'on leur serve rien à manger hors de sa présence : ainsi donc je vous supplie de vouloir bien l'attendre. En moins de deux heures le souper sera prêt; et vous pourrez alors vous dédommager amplement de ce retard. Le seigneur Anticornaro fut en conséquence obligé de passer encore deux heures sans rien prendre : effort d'abstinence qu'il ne lui étoit pas arrivé de faire depuis vingt ans. Il se plaignit avec amertume de la lenteur des heures, et se dépita cent fois contre sa montre, qui n'en avançoit pas le cours. Enfin le docteur rentra ponctuellement à l'heure qu'il avoit annoncée ; et l'on s'empressa de dresser la table : ce qui fut fait avec beaucoup d'appareil. On y servit six grands plats de porcelaine, tous bien couverts. A cet aspect, le seigneur Anticornaro tressaillit de joie. Mais au moment où il alloit déployer sa serviette, le doc-

teur lui dit : Doucement, monsieur, s'il vous plaît. Avant de donner carrière à votre appétit, il est bon de vous prévenir que, suivant la méthode que j'ai cru devoir employer pour vaincre l'opiniâtreté de votre maladie, vos alimens et votre boisson sont mêlés de drogues médicinales, telles que votre état les requiert. Ce n'est pas qu'elles doivent vous inspirer aucun dégoût; car je vous défie de les distinguer par aucun de vos sens. Mais comme leurs effets sont également prompts et efficaces, je dois vous recommander de manger avec une extrême modération. En achevant ces paroles, il ordonna que les plats fussent découverts. Quelle fut la surprise du seigneur Anticornaro de n'y voir autre chose que des olives, des figues seches, des dattes, quelques pommes cuites, des œufs bouillis, et un vieux morceau de fromage. Ciel et terre, s'écria-t-il, à cette fatale vue! Est-ce donc ce pauvre souper que vous avez fait préparer pour moi avec un préambule si magnifique? Imaginez-vous qu'un homme de ma sorte puisse se contenter de ce triste repas, qui satisferoit à peine les misérables mendians

que j'ai vu à dîner dans votre salle? Daignez, je vous en supplie, m'excuser, monsieur, répondit le médecin. C'est l'extrême attention que j'ai pour votre santé, qui me force de vous traiter avec cette incivilité apparente. Votre sang est échauffé par l'exercice extraordinaire que vous avez fait dans votre voyage; et si j'allois follement condescendre à vos desirs dévorans, une fièvre maligne pourroit être pour vous le prix de ma foiblesse. Mais demain, comme vous serez un peu plus reposé, je pourrai vous traiter d'une manière moins indigne de vous. Le seigneur Anticornaro, voyant qu'il n'y avoit pas d'autre parti à prendre, se consola du moins par l'espérance qu'on lui faisoit entrevoir, et se soumit à attendre avec patience le régal du lendemain. En attendant, il prit des dattes, des figues, des olives, et mangea un morceau de fromage avec du pain. Mais, lorsqu'il voulut boire, ne voyant que de l'eau sur la table, il pria le domestique de lui porter du vin. Non, non, Fabricio, s'écria le docteur, gardez-vous bien d'en apporter, si vous estimez la vie de cet illustre gentilhomme. Monsieur,

ajouta-t-il, en se tournant vers lui, c'est avec un regret inexprimable que je suis forcé de contrarier votre goût. Mais le vin seroit aujourd'hui pour vous un poison mortel. Ayez la bonté de vouloir bien vous contenter, pour ce soir seulement, d'un grand verre de cette excellente eau minérale. Le seigneur Anticornaro fut encore obligé de se soumettre; et il but son verre d'eau avec les plus étranges contorsions. Lorsque le souper fut desservi, le docteur, qui avoit l'esprit extrêmement cultivé, tâcha de réjouir son hôte par une conversation aussi instructive qu'agréable, qui dura environ une heure. Alors il lui proposa de se retirer pour prendre un peu de repos. Le seigneur Anticornaro accepta joyeusement cette invitation, attendu qu'il se trouvoit un peu fatigué du voyage, et qu'il se sentoit de grandes dispositions au sommeil. Le docteur lui souhaita une bonne nuit, et ordonna à un valet-de-chambre de le conduire dans son appartement. On avoit eu soin de le préparer de manière que rien n'y ressentît la mollesse. Il n'y avoit ni fauteuil, ni bergère, ni sofa; quelques chaises de paille fort

propres composoient tout l'ameublement. Pour ce qui est du lit, il eût été difficile de le rendre plus simple. Ce n'étoit qu'un matelas de crin, avec un sommier de paille; l'un et l'autre à-peu-près aussi mollets que le plancher. A peine le seigneur Anticornaro eût-il parcouru tout cela d'un coup-d'œil, qu'il entra dans un violent accès de colère. Insolent, dit-il à son guide, ton maître auroit-il l'audace de me confiner dans un si misérable chenil? Conduis-moi tout de suite dans un autre appartement. Monsieur, lui répondit humblement le valet-de-chambre, je suis sûr de ne m'être pas du tout mépris aux ordres de mon maître: et je vous dois trop de respect pour penser à lui désobéir sur un seul point qui intéresse votre santé. En disant ces mots, il sortit de la chambre; et, tirant la porte sur lui, il laissa le seigneur Anticornaro se livrer tout seul à ses méditations. Elles ne furent pas d'abord très-riantes. Cependant, comme il n'y avoit aucun moyen de les égayer, il ôta ses habits, et se jeta sur sa modeste couchette, où il s'assoupit bientôt, en roulant dans son esprit des projets de vengeance contre le docteur et toute sa maison.

Il dormit, malgré lui, d'un si profond sommeil, qu'il ne se réveilla que vers le milieu de la matinée. Alors le médecin entra dans sa chambre, et s'informa civilement de l'état de sa santé. Le repos de la nuit ayant calmé ses esprits, il fut assez sensible aux tendres politesses du docteur, pour modérer les mouvemens d'indignation qu'il avoit ressentis la veille. Il se contenta de laisser échapper quelques plaintes sur la nudité de son habitation. Monsieur, lui répondit le médecin, n'êtes-vous pas convenu solemnellement de vous soumettre en tout à mes ordonnances ? Pouvez-vous imaginer que j'aie d'autres vues que le rétablissement de votre santé ? Il n'est pas possible que vous puissiez démêler, dans chaque détail, le motif de ma conduite, quoiqu'elle soit fondée, en tous ses points, sur les principes de la théorie la plus lumineuse, et sur les plus sûrs résultats d'une longue expérience ? Quoi qu'il en soit, je dois vous informer que j'ai su donner, jusqu'à votre lit, une vertu curative; et vous devez être forcé d'en convenir, après le doux repos que vous avez goûté cette nuit. Mon art ne s'étend

point à communiquer des propriétés aussi salutaires à la soie et au duvet. C'est pourquoi j'ai été obligé, contre mon inclination, de vous coucher un peu durement. Mais à cette heure, si vous le trouvez bon, il est temps de vous lever. Il sonna aussi-tôt ses domestiques; et le seigneur Anticornaro se laissa habiller tranquillement. On vint bientôt l'avertir que le déjeûner étoit prêt. Il s'attendoit à faire un excellent repas; mais son inexorable surveillant ne voulut lui permettre de manger qu'un morceau de pain, et de boire qu'une écuelle d'eau de gruau; ce qu'il établit, malgré les contradictions de son hôte, sur les plus doctes fondemens de la science médicale.

A la fin de ce frugal déjeûner, le docteur dit à son malade, qu'il étoit temps de commencer l'exécution du projet qu'il avoit conçu, pour le rétablir dans le parfait usage de ses membres. A ces mots, il le conduisit dans un petit cabinet, où il le pria d'essayer de se tenir debout. Cela me seroit bien impossible, répondit le seigneur Anticornaro. Il y a trois ans que je ne puis me servir de cette jambe. Eh bien, lui ré-

pliqua le docteur, gardez vos béquilles, et appuyez-vous contre le mur pour vous soutenir. Après bien des façons, le seigneur Anticornaro se mit dans la posture qu'on venoit de lui prescrire. Aux béquilles près, on l'auroit pris pour un jeune soldat que l'on façonne aux premiers exercices des armes. Le docteur, le voyant bien affermi dans cette position, lui fit une inclination profonde, et sortit brusquement, en tirant la porte après lui. Le seigneur Anticornaro, comme on l'imagine sans doute, ne savoit que penser d'une pareille cérémonie. Mais il fut bien plus surpris, lorsqu'il sentit les barres de fer, dont il n'avoit pas encore vu que le parquet de la chambre étoit formé, s'échauffer insensiblement sous ses pieds. Il se mit aussitôt à pousser des cris, tantôt appelant d'une voix suppliante le docteur et ses domestiques, tantôt les menaçant de tout son courroux. Ses prières et ses menaces furent également inutiles. Personne ne vint à son secours. La chaleur qu'il ressentoit, le força bientôt de se tenir sur un pied, pour donner à l'autre le tems de se refroidir. Ce fut ensuite le tour de celui-ci de rendre le même

service au premier. Mais comme l'ardeur devenoit à chaque instant plus vive; le même pied ne pouvoit rester un moment sur les barreaux de fer échauffés. Ainsi le seigneur Anticornaro n'eut d'autre ressource que d'aller sautant tout autour de la chambre, tantôt sur le pied droit, tantôt sur le pied gauche, puis enfin de bondir comme ces enfans qui sautent légèrement sur la terre, tandis qu'une corde agitée par deux de leurs camarades, s'élève en tournant au-dessus de leurs têtes, et vient passer sous leurs pieds. On n'auroit jamais pu croire que c'étoit le même homme, qui, l'instant d'auparavant, ne pouvoit faire un pas sans béquilles; aussi je me fais un devoir de publier, à sa louange, qu'il fit son petit manège avec mille fois plus d'agilité qu'il n'auroit osé l'espérer lui-même. Le fruit de cet exercice fut de donner à ses muscles et à ses nerfs un jeu liant et souple qu'ils n'avoient pas eu depuis un grand nombre d'années, et de lui procurer en même temps une transpiration abondante. Lorsque le docteur jugea qu'il s'étoit donné assez de mouvement, il lui envoya un bon

fauteuil pour se remettre de sa fatigue; et il laissa refroidir par degrés, le parquet, comme il l'avoit fait échauffer. Ce fut alors que le seigneur Anticornaro commença, pour la première fois, à gouter les douceurs du repos, qui suit une violente agitation. A l'heure du dîner lorsque le docteur parut devant lui, il se répandit en excuses sur les libertés qu'il avoit prises avec sa personne. Le seigneur Anticornaro ne reçut point ses excuses sans quelque dépit. Quoiqu'il en soit, sa colère fut un peu adoucie par l'odeur d'un poulet rôti qu'on servit devant son couvert. L'exercice de la matinée, et l'abstinence de la veille, lui firent trouver un goût friand à tout ce qu'il mangeoit. Il obtint même la permission de mettre un peu de vin dans son eau. Le docteur lui accordoit chaque jour quelque chose de plus. Toutes ces condescendances étoient cependant pour lui si peu de chose, que le mois lui sembloit s'écouler avec la lenteur d'une année. A peine le vit-il expiré que ses domestiques étant revenus pour prendre ses ordres, il se jeta soudain dans sa litière, et partit brusquement, sans prendre congé

du docteur, ni d'aucun des gens de sa maison. Lorsqu'il venoit à réfléchir sur le traitement mesquin qu'il avoit reçu, sur ses exercices forcés, sur ses jeûnes involontaires, enfin, sur toutes les mortifications qu'il lui avoit fallu souffrir, il ne pouvoit s'empêcher de croire que ce ne fût une moquerie du premier médecin, qui l'avoit envoyé avec une lettre chez celui de Padoue. Plein d'un sentiment de vengeance, il se rendit chez lui, dès son arrivée, pour l'accabler des plus violens reproches. Le médecin eut de la peine à le reconnoître, quoique son absence eût été de si courte durée. Il avoit perdu la moitié de son énorme grosseur. Son teint étoit devenu plus clair et plus reposé. Pour ses béquilles, il les avoit laissées à Padoue, comme un meuble inutile. Lorsqu'il eut exhalé toutes les injures que lui inspiroit son ressentiment, le médecin lui répondit d'un air froid: Je ne sais, monsieur, de quel droit vous venez me débiter toutes vos invectives, puisque c'est de votre propre mouvement que vous vous êtes confié aux soins du docteur Ramozzini.

ANTICORNARO.

Il n'est que trop vrai. Mais pourquoi me donniez-vous une si haute idée de ses lumières et de sa probité?

LE MÉDECIN.

Il vous a donc trompé sur l'un ou l'autre point? Et vous vous trouvez plus mal que lorsque vous vous êtes mis entre ses mains?

ANTICORNARO.

Ce n'est pas ce que je veux dire. Mes digestions se font certainement beaucoup mieux; je dors d'un sommeil plus tranquille, et je puis marcher presque aussi lestement que dans ma première jeunesse.

LE MÉDECIN.

Et vous êtes venu sérieusement vous plaindre à moi d'un homme, qui, en si peu de temps, a su opérer tous ces prodiges en votre faveur? Êtes-vous fâché qu'il vous ait fait prendre un degré nouveau de force et de santé, que vous n'aviez pas le moindre sujet de vous promettre; et qu'il vous ait mis au point de commencer une vie saine et robuste, si vous savez vous conduire avec plus de sagesse que vous n'avez fait jusqu'à ce jour? Il me semble que voilà des griefs

d'une espèce bien nouvelle. C'est du moins la première fois que j'en ai entendu de pareils.

Le seigneur Anticornaro, qui n'avoit pas encore eu l'avisement de réfléchir sur tous ces avantages, ne put s'empêcher de laisser paroître un peu de confusion ; et le docteur reprit ainsi son discours : La seule personne que vous deviez accuser, c'est vous même, qui vous êtes laissé imprudemment aveugler par vos préventions. En entrant chez le docteur Ramozzini, vous avez vu une troupe de malheureux faire un bon repas à sa table. Ce digne homme, aussi généreux que savant, est le père de tous ceux qu'il voit souffrir autour de lui. Il sait que la plupart des maladies des pauvres ne proviennent que d'une mauvaise nourriture et de l'excès du travail ; il leur prescrit du repos, et leur donne avec bonté des alimens plus sains. Les riches, au contraire, ne sont le plus souvent malades que par leur intempérance et leur mollesse, c'est pourquoi il est nécessaire d'employer pour eux un traitement tout opposé, et de leur ordonner les privations et l'exercice. Si l'on

vous a un peu traité comme un enfant, c'est que vous en aviez l'obstination et l'inexpérience. D'ailleurs, ce n'étoit que pour votre avantage. On n'a médicamenté ni vos alimens ni votre boisson. Vos meubles ni votre lit n'avoient point reçu de vertus curatives. Tout le changement prodigieux qui s'est fait en votre constitution, vous ne le devez qu'au soin que l'on a pris de vous imposer un régime plus sage, et de réveiller vos facultés assoupies. Quant à cette heureuse supercherie, dont il a fallu se servir, vous n'avez à vous plaindre que de votre folle imagination, qui vous a persuadé qu'un médecin devoit régler ses ordonnances sur les fantaisies et les vues bornées de son malade. Le docteur Ramozzini s'étoit engagé à faire usage de tous les secrets de son art pour vous guérir. S'il n'en a employé que de simples et de naturels, c'est une preuve de sa sagesse et de son habileté. D'après votre aveu même, l'effet en a été assez heureux, pour qu'en le payant de la moitié de votre fortune, vous soyez encore en reste envers lui.

Le seigneur Anticornaro, qui ne man-

quoit ni de sens ni de générosité, sentit toute la force de ce discours. Il fit au docteur les plus belles excuses sur ses emportemens, et dépêcha aussi-tôt un courier vers le docteur Ramozzini, avec des présens magnifiques, et une lettre qui lui exprimoit la plus vive reconnoissance. Il se trouva si heureux du rétablissement de ses forces et de sa santé, qu'il ne retomba plus dans ses anciennes habitudes d'intempérance et de mollesse. Par un exercice constant et une conduite réglée, il sut se préserver de toute maladie fâcheuse, et parvint jusqu'à un âge très-avancé.

Oh que voilà une drôle d'histoire, s'écria Tommy, dès qu'elle fut achevée! Qu'il me tarde de pouvoir la conter à quelqu'un de ces gentilshommes goutteux qui viennent à la maison! Ce seroit fort mal de votre part, lui répondit M. Barlow, à moins qu'on ne vous la demande expressément. Ces messieurs ne peuvent pas ignorer que tous les excès auxquels ils se livrent, ne servent qu'à augmenter leur mal. Ainsi votre histoire ne leur apprendroit rien de nouveau à ce sujet. Mais il seroit indécent à un petit garçon,

comme vous l'êtes, de se donner les airs de vouloir instruire les autres, tandis qu'il a si grand besoin d'instruction pour lui-même. Contentons-nous de voir par cette histoire, qui peut s'appliquer à la moitié des gens riches dans presque tous les pays, que l'abus des jouissances est encore plus dangereux pour la santé que leur privation. Quant aux Lapons, sur lesquels vous étiez si fort en peine, ils parviennent en général à une très-longue vieillesse, sans aucune de ces maladies fréquentes auxquelles nous sommes sujets. L'infirmité la plus commune parmi eux, est l'affoiblissement et même l'extinction de la vue; ce que l'on attribue à l'aspect éblouissant de la neige, et à l'acreté de la fumée dont ils sont constamment enveloppés dans leurs huttes. Vous pourrez apprendre encore d'autres détails intéressans sur ce peuple, lorsque vous serez en état de lire les récits de nos voyageurs.

Quelques jours après cet entretien, lorsque la neige fut un peu balayée de la surface de la terre, quoique le froid n'eût presque rien perdu de sa rigueur, les deux petits garçons sortirent ensemble l'après-

midi, pour aller faire une promenade dans la campagne. Ils marchoient d'un pas si leste qu'au bout d'une heure ou d'une heure et demie ils étoient déjà très éloignés de leur demeure ne songeant guère au chemin qu'ils avoient fait, ni à celui qu'ils devoient faire pour s'en retourner. Enfin, le soleil qui disparut bientôt à leurs yeux, en s'abaissant derrière une petite éminence, les avertit qu'il falloit reprendre la route du logis. Ils suivirent ce conseil de fort bonne grace; mais, en traversant une forêt, ils prirent un sentier pour l'autre, et ils ne s'aperçurent qu'ils étoient égarés, qu'après avoir brouillé entièrement leur chemin, en cherchant de tous côtés à le démêler. Pour comble de détresse, le vent commença tout-à-coup à souffler avec furie du côté du Nord; et une neige épaisse qu'il poussoit en tourbillons, obligea bientôt nos deux petits voyageurs de se réfugier sous les arbres, quoiqu'ils fussent dépouillés de feuillages. Par bonheur, en tournant les yeux autour de lui, Henri aperçut un vieux orme, dont le trone, creusé par les ans, sembloit s'offrir tout exprès pour leur donner asyle. Ils parvinrent à s'y glisser

SA

n apri
hauder
tre le
asse e
t que l
l'eux,
elir. T
es rigu
Jam
preuv
isser
e froi
l se t
t lui
lloie

Je
faire
soit
retr

I

m

'un après l'autre, et ils s'y trouvèrent assez haudement, tandis que le vent, sifflant ntre les branches fracassées, ébranloit la nasse entière de l'arbre qui les renfermoit, t que la neige tombant à gros flocons autour l'eux, sembloit menacer la terre de l'ense-elir. Tommy, qui n'avoit jamais éprouvé es rigueurs de l'hiver sous le ciel brûlant de a Jamaïque, supporta quelque temps cette preuve avec beaucoup de courage, et sans aisser échapper une plainte. Mais, bientôt e froid et la faim le tourmentant à l'envi, l se tourna tristement vers son camarade, t lui demanda d'une voix piteuse ce qu'ils alloient devenir.

HENRI.

Je pense que nous n'avons autre chose à faire, que d'attendre ici que le temps se soit un peu éclairci; alors nous tenterons de retrouver notre chemin.

TOMMY.

Mais si le temps ne s'éclaircit pas?

HENRI.

Dans ce cas, il faudra nous résoudre à marcher à travers la neige, ou bien à rester

claquemurés dans ce trou, qui nous met si bien à l'abri.

TOMMY.

Tu ne songes donc pas combien il seroit terrible de nous trouver seuls dans une forêt pendant toute la nuit.

HENRI.

J'y songe aussi bien que toi; mais quand il n'y a rien de mieux à faire?

TOMMY.

Oh! c'est que j'ai tant de froid et de faim! Si nous avions seulement un peu de feu pour nous réchauffer!

HENRI.

S'il ne tient qu'à cela, j'ai oui dire que les sauvages font du feu quand ils veulent, en frottant deux morceaux de bois l'un contre l'autre, jusqu'à ce qu'ils s'enflamment. Il n'y a qu'à essayer. Mais non, attends, il me vient une meilleure pensée. J'ai un grand couteau dans ma poche, qui me fera très-bien le service d'un briquet, en le frappant du dos contre un caillou. Laisse-moi faire.

Henri sortit alors de l'arbre pour chercher un caillou, ce qui étoit assez difficile,

à cause de l'épaisseur de la neige, dont la terre étoit couverte. Il eut enfin le bonheur d'en trouver deux, au lieu d'un. Il en prit un dans chaque main; et les frappant l'un contre l'autre de toute sa force, il parvint à briser le plus cassant en plusieurs morceaux. Il choisit celui de tous qui avoit le tranchant le plus mince, et il dit à Tommy en souriant, qu'il alloit hacler son affaire. Tiens, ajouta-t-il, d'un air gai, tu vas voir. Il se mit à battre le morceau de caillou du dos de son couteau: Pink! pink! pink! et voilà aussitôt un torrent d'étincelles qu'il fit jaillir. Il ne s'agit plus maintenant, continua-t-il, que de trouver, faute d'amadou, quelque chose qui puisse s'allumer à ces étincelles. Il ramassa les feuilles les plus sèches qu'il put trouver, avec des morceaux de bois mort, et il en fit un petit bucher. Mais, hélas! ni le bois, ni les feuilles n'étoient d'une nature assez inflammable. Il eut beau se fatiguer à faire tomber sur eux des milliers d'étincelles brillantes, elles s'éteignoient sans rien allumer. Tommy, à qui l'air décidé de son camarade avoit inspiré quelque confiance, fut abattu par son mauvais succès. L'effroi

commença par degrés à pénétrer dans son ame. O ciel! qu'allons-nous faire, s'écria-t-il, d'un ton de désespoir! Je ne vois rien de mieux à présent, répondit Henri, que de tâcher de retrouver notre chemin vers la maison. La neige ne tombe plus avec tant de violence, et le ciel commence à reprendre quelque sérénité. Allons, allons. Tommy, en grelottant, abandonna le creux de l'arbre; et Henri l'ayant pris par la main, ils se mirent à marcher tous deux. Le crépuscule du soir prêt à s'éteindre, n'éclairoit que foiblement leurs pas. Tous les sentiers de la forêt se déroboient à leurs yeux sous la couche épaisse de neige dont elle étoit chargée: le souffle perçant du nord engourdissoit leurs membres; et presque à chaque pas, ils enfonçoient dans la neige jusqu'aux genoux. Malgré tous les encouragemens de Henri, le pauvre Tommy alloit succomber de foiblesse, lorsqu'ils apperçurent au loin un reste mourant de flamme, qui s'élevoit et s'abaissoit tour-à-tour. Cette vue ranimant un peu le courage abattu de Merton, ils marchèrent avec plus de vîtesse, et ils arrivèrent enfin auprès

de quelques branches enflammées, que des bergers ou des voyageurs venoient sans doute de quitter. Vois-tu, s'écria Henri, quelle heureuse rencontre! Voilà un feu tout dressé, qui n'a besoin que d'un peu de bois pour se ranimer, et pour nous dégourdir. Il se mit aussitôt à rassembler les charbons; et ayant jeté par-dessus quelques branches seches qu'il ramassa, ils virent s'élever une flamme vive et brillante, qui porta dans tous leurs sens la chaleur et la joie. Tommy ne tarda pas long-temps à reprendre sa philosophie, et il dit à son ami, qu'il n'auroit jamais pensé que des branches de bois pourri eussent pu être d'une si grande conséquence pour son bien-être. Je le crois bien, répondit Henri; tu as été élevé de manière à ne jamais sentir ce que c'étoit que de manquer de quelque chose. Il n'en est pas ainsi de la plûpart des gens de la campagne. J'ai vu de pauvres familles, qui n'ont ni feu pour se chauffer, ni habit pour se couvrir, et qui même ne savent quelquefois, en se levant, où prendre du pain pour leur journée. Penses-tu dans quelle déplorable situation ces malheureux

doivent se trouver ? Cependant ils sont si accoutumés à une vie dure, qu'il ne leur échappe pas, dans toute une année, la moitié des lamentations que tu viens de faire en un quart-d'heure. Mais, répliqua Tommy, un peu déconcerté par cette observation, on ne doit pas s'attendre que des gens comme il faut soient en état de supporter ce que les pauvres supportent.

HENRI.

Pourquoi non, s'ils sont des hommes comme eux? Il me semble que tes gens comme il faut, sont précisément comme il ne faudrait pas être. J'ai souvent observé que les gentilshommes et les dames de notre voisinage, qui sont doublés de fourrures de la tête aux pieds, ne laissent pas que de frissonner au moindre souffle de l'air, comme s'ils avoient la fièvre, tandis que les enfans des pauvres, jusqu'aux plus petits, courent pieds-nuds sur la glace, et se divertissent à faire des boules de neige.

TOMMY.

Effectivement, tu m'y fais penser. La dernière fois que j'allai chez mon papa, je vis, en entrant, des gens assis autour d'un

feu, que l'on avoit fait aussi grand qu'il étoit possible, se plaindre pourtant de la rigueur du froid; et je venois de voir des laboureurs qui avoient quitté leur veste pour travailler.

HENRI.

C'est que l'exercice vaut mieux pour se réchauffer, que le meilleur charbon de terre. Cette chaleur ne coûte pas si cher, et dure plus long-temps.

TOMMY.

Il faudroit donc, à t'en croire, que les gentilshommes prissent une bêche, et allassent cultiver les champs?

HENRI.

Peut-être n'en feroient-ils que mieux, au lieu de s'ennuyer dans leurs châteaux. Mais laissons-les se conduire à leur fantaisie. Je ne te demande qu'une chose. Crois-tu qu'il soit bon à un gentilhomme d'avoir un corps sain et vigoureux?

TOMMY.

Sans doute.

HENRI.

Il faut donc qu'il s'endurcisse un peu

au travail, s'il ne veut être fluet et maladif comme une femme.

TOMMY.

Est-ce que l'on ne peut être fort sans travailler?

HENRI.

Je m'en rapporte là-dessus à toi-même. Tu as vu quelquefois chez ton père des enfans de gentilhomme. Y en a-t-il un seul aussi robuste que le moindre fils de fermier, qui est accoutumé, de bonne heure, à manier la bêche et la charrue?

TOMMY.

Il n'y a rien de si vrai; car je sens, pour ma part, que je suis devenu beaucoup plus fort, depuis que j'ai appris à travailler dans le jardin de M. Barlow.

Pendant qu'ils s'entretenoient de cette manière, ils virent un petit paysan, chargé de ramée, qui s'avançoit vers eux en chantant. Du plus loin que Henri put distinguer ses traits à la lueur de la flamme, il le reconnut, et s'écria: Sur ma parole, Tommy, voici le petit garçon à qui tu as donné des habits cet été. Il demeure sans doute dans le voisinage; et son père ou lui voudront

bien nous remettre dans notre chemin. Le petit garçon étant alors arrivé tout près d'eux, Henri lui demanda s'il pourroit les conduire hors de la forêt. Oui, sûrement, répondit-il ; mais qui auroit jamais pensé trouver ici le jeune M. Menton dans une si vilaine nuit? Venez, venez avec moi. Nous irons d'abord dans la cabane de mon père pour vous réchauffer à notre feu. Pendant ce temps, j'irai chez M. Barlow, lui dire de ne pas être inquiet sur votre compte. Tommy accepta avec transport cette proposition. Le petit garçon les conduisit hors de la forêt ; et au bout d'un quart-d'heure de marche, ils arrivèrent à la porte d'une chétive cabane, qui étoit à côté du grand chemin. Ils virent en entrant une femme occupée à filer au rouet. La fille aînée faisoit cuire de la bouillie sur le feu. Le père, assis, près d'une table, au coin de la cheminée, lisoit attentivement dans un livre, sans être détourné par trois ou quatre marmots à demi-nuds, qui se rouloient à ses pieds, en jouant avec un chat. Mon père, dit le petit garçon, du seuil de la porte, en jetant à bas son fagot de ramée, voici le jeune M. Mer-

ton, qui nous a fait tant de bien cet été, avec son ami Sandford. Ils ont perdu leur chemin dans le bois, et ils ont essuyé toute la neige qui est tombée depuis une heure. Pendant ce discours, le vieux paysan avoit ôté ses lunettes, et posé son livre sur la table, en regardant, la bouche béante, les deux enfans. Il se leva aussi-tôt, alla les prendre par la main, et les pria de s'asseoir à sa place, tandis que la bonne femme, jetant sur le feu le fagot que venoit d'apporter son fils, leur dit avec bonté: Allons, mes petits amis, vous êtes transis de froid, chauffez-vous. Hélas! c'est tout ce que j'ai de meilleur à vous donner. Je voudrois bien avoir quelque chose à vous offrir pour manger; mais j'ai peur que vous ne puissiez trouver du goût à notre pain. Il est si sec et si noir! En vérité, ma bonne femme, lui répondit Tommy, je me sens un si grand appétit, qu'il n'est rien, je crois, que je ne puisse manger avec plaisir. Eh bien donc, répliqua la bonne femme, il me reste un morceau de lard des grandes fêtes, je vais le faire cuire sur les charbons, et si vous voulez en faire votre souper, je vous le verrai manger avec bien de la joie.

Tandis que la bonne femme s'empressoit de faire les préparatifs du repas, il lui échappoit de profonds soupirs. Ah, s'écria-t-elle, sans cette malheureuse fièvre, qui a travaillé mon pauvre homme tout cet été, nous aurions été un peu mieux en état de vous recevoir. Hélas! quand j'y pense, nous nous sommes vus bien à plaindre.

Tiens, ma femme, crois-moi, lui répondit son mari, ne parlons plus des maux passés. Ne songeons qu'à nous réjouir de ce que nous sommes plus heureux à présent. Il est vrai que deux de ces enfans et moi, nous avons été malades cette année; mais, par la grace de Dieu, n'en sommes nous pas réchappés? La Providence n'a-t-elle pas envoyé à notre secours le digne M. Barlow, et ce brave petit Sandford, qui est venu nous porter de quoi vivre dans le temps où nous étions près de mourir de faim? N'ai-je pas eu du travail pendant tout l'automne? Et même à présent, tandis que tant de malheureux, qui valent mieux que moi, ne savent où donner de la tête, faute d'ouvrage, n'ai-je pas six bons shellings à gagner par semaine?

Six shellings, interrompit Tommy avec surprise! Quoi, c'est-là tout ce que vous avez pour nourrir votre femme et vos enfans pendant la semaine entière?

LE PAUVRE HOMME.

Je vous demande pardon, mon cher petit monsieur, ma femme gagne par-ci, par-là, dans la semaine, un shelling ou un shelling et demi à travailler à la journée. Ma fille aînée commence à faire aussi quelque chose de sa quenouille; mais cela ne va pas loin, parce qu'il faut qu'elle soigne les enfans.

TOMMY.

Cela ne fait donc que sept à huit shellings pour huit jours. Eh bien, le croiriez-vous? j'ai vu de nos dames en donner presque autant pour entendre chanter pendant une heure, ou pour faire friser leurs cheveux. Je connois même une petite demoiselle, dont le père donne une demi-guinée par leçon à un danseur, pour lui apprendre à cabrioler autour de la chambre.

LE PAUVRE HOMME.

Oh, que voulez-vous? Ce sont des gentilshommes dont vous me parlez. Ils sont

riches, et ils ont le droit de faire ce qu'ils veulent de leur argent. Mais nous, pauvres gens que nous sommes, c'est notre devoir de travailler rudement toute la journée; et encore de remercier Dieu le soir de ce que notre condition n'est pas plus mauvaise.

TOMMY.

Et comment pouvez-vous le remercier de vivre dans une cabane comme celle-ci, et de gagner à peine dans une semaine ce que les autres dépensent dans une heure?

LE PAUVRE HOMME.

Eh, mon cher petit monsieur, n'est-ce pas un acte de sa bonté, que nous ayons encore une maison pour nous mettre à l'abri du mauvais temps, des habits pour nous vêtir, et un morceau de pain pour vivre? Tenez, sans chercher plus loin, nous vîmes passer hier devant notre porte deux hommes, qui avoient failli périr dans une tempête, et qui avoient perdu sur leur vaisseau tout ce qu'ils possédoient. L'un des deux avoit à peine des vêtemens pour se couvrir. Il trembloit dans tous ses membres d'une grosse fièvre. L'autre avoit les pieds à demi gelés, pour avoir dormi la nuit sur la neige.

Ne suis-je pas plus heureux que ces pauvres gens, et que mille autres peut-être, qui, dans ce moment, sont balottés par les vagues, et jetés sur des rochers, ou qui languissent dans les prisons sous le poids de leurs dettes et de leur misère, ou qui vont errant dans les campagnes, sans abri pour les défendre des rigueurs de la saison? Ne pouvois-je pas me laisser entraîner à commettre de mauvaises actions, comme tant de malheureux, qui n'y ont été poussés que par le besoin, et me rendre enfin coupable de quelque crime, qui m'auroit conduit à une mort honteuse? Voyez, après cela, si je ne dois pas être reconnoissant envers le ciel de toutes ces bénédictions qu'il a répandues sur ma tête, malgré mon indignité?

Tommy, qui, jusqu'alors, avoit joui des biens de la vie, sans élever sa pensée vers l'Être suprême de qui il les avoit reçus, fut vivement frappé de la piété de cet homme vertueux. Mais, au moment où il se disposoit à lui répondre, la bonne femme, qui avoit étendu sur la table une nappe grossière, mais fort propre, et qui venoit de servir dans un plat de terre son morceau

de lard fumant, s'avança d'un air gracieux vers nos deux amis, pour les engager à faire leur repas. Ils se rendirent à cette invitation avec d'autant plus d'empressement, qu'ils n'avoient rien mangé depuis l'heure de leur dîner. C'étoit un plaisir ravissant pour leur bonne hôtesse de les voir s'escrimer à l'envi l'un de l'autre, pour faire honneur à son banquet. Pour le maître de la cabane, lorsqu'il les vit si bien occupés, il alla prendre son chapeau, et il s'achemina tout de suite vers la maison de M. Barlow, dans le dessein de lui porter des nouvelles de ses chers élèves.

Leur longue absence le tenoit, depuis une heure, dans les plus vives inquiétudes. Non content d'envoyer de tous côtés ses gens à leur rencontre, il venoit de se mettre en quête lui-même; ensorte que le pauvre homme le trouva à moitié chemin de la maison. Il s'empressa de le tranquilliser; et l'emmenant avec lui, ils arrivèrent tout justement comme Tommy Merton et son camarade achevoient d'expédier l'un des meilleurs repas qu'ils eussent fait de leur vie. Les deux petits garçons se levèrent aus-

si-tôt pour voler dans les bras de leur ami. Ils le remercièrent de son empressement, et lui firent mille excuses sur les inquiétudes qu'ils lui avoient causées. M. Barlow les embrassa avec la plus vive tendresse; et sans leur faire de reproches, il leur conseilla d'être plus prudens à l'avenir, et de ne pas pousser si loin leurs promenades. Après avoir rendu graces aux pauvres gens du bon accueil qu'ils avoient fait à ses élèves, il prit ceux-ci par la main, et ils se mirent tous trois en marche à la clarté des étoiles.

Pendant la route, M. Barlow renouvella ses conseils à nos petits étourdis, et leur peignit vivement les dangers auxquels ils s'étoient exposés. Il est arrivé, leur dit-il, à plusieurs personnes d'être surprises, dans votre situation, par une chûte de neige imprévue, de perdre leur route, et de se précipiter dans des fossés profonds, où ils ont été ensevelis par la neige, et gelés au point d'en mourir. O ciel, s'écria Tommy, quel risque nous avons couru! Mais dites-moi, je vous prie, monsieur, est-ce que la mort est toujours inévitable en pareil cas? Vous devez assez sentir, lui répondit M. Barlow,

s'il est facile d'en échapper. Il y a cependant quelques exemples de personnes qui ont passé quelques jours ensevelies sous la neige, et qui en ont été retirées vivantes. Demain je vous ferai lire une histoire remarquable à ce sujet.

Tommy, qui aimoit les histoires à la folie, remercia M. Barlow de l'espérance qu'il lui donnoit d'en apprendre bientôt une nouvelle. Il en continua plus gaîment sa marche. Mais dans un moment de silence, qui venoit de se glisser, je ne sais comment, à travers leur entretien, ayant par hasard élevé ses yeux vers le ciel, il fut frappé de la clarté brillante dont il vit étinceler tous les astres. Oh! monsieur, s'écria-t-il, voyez, je vous prie, comme les étoiles sont belles ce soir. Il me semble aussi que je n'en ai jamais tant vu de ma vie. Je défierois bien de les compter. Oui-dà? lui répondit M. Barlow. Et si je vous disois qu'on est venu à bout de compter non-seulement toutes celles que vous voyez, mais des milliers d'autres encore qui sont invisibles à vos regards?

TOMMY.

Comment cela seroit-il possible ? Elles sont répandues de tous les côtés dans une si grande confusion ! Là, voyons, par quel bout s'y prendre ? Je n'y vois ni fin, ni commencement. C'est comme si je vous proposois de compter les flocons de neige qui sont tombés ce soir, tandis que nous étions dans la forêt. M. Barlow sourit à cette comparaison ; et il dit à Tommy qu'il pensoit que son camarade seroit en état de lui rendre un meilleur compte des étoiles, quoiqu'il ne sût pas encore les nombrer toutes. Henri, ajouta-t-il, ne pourriez-vous pas nous montrer quelques constellations ?

HENRI.

Oui, monsieur, je crois m'en rappeller quelques-unes que vous avez eu la bonté de me faire connoître..

TOMMY.

Mais d'abord, monsieur, qu'est-ce qu'une constellation, je vous prie ?

M. BARLOW.

Je vais tâcher de vous le faire entendre. Ceux qui commencèrent les premiers à ob-

server les cieux, comme vous le faites maintenant, y distinguèrent certains groupes d'étoiles, remarquables par leur éclat, ou par leur proximité, et ils leur donnèrent un nom particulier, afin de pouvoir les reconnoître plus aisément eux-mêmes, ou les indiquer aux autres. Chacun de ces groupes d'étoiles ainsi réunies, est ce qu'on nomme une constellation. Venez, Henri, vous êtes un petit fermier. Vous devez connoître le *Charriot*. Ayez la bonté de nous le faire voir. Henri leva la tête; et au premier regard qu'il jeta vers les cieux: Le voilà, dit-il; et il montra du doigt vers le nord sept étoiles brillantes. Vous avez raison, c'est lui-même, répondit M. Barlow. Quatre de ces étoiles ont rappelé au peuple l'image des quatre roues d'un charriot; et les trois autres, celle d'un attelage de trois chevaux. Voilà l'origine du nom qu'ils ont donné à cette constellation. Maintenant, Tommy, regardez-là bien attentivement, et voyez ensuite si, dans tout le ciel, vous pourrez trouver sept autres étoiles qui ressemblent à celles-ci par leur position.

TOMMY.

Non, monsieur. J'ai beau regarder, je n'en vois point qui leur ressemblent.

M. BARLOW.

Vous pourrez donc les retrouver sans peine, lorsqu'il vous plaîra?

TOMMY.

Il faut essayer. Je vais en détourner mes yeux, et regarder d'un autre côté. Bon! je les ai tout-à-fait perdues. Il s'agit maintenant de les rattraper. Voyons. *(Il cherche des yeux)*. Oh, les voici. Je les tiens, je crois. N'est-ce pas là le *Charriot*, monsieur?

M. BARLOW.

Oui, c'est bien lui. En vous rappellant ces étoiles, il ne vous sera pas difficile de trouver celles qui sont dans leur voisinage, d'apprendre aussi leurs noms, et d'aller ensuite successivement de l'une à l'autre, jusqu'à ce que vous soyez bien familiarisé avec toute la surface des cieux.

TOMMY.

Voilà qui est fort amusant, je vous assure. La première fois que j'irai à la maison, je veux montrer à maman le Charriot. Je suis

sûr qu'elle ne le connoît pas plus que je ne le connoissois tout-à-l'heure. Mais passons à d'autres constellations, je vous prie. Il me tarde d'en connoître un grand nombre.

M. BARLOW.

Je le veux bien, mon ami. Tenez, regardez d'abord ces deux étoiles, qui sont comme les deux roues de derrière du Charriot. Portez ensuite doucement la vue vers le plus haut des cieux. Ne voyez-vous pas, avant d'y arriver, une étoile assez brillante, qui semble former une ligne presque droite avec les deux autres dont nous venons de parler?

TOMMY.

Oui, monsieur, je la distingue à merveille.

M. BARLOW.

C'est ce qu'on nomme l'étoile polaire. Elle ne change jamais de position; et en la regardant en face, vous êtes toujours sûr d'être tourné vers le nord.

TOMMY.

Ainsi donc, quand je suis vis-à-vis d'elle, je tourne le dos au sud?

M. BARLOW.

C'est fort bien raisonner. Je vois, d'après cela, que vous ne serez pas plus embarrassé pour trouver l'est et l'ouest.

TOMMY.

L'est, n'est-ce pas où le soleil se leve?

M. BARLOW.

Oui, mon ami, mais vous n'avez pas à présent de soleil pour vous diriger.

TOMMY.

Ah, tant pis. Me voilà tout dérouté par la nuit.

M. BARLOW.

Et vous, Henri, est-ce que vous ne pourriez pas vous passer du soleil?

HENRI.

Je crois me rappeller, monsieur, qu'en tournant le visage au nord, on a l'est à sa droite, et l'ouest à sa gauche.

M. BARLOW.

Votre mémoire vous sert à merveille. Je parierois bien que si Tommy l'avoit su une fois comme vous, il s'en seroit souvenu.

TOMMY.

Oh, j'en ai maintenant pour la vie, monsieur, je vous en réponds. Il est singulier

qu'une seule chose suffise pour vous en faire connoître trois autres. Je n'aurai plus besoin que de chercher au nord l'étoile polaire, pour trouver tout de suite l'est, l'ouest et le sud. Mais vous disiez tout à l'heure que l'étoile polaire ne change jamais de position, est-ce que les autres étoiles en changent?

M. BARLOW.

C'est une question à laquelle je veux vous apprendre à répondre vous-même. Tachez de bien retenir l'état où le ciel se trouve en ce moment. Nous verrons dans un autre si les étoiles se seront déplacées.

TOMMY.

Oh, je pourrois oublier facilement leur position. Si, pour m'en souvenir, je la marquois sur un morceau de papier?

M. BARLOW.

Et comment vous y prendre?

TOMMY.

Il ne faudroit que faire une marque pour chaque étoile du Charriot. Je placerois ces marques justement comme je vois les étoiles disposées dans les cieux. Alors je vous prierois de m'écrire leurs noms, et cela me

feroit un petit commencement de chemin pour gagner de proche en proche les autres, et parcourir de cette manière tous les cieux.

M. BARLOW.

Voilà un moyen fort bien imaginé, je vous assure. Mais vous savez qu'une feuille de papier est plate. Est-ce que les cieux vous paroissent aussi applatis?

TOMMY.

Non, monsieur, au contraire. Le ciel semble s'élever de tous côtés au-dessus de la terre, comme le dôme d'une grande église.

M. BARLOW.

Mais si vous aviez un corps d'une forme arrondie, une grosse boule par exemple, ne vous semble-t-il pas qu'elle répondroit mieux à la forme du ciel, et que vous pourriez y placer vos étoiles avec plus d'exactitude?

TOMMY.

Oui, monsieur, en effet, cela iroit beaucoup mieux. Oh, que je voudrois avoir une grosse boule blanche!

M. BARLOW.

Eh bien, je me charge de vous en procurer une telle que vous la désirez.

TOMMY.

Oh, monsieur, je vous remercie. Il me tarde de l'avoir pour vous y montrer bientôt un ciel de ma façon. Mais dites-moi, je vous prie, à quoi sert-il de connoître les étoiles? Ce n'est qu'un amusement, j'imagine?

M. BARLOW.

Quand le spectacle du ciel n'auroit pas d'autre avantage, ne seroit-ce pas toujours un grand plaisir de contempler ces astres brillans qui étincellent au-dessus de nos têtes? Nous faisons quelquefois de grandes courses pour voir défiler une longue suite de voitures, ou pour passer en revue des gens qui vont se pavaner dans les promenades avec de beaux habits. Nous allons visiter avec curiosité des appartemens décorés de beaux meubles et de belles tapisseries; et cependant qu'est-ce que tout cela, auprès de la splendeur de ces corps lumineux qui décorent la surface du firmament dans la sérénité d'une belle nuit?

TOMMY.

Oh, vous avez raison, monsieur. Ce beau sallon de mylord Wimple que tant de gens vont admirer, n'est qu'une pauvre écurie en comparaison des cieux.

M. BARLOW.

Eh bien, ce n'est rien encore. Vous apprendrez un jour quel nombre infini d'avantages l'homme a su retirer de la connoissance des étoiles. Je ne veux à présent vous en citer qu'un seul, et c'est votre ami qui vous l'apprendra. Henri, auriez-vous la complaisance de lui faire l'histoire de vos courses désastreuses pendant cette nuit où vous vous étiez égaré ?

HENRI.

Je le veux bien, monsieur. Il nous reste encore assez de chemin à faire, pour que j'aie le temps de vous les raconter avant d'arriver à la maison.

TOMMY.

Oh, voyons, voyons, je te prie.

HENRI.

Tu sauras, mon ami, que j'ai un oncle qui demeure à trois milles d'ici, au-delà de ce grand marais où nous sommes allés nous

promener quelquefois. Mon père m'envoyoit souvent en message chez lui. Un soir j'y arrivai si tard, qu'il m'étoit impossible, avec mes petites jambes, de retourner à la maison avant qu'il fût nuit. C'étoit dans le mois d'octobre. Mon oncle voulut me retenir à coucher ; mais la commission de mon père étoit pressante. Je ne me donnai pas même le temps de me reposer, et je repartis. Je ne faisois que d'entrer dans cette grande bruyère, qui est à la sortie du village, lorsque la nuit devint tout-à-coup de la plus profonde obscurité.

TOMMY.

Et tu n'eus pas de frayeur de te trouver tout seul dans un endroit si affreux?

HENRI.

Mais non. Je pensai que ce qui pouvoit m'arriver de plus fâcheux, étoit d'être obligé de passer la nuit à la belle étoile ; et lorsque le matin seroit revenu, je n'aurois pas eu besoin de m'habiller pour reprendre mon chemin. Je continuai donc de marcher. Mais à peine fus-je parvenu vers le milieu de la bruyère, qu'il s'éleva un vent épouvantable, qui, de toute sa force, me

souffloit droit au visage. Il fut bientôt suivi d'une pluie si épaisse qu'il me parut impossible d'aller plus avant. Je quittai le sentier battu, et j'allai me réfugier sous des buissons, où je me mis un peu à l'abri de la tempête, en m'étendant sur le ventre. Au bout d'une heure, la pluie cessa de tomber avec autant de violence. Je me levai, et je tâchai de retrouver mes pas; mais par malheur ils étoient trop bien perdus, et je m'égarai.

TOMMY.

Oh, que je me serois trouvé à plaindre à ta place !

HENRI.

Je marchai encore long-temps, mais je n'en fus pas plus avancé. Je n'avois pas une seule marque pour me reconnoître, attendu que la commune est si étendue et si dépourvue soit d'arbres, soit de maisons, que l'on peut y marcher des milles entiers, sans découvrir autre chose que de la bruyère, des joncs et des épines. Tantôt je me déchirois les jambes à travers les ronces, tantôt je tombois dans des marres pleines d'eau, où je me serois noyé, sans doute, si je n'a-

vois pas su nager. Harassé de fatigue, j'allai m'étendre à terre, pour y passer le reste de la nuit, lorsqu'en tournant les yeux de tous les côtés, j'aperçus, à une certaine distance, une lumière, que je pris pour la chandelle d'une lanterne que quelqu'un portoit à travers le marais.

TOMMY.

Ah, c'est bon. Voilà qui me donne pour toi quelque espérance.

Tu vas voir, répondit Henri, en souriant. J'hésitai d'abord si j'irois vers cette lumière; mais je pensai ensuite qu'un enfant comme moi ne valoit pas la peine que personne au monde cherchât à lui faire du mal; et puis il n'y avoit pas d'apparence qu'un homme qui seroit dehors pour quelque mauvais dessein s'avisât de porter une lanterne. Ensorte que je résolus d'aller hardiment vers lui pour lui demander mon chemin.

TOMMY.

Eh bien! cet homme-là eut-il la bonté de te tirer d'embarras?

HENRI.

Ecoute donc jusqu'au bout. Je commen-

çois à marcher précipitamment à sa rencontre, lorsque je vis la lumière que j'avois d'abord observée à ma droite, passer un peu à ma gauche, et venir ensuite directement vers moi. Cela me parut assez étrange. Cependant je continuai toujours ma poursuite; et précisément, lorsque je me flattois de la joindre, je tombai jusqu'aux oreilles dans un trou plein de boue.

TOMMY.

Voilà une chûte qui vient bien à contretemps.

HENRI.

Je m'en tirai tant bien que mal, et je me crus encore fort heureux de me trouver du même côté que la lumière. Je me remis de plus belle à la suivre, mais avec aussi peu de succès qu'auparavant. J'avois déjà fait plus de quatre milles à travers la commune, et je ne savois pas plus où j'etois, que si j'eusse été transporté dans un pays inconnu. Je n'avois point d'espérance de retrouver mon chemin, à moins d'atteindre la lanterne; et quoique je ne pusse pas concevoir que la personne qui la portoit se doutât que je fusse si près d'elle, elle paroissoit manœuvrer

comme si elle eût été déterminée à m'éviter. Quoiqu'il en soit, je me décidai à faire une dernière tentative. C'est pourquoi je courus de toutes mes forces, en criant à la personne que je croyois devant moi, pour la prier d'arrêter.

TOMMY.

Enfin, s'arrêta-t-elle?

HENRI.

Tant s'en faut. La lumière que j'avois vu se mouvoir jusqu'alors assez lentement se mit à s'agiter comme une désespérée, et à s'enfuir en dansant devant moi; en sorte qu'au lieu de l'atteindre, je m'en vis bientôt plus loin que jamais. Par malheur, je trouvai encore un autre fossé bourbeux, que j'eus toutes les peines du monde à traverser. Frappé de surprise en arrivant sur l'autre bord, et ne concevant pas qu'aucune créature humaine eût pu passer aussi légèrement sur un fossé plein d'eau, je résolus de ne pas suivre plus long-temps la lumière. J'étois couvert de boue sur mes habits, trempé de sueur au-dessous, épuisé de fatigue, et tourmenté par l'inquiétude où je pensois que mon père devoit être sur mon

compte : je m'arrêtai un moment pour reprendre haleine. Les nuages s'étoient un peu éclarcis. La lune et les étoiles jetoient une foible lueur. Je regardai autour de moi, et je ne découvris qu'une campagne déserte, sans aucun arbre pour me mettre à l'abri. Je prêtai l'oreille, dans l'espoir d'entendre la sonnette de quelques troupeaux, ou les aboiemens de quelques chiens. Je n'entendis que les sifflemens aigus du vent, dont le souffle étoit si perçant et si froid qu'il me geloit jusqu'au cœur. Dans cette situation déplorable, je réfléchis un moment sur le parti que j'avois à prendre. En levant les yeux par hasard vers le ciel, le prémier objet qui me frappa fut cette même constellation du Charriot. Au-dessus, je distinguai l'étoile polaire, qui étinceloit de tous ses feux. Il me vint aussi-tôt une pensée dans l'esprit. Je me souvins qu'en marchant dans la route qui conduisoit à la maison de mon oncle, j'avois toujours observé cette étoile directement en face devant moi. C'est pourquoi j'imaginai qu'en lui tournant exactement le dos, et en avançant dans cette direction, elle me conduiroit vers la maison de

mon père. Je n'eus pas plutôt fait ce petit raisonnement que j'en suivis la conséquence. Persuadé maintenant que j'avois pour me diriger un meilleur guide que cette maudite lanterne, j'oubliai ma fatigue, et je me mis à courir aussi lestement que si je n'eusse fait que de commencer à me mettre en marche. Je ne fus point trompé dans mon calcul; car quoiqu'il me fut impossible de trouver des chemins frayés, cependant, en prenant le plus grand soin d'aller toujours dans la même ligne, je me tenois sûr de ne pas me fourvoyer. La lune me fournit assez de lumière pour éviter les fossés et les trous que l'on trouve à chaque pas dans ce sauvage marais. Après y avoir marché environ trois milles, j'entendis aboyer un chien, ce qui me donna une nouvelle vigueur. Un peu plus loin, je trouvai le bout de la commune et des barrières que je reconnus; ensorte qu'il ne me fut pas alors difficile d'enfiler tout droit mon chemin vers la maison, après avoir presque désespéré de la retrouver.

TOMMY.

Je vois à présent combien la connoissance de l'étoile polaire te fut d'un grand

secours. Me voilà décidé à lier connoissance avec toutes les étoiles du ciel. Mais as-tu jamais su ce que c'étoit que cette lumière qui dansoit devant toi d'une manière si étrange?

HENRI.

Lorsque j'eus raconté l'aventure à mon père, il me dit que c'étoit ce que l'on appelle *Jacques à la lanterne*, ou *des feux follets*. M. Barlow, depuis ce temps, a bien voulu m'apprendre que, malgré leur air brillant, ce ne sont que des vapeurs qui s'élèvent de la terre dans les endroits humides et marécageux, et que je n'étois pas la première personne qui les avoit prises pour des lanternes, et qu'elles avoient conduite au fond de quelque fossé.

A l'instant même où Henri venoit d'achever son histoire, ils arrivèrent à la maison de M. Barlow. Après avoir passé quelque temps à se reposer et à s'entretenir des événemens de la soirée, les petits garçons montèrent dans leur chambre pour se mettre au lit. M. Barlow, assis au coin de son feu, s'occupoit, depuis une demi-heure, à lire les papiers publics, lorsqu'à sa grande sur-

prise, il vit Tommy sans habits et tout hors d'haleine, qui se précipita dans la chambre en criant : Oh! monsieur, venez, venez; je viens de le voir. Il marche, il marche. Qui est-ce qui marche, lui dit M. Barlow? — C'est le charriot qui s'en va. — Quel charriot? — Celui des étoiles. Avant de me coucher, il m'est venu dans l'esprit d'aller à travers la vitre regarder le firmament. Toutes les sept étoiles ont fait un grand chemin, je vous en réponds. Elles sont montées presqu'au sommet du ciel. Effectivement, dit M. Barlow, en regardant par la fenêtre. Mais il ne falloit pas venir m'en avertir comme un fou. Les philosophes sont un peu plus graves. C'en est assez pour aujourd'hui. Une autre fois nous reprendrons cette matière.

Le lendemain au matin, Tommy n'eut rien de plus pressé que de rappeller à M. Barlow l'histoire qu'il lui avoit promise de ces pauvres malheureux ensevelis sous la neige. M. Barlow lui donna le livre où elle étoit rapportée. Mais d'abord, lui dit-il, il est nécessaire de vous donner quelques explications sur cet accident. Le pays où il est arrivé, est plein de rochers et de mon-

tagnes si élevées, que la neige dont leurs sommets sont couverts n'y fond jamais. — Jamais, dit Tommy ? Quoi, monsieur, pas même dans l'été! — Non, mon ami, pas même dans l'été. Les vallées qui séparent ces montagnes, sont habitées par un peuple actif et industrieux. Après avoir travaillé tout l'été et une partie de l'automne, il se renferme, à l'approche de l'hiver, dans ses cabanes, dont il a su se rendre le séjour agréable par toutes sortes de commodités. Les chemins, dans cette saison, deviennent absolument impraticables. La neige et la glace forment la seule perspective de la contrée. Au printemps, lorsque l'air commence à s'échauffer, la surface de la neige fond sur la pente des montagnes, et forme des torrens qui se précipitent avec une fureur que rien ne peut arrêter. De-là, il arrive fréquemment qu'ils entraînent des masses de neige si prodigieuses qu'elles vont ensevelir dans leur chûte les bestiaux, les maisons, et même des villages entiers.

(1) C'est dans le voisinage de ces mon-

(1) Ce morceau est tiré du journal étranger, octobre 1757.

tagnes, nommées les Alpes, que, le 19 mars 1755, un hameau fut entièrement renversé par l'éboulement de deux énormes masses de neige, qui roulèrent de la montagne voisine.

Tous les habitans étoient alors dans leurs maisons, à la réserve du nommé Joseph Rochia, homme âgé de cinquante ans, et de son fils âgé de quinze, qui étoient auparavant sur le toît de leur maison, pour débarrasser la neige qui s'y étoit amassée, et qui étoit tombée trois jours de suite sans interruption. Un prêtre, qui se rendoit à l'église, les ayant rencontrés hors de chez eux, les avertit qu'il venoit de voir tomber un grand monceau de neige fort près de leur maison. Rochia se crut perdu; et, persuadé qu'il alloit en tomber beaucoup davantage, il prit la fuite avec son fils, sans même s'embarrasser où il alloit. A peine avoit-il fait trente ou quarante pas, que son fils tomba, ce qui lui fit tourner la tête; il courut pour le relever, et vit alors qu'une montagne de neige venoit d'ensevelir toutes les maisons du village. La douleur qu'il ressentit, en considérant qu'il perdoit sa femme, sa sœur,

deux de ses enfans et tous ses effets, le fit tomber sans connoissance ; mais, ayant recouvré ses sens, il se sauva avec son fils chez un ami qui les reçut.

Vingt-deux personnes furent enterrées sous cette montagne de neige, qui avoit soixante pieds de haut. Plusieurs habitans du voisinage y accoururent, pour voir s'il y auroit moyen de sauver quelqu'un ; mais on perdit bientôt l'espérance de pouvoir donner le moindre secours à ces malheureux.

Cinq jours après, Rochia, revenu de sa première frayeur, et se trouvant en état de travailler, voulut encore, aidé de son fils et de deux de ses beaux-frères, faire de nouvelles tentatives. Il fit quelques ouvertures dans la neige, sans pouvoir retrouver sa maison, ni son écurie. Le mois d'avril ayant été fort chaud, la neige commença à fondre, de sorte que le pauvre Rochia se remit encore à travailler, dans l'espérance de retirer ses effets, et de donner la sépulture à sa famille. Il ouvrit la neige, et y jeta de la terre ; ce qui aida à la faire fondre. Depuis le vingt-quatre avril, la neige dimi-

nuoit à vue d'œil. Rochia, dont les espérances redoubloient, rompit avec une barre de fer la glace qui étoit épaisse de six pieds. Il y enfonça une grande perche, et crut sentir les maisons ; mais la nuit étant venue, il remit le reste de son travail au lendemain.

Cette même nuit, son beau-frère, qui demeuroit à Demont, rêva que sa sœur étoit en vie, et qu'elle lui demandoit du secours (1). Frappé de ce songe, il se leva de grand matin, le 25 avril, et vint le raconter à son frère. Ils se joignirent aussi-tôt pour travailler, et découvrirent enfin la maison. N'y trouvant point de corps morts, ils cherchèrent l'étable, qui en étoit éloignée de deux cent quarante pas. A peine y furent-ils arrivés, qu'ils entendirent ces cris : Assistez-moi, mon cher frère. Elle n'appeloit que son frère, parce qu'elle croyoit son mari péri sous la neige. Enfin,

(1) Quoique ce rêve ait été réalisé, on juge bien que cela n'entraine aucune preuve en faveur des songes. Rien de plus naturel qu'un frère fortement occupé de la perte de sa sœur, fasse un tel rêve.

ils parvinrent à tirer de son tombeau cette famille infortunée. La sœur dit à son frère d'une voix agonisante : J'ai toujours mis ma confiance en Dieu, et ensuite en vous, persuadée que vous ne m'abandonneriez pas. Cette femme avoit alors quarante-cinq ans, sa sœur trente-cinq, et sa fille treize. On pense bien qu'elles n'avoient pas la force de marcher, et qu'il fallut les porter. Elles ressembloient à des ombres. On les mit sur le champ au lit. On leur donna pour toute nourriture du gruau de seigle et du beurre. Quelques jours après, le gouverneur de Demont vint les voir. La mère ne pouvoit se tenir debout, ni faire usage de ses pieds soit à cause du froid qu'elle avoit souffert, soit à cause de la posture incommode où elle avoit été si long-temps. Sa sœur, dont on avoit baigné les jambes dans du vin chaud, marchoit un peu, quoiqu'avec peine. Sa fille étoit entièrement rétablie.

Le gouverneur les ayant questionnées sur tout ce qui leur étoit arrivé pendant leur sépulture; voici les particularités qu'elles lui racontèrent.

Le dix-neuf mars, au matin, ces trois

personnes étoient dans l'étable. Il y avoit de plus un fils de Rochia, âgé de six ans. L'étable renfermoit aussi un âne, cinq ou six volailles, et six chèvres, dont une avoit mis bas, la veille, deux petits chevreaux morts-nés. La famille étoit venue à l'étable pour porter du gruau de seigle à cette chèvre, et s'y tenoit à l'abri dans un coin pour se garantir du froid, en attendant que l'on sonnât le service. La femme, étant sortie de l'étable pour allumer du feu dans la maison, aperçut une masse de neige, venant du côté de l'est. Aussi-tôt elle revint sur ses pas, rentra dans l'étable, en ferma la porte, et dit à sa sœur ce qu'elle venoit de voir. En moins de trois minutes, elles entendirent craquer le toît de l'étable, dont une partie s'affaissoit. En conséquence, elles s'avisèrent de se mettre dans le ratelier, qui, étant soutenu par un bon pilier, résista à l'effort de la neige. Elles voulurent attacher l'âne à la mangeoire: l'animal, à force de se débattre et de ruer, se détacha. Il renversa le gruau que l'on avoit apporté pour la chèvre; mais le vaisseau dans lequel il étoit leur fut fort utile, pour y faire fondre

la neige qui leur servoit de boisson. On tint conseil pour savoir ce qu'il y avoit à faire, et pour examiner ce qu'on avoit de vivres. La belle-sœur de Rochia trouva dans sa poche quinze châtaignes. Les enfans dirent qu'ils avoient déjeûné, et qu'ils n'avoient besoin de rien le reste du jour. On se ressouvint qu'il y avoit dans un coin de l'étable vingt ou trente pains; ce ne fut qu'un surcroît de regret pour ces pauvres femmes, que la neige empêchoit d'y atteindre. Elles appelèrent à leur secours le plus haut qu'elles purent, et ne furent entendues de personne. La femme et sa sœur mangèrent chacune deux châtaignes, et burent de la neige fondue. L'âne continuoit à se débattre, et les chèvres bêloient beaucoup; mais on ne les entendit bientôt plus. Il s'en sauva cependant deux, qui étoient près de la mangeoire. L'une à elle fournissoit du lait, et c'est ce qui leur sauva la vie à tous. L'autre étoit pleine; c'est de quoi les femmes s'aperçurent; et sur leur calcul, elles jugèrent qu'elle mettroit bas vers le milieu d'avril.

Toute cette famille ne vit pas un seul rayon de lumière, dans tout le temps qu'elle

fut sous la neige. Pendant environ vingt jours, elles eurent quelques notions du jour et de la nuit : du moins elles en jugeoient par le cri des volailles, qui leur servoit à marquer le point du jour. Les volailles étant mortes au bout de ce temps, elles furent privées de cette consolation.

Le second jour, ne pouvant résister à la faim, on mangea le reste des châtaignes, et on but tout le lait que fournit la chèvre, et qui les premiers jours se montoit à environ deux livres. Après quoi, la mesure en diminua par degrés. Dès le troisième jour, les femmes, privées de toute provision, sentirent de quelle importance il étoit pour elles de nourrir les chèvres. Par bonheur, il y avoit au-dessus de la mangeoire un petit grenier à foin. Elles en tirèrent tout ce qu'elles purent y atteindre ; et quand cela ne leur fut plus possible, elles firent monter les chèvres sur leurs épaules ; ce fut ainsi qu'elles se procurèrent ce foin.

Le sixième jour, le petit garçon commença à se plaindre de maux d'estomac. Sa maladie dura six jours, au bout desquels il pria sa mère, qui l'avoit toujours tenu sur

ses genoux, de le coucher tout du long de la mangeoire, ce qu'elle fit. A peine y fut-il, qu'elle s'aperçut qu'il étoit froid, et il expira en s'écriant : Oh, mon père dans la neige! oh, mon père! mon père! Il n'arriva point d'autre accident pendant plusieurs jours. Un événement très-considérable fut la délivrance de la chèvre; ce qui leur apprit qu'elles étoient au milieu du mois d'avril. Par-là leur provision redoubla encore. Cette précieuse chèvre venoit à elles quand on l'appeloit, et elle léchoit avec affection ses chères maîtresses, qui la chérissent encore particulièrement.

Pendant tout ce temps, elles souffrirent peu la faim. Après les cinq ou six premiers jours, leurs plus grandes peines étoient la froideur de la neige fondue qui tomboit sur elles, la puanteur des corps de l'âne, des chèvres et des volailles, la vermine qui les assaillit, et sur-tout la posture gênante dans laquelle elles furent obligées de rester; car le lieu où elles étoient enterrées n'avoit que douze pieds de long, huit de large, et cinq de haut; et la mangeoire dans laquelle elles étoient accroupies contre le mur,

n'avoit que trois pieds quatre pouces de large.

La mère assura n'avoir jamais dormi pendant tout ce temps. Sa sœur et sa fille dirent avoir dormi comme à leur ordinaire.

Depuis qu'elles furent exhumées, leur appétit fut long-temps à revenir. Le peu qu'elles mangeoient, à l'exception des bouillons et du gruau, leur restoit sur l'estomac. L'usage modéré du vin étoit l'aliment dont elles se trouvoient le mieux.

TOMMY.

Oh, monsieur, s'écria Tommy, lorsque l'histoire fut achevée, quel vilain pays cela doit être! Quoi, se voir exposé tous les jours à être enseveli sous la neige! Je suis étonné qu'il se trouve des gens assez fous pour demeurer dans le voisinage de ces montagnes.

M. BARLOW.

Leurs habitans ont une opinion bien différente de la vôtre. Ils préfèrent leur patrie à tous les pays de l'univers. Ils sont ordinairement grands voyageurs; et la plûpart vont exercer toutes sortes de professions dans les divers états de l'Europe. Mais leur plus vif desir est de retourner, avant leur

mort, vers ces montagnes chéries, où ils ont reçu le jour, et où ils ont passé leur enfance.

TOMMY.

Comment cela est-il possible? J'ai souvent entendu à la maison de jeunes dames et de jeunes demoiselles, lorsqu'elles parloient des endroits où elles aimeroient à vivre, dire hautement qu'elles haïssoient la campagne, quoiqu'elles y fussent nées, et qu'elles y eussent encore leur famille. A les en croire, il étoit impossible de vivre ailleurs que dans les grandes villes; et il n'y avoit que des gens abrutis et sauvages qui pussent aimer la vie des champs.

M. BARLOW.

Vous voyez cependant qu'il y a une infinité de personnes sensées, qui, loin de se dégoûter de ce séjour, n'ont jamais eu le desir d'en changer. Qu'en dites-vous, Henri? Seriez-vous content de quitter la campagne pour aller vivre dans quelque grande ville?

HENRI.

Non, en vérité, monsieur, que le ciel m'en préserve! Il me faudroit renoncer à

tout ce que j'aime dans le monde. Quoi ! me séparer de mon père et de ma mère, qui ont eu tant de soins et de tendresse pour moi, et de vous aussi, monsieur, qui avez voulu prendre tant de peine à m'instruire ! Ah, je suis bien sûr que je ne trouverai nulle autre part d'aussi bons amis, aussi long-temps que je vive. Et quel est celui qui souhaiteroit de vivre, sans avoir de bons amis ? Non, non, il n'y a pas un buisson dans la ferme de mon père, que je n'aime mieux que toutes les villes dont j'aie entendu parler.

TOMMY.

Mais en as-tu jamais vu ?

HENRI.

Oui sûrement. Ne suis-je pas allé une fois à Exeter ? Comment peut-on se plaire dans ce triste séjour ? Les maisons sont si élevées, qu'on les croiroit bâties l'une sur l'autre, comme notre colombier sur notre écurie. Il y a de petits passages étroits, habités par les pauvres, qui sont bordés de maisons si serrées entre elles, que le jour semble avoir de la peine à y descendre ; et tout cela a un air si sale, si dégoûtant et si mal-sain, que

mon cœur se soulevoit, seulement d'y jeter les yeux. En me promenant le long des plus belles rues, je m'amusois à regarder dans les boutiques. Que penses-tu que j'y vis ?

TOMMY.

Et quoi donc ?

HENRI.

De grands fainéans aussi robustes que nos valets de charrue ; qui, la tête bien poudrée, s'occupoient à nouer des rubans, et à faire des bonnets pour les femmes. Cela me parut si drôle, que je ne pus m'empêcher d'éclater de rire. Le soir, la dame chez qui je logeois, me mena dans une grande salle, où il y avoit, je crois, autant de chandelles allumées, que nous vîmes hier d'étoiles dans le ciel. Il sembloit qu'on le fit exprès pour vous ôter la vue, sous le prétexte de vous éclairer. Il y avoit un grand nombre de beaux messieurs et de belles dames, qui, pour danser, s'étoient chargés de riches habits, comme si l'on n'étoit pas cent fois plus leste avec de simples vêtemens. Tandis qu'ils se trémoussoient comme des maniaques, pour avoir l'air de se donner du plaisir, il y avoit à la porte de la

salle une foule de femmes et d'enfans couverts de haillons, qui grelottoient de froid, et qui demandoient un morceau de pain d'une voix suppliante ; mais personne ne leur en donnoit, et ne sembloit même les apercevoir ; ce qui me fit penser qu'il auroit bien mieux valu que ces beaux messieurs et ces belles dames n'eussent pas tant de lumières pour les éblouir, et des habits si riches pour les écraser, et que les pauvres eussent au moins de quoi se nourrir, et se défendre de la rigueur du froid.

TOMMY.

Il faut bien que les gentilshommes soient mieux vêtus que les gens du peuple.

HENRI.

A la bonne heure, pourvu que cela ne les rende pas insolens. Mais ils ne manquent guère de le devenir ; et je suis assez bien payé pour le croire.

TOMMY.

Comment donc, s'il te plaît?

HENRI.

Oh, je vais te le dire, puisque tu me le demandes. J'étois encore à Exeter, et je me promenois tout seul dans les rues. Je vis ve-

nir à moi deux enfans superbement vêtus, et qui avoient un air aussi fier que tu l'avois lorsque tu vins ici. Je me détournai un peu de mon chemin pour les laisser passer : car mon père m'a instruit à marquer certains égards pour ceux qui sont au-dessus de nous. Mes deux petits insolens trouvèrent sans doute que ce n'en étoit pas assez. Quoiqu'ils eussent de la place de reste, ils me donnèrent en passant une si violente secousse que j'allai tomber dans le ruisseau, où je me crottai de la tête aux pieds.

TOMMY.

Et ils ne te demandèrent pas pardon de l'accident ?

HENRI.

Oh, il n'y avoit pas d'accident, ils l'avoient bien fait tout exprès : car, en me voyant tomber, ils poussèrent de grands éclats de rire, et m'appellèrent petit lourdaut. Sur quoi je leur répondis que si j'étois un petit lourdaut, ce n'étoit pas à eux à me le dire, et que je ne souffrirois pas que l'on m'insultât. Ils vinrent à moi, croyant me faire peur. Je les attendis. L'un d'eux osa me donner un coup sur la figure. Il ne m'en

fallut pas davantage. Je me jetai sur eux, et nous commençâmes tous les trois à nous pelotter.

TOMMY.

Comment donc! ils se mirent tous les deux contre toi? C'étoit bien lâche.

HENRI.

Cela ne m'embarrassoit guère. J'étois en état de leur tenir tête; et je leur en avois même donné des preuves assez frappantes, lorsqu'il survint un grand gaillard, qui paroissoit être leur domestique, et qui se mit en devoir de tomber sur moi. Par bonheur, il passoit en même-temps un homme de la campagne, d'une taille haute et vigoureuse, qui dit au domestique qu'il l'assommeroit s'il faisoit un seul mouvement. Il ajouta qu'il avoit été témoin de la querelle, que je n'avois aucun tort; qu'il falloit me laisser démêler ma fusée, et que je m'en acquittois assez bien pour ne me pas déranger. En conséquence, je continuai de gourmer mes deux champions, jusqu'à ce qu'ils demandassent eux-mêmes à finir le combat: car, quoiqu'ils fussent si querelleurs, ils ne savoient guère se battre. Ainsi je les laissai al-

ler tout honteux, en leur conseillant de ne plus s'attaquer à l'avenir à de pauvres enfans, qui ne faisoient rien pour les offenser.

TOMMY.

Et tu n'en entendis plus parler?

HENRI.

Non, du tout. Je revins à la maison le lendemain; et je ne fus jamais si content. Lorsque j'arrivai au sommet de cette haute colline, d'où l'on découvre la maison de mon père, je me mis à pleurer de joie. La campagne avoit un air si riant, les oiseaux sur les arbres, et les troupeaux dans les prairies, paroissoient si heureux, que cela me rendoit heureux moi-même. A chaque pas que je faisois, je trouvois des hommes ou des femmes de ma connoissance, ou de petits garçons avec qui j'étois accoutumé de jouer. Ah, voici Henri de retour, disoit l'un. Comment te portes-tu? me disoit l'autre. Celui-ci, d'un air amical, me tendoit la main; celui-là se jetoit tendrement à mon cou. D'aussi loin qu'il me vit, notre grand chien vint me poser les pattes sur les épaules pour me lécher. Il n'y eut pas même jus-

qu'à nos vaches, lorsque je les allai caresser, qui ne parussent bien aises de ce que j'étois revenu.

M. BARLOW.

Vous voyez, Tommy, par ce récit, qu'on peut aimer la campagne, et y être heureux. Quant à ces belles dames, dont vous me parliez tout-à-l'heure, ce qu'il y a de plus vrai dans ce qu'elles disent, c'est qu'en aucun endroit elles ne sauroient vivre contentes. Comme elles n'ont appris ni à cultiver leur esprit, ni à s'occuper d'un travail utile, il ne leur reste à chercher le bonheur que dans la parure et dans l'oisiveté. Elevées avec trop de délicatesse pour supporter le moindre exercice, le seul changement de saison suffit pour déranger leur triste santé. Avec de pareilles dispositions, il n'est pas étonnant qu'elles se déplaisent à la campagne, où elles ne trouvent ni occupation ni amusement. Elles ne souhaitent d'être à la ville, que pour y trouver d'autres personnes aussi frivoles et aussi désœuvrées qu'elles-mêmes, et y consumer leur temps en de vains entretiens sur les objets les plus futiles.

TOMMY.

Oh, vous avez bien raison, monsieur, je fis cette observation l'autre jour au château. Il venoit de nous arriver quelques dames de Londres. Elles passèrent des heures entières à nous entretenir de la manière de se coëffer et de s'habiller, et d'une grande assemblée, appellée le Ranelagh, où elles alloient pour rencontrer leurs amis.

M. BARLOW.

Je crois, par exemple, que Henri n'ira jamais en cet endroit pour y chercher les siens.

HENRI.

Non, en vérité, monsieur. Je ne sais ce que c'est que le Ranelagh; mais tous les amis que j'ai au monde sont dans notre maison et dans la vôtre. Lorsque je suis assis près du feu dans une soirée d'hiver, et que je lis quelque chose à mon père, à ma mère et à mes sœurs, comme je le fais quelquefois, ou que je m'entretiens ici avec vous et avec Tommy, sur des sujets instructifs, je n'ai point à desirer d'autres amis ou d'autres conversations. Mais dites-moi, je vous prie, ce que c'est que le Ranelagh?

M. BARLOW.

C'est une grande salle ronde, où, pendant un certain temps de l'année, un grand nombre de personnes se rendent en voiture, pour s'y promener pendant quelques heures.

HENRI.

Mais, monsieur, Tommy vient de nous dire que ces dames alloient en cet endroit pour y rencontrer leurs amis? Est-ce qu'elles ne cherchent à les voir que dans une grande foule?

M. Barlow sourit à cette question. Il est vrai, répondit-il, que le lieu de l'assemblée est ordinairement si plein, qu'il n'y a guère moyen d'y lier une conversation bien suivie. Les gens ne s'y promenent qu'à la file l'un de l'autre; et ils sont obligés d'y tourner continuellement en cercle, à peu près comme les chevaux dans un moulin. Lorsque des personnes qui se connoissent, viennent à bout de se rencontrer, elles ont à peine le temps de se sourire, et de se faire un salut. Elles se perdent aussi-tôt de vue dans la foule qui les emporte. Quant à ses meilleurs amis que l'on rencontre, on rou-

giroit de les remarquer, à moins qu'ils ne soient habillés à la mode, et avec un certain éclat.

HENRI.

Voilà qui me paroît bien extraordinaire. Qu'est-ce donc, monsieur, que l'habit d'un homme, pour avoir rien à démêler avec l'amitié ? Est-ce que je vous en aimerois davantage, si vous portiez les plus beaux habits du monde ? Est-ce que j'en respecterois davantage mon père, s'il avoit un habit brodé, comme le chevalier Tayaut ? Au contraire, lorsque je vois des gens si richement vêtus, je ne puis m'empêcher de penser à l'histoire que vous m'avez une fois racontée, d'Agésilas, roi de Sparte.

TOMMY.

Oh, quelle est cette histoire, monsieur, je vous prie ?

M. BARLOW.

Vous l'entendrez demain. Vous avez assez lu et assez conversé pour aujourd'hui. Il est temps que vous alliez prendre un peu de récréation.

Les petits garçons coururent aussi-tôt dans le jardin, pour reprendre un travail

dont ils s'occupoient depuis plusieurs jours. C'étoit de faire une boule de neige „d'une énorme grosseur. Ils avoient commencé par en faire d'abord une petite pelotte. Ils l'avoient ensuite fait rouler en tout sens, jusqu'à ce qu'en amassant continuellement de nouvelle matière, avec celle qu'ils y ajoutèrent de leurs mains, elle fût devenue si grosse, qu'ils étoient incapables de la faire rouler plus loin. Tommy conclut que leur entreprise devoit en rester là, puisqu'il ne leur étoit plus possible de remuer cette masse énorme. Oh, s'il ne tient qu'à cela, répondit Henri, je sais bien un moyen de la faire mouvoir. Il courut aussi-tôt chercher deux gros bâtons, d'environ cinq pieds de longueur; et en ayant donné un à son camarade, il garda l'autre pour lui. Il dit ensuite à Tommy de mettre son bâton entre la terre et la boule, ce qu'il fit également de son côté; et en relevant en l'air l'autre bout de leurs bâtons, ils firent rouler la boule avec la plus grande facilité. Tommy fut extrêmement satisfait de cet expédient, et il dit à Henri: D'où cela peut-il donc provenir? Nous ne sommes pas à présent plus forts

que nous ne l'étions tout-à-l'heure ; et cependant nous voilà en état de faire rouler, sans beaucoup de peine, cette grosse masse que nous ne pouvions pas seulement ébranler auparavant. Il est vrai, répondit Henri; mais ce n'est pas à nous qu'en appartient la gloire, c'est à nos bâtons. C'est par ce moyen que les bucherons remuent de grosses pièces d'arbres, qu'il faudroit autrement laisser dans les forêts. C'est une chose bien étonnante, reprit Tommy. Je n'aurois jamais imaginé que des bâtons eussent donné tant de force à nos bras. Mais, voyons. Faisons encore avancer notre boule. Soit, repartit Henri: allons, un grand coup de vigueur. En disant ces mots, ils soulevèrent tous les deux leurs bâtons avec tant de violence, qu'ils les firent rompre au milieu. Il n'y a pas grand mal, dit Tommy. Les bouts sont encore assez bons pour nous servir. Ils voulurent en même temps faire usage de ceux qui étoient restés entre leurs mains; mais, à la grande surprise de Tommy, il ne leur fut pas possible de donner à la boule le moindre mouvement. Eh bien, dit-il, qu'est-ce donc? Est-ce qu'il n'y au-

roît que de longs bâtons qui pussent nous servir ? Vraiment oui, répondit Henri. J'aurois pû te le dire avant d'en faire l'essai; mais j'ai voulu te le faire éprouver par toi-même. Plus ce bâton sera long, pourvu qu'il soit assez fort, et plus il sera facile de remuer la boule. Je t'avoue, repartit Tommy, que cela me paroît bien extraordinaire; mais je vois là-bas quelques bûcherons à l'ouvrage: allons les prier de nous couper des bâtons plus longs encore que les premiers, pour en faire l'épreuve. Ils y allèrent en effet; mais en arrivant, il se présenta un nouveau sujet de surprise à Tommy.

Il y avoit une racine de chêne si grosse et si pesante, que le meilleur cheval auroit eu de la peine à la traîner. Elle étoit en même-temps si dure et si noueuse, que la cognée ne pouvoit y mordre. Deux vieux bûcherons dirent aux enfans qu'ils seroient obligés de la mettre en pièces, pour l'emporter en détail. Tommy, croyant leurs forces trop au-dessous de cette entreprise, ne put s'empêcher de les prendre en pitié, et de dire tout haut, que certainement M.

Barlow n'étoit pas instruit de ce qu'ils vouloient faire ; et que s'il le savoit, il étoit trop bon pour ne pas empêcher de pauvres vieillards de s'épuiser de fatigues sur une besogne dont ils ne sauroient venir à bout. Le crois-tu ainsi, lui répondit Henri ? Et que dirois-tu donc, si tu me voyois, moi, tout foible que je suis, faire cette opération qui t'étonne, avec le secours de l'un de ces braves gens ? Il prit alors un gros maillet de bois, et se mit à battre de toutes ses forces la grosse souche, sans y faire impression. Tommy, qui, pour cette fois, imagina que son ami alloit se prendre dans sa fanfaronade, se mit à sourire, en pliant les épaules, et dit à Henri qu'il briseroit plutôt cent maillets, que d'enlever un seul éclat de la souche. A la bonne heure, répliqua Henri. Eh bien, essayons un autre moyen. Il posa son maillet, et prit un petit morceau de fer grossier, d'environ six pouces de long, que Tommy n'avoit pas encore observé, parce qu'il étoit parmi des morceaux de bois, répandus à terre. Ce fer avoit environ deux pouces d'épaisseur à l'un de ses bouts ; et il alloit toujours en s'amin-

cissant par degrés, jusqu'à l'autre bout, qui étoit tranchant, comme la lame d'un couteau. Henri le ficha par le tranchant dans la souche, et tâcha de l'enfoncer un peu par de petits coups, jusqu'à ce qu'il fût bien affermi. Alors un des deux vieux bûcherons et lui le frappèrent alternativement à grands coups de maillet, jusqu'à ce que la racine eût commencé à se fendre en craquant, et que peu-à-peu le fer se fût totalement enfoncé dans le bois. Tiens, vois-tu, dit Henri? Ce premier morceau de fer a commencé très heureusement la besogne; deux ou trois autres vont la finir. Il prit alors un second morceau de fer de la même forme que le premier, seulement un peu plus gros; et, le posant dans la fente que le premier avoit faite, il se mit à le frapper, avec le secours de son compagnon, jusqu'à ce qu'il se fût aussi totalement enfoncé dans la souche, qui éclata de nouveau, et laissa voir, dans toute sa profondeur, une grande crevasse. Il prit encore un troisième morceau de fer, qu'il enfonça de même. Enfin, cette grosse masse de bois se partagea en deux moitiés à-peu-près égales. Eh bien,

nous portons toujours à nous deux le même poids qu'auparavant, et toujours de la même manière. La manière n'est pas entièrement la même, dit M. Barlow; car, si vous y prenez garde, la souche est à une plus grande distance de votre épaule, que de celle de Henri; au moyen de quoi, il porte maintenant plus que vous, autant que vous portiez plus que lui tout-à-l'heure. Cela est vraiment extraordinaire, dit Tommy. Je vois tous les jours combien il y a de choses que j'ignorois, et qui sont aussi inconnues à maman et à toutes ces belles dames qui viennent à la maison. Fort bien, répondit M. Barlow: mais si vous avez acquis déjà tant de connoissances utiles, que ne devez-vous pas espérer de savoir dans quelques années de plus? Lorsqu'ils furent rentrés à la maison, M. Barlow fit voir à Tommy un bâton de quatre pieds de longueur, avec un plateau suspendu à chaque bout. Tenez, lui dit-il, je vais placer ce bâton sur le dossier d'une chaise, ensorte qu'il y porte exactement au juste point de son milieu. Vous voyez que les deux plateaux sont dans un parfait équilibre l'un avec l'autre. Ainsi,

j'aurai beau mettre différens poids dans chacun, pourvu que ces poids soient égaux de l'un et de l'autre côté, les plateaux se balanceront toujours. Maintenant, au lieu de faire porter le bâton sur le juste point de son milieu, faisons le porter sur un autre point, et voyons ce qui en arrivera.

M. Barlow posa le bâton de telle manière, qu'en appuyant toujours sur le dossier de la chaise, il y en eût trois pieds d'un côté, et un pied seulement de l'autre. Le côté qui étoit le plus long, descendit aussitôt vers la terre. Oh, je m'en doutois, s'écria Tommy. Jamais les plateaux ne resteront en équilibre tant que le bâton ne portera pas sur le juste point de son milieu. Voyons, dit M. Barlow, s'il n'y auroit pas moyen de faire ce que vous jugez impossible. Il ramassa aussi-tôt le bâton, et le remit au même point où il étoit avant sa chûte. Seulement il plaça dans le plateau un poids d'une livre du côté où le bâton avoit trois pieds de longueur au-delà du point d'appui, et un poids de trois livres du côté où le bâton n'avoit qu'un pied de longueur au-delà de ce point; au grand étonnement de Tom-

my, les deux plateaux se trouvèrent en équilibre, comme si le bâton eût porté sur le point juste de son milieu, avec un poids égal dans chaque plateau.

Vous voyez, reprit alors M. Barlow, par toutes les petites expériences que vous avez faites aujourd'hui, combien l'usage des instrumens est précieux pour les hommes. Un enfant, comme vous, peut faire, avec leur secours, ce que l'homme le plus robuste ne sauroit faire avec toute sa force. Mais puisque nous en sommes sur cette matière, je vais vous faire voir une autre machine qui ne vous surprendra pas moins. Il conduisit alors Tommy dans sa cour, sous les fenêtres du grenier; et, lui montrant un gros sac de bled: Tenez, dit-il, faites-moi le plaisir de me transporter ce sac dans mon grenier. Je crains qu'il ne se gâte ici. Vous vous moquez sans doute de moi, monsieur, lui répondit Tommy. Non, je vous assure, répliqua M. Barlow. Je veux absolument vous devoir ce service; et vous aurez le plaisir de me le rendre. Il attacha soudain le sac de bled à une corde qui descendoit d'enhaut par une poulie; et, prenant Tommy

par la main, il le conduisit dans le grenier, devant une assez grande roue, qui tournoit par le moyen d'une manivelle. Il pria Tommy de la faire tourner ; ce qu'il fit, quoiqu'avec un peu de peine. C'en est assez, lui dit M. Barlow au bout de quelques tours, tenez ferme maintenant, et jetez un regard vers la fenêtre. Tommy tourna la vue de ce côté ; et à peine put-il en croire ses yeux, lorsqu'il vit paroître ce sac énorme, que Henri, d'un coup de main, fit débarquer heureusement sur le plancher. Eh bien, Tommy, s'écria M. Barlow, quand je vous disois que vous me feriez le plaisir de transporter ici mon sac de bled, vous ne vouliez pas m'en croire. Oh, monsieur, lui répondit Tommy, combien de belles inventions vous m'avez fait connoître ! Il me semble qu'elles n'augmentent pas seulement les forces de mon corps, mais encore celles de mon intelligence. Mais, dites-moi, je vous prie, les hommes ont-ils inventé beaucoup d'autres machines aussi ingénieuses ? Je voudrois les connoître toutes, jusqu'à la dernière.

M. BARLOW.

Je ne demande pas mieux, mon cher ami, que de vous procurer cette instruction. Mais j'imagine que vous ne voudriez pas seulement connoître l'usage de ces machines, comme les simples manœuvres, qui ne savent que s'en servir. Il faudroit pouvoir vous rendre raison de leurs forces, et savoir même les calculer.

TOMMY.

Oh oui, monsieur, c'est bien comme je l'entends.

M. BARLOW.

En ce cas, il est d'autres connoissances qu'il faut d'abord acquérir. L'arithmétique, par exemple, vous est d'une nécessité indispensable.

TOMMY.

Qu'est-ce donc que l'arithmétique, monsieur, je vous prie?

M. BARLOW.

Il ne seroit pas aisé de vous le faire entendre tout d'un coup par de simples paroles. Je vais essayer un autre moyen de vous l'expliquer. Voici une petite poignée

de grains que je vais mettre sur la table. Pourriez-vous compter combien il y en a ?

TOMMY.

Oui, monsieur, voyons. *(Il compte).* Il y en a juste vingt-cinq.

M. BARLOW.

Fort bien. Je vais en faire un autre tas. Voyez combien il y a de grains dans celui-ci.

TOMMY, *après avoir compté.*

Il y en a quatorze.

M. BARLOW.

S'il y a quatorze grains dans un tas, et vingt-cinq dans l'autre, combien de grains y a-t-il dans les deux tas ensemble, ou, si vous l'aimez mieux, combien font vingt-cinq et quatorze ?

Tommy fut hors d'état de répondre. M. Barlow proposa la même question à Henri, qui répondit sur le champ que les deux tas faisoient trente-neuf grains.

M. BARLOW.

Et si je mettois les deux tas en un seul, combien de grains y auroit-il ?

HENRI.

Cela feroit toujours trente-neuf.

M. BARLOW.

Eh bien, je vais en ôter dix-neuf. Les voici à part de ce côté. Combien y en reste-t-il de l'autre ?

TOMMY.

Un moment, monsieur ; que je les compte.

M. BARLOW.

Vous ne sauriez donc me le dire sans compter ? Et vous, Henri, voyons, combien en reste-t-il ?

HENRI.

Il en reste vingt, monsieur.

M. BARLOW.

C'est juste. Voilà, Tommy, ce que c'est que l'arithmétique, qui n'est autre chose que l'art de compter. Vous voyez qu'il se pratique d'une manière plus courte et plus aisée, que si l'on comptoit un à un les objets dont on veut savoir le nombre. Il n'est pas même nécessaire de les avoir sous les yeux. Par exemple, si vous vouliez savoir combien de grains d'orge, à-peu-près, il y a dans ce sac, vous seriez peut-être occupé plus d'un jour à les compter l'un après l'autre.

TOMMY.

Oh oui, je le crois. Mais est-ce qu'il y a moyen de savoir le compte des grains, sans vuider le sac?

M. BARLOW.

Oui, vraiment; et par le secours de l'arithmétique, vous pouvez faire ce compte en quatre ou cinq minutes.

TOMMY.

Voilà une chose qui passe mes idées. Expliquez-moi cela, je vous prie, monsieur.

M. BARLOW.

Très-volontiers, mon ami. Un boisseau de grains pese cinquante livres. Ce sac contient quatre boisseaux; ainsi il doit peser deux cents livres. Allons plus loin maintenant. Chaque livre contient seize onces. Or, comme il y a deux cents livres, c'est deux cents fois seize onces, ou trois mille deux cents onces. Il n'y a plus qu'à compter le nombre de grains qui se trouvent dans une seule once, et il y aura trois mille deux cents fois ce nombre de grains dans le sac.

TOMMY.

Cela me paroît tout clair à présent. Oh, que je voudrois savoir l'arithmétique! Henri

et vous, monsieur, voudriez-vous bien me l'apprendre?

M. BARLOW.

Vous savez que nous sommes toujours prêts à vous montrer le peu que nous savons. Mais avant de quitter ce sujet, j'ai une petite histoire à vous raconter.

TOMMY.

Oh, monsieur, que vous êtes bon! Une petite histoire encore par-dessus le marché!

M. BARLOW.

Il y avoit un gentilhomme, qui aimoit passionnément les beaux chevaux, et qui ne marchandoit guère sur le prix pour se les procurer. Un maquignon vint le trouver un jour, et lui présenta un si beau cheval, que le gentilhomme fut obligé de convenir qu'il n'en avoit jamais vu d'une si superbe encolure. Il voulut aussi-tôt en faire l'essai, et ne lui trouva pas moins de feu, de docilité, de souplesse et de douceur. Des qualités si rares, réunies dans cet animal, le charmèrent à tel point, qu'il en demanda le prix avec empressement. Le maquignon lui répondit, qu'il ne pouvoit pas le donner à moins de deux cents guinées. Cette somme

ayant paru exorbitante au gentilhomme, le maquignon étoit prêt à se retirer, lorsque le gentilhomme le rappela, et lui dit: Je ne refuse point de vous donner un prix raisonnable de votre cheval; mais votre demande est trop forte. Voyez s'il n'y auroit pas moyen de nous arranger. Eh bien, monsieur, répliqua le maquignon, qui étoit un rusé matois, fort habile dans ses comptes, si vous ne voulez pas me donner les deux cents guinées que je vous demande, faisons un autre marché. Mon cheval a, comme vous le savez, six clous à chacun de ses fers, vingt-quatre clous en tout. Je ne vous demande qu'un farthing pour le premier clou, deux pour le second, quatre pour le troisième, et ainsi de suite, en doublant toujours pour chaque clou jusques au dernier. Le gentilhomme accepta cette proposition avec joie, et dit à ses gens de conduire le cheval dans son écurie.

TOMMY.

Mais, monsieur, vous trouviez le maquignon si rusé? je le trouve bien sot, moi, de demander deux cents guinées pour son

cheval, et de le donner ensuite pour qu
ques farthings.

M. BARLOW.

Le gentilhomme en avoit précisément
même idée que vous. Quoi qu'il en soit,
maquignon ajouta : Bien que vous ayez a
cepté ma dernière proposition, je ne pr
tends pas, monsieur, vous forcer de ter
à la rigueur votre engagement. Tout ce q
je vous demande, c'est que si vous êtes n
content de votre marché, vous prometti
de me payer les deux cents guinées que
vous ai d'abord demandées. Le gentilhom
lui en donna sa parole d'honneur ; et, aya
fait appeller son intendant, il lui ordon
de faire le compte des farthings : car il ét
trop bien gentilhomme pour être en état
le faire lui-même. L'intendant alla s'asse
à son bureau, prit une plume, et, après av
fait son calcul, il félicita gravement s
maître, et lui demanda dans quelle par
de trois royaumes étoit située la terre qu
vouloit acheter ? Avez-vous perdu l'espr
lui répondit le gentilhomme? Ce n'est p
une terre, c'est un cheval que j'achete;
voici la personne à qui vous allez tout

p. 143.

UNIV. OF
CALIFORNIA

te en payer le prix. — Si quelqu'un a per-
l'esprit dans cette affaire, ce n'est sûre-
ent pas moi, monsieur, répliqua l'inten-
nt. La somme que vous m'avez ordonné
calculer, s'éleve à soixante-dix mille
atre cent soixante-dix livres sterling,
elques shellings et quelques sols : et sûre-
ent, il n'y a pas un homme de sens qui
ulût donner ce prix d'un cheval. Le gen-
homme ne pouvoit revenir de sa surprise ;
, croyant que son intendant avoit com-
is quelqu'erreur grossière dans ses cal-
ls, il les fit vérifier. Mais, lorsqu'il eût
é convaincu de leur justesse, il s'estima
op heureux de sortir d'embarras, en fai-
nt aussi-tôt compter les deux cents guinées
1 maquignon, qui se retira fort satisfait
'avoir eu affaire à un gentilhomme.

TOMMY.

C'est une chose inconcevable, qu'un far-
ing, ainsi doublé un petit nombre de fois,
uisse produire une somme si prodigieuse.
'y aurois été pris le premier, je l'avoue.
)h, monsieur, c'en est fait, me voila dé-
rminé à apprendre l'arithmétique, pour
'être pas la dupe des maquignons. Il me

semble qu'en gentilhomme doit avoir u
bien sotte figure, en se voyant attrapé
honteusement.

Les premières leçons d'arithmétiq
fournirent à Tommy une occupation trè
agréable pour les longues soirées de l'hive
Il s'amusoit avec M. Barlow; et avec s
ami, à faire mille opérations curieuses s
les nombres. Ses progrès furent si rapide
qu'en fort peu de temps il se vit en é
d'additionner, soustraire, multiplier ou d
viser, avec la plus grande exactitude, telle
sommes qu'on lui proposoit. Son uniq
délassement étoit d'aller observer les étoile
lorsque le ciel n'étoit couvert d'aucun nua
M. Barlow, fidèle à sa promesse, lui avo
donné un petit globe de carton, traver
d'un fil de fer, et porté sur un pied. Tomm
après avoir incliné son globe, de manièr
que l'un des bouts du fil de fer répondit à
direction de l'étoile polaire, commença p
y tracer les sept étoiles du charriot, da
le même ordre qu'il les voyoit briller au
cieux. Le lendemain, ayant observé d
l'autre côté de l'étoile polaire une autr
constellation, toujours opposée au cha

iot, il en demanda le nom à M. Barlow, ui lui dit qu'elle s'appeloit Cassiopée, et e même soir Cassiopée, avec toutes ses toiles, fut installée sur son globe. Quelques ours après, ayant porté ses regards vers la partie méridionale du ciel, il y vit briller une constellation si remarquable qu'elle s'empara de toute son attention. Quatre grandes étoiles sembloient former une figure presque carrée; et au milieu, il y en avoit trois, placées fort près l'une de l'autre, sur une ligne droite, mais un peu inclinée. Tommy montra cette constellation à M. Barlow, et le pria de la lui nommer. M. Barlow lui répondit qu'elle s'appeloit Orion, et que les trois belles étoiles du milieu étoient appelées le baudrier d'Orion.

Tommy fut tellement enchanté de la grandeur et de la beauté de cette constellation glorieuse, qu'il fut occupé toute la soirée à tracer sa figure, pour la rapporter plus exactement sur son globe. Il rêva d'Orion toute la nuit; mais ses songes ne lui firent pas oublier, le lendemain, de rappeller à M. Barlow l'histoire qu'il avoit promis de lui raconter, sur Agésilas, roi de Sparte.

AGÉSILAS,

ROI DE SPARTE.

Les Spartiates étoient des hommes fe
mes et courageux pleins de mépris pour to
ce qui pouvoit leur inspirer le goût de
mollesse. Ils consacroient tout leur tem
aux exercices les plus propres à endur
leurs corps à la fatigue, et à fortifier le
ame contre la crainte des dangers et de
douleur. Comme le sort les avoit placés
milieu de quelques autres nations, q
avoient fréquemment des guerres ent
elles et avec eux-mêmes, il étoit du pl
grand intérêt pour leur sûreté, d'être to
jours en état de repousser les insultes
leurs voisins, s'ils entreprenoient de l
attaquer. Tous leurs enfans étoient élev
d'une manière dure; et ceux de leurs r
n'étoient pas traités plus délicatement q
les autres.

Comment donc, monsieur, interromp
Tommy! voilà qui brouille toutes mes idé
J'ai souvent entendu dire à maman et
ses amies, que j'avois l'air d'un roi, lor

que je portois de beaux habits. Ainsi je pensois que les rois n'avoient autre chose à faire que de se promener avec une couronne sur la tête au milieu de leur cour.

M. BARLOW.

Les rois de Sparte, car il y en avoit deux à la fois, croyoient devoir s'occuper d'affaires plus importantes. Destinés à conduire leurs sujets à la guerre, ils ne pouvoient se rendre dignes de commander à de braves guerriers, sans chercher à les surpasser en force, en courage, et en grandeur d'ame. Les Spartiates avoient pour alliés des Grecs établis en Asie, et qui se voyoient menacés par les Perses des horreurs de l'esclavage. A la première nouvelle du danger de leurs amis, les Spartiates envoyèrent, pour les secourir, Agésilas, l'un de leurs rois, avec quelques milliers de soldats. Quelque formidable que parût la puissance du roi de Perse, ils jugerent cette petite armée suffisante pour résister à toutes ses forces. Celui-ci, enorgueilli du faste de ses palais, de l'immensité de ses richesses, et du nombre de ses esclaves, ne pouvoit concevoir qu'on eût l'audace d'entreprendre d'arrêter ses

projets. Un de ses généraux fit aussi-tôt marcher son armée contre les Spartiates. Agésilas, qui ne comptoit pour rien le nombre de ses ennemis, ordonna à ses soldats de s'avancer, les rangs bien serrés, et en joignant ensemble leurs boucliers. Puis, lorsqu'ils furent à la portée des Perses, ils tombèrent sur eux avec tant de furie, qu'ils enfoncèrent leurs bataillons, et les contraignirent, en un moment, de prendre honteusement la fuite.

En cet endroit, Tommy interrompit encore M. Barlow, pour lui demander ce que c'étoit qu'un bouclier. Dans les temps anciens, lui répondit M. Barlow, avant que les hommes connussent les terribles effets de la poudre à canon, ils étoient accoutumés à combattre de près, et corps-à-corps, avec des épées ou de longues piques. C'est pourquoi ils avoient besoin de se couvrir d'une armure impénétrable au fer de leurs ennemis. La principale de ces armes défensives étoit le bouclier. On le faisoit d'airain, ou de bois couvert d'un cuir épais et de lames de fer. Celui des Spartiates étoit assez long et assez large pour couvrir un homme

presque tout entier. Lorsqu'ils alloient au combat, ils formoient des rangs bien serrés, tenant leur bouclier passé au bras gauche et debout devant eux, pour se mettre à l'abri des flèches et des javelots. Sur leurs têtes, ils portoient un casque, c'est-à-dire, un bonnet de fer ou d'acier, orné de plumes flottantes, ou de queues de chevaux. C'est de cette manière que d'un pas ferme, et leurs piques en avant, ils marchoient à la rencontre de leurs ennemis.

Oh, monsieur, s'écria Tommy, que ce devoit être un beau spectacle! Il m'est arrivé quelquefois de voir passer ici des régimens. Lorsque je voyois ces troupes marcher d'un air fier, et la tête levée, je pensois au plaisir que j'aurai d'être un jour militaire, quand je serai assez grand. Avez-vous bien considéré, repartit M. Barlow, quelle est la destinée d'un soldat? Oui, monsieur, répondit Tommy: je sais bien qu'il doit se battre quelquefois; et ce n'est pas la meilleure de ses affaires. Ce qui me flattoit davantage, c'étoit de faire l'exercice au son de la musique, et les drapeaux déployés, avec un bel habit rouge et des armes brillantes,

tandis que les femmes vous regardent, vous applaudissent et vous saluent. Je leur ai souvent entendu dire qu'elles n'aimoient rien tant qu'un soldat. Fort bien, reprit M. Barlow, j'espère que vous en prendrez tout-à-l'heure des idées plus justes. Mais revenons à notre histoire.

Pharnabaze (c'étoit le nom du général des Perses) voyant que ses troupes n'étoient pas en état de tenir contre les Spartiates, envoya prier Agésilas de lui accorder une conférence, pour traiter avec lui des conditions de la paix. Agésilas y consentit, et fixa l'heure et l'endroit du rendez-vous. Il s'y rendit ponctuellement, accompagné de ses capitaines. Pharnabaze n'étant pas encore arrivé, ils s'assirent tranquillement sur l'herbe; et comme c'étoit l'heure de leur repas, ils tirèrent leurs vivres, qui consistoient en pain grossier et en oignons, et commencèrent à manger d'un grand appétit. Au milieu de ces guerriers étoit assis le roi, qui ne se distinguoit de la foule, ni par la richesse de ses habits, ni par la délicatesse de ses alimens. Il n'y avoit pas un seul homme dans toute l'armée qui supportât

avec plus de courage toute sorte de fatigues, et qui fût plus exact à la discipline militaire. Aussi étoit-il chéri et révéré de ses soldats, qui auroient rougi de paroître moins braves ou moins patiens que leur chef. Au bout de quelques instans, les premiers serviteurs de Pharnabaze arrivèrent, portant de riches tapis, et des carreaux de duvet qu'ils étendirent à terre, pour que leur maître pût s'y reposer mollement. Bientôt survint une seconde troupe, qui s'empressa de dresser une tente magnifique, avec des rideaux de soie, pour défendre Pharnabaze et sa suite des ardeurs du soleil. Enfin on vit paroître un grand nombre de cuisiniers et d'officiers de bouche, avec plusieurs chevaux chargés de toutes les provisions d'un superbe banquet. Pharnabaze arriva le dernier de tous, revêtu, suivant l'usage oriental, d'une longue robe de pourpre, rayonnante d'or et de pierreries, et porté sur un beau cheval aussi richement orné que lui-même. Lorsqu'en approchant de plus près, il fut à portée de voir les manières simples du roi de Sparte et de ses capitaines, il ne put s'empêcher de sourire d'un air de mépris, et de

faire des comparaisons dédaigneuses entre leur manière négligée et sa magnificence. Tous ceux qui l'environnoient, ne manquèrent pas d'applaudir aux railleries piquantes de leur général, excepté un seul homme, qui, ayant servi autrefois chez les Grecs, étoit mieux instruit de la véritable valeur de ce peuple. Cet homme étoit fort considéré de Pharnabaze pour ses lumières et sa probité. Pharnabaze, observant son silence, le pria de lui déclarer ses sentimens, comme les autres venoient de le faire. Il s'en défendit d'abord; mais enfin, pressé par son général, il lui dit: Puisque vous m'ordonnez de vous exposer mon opinion, je dois vous avouer, ô Pharnabaze, que tout ce qui vient d'exciter les ris moqueurs de vos courtisans, forme le sujet de mes craintes. De notre côté, sans doute, je vois des robes de pourpre, des joyaux d'or et de diamans, mais lorsque j'y cherche des hommes, je n'y trouve que des cuisiniers, des musiciens, des danseurs, et pas un seul guerrier. Du côté des Grecs, je ne vois aucun de ces riches ornemens qui font notre orgueil; mais j'y vois le fer et l'airain qui leur forment des armu-

res impénétrables. J'y vois des hommes élevés à mépriser la fatigue, à braver les dangers, à obéir à leurs chefs, et prêts à mourir à leur poste plutôt que de l'abandonner. Si le combat étoit entre nous à qui prépareroit le mieux un dîner, et à qui noueroit sa chevelure avec plus de grâce, je ne douterois pas que l'avantage ne fût pour notre parti; mais, lorsqu'il s'agit d'un prix qu'il faut disputer par la force et par la valeur, je ne puis m'empêcher de craindre que tout l'or de la Perse ne puisse jamais résister au fer de la Grece. Pharnabaze fut si frappé de la force de ce discours, que dès ce moment il résolut de n'avoir plus rien à démêler avec des hommes si redoutables, et il tourna tous ses soins à conclure une paix, qui le préserva lui et son pays d'une destruction infaillible.

Vous voyez par cette histoire, dit M. Barlow, que les beaux habits ne méritent guère l'estime que vous aviez pour eux, puisqu'ils ne peuvent donner à ceux qui les portent ni plus de force, ni plus de courage, et qu'ils ne sauroient les défendre contre les attaques d'un ennemi, qui n'a que ses ar-

mes pour toute parure. Mais, puisque vous êtes si peu instruit du métier de soldat, je vais vous en donner une connoissance plus détaillée. Au lieu de cette vie brillante, qui paroît avoir séduit si fortement votre imagination, il faut vous apprendre qu'il n'est pas un seul état où l'on soit exposé à souffrir plus d'accidens et de misère. Le soldat est souvent obligé de faire des marches forcées, percé jusqu'aux os par la pluie, ou étouffé par la poussière, engourdi par le froid, ou accablé sous le poids de la chaleur, quelquefois sans alimens pour ranimer ses forces, et sans vêtemens pour se couvrir. Lorsqu'il s'arrête la nuit, le meilleur gîte qu'il puisse espérer, est une misérable tente de toile, qui ne le défend guère des injures de l'air, et une poignée de paille qui meurtrit encore ses membres fatigués. Il est même souvent dépourvu de ces tristes ressources, et réduit à coucher sans couverture, sur une terre humide, où il contracte des infirmités plus cruelles que le fer de l'ennemi. A chaque instant de la nuit, son repos est troublé par de vaines allarmes. Le jour, il faut livrer sans cesse des

combats, qui l'exposent au hasard de perdre ses membres ou sa vie. Si son parti remporte quelqu'avantage, c'est pour recommencer à combattre le lendemain avec une nouvelle fureur, jusqu'à ce que la guerre soit terminée. S'il est battu, il voit couler son sang sur le champ de bataille, ou il est fait prisonnier par l'ennemi, pour aller languir dans les horreurs d'une affreuse prison, et y perdre, dans les chagrins et les maladies, de tristes jours que le fer avoit épargnés.

Hélas, monsieur, s'écria Henri, quelle affreuse peinture vous nous faites de la destinée de ces braves gens, qui se dévouent à défendre leur pays! Il me semble que ceux qui les emploient devroient bien prendre soin d'eux, lorsqu'ils sont malades ou estropiés, et hors d'état de pourvoir à leur subsistance.

M. BARLOW.

Ils le devroient sans doute. Mais la plûpart de ceux qui gouvernent les hommes, sont bien étrangers à ces sentimens généreux. Après avoir entrepris par orgueil ou par avarice des guerres injustes et cruelles, ils ne regardent les malheureux qui les ont

servis, que comme des victimes échappées à la guerre, et qu'ils livrent à la misère pour achever de les immoler.

HENRI.

Mais, monsieur, comment les hommes qui devroient trouver tant de plaisir à s'aimer, ont-ils pu entreprendre une seule guerre? Comment a-t-on pu concevoir l'idée de quitter sa femme et ses enfans, pour aller faire à ses semblables tout le mal qui est en son pouvoir?

M. BARLOW.

Vous avez bien raison, mon ami, de vous étonner de cette féroce extravagance. Parmi tous les flots de sang humain qui ont été répandus depuis la naissance du monde, à peine y en a-t-il eu quelques gouttes versées pour une cause juste et naturelle. Il n'en est qu'une seule que la raison puisse autoriser, c'est la défense de son pays. C'est alors qu'il est de son devoir de repousser la force. Chez les Grecs, dont nous venons de parler, tout homme étoit soldat, et devoit toujours se tenir prêt à défendre sa patrie, lorsqu'elle étoit attaquée.

HENRI.

Oh, monsieur, je vous en prie, racontez à Tommy cette histoire de Léonidas, qui m'a fait tant de plaisir; je suis sûr qu'il sera charmé de l'entendre.

M. Barlow, ayant vu les yeux de Tommy briller de joie à cette proposition, voulut bien lui raconter l'histoire suivante.

LÉONIDAS, ROI DE SPARTE.

Xerxès régnoit sur la Perse. Cet empire, d'une vaste étendue, nourrissoit plusieurs millions d'hommes. La terre féconde y produisoit toutes les choses nécessaires à la vie, et renfermoit encore dans son sein les mines des plus précieux métaux. Mais toutes ces richesses étoient loin de satisfaire l'ame orgueilleuse de Xerxès. Persuadé que l'univers entier devoit fléchir sous ses caprices, et voyant que les Grecs, fiers de leur liberté, refusoient d'obéir aux ordres insolens qu'il leur envoya, il résolut de faire une expédition contre eux, et de réduire leur pays sous sa domination. Il assembla

aussi-tôt une armée si puissante, qu'il se roit impossible de vous en faire le dénombrement. Ces forces redoutables sembloient suffisantes pour faire la conquête de la terre; et toutes les troupes que les Grecs pouvoient leur opposer, montoient à peine à la centième partie de celles de leur ennemi. Une si prodigieuse inégalité n'abattit point cependant le courage de ces peuples magnanimes. Ils tinrent des assemblées générales, pour délibérer sur leur sûreté commune; et leur noble résolution fut qu'ayant vécu libres jusqu'à ce moment, ils maintiendroient leur liberté ou mourroient glorieusement pour sa défense. Dans cet intervalle, Xerxès poussoit toujours sa marche, et bientôt il entra sur le territoire de la Grèce. Les Grecs n'avoient pu encore assembler entièrement toutes leurs troupes, c'est pourquoi ils furent frappés de consternation, à l'approche d'une armée aussi formidable. Léonidas étoit alors roi de Sparte. En considérant la situation dangereuse où se trouvoit la Grèce, il ne vit qu'un seul moyen, de prévenir sa ruine. Pour pénétrer dans son sein, il falloit que

armée des Perses défilât par un passage étroit et montueux, appelé les Thermopyles. Léonidas conçut que si un petit nombre de braves soldats entreprenoient de défendre ce passage étroit, ils retarderoient la marche de leurs ennemis, et donneroient le temps aux Grecs de rassembler toutes leurs forces. Mais qui voudroit exécuter une résolution si hardie ; et se livrer à un péril dont il y avoit si peu d'espoir d'échapper? Il résolut de l'entreprendre lui-même, avec ceux de ses Spartiates qui s'engageroient volontairement à le suivre, et de sacrifier ainsi sa vie pour le salut de sa patrie.

Dans ce dessein, il assembla les principaux citoyens de Sparte, et leur exposa la nécessité de défendre le passage des Thermopyles. Tous les Spartiates furent également frappés de l'importance de cette idée; mais personne ne s'offroit pour l'exécuter. Eh bien, s'écria Léonidas, puisque vous approuvez mon dessein, je me charge moi-même de tous ses dangers, avec tous ceux qui voudront me suivre. Cette proposition généreuse fut reçue avec des transports d'admiration ; mais on crut devoir lui re-

présenter la mort certaine qui devoit être le prix de son courage. Qu'importe, répondit-il, nous perdrons la vie; mais la Grèce conservera sa liberté. En disant ces mots, il sortit de l'assemblée, et alla se préparer pour l'expédition, avec trois cents Spartiates, qui s'offrirent à partager son noble dévouement. Avant de partir, il voulut prendre congé de sa femme, qui le tint long-temps serré dans ses bras, en l'arrosant de ses larmes. Il tâcha de la consoler par ses caresses, et lui dit que la vie d'un citoyen étoit peu de chose en comparaison de l'intérêt de la patrie, et que les femmes Spartiates devoient être plus occupées de la gloire que de la sûreté de leurs maris. Il embrassa ses enfans; et, recommandant à sa femme de les élever dans les principes où il avoit vécu lui-même, il sortit de sa maison, et se mit à la tête de ces braves guerriers qui devoient le suivre. A mesure qu'ils traversoient la ville, tous les habitans accouroient autour d'eux, en les comblant de louanges et de bénédictions. Les jeunes femmes entonnoient des chants de guerre, et semoient des fleurs sur leurs

pas. Les jeunes gens étoient jaloux de leur gloire, et se plaignoient de ce qu'un choix si honorable n'étoit pas tombé sur eux-mêmes ; tandis que leurs parens et leurs amis, oubliant le danger de les perdre, ne paroissoient sensibles qu'à l'honneur immortel qu'ils alloient acquérir. A leur passage dans la Grèce, ils furent joints par différens corps de leurs alliés, ensorte que leur troupe montoit à environ six mille hommes, lorsqu'ils prirent possession du passage des Thermopyles.

Bientôt après, Xerxès arriva, suivi de son innombrable armée, composée de toutes les nations soumises à son empire. En apprenant quel étoit le petit nombre des Grecs, il ne put se persuader qu'ils eussent le projet de s'opposer à son passage. Mais lorsqu'on lui eût rapporté que c'étoit en effet leur dessein, il envoya un détachement de ses troupes, avec ordre de prendre les Grecs vivans, et de les amener chargés de chaînes à ses pieds. Ses soldats partirent, pleins de confiance, et attaquèrent les Spartiates avec une grande furie, mais, dans un instant, ils se virent repoussés

après avoir essuyé une perte considérable et ils furent obligés de se retirer en désordre. Furieux de cette disgrace, Xerxès ordonna de renouveller le combat avec des forces plus nombreuses; mais, quoiqu'il eût employé les meilleures troupes de son armée, il n'en eut pas moins le chagrin de voir encore son orgueil humilié. Ainsi toute cette troupe innombrable fut arrêtée dans sa marche par une poignée de soldats si méprisable à ses yeux, qu'elle ne les avoit pas d'abord jugés dignes d'une attaque sérieuse; et le monarque orgueilleux auroit été réduit à retourner honteusement sur ses pas, sans la trahison de quelques habitans du pays. Séduits par l'attrait d'une grande récompense, ils s'engagèrent à conduire un corps choisi de Perses sur le sommet des montagnes, par des chemins détournés, dont eux seuls étoient instruits. Ils prirent le temps de la nuit, et allèrent s'établir sur une hauteur qui dominoit le camp des Grecs. Aux premiers feux du jour, Léonidas les aperçut, et il sentit dès ce moment qu'il n'étoit plus en état de se maintenir dans son poste. Sa fermeté n'en

it point abattue, et il se disposa à soutenir généreusement le sort qui l'attendoit. Après avoir comblé de louanges ses alliés, et les avoir remerciés de la bravoure avec laquelle ils l'avoient soutenu dans son entreprise, il les renvoya tous chacun dans leur pays. Il auroit aussi renvoyé, sous divers prétextes, une partie de ses Spartiates; mais ceux-ci, résolus de mourir avec leur roi, plutôt que de retourner sans lui dans leur patrie, refusèrent de lui obéir. Lorsqu'il vit leur résolution, il consentit à les garder, et à les associer à sa destinée. Il resta tout le jour tranquille dans son camp, exhortant ses soldats à prendre de la nourriture, en ajoutant qu'ils iroient tous ensemble souper chez Pluton. Le soir, ils prirent leurs armes, et attendirent en silence le milieu de la nuit, temps que Léonidas jugeoit le plus propre au dessein qu'il méditoit. Lorsque le moment fut venu, le roi se mit à leur tête, et les conduisit vers le camp des Perses. Ils s'en ouvrirent bientôt l'entrée, et mirent en fuite les gardes avancées qui voulurent leur résister. Il seroit difficile de vous peindre la confusion

L'hiver duroit encore. Le vent du nord balayant tous les nuages du ciel, y entretenoit la plus pure sérénité. Tommy attendoit chaque jour avec impatience le retour de la nuit pour étendre ses connoissances dans les cieux. Il avoit déjà orné son globe des constellations les plus remarquables, telles que Persée, Andromède, Céphée, Cassiopée, les Pléyades et Sirius, la plus brillante étoile de tout le ciel. Il avoit observé que tous les astres s'avançoient chaque nuit de l'Orient à l'Occident, et que le lendemain au soir, à la même heure, ils paroissoient à la même place que la veille. Il est bien singulier, dit-il à M. Barlow, que les étoiles tournent ainsi continuellement autour de la terre.

M. BARLOW.

Et comment savez-vous qu'elles tournent?

TOMMY.

Comment, monsieur? C'est que je les vois changer de place tous les soirs.

M. BARLOW.

Mais comment vous êtes vous assuré que

e soient les étoiles qui changent de place, t que ce ne soit pas la terre elle-même?

Tommy réfléchit un moment, et répondit : Mais, monsieur, je verrois alors la erre se mouvoir, tandis que les étoiles resteroient toujours au même endroit.

M. BARLOW.

Vous souvenez-vous de vous être jamais promené en carrosse?

TOMMY.

Oh sûrement, monsieur, maman m'y a mené fort souvent avec elle.

M. BARLOW.

Et vous apperceviez-vous que le carrosse marchât, lorsque vous étiez assis tranquillement, et que le chemin étoit bien uni?

TOMMY.

Non monsieur. Je vous avoue qu'il me sembloit alors que c'étoient les maisons, les arbres et toute la campagne, qui glissoient légérement le long des portières de la voiture.

M. BARLOW.

Avez-vous fait aussi des promenades en bateau?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Et que vous sembloit-il des objets qui vous environnoient?

TOMMY.

La même chose que lorque j'étois en voiture. Au lieu de penser que le bateau s'éloignât du rivage, j'aurois parié, la première fois, que c'étoit le rivage qui s'éloignoit du bateau.

M. BARLOW.

Puisque cela est ainsi, il seroit donc possible que quoique ce fût la terre qui marche, et non les étoiles, il parût à vos yeux que ce sont les étoiles qui marchent, et non la terre.

TOMMY.

Mais n'eût-il pas été plus raisonnable de faire marcher le soleil et les étoiles, qui sont si petits, que de faire marcher un corps aussi grand que la terre doit l'être.

M. BARLOW.

Et d'où savez-vous que le soleil etes étoiles soient aussi petits que vous le dites?

TOMMY.

C'est que je vois bien comme ils sont. Il y a de si petites étoiles, qu'il faut regarder long-temps pour les trouver. Et le soleil lui-même, qui est beaucoup plus grand, il ne l'est guère plus que ce guéridon.

Ici finit l'entretien de la soirée.

La journée étant fort belle le lendemain, M. Barlow se hâta de proposer à ses deux jeunes amis une partie de promenade. Comme Tommy s'étoit alors endurci à la fatigue, et qu'il étoit en état de soutenir la marche de plusieurs milles, ils continuèrent leur route jusque sur une montagne, d'où ils découvroient en pleine perspective une grande étendue de mer. Tandis qu'ils laissoient égarer leurs regards sur ce vaste horizon, M. Barlow découvrit dans le lointain un corps flottant, qui paroissoit si petit, que l'œil pouvoit à peine le distinguer sur les flots. Il s'empressa de le faire voir à Tommy, qui fut long-temps à le trouver, et il lui demanda s'il savoit ce que c'étoit?

Tommy répondit que c'étoit sans doute

quelque chaloupe de pêcheur; mais qu'il n'osoit cependant en répondre, à cause de la distance qui l'empêchoit de la reconnoître.

M. BARLOW.

Comment cet objet paroît-il donc à vos yeux?

TOMMY.

Comme un petit point obscur, qui semble s'aggrandir.

M. BARLOW.

Et pourquoi semble-t-il ainsi s'aggrandir?

TOMMY.

C'est qu'il s'avance de plus en plus vers nous.

M. BARLOW.

Quoi donc! est-ce que le même objet peut nous paroître tantôt grand et tantôt petit?

TOMMY.

Oui, monsieur. Il paroît petit, lorsqu'il est à une grande distance. Tenez, voyez là-bas ce grand arbre, sous lequel nous venons de passer, il ne paroît pas plus haut que mon pommier-nain.

UNIV. OF
CALIFORNIA

UNIV. OF

f. 131.

M. BARLOW.

Il est vrai.

TOMMY, *en se retournant vers la mer.*

Oh, monsieur, regardez donc, je vous prie, voici le bâtiment qui a fait bien du chemin. Je me rétracte, s'il vous plaît: ce n'est pas, comme je l'imaginois, une chaloupe de pêcheur. C'est un vaisseau avec un mât. Je commence à distinguer les voiles.

M. Barlow s'étoit éloigné un moment pour chercher quelques plantes dans le voisinage. Tommy courut bientôt le rappeller, et lui dit: Oh, monsieur, moi qui vous disois tout-à-l'heure que c'étoit un vaisseau à un seul mât! Je m'étois encore trompé. C'est bien un beau vaisseau à trois mâts, avec toutes ses voiles au vent. Je ne serois pas même surpris quand ce seroit un grosse frégate. Et que dis-je encore? Je le vois maintenant, c'est un vaisseau de guerre.

M. BARLOW.

Voulez-vous bien vous rappeller tout ce que vous m'avez dit depuis un quart d'heure. Ce qui n'étoit d'abord qu'un petit point obscur, est devenu une chaloupe de pêcheur, puis un vaisseau à un mât, puis une frégate,

et puis enfin un vaisseau du premier rang, avec tous ses mâts et toutes ses voiles appareillées. Cependant toutes ces diverses apparences ne sont que le même objet à des distances inégales de votre œil.

TOMMY.

Oui, monsieur, tout cela est vrai en effet.

M. BARLOW.

Mais si ce vaisseau qui est venu se mettre tout entier à notre vue, alloit s'en retourner, et faisoit voile loin de nous avec autant de vîtesse qu'il vient de s'en approcher, qu'en arriveroit-il alors?

TOMMY.

Nous le verrions diminuer de plus en plus à chaque minute, jusqu'à ce qu'il fût encore redevenu un petit point obscur.

M. BARLOW.

Vous disiez, je crois, hier au soir que le soleil étoit un corps très-petit, et qu'il n'étoit même guère plus grand que votre guéridon?

TOMMY.

Oui, monsieur.

M. BARLOW.

Supposons qu'il s'éloignât encore de nous à une plus grande distance, paroîtroit-il toujours le même à vos yeux?

Tommy réfléchit un moment, et dit: Si le vaisseau, en s'éloignant, paroissoit diminuer, par degrés, jusqu'à ce qu'enfin il ne fût plus qu'un petit point obscur, je pense que le soleil devroit faire la même chose, s'il s'éloignoit de nous.

M. BARLOW.

Vous avez parfaitement raison. Ainsi le soleil, en s'éloignant de plus en plus, ne paroîtroit pas enfin plus grand que l'une de ces étoiles étincelantes, que vous voyez à une si grande distance au-dessus de votre tête?

TOMMY.

Oui, monsieur, je le sens à merveille.

M. BARLOW.

Mais, si au contraire une de ces étoiles étincelantes s'approchoit de plus en plus de vous, que pensez-vous qu'il en arrivât? Vous paroîtroit-elle toujours aussi petite?

TOMMY.

Non, sans doute, monsieur. Le vaisseau

nous a paru s'aggrandir de plus en plus, à mesure qu'il s'est approché de nous. Ainsi je pense que l'étoile n'auroit pas de raison pour se dispenser de paroître plus grande.

M. BARLOW.

Ne pourroit-elle pas alors vous sembler aussi grande que le soleil ?

TOMMY.

Oui, vraiment, monsieur, puisque le soleil nous paroîtroit aussi petit qu'une étoile, s'il étoit aussi reculé de nos yeux.

M. BARLOW.

Mais, si le soleil, au lieu de s'éloigner de nous, s'en approchoit au contraire beaucoup plus près qu'il ne l'est maintenant, vous paroîtroit-il toujours de la même grandeur ?

TOMMY.

Non, monsieur, je vois clairement qu'il devroit nous paroître plus grand, à mesure qu'il approcheroit.

M. BARLOW.

Puisque cela est ainsi, il n'est donc peut-être pas si certain que la terre que nous habitons, soit plus grande que le soleil et les étoiles. Le soleil et les étoiles sont à une

grande distance ; et la terre, elle touche à nos yeux. Voyons : supposons, pour nous éclaircir, qu'un homme s'élève de la terre vers le soleil, comment pensez-vous que la terre doive lui paroître pendant son trajet ?

TOMMY.

Vraiment, monsieur, jusqu'à l'expérience, j'aurai de la peine à vous le dire.

M. BARLOW.

Pourquoi seriez-vous embarrassé ? Qu'un objet s'éloigne de vous, ou que vous vous éloigniez de l'objet, n'est-ce pas la même chose ? N'est-il pas égal, par exemple, que ce soit le vaisseau qui fasse voile loin de nous, ou que ce soit nous qui marchions loin du vaisseau ?

TOMMY.

Oui, monsieur, je le conçois à présent. Cela revient au même.

M. BARLOW.

Bon. Revenons au soleil. Vous conveniez tout-à-l'heure que s'il pouvoit être encore plus reculé de nos yeux, il nous paroîtroit plus petit.

TOMMY.

Je ne m'en dédis pas.

M. BARLOW.

Eh bien donc, si la terre s'abaissoit rapidement sous vos pieds, vous paroîtroit-elle toujours aussi grande?

TOMMY.

Non, monsieur, elle devroit me paroître plus petite à chaque minute, comme le vaisseau diminueroit sensiblement à mes yeux, s'il faisoit voile du rivage.

M. BARLOW.

C'est fort bien raisonner. Rappelez-vous maintenant la supposition que je vous faisois tout-à-l'heure. Si un homme pouvoit s'élever de la terre, et monter toujours vers le soleil, qu'arriveroit-il?

TOMMY.

La même chose que si la terre s'abaissoit sous ses pieds; elle lui sembleroit devenir à chaque instant plus petite.

M. BARLOW.

N'y auroit-il pas un point dans son vol, où la terre ne lui paroîtroit pas plus grande que le soleil?

TOMMY.

J'ai peine à le concevoir. Cependant je

sens bien que plus il s'éleve, et plus la terre doit se rapetisser pour lui.

M. BARLOW.

Vous rappellez-vous ce qui vous arriva, en quittant l'île de la Jamaïque ?

TOMMY.

Oui, monsieur, je m'en souviens, comme si cela ne faisoit que de m'arriver. Un negre me tenoit dans ses bras sur le tillac du vaisseau, le visage tourné vers le port. Le vent nous étoit favorable, et nous allions très-vîte. Je commençai bientôt à ne plus distinguer les arbres et les maisons qui bordent le rivage. Je ne voyois plus que les hautes montagnes qui s'élèvent dans l'île. Ces montagnes se confondirent bientôt à mes yeux ; l'île entière ne paroissoit que sous la forme d'un brouillard épais ; enfin ce brouillard lui-même disparut. Je ne vis alors autour de moi qu'une vaste plaine d'eau, et le ciel sur ma tête.

M. BARLOW.

Et ne concevez-vous pas qu'il en devroit être exactement de même, si vous vous éleviez de plus haut en plus haut dans les airs,

cartes et de gobelets, tous plus curieux les uns que les autres, le maître bateleur les pria de tourner leurs regards vers un bassin plein d'eau, sur laquelle flottoit un petit cygne artificiel. Messieurs et dames, dit-il, j'ai réservé ce tour pour le dernier, attendu qu'il est sans contredit infiniment au-dessus de tout ce que vous venez d'admirer, et que l'on n'a peut-être rien fait jusqu'à ce jour de plus étonnant sur la terre. Vous voyez ce cygne? Ce n'est qu'un morceau de cire emplumé, dépourvu de sentiment et de vie. Si vous avez quelque soupçon sur son compte, prenez-le dans vos mains pour l'examiner. Je vous prie seulement de le manier avec douceur, parce qu'il est d'une constitution fort délicate. Quelques-uns des spectateurs le prirent mollement entre leurs doigts; et, après l'avoir bien considéré, ils le remirent sur l'eau. Or donc, messieurs, reprit le bateleur, ce cygne que vous venez de voir sans mouvement et sans vie, est doué cependant d'une intelligence si extraordinaire, qu'il me reconnoît pour son maître, et qu'il se tient déjà prêt à faire toutes les évolutions que je vais lui com-

mander. En disant ces mots, il prit un morceau de pain, et adressant un coup de sifflet à son oiseau, il lui ordonna de venir au bord du bassin chercher le morceau de pain qu'il lui présentoit. Le cygne ne fut point indocile, et, au grand étonnement de tous les spectateurs, il se retourna aussitôt, et nagea vers le bord du bassin. Oh, monsieur le gourmand, s'écria son maître, vous n'avez pas encore assez gagné votre repas; il faut faire un peu plus d'exercice. A ces mots, il promena son pain autour du bassin, virant d'un côté, puis revirant de l'autre, et le cygne, sans se rebuter, le suivit constamment dans ses allées, dans ses venues, dans tous ses tours et retours. Les spectateurs pouvoient à peine en croire leurs yeux. Quelques-uns prirent des morceaux de pain, et les présentèrent au cygne, imaginant bien qu'il en alloit faire autant à leur considération: mais ce fut en vain qu'ils sifflèrent et qu'ils tournèrent leur pain de tous les côtés, le cygne restoit immobile pour eux, et sembloit vouloir ne céder qu'aux invitations de son maître. Lorsque cette expérience eut été réitérée plusieurs

fois, à l'extrême satisfaction de toute la compagnie, le maître de la barraque congédia poliment ses visites; et M. Barlow reprit avec ses deux élèves le chemin de sa maison.

L'esprit de Tommy avoit été si frappé de ce qu'il venoit de voir, que pendant plusieurs jours il lui fut impossible d'en détacher son souvenir. Il auroit donné tout au monde, pour savoir le secret de ce tour surprenant, et posséder un cygne aussi merveilleux. Un soir qu'il s'en entretenoit avec Henri, celui-ci lui dit avec un sourire, qu'il croyoit avoir trouvé le moyen de faire un tour semblable, et qu'il seroit peut-être en état le lendemain de lui montrer un cygne, qui sauroit manœuvrer tout aussi bien que celui du bateleur. En effet, le lendemain, après le déjeûner, il prit un morceau de cire blanche, qu'il pêtrit entre ses doigts, sous la forme d'un oiseau, et le couvrit ensuite de quelques plumes tirées d'un oreiller. Cette figure étoit façonnée avec tant de délicatesse, qu'aux yeux des amateurs les moins difficiles sur la ressemblance, elle eût représenté un cygne aussi

parfaitement que toute autre chose que vous pourriez imaginer. Il le mit aussi-tôt sur un bassin rempli d'eau, et lui présenta un morceau de pain. Quelle fut la surprise de Tommy, en voyant le nouveau cygne faire tous ses tours aussi lestement que le premier, et son camarade commander d'un ton aussi imposant que l'homme de la baraque, et se faire obéir avec la même docilité! Après s'être amusé quelque temps de cette expérience, il pressa vivement son ami de lui en montrer le secret. Henri, qui ne savoit point se prévaloir de ses connoissances, s'empressa de lui montrer dans le corps de l'oiseau une grande aiguille qui alloit d'un bout à l'autre. Il lui fit voir aussi dans le pain, qui avoit servi à faire promener le cygne, une petite barre de fer. Tommy, pour avoir les objets sous les yeux, ne s'en trouvoit guère plus avancé dans l'intelligence du mystère. Alors M. Barlow, qui étoit présent, jetant quelques aiguilles sur la table, et leur présentant la barre de fer, on vit aussi-tôt les aiguilles s'agiter toutes à la fois à son approche, et s'élancer vers elle, comme si elles eussent été animées de

sentiment et de vie. Elles s'y attachèrent si ferme, que malgré tous les mouvemens que M. Barlow lui donnoit en la promenant dans l'air, elles y restoient suspendues, sans faire mine de lâcher prise. Toutes ces merveilles parurent si surprenantes à Tommy, qu'il supplia M. Barlow de vouloir bien lui en donner l'explication. M. Barlow lui dit qu'il y avoit une pierre ferrugineuse, que l'on trouve dans les mines de fer, et que l'on appelle aimant. Cette pierre, ajouta-t-il, a reçu de la nature le pouvoir d'attirer le fer qui se trouve à sa portée. Mais ce qui est pour le moins aussi extraordinaire, c'est que le fer, après avoir été frotté sur l'aimant, acquiert autant de vertu que l'aimant lui-même, pour attirer d'autre fer à son tour. Pour cet effet, on prend de petites barres de fer applaties, et on les frotte avec certaines précautions sur l'aimant; et, lorsqu'elles ont reçu les propriétés qu'il leur communique, on les appelle aimants artificiels. Henri, qui fut témoin l'autre jour avec nous des évolutions du cygne, après avoir roulé la chose dans son esprit, conçut hier, de lui-même, l'idée que ce ma-

nège étoit opéré par la vertu de l'aimant, dont je l'avois entretenu. Il vint aussi-tôt me faire part de ses conjectures, et je le confirmai dans son opinion. Je lui donnai ce petit aimant artificiel pour le cacher dans le pain, et l'une de ces aiguilles pour la cacher d'un autre côté dans le corps de cet oiseau. L'aimant artificiel attirant le fer de l'aiguille, le cygne paroît aller chercher le pain. Voilà tout le mystère de ce fait naturel, qui a tant intrigué votre esprit depuis quelques jours.

Pendant ce discours de M. Barlow, Tommy, tout en lui prêtant une oreille attentive, remarquoit une nouvelle singularité, qu'il n'avoit pas observée auparavant. Le cygne, avec lequel il jouoit, lorsqu'il étoit un moment abandonné à lui-même, affectoit constamment de prendre une direction particulière; et cette direction étoit toujours du nord au sud. Tommy en demanda la raison à M. Barlow, qui lui répondit: Ceux qui les premiers découvrirent la propriété naturelle que possede l'aimant d'attirer le fer, s'amusèrent, comme nous le faisons à présent, à attirer des aiguilles qu'ils fai-

soient flotter sur l'eau. Vous jugez bien qu'ils ne dûrent pas être long-temps à remarquer la nouvelle singularité que vous venez d'observer vous-même, c'est-à-dire, qu'une aiguille une fois touchée par l'aimant, lorsqu'elle n'est pas gênée dans sa direction, se tourne d'elle-même vers le nord. Mais ce n'est que depuis un petit nombre de siècles qu'on a perfectionné cette découverte, et que l'on a imaginé de suspendre une aiguille sur un pivot, avec assez de liberté pour qu'elle puisse aisément tourner sur son centre dans toute sorte de directions. On enferme cette aiguille et son pivot dans une boîte de cuivre, couverte d'un verre, et par le secours de cet instrument, qu'on nomme *Boussole*, on a un moyen assuré de reconnoître le nord et le sud, et par leur moyen, comme vous le savez, tous les autres points de l'horizon.

TOMMY.

Et cette découverte, ainsi perfectionnée, fut-elle d'une grande utilité?

M. BARLOW.

Vous allez en juger vous-même. Avant ce temps, on n'avoit d'autre moyen pour

trouver son chemin sur la mer, que d'observer les étoiles. On savoit, ainsi que vous commencez à l'apprendre, dans quelle partie du ciel certaines étoiles paroissoient à chaque saison de l'année. Il suffisoit même de l'étoile polaire, pour reconnoître l'est, l'ouest, le nord et le sud. Lorsque les navigateurs partoient d'un pays, ils savoient dans quelle direction se trouvoit celui qu'ils alloient chercher. S'il étoit, par exemple, à l'est, ils n'avoient qu'à prendre soin de tenir la proue de leur vaisseau tournée en plein vers cette partie du ciel, et ils arrivoient à la côte où ils avoient dessein de se rendre. Les étoiles, tant qu'elles paroissoient, étoient pour eux des guides infaillibles. Mais lorsqu'elles étoient cachées sous d'épais nuages, et que ce temps duroit plusieurs jours, alors ils se voyoient réduits à laisser errer leur vaisseau à l'aventure, sans le moindre indice pour se diriger dans leur course, à-peu-près comme Henri, lorsqu'il s'égara dans le grand marais.

TOMMY.

Les pauvres gens! qu'ils devoient être dans une terrible situation, en se voyant

ainsi perdus, au milieu d'une nuit ténébreuse, sur une plaine aussi étendue que la mer, sans être seulement en état de savoir s'ils étoient emportés loin de l'endroit qu'ils vouloient atteindre!

M. BARLOW.

Vous concevez, d'après cette réflexion, qu'ils osoient rarement se hasarder à s'éloigner beaucoup du rivage, dans la crainte de perdre leur chemin. Aussi leurs moindres voyages étoient-ils pénibles et ennuyeux, par la nécessité où ils étoient de faire dix fois plus de chemin qu'ils n'en auroient fait en prenant la voie la plus droite. Mais, aussi-tôt après la découverte de la boussole, ils sentirent que l'aiguille aimantée pouvoit leur montrer les divers points du ciel, même dans la nuit la plus obscure. Dès-lors ils ne craignirent plus de s'aventurer sur l'immense Océan; ce qu'ils n'auroient peut-être jamais osé faire sans le secours de ce guide fidèle.

TOMMY.

Il est bien singulier qu'une petite pierre obscure, que personne ne s'aviseroit de ramasser, ait ouvert aux hommes le chemin

de la mer, et leur ait donné le pouvoir d'aller d'un bout du monde à l'autre, sans s'égarer un moment.

M. BARLOW.

Le diamant le plus précieux ne leur a sûrement jamais rendu un service aussi essentiel.

HENRI.

Pour moi, monsieur, ce qui m'étonne, c'est que les hommes prennent la peine de quitter leur douce patrie, pour aller courir de tous côtés, comme ces misérables vagabonds, que l'on chasse avec mépris de paroisse en paroisse.

M. BARLOW.

Vous en serez moins surpris, si vous considérez qu'il n'est point de contrée qui ne produise quelque chose dont on manque dans une autre. Ainsi leurs habitans, par un échange mutuel des productions de leur sol, peuvent se procurer mille douceurs, dont ils étoient dépourvus auparavant.

HENRI.

Est-ce que chaque pays ne produit pas tout ce qui est nécessaire pour faire sub-

sister ceux qui l'habitent? Ainsi donc chacun, ce me semble, pourroit vivre chez soi, même quand il ne recevroit rien d'un pays étranger.

M. BARLOW.

Il est bien certain que votre père, par exemple, pourroit vivre uniquement des productions de sa ferme. Cependant, chaque année, il vend une partie de son bétail pour acheter des habits; il vend ensuite une partie de son grain pour acheter de nouveau bétail. Une autre fois, il donne à ses voisins d'une espèce de grain, pour qu'ils lui en donnent d'une autre; et ils trouvent tous dans ces échanges un plus grand avantage, que si chacun étoit rigoureusement obligé de s'en tenir aux fruits de ses propres champs. Il n'en est pas moins vrai, selon votre observation, qu'il n'est guère de pays, habité par des hommes, qui ne produise tout ce qui est rigoureusement nécessaire pour leur subsistance; et il faut même ajouter que les productions, que ceux-ci reçoivent des autres pays, leur sont plus souvent nuisibles que salutaires.

HENRI.

Je vous ai souvent entendu dire, monsieur, que même dans le Groënland, le pays le plus froid et le plus affreux de l'univers, les hommes se procurent toutes les nécessités de la vie, et restent chez eux, tranquilles et satisfaits.

TOMMY.

Comment! Est-ce qu'il y a un pays dans le monde plus froid encore que la Laponie?

M. BARLOW.

Le Groënland est plus reculé vers le nord, et, par conséquent, encore plus triste et plus glacial. La terre y est couverte d'une neige épaisse, qui ne fond jamais toute entière, même pendant l'été. On n'y voit guère d'autres animaux que des ours, qui se nourrissent de poisson. Comme, dans tout le pays, il ne croît point d'arbre propre à la construction, les habitans n'ont pour bâtir leurs maisons que les planches et les arbres que la mer vient apporter sur leur rivage. Avec ces matériaux, ils élèvent de grandes cabanes, où plusieurs familles se réunissent. Les côtés de ces cabanes sont composés de pierres et de terre détrempée;

le sommet est couvert de gazon. Au bout de quelques nuits, ce mélange est si bien cimenté par la gelée, qu'il est impénétrable au souffle des vents pendant tout l'hiver. Le long des côtés du bâtiment sont des loges séparées l'une de l'autre, dans chacune desquelles un Groënlandois vit avec sa famille. Chaque loge a une lampe, qui brûle continuellement : elle sert au Groënlandois pour s'éclairer, pour faire cuire sa nourriture, et, ce qui est également nécessaire sous un climat si rigoureux, pour entretenir une douce température dans sa demeure étroite. Pendant la courte durée de l'été, on voit arriver quelques rennes dans le pays. Les habitans s'empressent d'aller à leur poursuite pour les tuer ; mais leur principale espérance est du côté de la mer, qui leur fournit une nourriture plus abondante et plus sûre.

TOMMY.

Oh, monsieur, quelle triste vie on doit mener dans un pays si affreux ! Je frémis seulement d'y songer.

M. BARLOW.

Et que diriez-vous donc à l'aspect de ces

glaces énormes dont la mer est hérissée ? On croiroit voir flotter des montagnes. Les flots agités par les vents les poussent quelquefois l'une contre l'autre avec une si grande violence, qu'elles se brisent en mille éclats, avec un bruit plus terrible que celui d'un canon. On voit souvent sur le sommet de ces montagnes de glaces, des ours blancs, d'une grosseur monstreuse, qu'elles ont emportés avec elles en se détachant du rivage, et qui ajoutent à l'horreur de la scène par leurs effroyables mugissemens.

TOMMY.

Mais, monsieur, est-il possible que les habitans d'un pays si affreux puissent y trouver, comme vous le dites, toutes les nécessités de la vie ?

M. BARLOW.

Les nécessités absolues se bornent à peu de chose, et par conséquent on peut se les procurer dans les lieux même les plus sauvages, avec de la patience, du courage et de l'industrie. Dans une contrée fertile, comme celle-ci, et sous les autres climats aussi tempérés, on peut voir des gens, fiers

d'une richesse qu'ils tiennent du hasard, se persuader follement qu'ils sont nés pour vivre du travail des autres ; mais, dans un pays tel qu'on nous peint le Groënland, où il faut se livrer à un exercice continuel, pour se procurer les plus simples besoins de la vie, il ne peut y avoir de ces distinctions si favorables aux fainéans ; et chacun est obligé de travailler avec autant d'activité que ses compatriotes, sous peine de mourir de faim.

TOMMY.

Mais, monsieur, si ces peuples n'ont pas de troupeaux, comment font-ils pour se procurer des habits ? Je ne crois pas que les poissons dont ils se nourrissent, leur donnent aussi de quoi se vêtir.

M. BARLOW.

Vous ne connoissez pas toutes les ressources que la nature tient en réserve pour ses enfans. Il y a dans les mers du Groënland une espèce particulière de poisson appellé *Veau-Marin*. Sa longueur est de neuf à dix pieds. Il a quatre pattes à-peu-près comme celles des animaux terrestres; mais, par une singularité remarquable, celles de

devant, armées de griffes, lui servent à marcher sur la terre, à gravir les glaces et les rochers; et celles de derrière, faites en patte d'oie, se déploient comme un éventail, et lui servent de nageoires. Il vient fréquemment à terre, pour se jouer au soleil; et lorsqu'il est poursuivi, il court des pieds de devant, et s'élance avec ceux de derrière. Quoique son allure soit gauche et cahottée, sa marche est si rapide, qu'un homme a de la peine à le suivre. Ce poisson, qui vit sur la terre et dans l'eau, est la véritable richesse des Groënlandois. Ils boivent son sang, et se nourrissent de sa chair. Sa peau ferme et velue leur sert à se faire de bons habits, à tapisser leurs habitations, et à doubler leurs canots. Ses fibres leur valent mieux pour coudre que le fil ou la soie. L'enveloppe de ses intestins, lorsqu'elle est desséchée, tient lieu de vitres aux fenêtres, et laisse entrer la lumière, sans donner passage au vent, ni à la neige. Sa vessie est une excellente bouteille pour renfermer l'huile que l'on retire de son corps. Enfin, cette huile même est une des plus précieuses ressources pour les Groënlandois, puisqu'en

brûlant dans leurs lampes, elle sert à répandre dans leurs cabanes une douce chaleur, presque aussi nécessaire que la nourriture sous ces climats glacés.

TOMMY.

Oh, monsieur, vous venez de me rendre plus tranquille sur le sort de ces pauvres gens. Graces au ciel, les voilà fournis de provisions de toute espèce : et c'est à un seul animal qu'ils en sont redevables.

M. BARLOW.

Vous jugez, d'après cela, combien ils doivent être ardens à le poursuivre et à le prendre.

TOMMY.

Contez-nous un peu, je vous prie, de quelle manière ils lui donnent la chasse.

M. BARLOW.

La voici. Un homme se place au milieu d'un canot long et étroit, dont le dessus est couvert de peaux, qui viennent se fermer par des cordons autour de sa ceinture ; ensorte que l'eau de la mer ne puisse pas pénétrer dans l'intérieur de la chaloupe. A ses côtés sont deux lances, l'une plus grande que l'autre. Devant lui est un faisceau de

corde roulée en cercle. A l'un des bouts de cette corde est attaché un harpon, dont les pointes sont aiguës et recourbées; à l'autre bout tient une grosse vessie pleine d'air. La rame du pêcheur est également plate et large aux deux extrêmités. Il la prend des deux mains, et fend l'eau à droite et à gauche, avec un mouvement aussi régulier que s'il battoit la mesure. On le voit ainsi courir d'une vîtesse incroyable sur les vagues les plus agitées. Dès qu'il aperçoit un veau-marin, il s'en approche doucement, en tournant autour de lui, et tâche de le surprendre à l'improviste, lorsque l'animal, allant contre le vent et le sòleil, ne peut ni le voir, ni l'entendre. Il a même l'adresse de s'avancer, caché derrière les plus grosses lames d'eau, jusqu'à ce qu'il se trouve à la juste portée de sa proie. Alors, tenânt sa rame de la gauche, il lui lance le harpon de la droite. L'animal blessé plonge aussi-tôt, emportant avec lui le harpon, la corde et la vessie. Mais il n'est pas long-temps sans être obligé de remonter sur la surface de l'eau, par le besoin de respirer. La vessie qui remonte avant lui, indique au pêcheur l'endroit où il doit l'at-

tendre. Il le voit à peine reparoître, qu'il le harcele avec sa longue lance, et le force de replonger à plusieurs reprises, jusqu'à ce que ses forces soient épuisées. Il fond alors sur lui, sa petite lance à la main, et achève de le tuer. Puis il l'attache à son canot, et le traîne en triomphe jusqu'au rivage, où sa famille qui l'attend pour recevoir sa proie, l'emporte avec des cris joyeux, et s'empresse d'aller préparer le festin. Quoique ces pauvres gens ne puissent se procurer leur nourriture qu'avec des travaux infinis, et des périls affreux, ils sont si généreux et si hospitaliers, qu'ils ne rencontrent personne sans les inviter à venir prendre part à leur fête. Un Groënlandois se tiendroit déshonoré pour la vie, si on le croyoit capable de n'avoir travaillé que pour lui.

HENRI.

Il semble que ce soient les plus pauvres, qui se piquent d'une plus grande générosité.

M. BARLOW.

Cela arrive en effet assez souvent; et ce devroit bien être une leçon pour les riches,

qui croient n'avoir rien de mieux à faire de leur fortune, que de la dépenser en vains objets de luxe, tandis qu'il y a tant de milliers d'honnêtes gens qui manquent des premières nécessités.

TOMMY.

Mais, monsieur, je vous prie, n'auriez-vous pas encore d'autres particularités à m'apprendre de ces Groënlandois? C'est le récit le plus curieux que j'aie entendu de ma vie.

M. BARLOW.

Il y a encore une autre chose très-importante à vous rapporter au sujet de ce pays. C'est dans les mers dont il est entouré, que l'on trouve la créature la plus considérable de l'univers, un énorme poisson qu'on appelle *la Baleine*.

TOMMY.

Ah, monsieur, j'ai entendu parler confusément de cet animal extraordinaire. Je desirerois bien en savoir quelque chose de plus précis.

M. BARLOW.

La baleine est d'une grandeur si prodigieuse, qu'elle parvient à soixante-dix,

la chair fastidieuse de ce poisson, envoient chaque année un grand nombre de vaisseaux lui porter la guerre, et le tuent sans pitié, uniquement pour l'huile qu'ils retirent de son corps, et pour ses barbes élastiques, connues sous le nom de *baleines*, dont on fait les busques, et qui servent à garnir les corsets des femmes? Lorsqu'un vaisseau destiné à cette malheureuse expédition, aperçoit une baleine flottante, il envoie à sa rencontre une grande chaloupe montée de six matelots, et suivie de plusieurs autres, qui portent des cordes au besoin. Le pêcheur le plus hardi et le plus vigoureux se tient debout sur le devant de la première chaloupe; et, quand la baleine se dresse un peu pour respirer, il lui lance un grand harpon de fer, en s'éloignant aussi-tôt, de peur que l'animal, qui, après avoir été blessé, donne de furieux coups de queue et de nageoires, ne renverse la chaloupe, ou qu'elle ne s'engloutisse dans l'abîme qu'il ouvre autour de lui. La baleine plonge avec une incroyable vîtesse, et quelquefois pendant une heure, emportant jusqu'à deux mille brasses de corde, que

tous les bateaux s'empressent de lui lâcher à la suite du harpon enfoncé dans son corps. On a grand soin de veiller à ce qu'aucun obstacle n'empêche la corde de filer librement ; car telle est la force de la baleine, qu'elle entraîneroit la chaloupe avec elle au fond de la mer. Pour prévenir cet accident, un homme se tient debout, une hache à la main, prêt à couper la corde au moindre embarras, tandis qu'un autre est occupé, sans relâche, à jeter de l'eau sur le bord de la chaloupe où glisse la corde, de peur qu'elle ne vienne à s'enflammer par le frottement. Epuisée par ses efforts, et par la perte de son sang, la baleine enfin se relâche de sa vîtesse, et remonte sur la surface de l'eau pour respirer. C'est alors que les pêcheurs qui la suivent, l'attaquent avec une nouvelle furie, et achèvent de lui donner la mort. Sa masse inanimée flotte au loin sur les ondes. Le vaisseau, qui s'est tenu constamment à la voile, s'approche en ce moment des chaloupes, qui attachent leur proie à ses côtés avec de grosses chaînes. Aussi-tôt les charpentiers y descendent avec des bottes armées de crampons de fer aux

semelles, de peur de glisser. On commence par lui couper ses barbes, ses nageoires et sa queue; on la dépouille ensuite de sa peau, qui est épaisse d'un doigt, et on enlève par morceaux sa graisse, qui a huit ou dix pouces d'épaisseur. C'est cette graisse, qui, fondue dans une chaudière, donne l'huile de baleine, que l'on renferme dans des tonneaux pour la transporter ici, où elle est employée à un nombre infini d'usages. Les restes de ce vaste corps sont laissés en proie aux poissons, aux ours et aux Groënlandois, qui les ramassent soigneusement pour s'en nourrir. Ils osent quelquefois eux-mêmes poursuivre la baleine; mais ils n'y vont qu'en grand nombre, et avec des bateaux plus grands que ceux dont nous avons parlé. Ils l'attaquent à-peu-près de la même manière que les Européens : seulement comme ils ne sont pas si bien fournis de cordes, ils se contentent d'attacher des peaux de veaux-marins, enflées d'air, à l'autre bout de la corde qui suit le harpon. Ce moyen leur sert également à fatiguer leur ennemi, qui éprouve de la résistance à entraîner avec lui ces peaux sous les ondes,

et à le faire découvrir au moment où il remonte sur leur surface.

HENRI.

Je ne puis m'empêcher de plaindre le sort de cette pauvre baleine, que l'on va tourmenter si cruellement pour lui ravir ses tristes dépouilles. Pourquoi ne pas la laisser vivre, sans l'inquiéter, parmi les glaces affreuses où elle est née?

M. BARLOW.

Vous devriez connoître assez les hommes, pour savoir qu'il n'est rien que la soif de l'or ne leur fasse entreprendre.

HENRI.

A la bonne heure; mais qu'ils n'entreprennent donc que des choses où ils n'aient pas besoin d'employer la cruauté. Qu'ils se bornent a déchirer le sein de la terre, personne ne s'en plaindra.

M. BARLOW.

Il seroit bien à desirer que ce sentiment fût gravé dans tous les cœurs. Cependant il faut considérer que la baleine elle-même ne subsiste qu'en dévorant des milliers de poissons; en sorte, que si ceux-ci étoient susceptibles de reconnoissance, ils de-

vroient bénir les Européens, comme des bienfaiteurs qui viennent les délivrer de leurs ennemis.

HENRI.

S'ils étoient capables des sentimens que vous leur supposez, nous serions bien effrontés d'oser y prétendre; car ce n'est pas pour eux que nous faisons ces entreprises.

TOMMY.

Mais, monsieur, je vous prie, pour en revenir aux Groënlandois, quelle est l'éducation qu'on donne aux enfans dans cette horrible contrée?

M. BARLOW.

Lorsque les hommes arrivent de la pêche, couverts tout à la fois de sueur et de glaçons, et qu'ils viennent s'asseoir tranquillement dans leurs cabanes, pour se régaler de leur proie, la conversation ordinaire roule sur les dangers et les accidens qu'ils ont éprouvés dans leur expédition. Chacun raconte à sa famille comment il a bondi sur les vagues pour surprendre le veau-marin; comment il l'a percé de son harpon, comment il l'a ensuite attaqué la lance à la main; comment l'animal, furieux de ses blessures, s'es-

élancé sur lui pour le déchirer ; comment enfin, par son courage et par son adresse, il a su triompher de son ennemi, et le conduire sur le rivage. Il raconte tous ces détails avec le sentiment et la chaleur dont on est pénétré, en parlant d'une chose qui intéresse également son amour-propre et la curiosité de ceux qui vous écoutent. Les petits garçons attroupés autour de leur père, s'animent au récit de ses exploits, et brûlent déjà de partager ses travaux et sa gloire. Aussi-tôt qu'un enfant peut faire usage de ses pieds et de ses mains, son père lui donne un arc et des flèches pour s'exercer à tirer juste au but. Il lui apprend à lancer des pierres contre un panier suspendu, où est renfermé son déjeûner, qu'il est obligé, par ce moyen, d'obtenir de sa propre adresse. A l'âge de dix ans, on le pourvoit d'un petit canot pour s'instruire à ramer et à lutter contre les vagues. On l'exerce à nager tantôt sur un côté, tantôt sur l'autre, avec une rame qui lui sert de balancier, à plonger la tête en bas, et se relever du côté qu'on lui prescrit. Tantôt il passe sa rame entre ses bras et son dos, et l'agite

si bien à droite et à gauche, qu'il descend sous les ondes ou remonte à sa volonté. Tantôt il jete sa rame; et, s'élançant hors du bateau pour la reprendre, il la saisit, et l'entraîne avec tant d'adresse au fond de la mer, qu'en frappant perpendiculairement contre le roc ou le sable, elle rebondit, et revient avec lui sur la surface des eaux. Toutes ces manœuvres sont absolument nécessaires pour savoir conduire un canot. Comme il suffit de la moindre chose pour le renverser, et qu'alors son conducteur, qui lui est attaché, comme je vous l'ai dit, par le milieu du corps, ne peut s'en dégager, et tombe la tête en bas sous les vagues, il se noyeroit infailliblement s'il ne s'étoit pas instruit à reprendre l'équilibre, par le secours de sa rame, et à se redresser sur son canot. C'est à l'âge de quinze ou seize ans, lorsqu'il est bien formé à tous ces exercices, qu'un jeune homme suit enfin son père à la pêche du veau-marin. Le premier qu'il vient à bout de prendre, doit servir à régaler sa famille et ses amis. Pendant le festin, il raconte son expédition, et comment il s'est rendu maître

de sa proie. Il a la gloire d'entendre tout le monde applaudir à son adresse et à son courage. Mais, s'il n'avoit rien pris, ou s'il n'avoit donné aucune preuve de talent, il seroit méprisé des hommes, et réduit à subsister de la pêche propre aux femmes, c'est-à-dire de harengs, de moules et de coquillages. Il y a des jeunes gens qui ne parviennent jamais au talent de la grande pêche; et ceux-là sont obligés quelquefois de faire honteusement chez les autres l'office de servante. A vingt ans, un Groënlandois doit savoir faire son canot et son équipage, et voguer de ses propres rames. Il ne tarde pas alors à se marier; mais il reste toujours avec ses parens; et sa mère retient le timon du ménage.

HENRI.

Dites-moi, je vous prie, monsieur, n'est-ce pas dans le Groënland que les hommes voyagent sur des traîneaux, tirés par des chiens?

TOMMY.

Des traîneaux tirés par des chiens? Cela doit être plaisant. Je n'aurois jamais ima-

giné qu'on employât des chiens à traîner des voitures.

M. BARLOW.

Les Groënlandois en font bien aussi des attelages ; mais l'usage n'en est pas si commun que dans l'autre pays dont je vous ai parlé, et qui s'appelle Kamtschatka. C'est un pays horrible, et couvert de glaces, comme le Groënland, mais qui en est fort éloigné. Les habitans y élèvent de grands chiens, qu'ils attèlent au nombre de quatre, six, huit ou dix à un traîneau léger, pour courir dans la saison des neiges et des glaces. Aux approches de l'été, les Kamtschadales donnent la liberté à leurs chiens, qui sont accoutumés à pourvoir d'eux-mêmes à leur subsistance, en courant le long des bords des rivières, où ils trouvent une quantité de débris de poissons, que les pêcheurs y laissent exprès pour eux. Mais dès le mois d'octobre, avertis par les premières rigueurs de l'hiver, ils se rendent d'eux-mêmes dans la demeure de leurs maîtres. Ils y arrivent gras et potelés ; mais cet embonpoint ne dure guère. On commence par les attacher pour les faire mai-

grir, en diminuant, par degré, leur nourriture; et l'on finit bientôt par ne leur donner à manger que la nuit, de peur qu'ils ne deviennent trop pesans à la course. Dès que la neige a couvert la terre la saison de leur travail commence, et on les attèle aux traîneaux. Le conducteur assis de côté, et les jambes pendantes, conduit ses coursiers avec un bâton de trois pieds garni de grelots, qu'il secoue pour les animer. S'il en voit un se négliger dans sa marche, il lui jete son bâton, qu'il a l'adresse de ramasser en passant. Ce n'est point avec des rênes qu'il les gouverne. Il lui suffit de crier *onga*, s'il veut aller à droite, et *kna*, s'il veut aller à gauche. Pour retarder la course, il laisse traîner ses pieds sur la neige : pour s'arrêter, il y enfonce son bâton. Cette manière de voyager l'expose à de grands périls. Lorsqu'il traverse une forêt ou des endroits couverts de broussailles, il risque à chaque instant, de se crever les yeux, ou de se rompre les bras et les jambes, parce que les chiens redoublent d'ardeur et de vîtesse, à proportion des difficultés qu'ils ont à vaincre. Dans les descentes escarpées,

il n'est pas possible de les arrêter. Malgré la précaution que l'on prend d'en dételer la moitié, et de retenir les autres de toute sa force, ils emportent le traîneau, et quelquefois renversent le conducteur. Alors celui-ci n'a d'autre ressource que de courir après ses chiens, qui vont d'autant plus vîte, que le poids du traîneau est devenu plus léger. Quand le traîneau s'embarrasse un peu dans les broussailles, l'homme le rattrape; et s'il n'a pas le temps d'y remonter, il s'y accroche d'une main, et se laisse emporter, rampant sur son ventre, jusqu'à ce que les chiens soient arrêtés ou par leur lassitude, ou par quelque obstacle.

HENRI.

Oh, les pauvres malheureux!

M. BARLOW.

Ce n'est pas tout encore; il leur arrive quelquefois d'être surpris au milieu de leur course par des bourasques affreuses de vent, et par un déluge de neige, qui les enveloppe en tourbillon. Quel seroit le désespoir d'un Européen, en se voyant ainsi abandonné à la distance de vingt ou trente lieues de son habitation, et livré seul aux fureurs de

là tempête, au milieu de ces plaines désertes! L'intrépide habitant de ces contrées, accoutumé dès son enfance à braver les rigueurs de la nature, et à se rendre, en quelque sorte, supérieur aux élémens, ne laisse point abattre son courage. Il court se réfugier dans les bois avec ses chiens et son traîneau, jusqu'à ce que l'ouragan ait perdu quelque chose de sa violence. Lorsqu'il dure plusieurs jours, comme cela arrive souvent, il est obligé de donner à manger à ses chiens les courroies et les cuirs de son traîneau, heureux de n'être pas réduit à leur disputer cette nourriture, s'il a conservé quelques restes du poisson sec qu'il a pris, en partant, pour son voyage! Plus heureux encore, s'il n'est pas gelé par le souffle perçant du vent du nord! Pour s'en garantir, il se met dans un creux qu'il garnit de branches; et là, s'asseyant les jambes croisées sous lui, et bien enveloppé dans ses fourrures, il se laisse ensevelir tout entier sous les flots de la neige, à l'exception d'une petite ouverture qu'il se ménage, pour avoir la liberté de respirer. C'est dans cet état qu'il passe quelquefois des journées

entières, environné de ses chiens, qui aident à le réchauffer, jusqu'à ce que la tempête soit passée, et que la neige, affermie par une forte gelée, lui donne la liberté de reprendre son voyage.

TOMMY.

Je n'aurois jamais imaginé que des hommes fussent en état de résister à tant de périls, de fatigues et de désagrémens. Mais les pauvres malheureux qui habitent ces déplorables contrées, ne se font-ils pas une grande joie de les quitter, lorsqu'ils en trouvent l'occasion? Ils doivent, je crois, s'estimer bien heureux d'aller s'établir sous des climats plus favorables?

M. BARLOW.

Ils sont bien éloignés de ces sentimens; au contraire, lorsqu'on leur dit que, dans les autres pays on ne prend pas de veaux-marins, ils répondent que ces pays doivent être bien misérables, en comparaison de leur patrie. D'ailleurs, ils ont en général un si profond mépris pour les étrangers, qu'ils ne se sentent pas la moindre inclination à visiter les pays que ceux-ci habitent.

TOMMY.

Que me dites-vous, monsieur ? Comment ces stupides et malheureux sauvages s'avisent-ils de mépriser des hommes qui leur sont si supérieurs ?

M. BARLOW.

Ils ne sont pas si bien convaincus de cette supériorité que vous pourriez le croire. Les Groënlandois, par exemple, voient que les étrangers qui viennent chez eux, ne les égalent point dans l'art de manier un canot, et de prendre les veaux-marins, les deux choses qu'ils ont le droit de regarder comme les plus utiles. C'est sur ce point de comparaison qu'ils nous jugent. Aussi nous considèrent-ils avec un grand dédain ; et nous ne devons pas nous étonner de paroître à leurs yeux ce qu'il paroissent aux nôtres, c'est-à-dire des peuples malheureux et barbares.

TOMMY.

Voyez l'impertinence. J'aimerois bien à leur faire sentir tout le ridicule de leur orgueil.

M. BARLOW.

Ce seroit vous charger d'une entreprise assez difficile. Mais dites-moi, ne vous re-

lide, pour nous mettre à l'abri des injures de l'air ?

TOMMY.

Je l'avoue encore.

M. BARLOW.

Et croyez-vous qu'il y ait des connoissances plus importantes que celles de ces hommes utiles ?

TOMMY.

Non, sans doute, monsieur, la première chose est de vivre, et la seconde est de dormir en sûreté.

M. BARLOW.

S'il falloit décider entre eux et vous, sur les véritables services que la société demande, croyez-vous que la balance penchât en votre faveur ?

TOMMY.

Hélas ! non.

M. BARLOW.

Pourquoi donc vous étonneriez-vous que des hommes, tels que les Groënlandois, qui nous surpassent évidemment dans les arts, qui, chez eux, sont les plus utiles à la vie, ayent une meilleure opinion de leur importance que de la nôtre. Si vous étiez

porté, tel que vous êtes, au milieu de ce peuple, comment vous y prendriez-vous pour le faire revenir de sa prévention, que vous trouviez tout-à-l'heure si ridicule ?

TOMMY.

Je leur dirois que j'ai reçu une meilleure éducation.

M. BARLOW.

Voilà ce qu'ils ne croiroient point sur votre seule parole. Ils voudroient voir d'abord comment vous excellez à conduire une chaloupe, à plonger dans la mer, et à poursuivre le veau-marin et la baleine. Je pense que vous ne sortiriez pas de ces épreuves avec beaucoup de gloire ; et vous seriez bientôt réduit à mourir de faim, s'ils ne vous offroient charitablement une partie de leur pêche. Quant à votre qualité de gentilhomme, ils ne s'arrêteroient guère à cette distinction ; et jamais vous ne leur feriez comprendre qu'un homme, qui vaut naturellement son semblable, doive se soumettre à flatter l'orgueil insolent d'un autre, précisément parce qu'il est mille fois plus utile que lui.

TOMMY.

En effet, monsieur, je commence à croire que je pourrois bien n'être pas d'une nature si supérieure que je l'imaginois.

M. BARLOW.

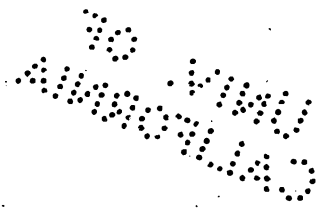
Plus vous en serez convaincu, et plus vous serez en état d'acquérir sur les autres la véritable supériorité, celle des talens et des lumières utiles. Il n'est que des esprits foibles et rétrécis, qui puissent attacher la grandeur réelle à d'autres distinctions.

Tommy fut vivement frappé de ces réflexions judicieuses; mais, ce qui l'occupa bientôt uniquement, ce fut la peinture qu'il se retraçoit de la manière de vivre des Groënlandois, et sur-tout le parti qu'ils savoient tirer des chiens pour voyager sur la neige. Ces traîneaux et leurs attelages ne firent que rouler dans sa tête pendant la moitié de la journée. Hélas! le soir même, ils devoient produire un événement bien fâcheux pour l'orgueil de notre jeune héros.

M. Barlow venoit de recevoir de *Terre-Neuve* un beau chien, nommé *César*, également remarquable par la grandeur de sa taille, sa force, sa douceur, et son adresse

à nager dans les eaux les plus profondes. Tommy n'avoit guère tardé à former avec lui une étroite connoissance. Il en avoit fait le compagnon de ses promenades et de ses plaisirs. Toutes les fois qu'ils passoient ensemble sur le bord d'un étang, Tommy s'amusoit à y jeter, le plus loin qu'il lui étoit possible, un gros bâton ; et César, sans délibérer, couroit le chercher, en plongeant tête baissée, et le rapportoit aussi-tôt dans sa gueule. Nous avons vu combien Tommy avoit été frappé de la peinture des chiens du Kamtschatka, et de leur manière de tirer les traîneaux. La vigueur et l'agilité de César lui firent naître un jour la pensée d'en tirer le même parti. L'instant même où cette idée se présenta à son esprit, fut choisi pour l'exécution. Il se pourvut aussi-tôt d'une bonne corde, et il alla prendre dans la cuisine la chaise la plus forte qu'il put trouver, pour en faire un traîneau. Chargé de cet attirail, il se rendit sur une grande pièce de gazon, que les petits garçons prenoient pour le théâtre de leurs ébats. Tommy, ayant renversé sa chaise par terre, y attacha les deux bouts de sa corde ; et avec le reste, il

fut former adroitement un harnois fort propre, que César laissa mettre, sans résistance, sur son dos et autour de son poitrail. Déjà, un grand fouet à la main, Tommy venoit de s'asseoir, d'un air triomphant sur son char, lorsque les petits garçons, attirés par la curiosité de ce spectacle, accoururent tous autour de lui; et, par leur admiration, enflammèrent l'ardeur qu'il avoit de se signaler. Il commença par employer les complimens ordinaires, qu'il avoit souvent entendu les cochers adresser à leurs chevaux, et à faire claquer son fouet avec toute la fierté d'un vainqueur des jeux olympiques. Mais César, qui ne comprenoit pas bien ce langage, en prit de l'humeur; et son impatience s'exprima par des écarts fougueux, et par toutes les caracoles d'un coursier indompté. Tommy, de son côté, qui regardoit son honneur comme essentiellement engagé à sortir avec succès de cette entreprise, ne fut pas arrêté par de pareilles boutades, et il déchargea un rude coup de fouet sur les flancs du rebelle César, qui partit aussi-tôt, emportant avec lui le char, le vainqueur et les acclamations de toute



) N.
ort p
ns r
poitr
l'omm
ant s
, attiré
ccourc
r admi
'il avo
nploye
oit so
à leu
et ave
es jeu
prenoi
ieur; d
irts fou
n cour
é, qu
itielle
e cette
pareil
e cou
ar, qu
char
tout

l'assemblée. Quel moment de triomphe pour le jeune Merton! Il promenoit autour de lui ses regards superbes, et se tenoit sur son siège avec une fermeté inébranlable. Par malheur il y avoit au bout de cette place un abreuvoir, où l'on menoit boire les chevaux du village, et dont le fond descendoit, par une pente douce, jusqu'à la profondeur de trois ou quatre pieds. César, qui avoit fait plus d'une fois ses exercices dans cette pièce d'eau, y courut par un instinct naturel, pour se débarrasser d'un train qui l'importunoit. Ce fut alors que Tommy commença à prendre des inquiétudes sur sa gloire. Il voulut appaiser son coursier, et tâcher de le retenir, pour avoir le temps de s'élancer de son char. Tous ses efforts furent inutiles. César avoit déjà les pieds dans l'eau; et un instant après, il se trouva au milieu de ce petit océan, nageant de toute sa force, et toujours suivi de son conducteur, dont la tête paroissoit à peine sur la surface. Que ne puis-je vous cacher l'embarras où notre héros infortuné se trouvoit sur les suites périlleuses de son aventure! Hélas! il n'en attendit pas long-temps la ca-

tastrophe. César, d'un vigoureux coup de collier, ayant brusquement renversé le char, Tommy fut enseveli sous les ondes jusques par-dessus les oreilles. Pour comble d'infortune, l'abreuvoir n'avoit pas été nettoyé depuis quelques années; et Tommy, lorsqu'il fut remonté sur ses pieds, parut, non dans l'éclat d'un jeune Triton qui folâtre sur les ondes, mais comme un monstre amphibie, qui traîne pesamment sa masse limoneuse vers le rivage. Je vous laisse à penser quels sentimens fit naître une si étrange apparition dans l'ame des spectateurs. Tout leur respect pour un petit gentilhomme ne put les empêcher de se livrer à des éclats de rire bruyans, qui remplirent au loin la plaine. Tant que Tommy fut occupé à se relever de ses plongeons et de ses glissades, à se débattre contre les eaux, et à secouer sa chevelure humide, il ne parut guère offensé de ces insolentes risées. Mais lorsqu'enfin parvenu sur le bord, il put se pénétrer tout entier de la honte de sa disgrace, une rage soudaine s'empara de ses esprits; et, se précipitant au milieu des railleurs, il leur distribua à droite et à gauche

des coups de poing avec tant de furie, qu'il se vit bientôt dans la situation d'un vainqueur qui poursuit une armée en déroute. Malheur à ceux qui se trouvoient devant ses pas. L'âge, ni le sexe, rien n'étoit distingué. Les foibles et les petits étoient également ses victimes. Dans le ressentiment dont il étoit transporté, avoit-il le temps de consulter la clémence ? Tandis qu'il vengeoit ainsi ses affronts, et qu'il chassoit les vaincus devant lui, M. Barlow parut tout-à-coup, attiré sur le champ de bataille par le tumulte et les cris plaintifs qui se faisoient entendre de toutes parts. Il resta quelques momens indécis sur le parti qu'il avoit à prendre. Si le honteux égarement de Tommy excitoit son indignation, sa figure piteuse, le désordre de ses habits, l'eau qui dégoutoit encore de tous ses membres, étoient bien propres à le tenir suspendu entre le rire et la pitié. Tommy, à son tour, ne se trouvoit guère moins embarrassé à l'aspect imprévu de son maître. Ne soyez donc pas surpris de ce que je ne peux vous rendre avec plus de netteté une scène compliquée de tant de sentimens divers. Tout ce que je puis vous

dire de plus précis, c'est que l'arrivée de M. Barlow fit cesser le désordre général. Il conduisit Tommy dans sa chambre, le fit déshabiller et mettre au lit, et prit toutes les précautions que lui suggéra sa prudence, pour empêcher que la disgrace de son élève n'eût des suites funestes pour sa santé.

Bientôt arriva le temps où M. Merton, sollicité par les vives instances de sa femme, avoit permis que Tommy vînt passer quelques jours au château. M. Barlow fut extrêmement affligé de cette visite, persuadé, comme il l'étoit, que son élève alloit se trouver au milieu d'une société, où il recevroit des impressions bien différentes de celles qu'il avoit travaillé avec tant de soin à faire naître dans son esprit. Henri reçut en même-temps de M. Merton une invitation très-pressante pour accompagner son ami, avec la permission de son père, qu'on avoit obtenue. Quoique la première expérience qu'il avoit faite de la vie du grand monde, ne lui eût pas inspiré une inclination bien décidée pour cette expédition, il étoit d'un caractère trop obligeant pour se prévaloir de sa répugnance. D'ailleurs, l'at-

tachement sincère qu'il avoit pris pour Tommy, lui faisoit craindre de le quitter, bien qu'il eût aussi du chagrin de quitter son cher maître. Pour M. Barlow, il ne vit partir les deux enfans qu'avec un extrême regret, et en faisant au moins des vœux pour les voir revenir dans les mêmes sentimens qu'il avoit su leur inspirer.

A leur arrivée au château, nos deux amis furent introduits dans un riche salon, où étoit rassemblée la plus brillante compagnie de toute la contrée. Il y avoit aussi une foule de jeunes gens et de jeunes demoiselles que l'on avoit invités pour tout le temps des vacances de Tommy. Aussi-tôt qu'il se présenta, on n'entendit qu'un concert universel de louanges en son honneur. Comme il étoit grandi ! comme il s'étoit formé ! le charmant petit garçon ! on ne pouvoit rien voir de si gentil! Ses yeux, ses dents, ses cheveux excitoient l'admiration des femmes. Trois fois il fit le tour du salon, pour recevoir les complimens de la compagnie, et pour être présenté aux jeunes demoiselles. Et le pauvre Henri? Hélas! il ne fut remarqué de personne, excepté de

M. Merton, qui le reçut dans ses bras avec une tendre cordialité. Quelques instans après, une dame, qui étoit assise auprès de madame Merton, lui demanda d'un air mystérieux à l'oreille, mais assez haut pour être entendue de toute l'assemblée, si c'étoit là ce petit garçon de charrue que M. Barlow prétendoit élever en gentilhomme? Oui, c'est lui-même, répondit madame Merton. Je l'aurois deviné, reprit la dame, à son air gauche, et à sa physionomie commune. Mais comment pouvez-vous souffrir que votre fils, qui, sans flatterie, est un des enfans les plus accomplis que j'aie vus, soit le compagnon de ce petit rustre? Ne craignez-vous pas qu'il ne contracte insensiblement dans sa société de mauvaises habitudes, qu'il ne prenne de lui des sentimens bas et rampans? Pour moi, qui tiens qu'une bonne éducation est la chose la plus importante de la vie, je n'ai rien épargné pour donner à ma chère Matilde toutes les perfections qui peuvent la faire paroître avec avantage dans le monde. Je me flatte qu'on peut déjà reconnoître, à son instruction, les soins de ma tendresse. Elle danse à ravir,

se présente avec grace, et personne ne se coëffe et ne se pare avec plus de goût.

Pendant le cours de cet entretien, dont le pauvre Henri avoit fourni l'occasion et le sujet, une jeune demoiselle, observant que personne ne daignoit avoir pitié de son embarras, s'avança vers lui d'un air gracieux; et, l'ayant pris par la main, elle le fit asseoir à son côté. Cette aimable personne, d'un caractère plein de douceur, et de bienveillance, s'appelloit *Miss Simmons*. Henri, graces à l'affabilité de ses manières, se trouva tout de suite à son aise avec elle, comme s'il l'eût connue depuis long-temps. S'il étoit dépourvu des graces artificielles que donne l'usage du monde, il possédoit cette politesse naturelle, que le monde ne peut donner. M. Barlow, en tâchant de préserver son cœur des mauvaises impressions, ne s'étoit pas moins attaché à entretenir la justesse de ses idées, et à nourrir la force de sa raison. Henri, à la vérité, ne disoit aucun de ces mots brillans, qui rendent un petit garçon le favori des dames. Il n'avoit pas cette vivacité, ou plutôt cette impertinence, qui passe pour de l'esprit devant les

gens superficiels ; mais il savoit écouter ce qu'on lui disoit, et répondre avec intelligence aux questions qui étoient à sa portée. Miss Simmons, quoique plus âgée et plus instruite que lui, fut enchantée de sa conversation, et le trouva infiniment plus aimable et plus sensé que tous ces petits gentilshommes qui bourdonnoient autour d'elle, et dont le babil importun ne faisoit que l'étourdir.

En ce moment, on vint appeller la compagnie pour vaquer à la grande affaire du dîner. Henri ne put s'empêcher de frémir à ce mot, lorsqu'il se souvint de tous les embarras que lui avoit causés son premier repas au château. Cependant il prit la résolution de faire bonne contenance, par considération pour son ami. En voyant tant de beaux messieurs et de belles dames pressés les uns contre les autres, tant de domestiques bien frisés debout derrière leurs chaises pour les servir, un si grand étalage de sauces et de ragoûts, dont il n'avoit jamais goûté, et dont il ne savoit pas même le nom, tant de pompe et de difficultés pour ce qui devroit être la chose du monde la plus

simple et la plus aisée, il envioit le sort des gens de la campagne, qui vont s'asseoir à leur aise sous l'ombrage, et savent faire un joyeux dîner sans tout cet appareil d'argenterie et de porcelaines, et sur-tout sans de vains complimens et d'éternelles cérémonies. Pendant qu'il se livroit à ces réflexions, Tommy, placé entre les deux femmes les plus distinguées, ne pouvoit suffire à répondre à leurs agaceries. Tout ce qu'il disoit au hasard, étoit relevé comme un trait étincelant d'esprit. Henri avoit peine à revenir de sa surprise. Son affection pour Tommy étoit pure et sincère. Loin que le moindre sentiment de jalousie fût jamais entré dans son cœur, il s'étoit réjoui de tous les progrès qu'il avoit vu faire à son camarade encore plus que des siens. Cependant il n'avoit jamais découvert en lui aucune trace de ce mérite supérieur, dont on lui faisoit compliment. Lorsqu'il pouvoit attraper, à la volée, quelqu'un de ces traits qui faisoient tant de fortune, il les trouvoit au-dessous de sa conversation ordinaire. Cependant comme il voyoit tant de grandes dames en penser différemment, il aimoit mieux con-

damner sa pénétration, et croire qu'il se trompoit, quoiqu'il n'eût pas un sentiment bien vif de cette erreur. Mais si l'opinion de Henri sur les talens de son camarade ne trouvoit guère à s'exalter dans cette représentation, il n'en étoit pas ainsi de Tommy. Les assurances qui lui venoient de tous côtés qu'il étoit un petit prodige, ne tardèrent pas à lui persuader qu'il étoit un prodige en effet. En considérant quelles étoient les personnes qui lui rendoient ce témoignage, il trouvoit qu'on avoit fait jusqu'à présent une grande injustice à son mérite. Il se voyoit souvent contredit chez M. Barlow, et il étoit obligé de donner des raisons pour ce qu'il avançoit. Mais ici, pour exciter l'admiration, il lui suffisoit d'ouvrir la bouche; et ses auditeurs trouvoient ses moindres paroles pleines de sens et d'esprit. Madame Merton, elle-même, n'étoit pas la dernière à lui prodiguer ses suffrages. Les progrès qu'elle avoit vu faire à son intelligence par les soins de M. Barlow, et les nobles sentimens qu'il lui avoit inspirés, avoient bien flatté sa tendresse; mais le voir briller avec cet éclat extraordinaire

devant des juges si délicats, et dans une compagnie de si bon ton, c'étoit pour son cœur une source des transports les plus vifs qu'elle eût jamais éprouvés. Ce succès général anima tellement la langue effrénée du jeune gentilhomme, qu'on l'auroit vu s'emparer de toute la conversation avant la fin du dîner, si M. Merton, qui ne goûtoit pas les saillies de son fils, à beaucoup près autant que sa mère, ne l'eût arrêté dans sa carrière brillante.

Pendant que son camarade occupoit ainsi la scène, Henri gardoit modestement le silence, livré tout entier à ses observations. M. Merton et Miss Simmons étoient presque les seuls qui eussent pris une bonne idée de sa retenue. Les autres ne voyoient en lui qu'un petit paysan sauvage. Les jeunes gentilshommes qui avoient conçu pour lui le mépris le plus profond, ne se portoient qu'avec peine à lui montrer les égards les plus communs de la civilité. Les instigateurs de cette indigne conduite, étoient M. Compton et M. Mash. M. Compton se regardoit comme un jeune homme accompli, quoique tout son mérite consistât, aux

yeux des autres, dans une figure pâle et décharnée, un maintien effronté, et une paire de boucles si grandes, qu'elles auroient pu servir à figurer sur les harnois des chevaux d'un ambassadeur. Il étoit sur le point d'achever le cours de son éducation à une école publique, où il avoit pris tous les vices que l'on y contracte, sans avoir rien ajouté aux lumières de son étroite intelligence. M. Mash étoit fils d'un gentilhomme voisin, à qui sa passion extraordinaire pour les chevaux, et la fureur de s'intéresser dans les courses, avoit coûté une grande partie de sa fortune. Son fils, qui, dès la plus tendre enfance, n'avoit entendu parler, dans la maison paternelle, que de courses et de paris, s'étoit mis dans l'esprit que toutes les sciences humaines rouloient sur ces deux points. Élevé, pour ainsi dire, dans l'écurie de son père, il s'étoit sur-tout occupé de la connoissance du cheval, non par une affection réelle pour cette noble créature, mais parce qu'il la regardoit comme un instrument utile pour opérer sur la bourse de quelques jeunes lords, à leurs premières campagnes dans les plaines de Newmarket.

Il soupiroit avec impatience après le moment où son âge lui permettroit de tirer parti de ses profondes études, et d'aller déployer sur ce théâtre le supériorité de son génie. Ces deux jeunes gentilshommes ne perdoient aucune occasion de jouer de mauvais tours à Henri, et de tenir sur son compte tous les propos qu'ils croyoient capables de le mortifier. Ils étoient au contraire fort empressés de se rendre agréables aux yeux de Tommy, et de frapper son imagination en faveur de leurs talens. Ils ne lui parloient que de chiens, de chevaux, de danses, de parties de plaisir, et d'entreprises violentes contre les fermiers. Tommy sentit bientôt naître en son esprit de nouvelles idées. Il vit une carrière de grandes aventures s'ouvrir à ses regards. En apprenant que de petits garçons, qui n'étoient pas plus hauts que lui-même, s'étoient souvent réunis dans le glorieux projet de se révolter contre leurs maîtres, et de troubler toute une assemblée dans une salle de spectacle, il aspiroit à l'honneur de partager la renommée de ces brillans exploits. Il ne tarda guère à perdre insensiblement

tout sentiment de respect pour M. Barlow, et d'affection pour Henri. Les premiers jours, à la vérité, il fut choqué d'entendre parler de son maître avec irrévérence; mais devenu sourd, par degrés, à la voix qui s'élevoit dans son cœur, il en vint bientôt à prendre plaisir à voir M. Mash tourner en ridicule cet homme respectable, et employer le peu d'esprit et d'imagination qu'il avoit, à parodier ses plus touchantes instructions. Ce fut en vain que Henri, déplorant l'ingratitude de son camarade, se hasarda à lui faire quelques remontrances à ce sujet. On ne lui répondit que par un regard fier et dédaigneux; et M. Mash se permit les plus basses injures, pour lui imposer silence.

On venoit d'apprendre au château qu'une troupe ambulante de comédiens de campagne passoit dans la ville voisine, et se disposoit à y donner un certain nombre de représentations. Pour jeter quelque diversion dans les amusemens de la jeune société, M. Merton imagina de lui donner le plaisir de ce spectacle. Elle s'y rendit en effet dès le premier jour, et Henri se

trouva de la partie. Tommy, qui ne s'abaissoit plus maintenant à lui montrer la moindre attention, alla s'asseoir entre ses deux nouveaux camarades, dont il ne pouvoit plus se séparer. Les jeunes gentilshommes, pour montrer à Tommy comment ils savoient mettre en action leurs principes, commencèrent par jeter des noix et des pelures d'oranges sur le théâtre; et Tommy, qui ne vouloit pas se montrer indigne de ses modèles, les imita avec une extrême satisfaction. Lorsqu'on leva la toile, et que les acteurs s'avancèrent sur la scène, tout le reste de l'assemblée s'imposa décemment un profond silence; mais Mash et Compton, pour faire éclater leur supériorité, se mirent à parler si haut, et à pousser de si grands éclats de rire, qu'il fut impossible à tous les autres d'entendre un mot de la pièce. Ces prouesses paroissoient merveilleuses à Tommy, qui auroit cru se dégrader en faisant moins de bruit que ses compagnons. Les acteurs et les spectateurs étoient tour-à-tour l'objet de leur ricanemens. La plus grande partie de l'assemblée étoit composée d'honnêtes habitans de la ville, et

de bons fermiers de la campagne voisine. Ce fut dans l'esprit de nos orgueilleux étourdis une raison suffisante pour les regarder avec le plus fier dédain. Leur manière de se coëffer, et toutes les parties de leur habillement furent soumises à une critique si minutieuse, que Henri, qui étoit assis derrière eux, et qui ne pouvoit s'empêcher d'entendre leurs discours, imagina qu'au-lieu d'avoir reçu leur éducation dans quelque Université, ils avoient passé leur jeunesse en apprentissage chez des perruquiers et des tailleurs, tant ils déployoient d'érudition sur les boutons, les gilets et les coëffures. Quant aux pauvres acteurs, ils en furent traités avec encore moins de pitié. Ils leur paroissoient si gauches, si mal habillés, et en un mot si détestables, qu'il étoit impossible à des gens de goût de les supporter un moment. M. Mash, qui se piquoit d'être né pour les grandes entreprises, décida qu'il falloit faire cabale contre eux, et jeter la salle à bas, plutôt que de les laisser continuer. Tommy avoit une si haute idée du goût et du génie de ses compagnons, qu'il fut forcé de convenir que c'étoit la chose

du monde la plus raisonnable. En conséquence, la proposition fut présentée au suffrage des autres jeunes gentilshommes de la société. Mais Henri, qui, jusqu'à ce moment avoit gardé le silence, se leva à la fin du premier acte, et eut le courage de leur représenter combien l'action qu'ils méditoient, lui paroissoit injuste et cruelle. Ces pauvres gens, leur dit-il, font tout ce qu'ils peuvent pour vous amuser; n'est-il pas affreux de vouloir les traiter avec ignominie? S'ils étoient en état de jouer aussi bien que les acteurs de Londres, dont vous parlez tant, ils ne manqueroient sûrement pas de le faire. Pourquoi donc exiger d'eux ce que la nature ne leur a pas donné, et vouloir les punir comme s'ils étoient coupables? Quel droit avez-vous de mettre en pièces leurs décorations, d'endommager leur salle? Que diriez-vous, s'ils en alloient faire autant dans vos maisons? Si leur manière de jouer ne vous plaît pas, ne troublons pas du moins le plaisir de ceux qui s'en contentent. Croyez-moi, restons tranquilles, puisque nous sommes entrés. Demain nous serons libres de n'y pas revenir. Cette ma-

nière de raisonner ne fut pas goûtée d
ceux à qui elle s'adressoit ; et je ne sais jus
qu'où les choses en seroient allées, si un
homme grave et décemment vêtu, qui avoi
long-temps supporté le bruit qui se faisoit
autour de lui, n'eût pris enfin le parti de
s'en plaindre. Cette liberté, que M. Mash
traita d'impertinence, fut relevée par lui
avec tant de grossièreté, que l'homme, qui
étoit un gros fermier du voisinage, crut de-
voir lui répliquer du ton le plus imposant.
La querelle devint alors plus vive ; et M.
Mash, qui regardoit comme un affront im-
pardonnable, qu'un homme si fort au-des-
sous de lui s'avisât d'avoir une opinion si
différente de la sienne, s'emporta jusqu'à
l'injurier et le frapper au visage. Il alloit
encore redoubler ; mais le fermier, qui
avoit autant de force que de résolution, sai-
sit d'une main robuste le petit insolent, qui
venoit de lui faire cet outrage, et sans le
moindre effort, l'ayant étendu de toute sa
longueur sous les bancs, il lui mit un pied
sur l'estomac, et lui dit que puisqu'il ne sa-
voit pas rester tranquillement assis au spec-
tacle, il falloit apprendre à s'y tenir couché,

et que s'il s'avisoit de faire la moindre résistance, il alloit être écrasé comme un ver: ce que M. Mash sentit bien qu'il ne seroit pas difficile au fermier d'exécuter. Cet incident imprévu répandit un abattement mortel sur les esprits de toute la jeune gentilhommerie, qui ne se souvint plus de son courage. M. Mash, lui-même, oublia sa dignité, au point d'implorer sa grace de l'air le plus humble et le plus soumis. Cette supplication fut soutenue par les prières de tous ses camarades, et en particulier de Henri. Oui-dà, dit le fermier, je n'aurois jamais pensé qu'une bande de petits gentilshommes, ainsi que vous vous en donnez le nom, ne se présentât en public que pour se comporter avec tant de grossièreté. Je suis sûr qu'il n'y a pas dans ma ferme un seul valet de charrue, qui n'eût montré plus de décence et plus de respect pour l'assemblée. Cependant, puisque vous semblez vous repentir de vos indignes manières, je veux bien aussi les oublier. Mais rendez-en graces à ce petit garçon que voici. C'est à sa considération que je vous pardonne, puisqu'il a la bonté de s'intéresser en votre fa-

veur. Il vient de se conduire avec tant de raison, que je le tiens meilleur gentilhomme qu'aucun de vous, quoiqu'il n'ait pas de vos habits de petits-maîtres et de baladins. Après ce discours, il retira son pied de dessus l'estomac de M. Mash, qui se releva sans bruit, et quitta son humble posture avec un maintien qui exprimoit beaucoup plus de modération qu'il n'en avoit eu en la prenant. Cette leçon utile ne fut pas perdue pour ses amis; car il ne sortit plus un seul mot de leur bouche pendant tout le cours de la représentation. Quoi qu'il en soit, le courage de M. Mash commença, par degrés, à se relever, dès-qu'il fut sorti de la salle, et qu'il eut perdu de vue le redoutable fermier. Il assura même très-positivement ses camarades que s'il n'avoit pas eu à faire à un homme si fort au-dessous de lui, et qu'il regardoit comme sans conséquence, il l'auroit appelé sur le champ pour faire le coup de pistolet.

L'événement qui venoit de se passer au spectacle, n'avoit pas eu des suites assez favorables à l'orgueil de nos jeunes étourdis, pour qu'ils fussent bien empressés d'en

faire le récit à leur retour au château. Henri, de son côté, étoit trop discret pour en trahir le mystère. Mais le lendemain à dîner, les dames qui avoient dédaigné d'aller voir un spectacle de petite ville, voulurent savoir ce que les jeunes gentilshommes en pensoient. Ils s'écrièrent tous d'une voix, que les acteurs leur avoient paru détestables; mais que la pièce étoit pleine de traits d'esprit et de sentiment, et que c'étoit une bonne école pour les jeunes gens qui entroient dans le monde. M. Compton ajouta qu'elle venoit d'obtenir à Londres le suffrage de tous les gens de goût, en quoi il fut appuyé par les témoignages de toute la compagnie. M. Merton, observant que Henri seul gardoit le silence, desira de savoir son sentiment particulier. Henri s'en défendit long-temps avec modestie; mais voyant qu'il ne pouvoit plus résister: Monsieur, dit-il, je suis un fort mauvais juge sur ces matières. C'est la première fois que j'ai vu jouer une comédie: ainsi je ne puis vous dire si elle a été bien ou mal représentée. Mais quant à la pièce en elle-même, j'aurois tort de vous cacher qu'elle ne m'a paru

pleine que de dissimulation et de méchanceté. Tous les personnages ne viennent que pour dire des mensonges, et se tromper lâchement les uns les autres. Si vous, monsieur, vous aviez à votre service des gens aussi corrompus, vous n'auriez sûrement pas de repos que vous ne vous en fussiez débarrassé. Aussi je vous avoue que pendant tout le cours de la pièce, je ne pouvois m'empêcher d'être surpris qu'on vint perdre son temps à voir des choses qui ne peuvent produire aucun bien. Ce qui m'indignoit sur-tout, c'est qu'on y envoyât des enfans, comme si on vouloit leur faire apprendre la fourberie et la trahison. M. Merton applaudit, par un sourire, à cette honnête indignation de Sandford; mais la plûpart des dames qui venoient d'exprimer une admiration extravagante pour la même pièce, furent choquées d'une si vive censure. Cependant comme elles jugèrent qu'il seroit difficile de répondre aux justes reproches de Henri, elles prirent le parti de sourire comme M. Merton, quoique ce fût par un sentiment bien opposé, et de garder le silence, jusqu'à ce que la conversation se fût

tournée insensiblement sur d'autres matières.

Le soir, l'un des jeunes gens proposa de faire, tous ensemble, une partie ; et l'on s'assit autour d'une grande table pour jouer un jeu de société, qu'on appelle le jeu du commerce. Henri, qui n'avoit pas été élevé d'une manière assez distinguée pour être bien familier avec les cartes, s'excusa sur son ignorance. Son amie Miss Simmons, offrit de lui apprendre le jeu, qui étoit si aisé, lui dit-elle, qu'en trois minutes il seroit en état de s'en tirer aussi bien que le reste de la compagnie. Malgré des offres aussi obligeantes, Henri persista dans son refus ; et, comme il n'en étoit que plus vivement pressé, il avoua ingénument à Miss Simmons qu'il avoit dépensé la veille une partie de l'argent qui lui restoit, et qu'il n'en avoit pas assez pour fournir sa mise. Si ce n'est que cela, lui répondit Miss Simmons, ne vous en mettez pas en peine, je mettrai au jeu pour vous avec grand plaisir. Oh non, mademoiselle, je vous prie, repartit Henri. Je vous rends bien des graces de votre bonté ; mais M. Barlow m'a dé-

fendu de recevoir de l'argent, ou d'en emprunter même de qui que ce soit au monde, de peur d'être exposé à devenir mercenaire ou malhonnête. Ainsi donc, quoi qu'il n'y ait ici personne que j'estime plus que vous, je suis obligé de refuser vos offres polies. A la bonne heure, répliqua Miss Simmons, je ne veux point faire violence à vos principes; mais rien ne vous empêche de jouer pour mon compte. Allons, asseyez-vous. De cette manière, Henri fut contraint, malgré de petites répugnances, de se mettre de la partie. Il ne trouva pas une grande difficulté à apprendre le jeu; mais il ne put s'empêcher de remarquer avec étonnement l'extrême agitation qui regnoit sur la physionomie de tous les joueurs, à chaque révolution de fortune. Les jeunes demoiselles, elles-mêmes, à la réserve de Miss Simmons, sembloient toutes aussi dévorées de la fureur du gain que les hommes; et quelques-unes laissèrent éclater des mouvemens de dépit et d'aigreur, qui dérangèrent toutes ses idées sur la modestie convenable à leur sexe. Après la retraite successive de tous les joueurs, il se trouva que Miss

Simmons et Henri étoient les seuls qui eussent conservé de leurs jetons, en sorte que la poule ne regardoit qu'eux seuls : et il ne falloit plus qu'un ou deux coups pour décider à qui des deux elle devoit appartenir. Henri se leva poliment et dit à Miss Simmons que, n'ayant pas joué pour son propre compte, mais pour le sien, la partie étoit achevée, et que la poule étoit à elle. Miss Simmons refusa de la prendre; et, lorsqu'elle vit que Henri ne vouloit pas la lui disputer, elle lui proposa de la partager ensemble. Henri tint ferme à son tour dans son refus, alléguant qu'il n'avoit aucun droit à prétendre au moindre partage. Enfin Miss Simmons, qui commençoit à être embarrassée de l'attention qu'un débat aussi extraordinaire attiroit sur elle, fit entendre à Henri qu'il l'obligeroit beaucoup de prendre la moitié du profit, et d'en faire, pour elle, tel usage qu'il jugeroit à propos. Alors Henri, qui, par une pénétration naturelle, comprit à merveille ses intentions, ne résista pas davantage. Eh bien, dit-il, je prendrai, puisque vous le voulez, la moitié de cet argent; et je crois savoir une manière

de l'employer que sûrement vous ne condamnerez pas.

Le lendemain, le déjeûner étoit à peine fini, que Henri disparut. Il n'étoit pas encore de retour, lorsque la compagnie se rassembla pour le dîner. On le vit enfin arriver le visage couvert de cette rougeur dont l'exercice et la santé colorent le teint de l'enfance. Son habillement étoit dans le désordre que produit une longue expédition. Les jeunes demoiselles le regardèrent avec un air de mépris, qui parut altérer un peu sa contenance; mais M. Merton lui ayant adressé la parole du ton de l'amitié, et lui ayant même ménagé une petite place auprès de lui, Henri se remit bientôt de son trouble; et son appétit, aiguisé par la fatigue, l'occupa très-utilement pendant le repas.

Le soir, après une longue conversation des jeunes gens sur les spectacles de Londres, on vint à parler d'un chanteur celèbre, dont la voix, disoit-on, faisoit tourner la tête à toute la ville. M. Compton, après avoir discouru sur ses talens avec les plus vifs transports d'enthousiasme, ajouta qu'il étoit du

bon ton d'offrir quelques présens à ce virtuose, pour faire preuve de magnificence et de goût. Puisque le hasard, dit-il, rassemble ici toute la fleur des jeunes gentilshommes et des jeunes demoiselles de la province, nous pourrions donner les premiers un exemple qui nous feroit infiniment d'honneur, et qui seroit bientôt suivi par tout le royaume. Il ne faut que nous cotiser ensemble pour acheter une boîte d'or, ou quelqu'autre bijou précieux, dont nous ferons présent, au nom de l'assemblée, au *Signor* Frescatelli. Quoique ma bourse ait reçu une rude atteinte par le besoin où je me suis vu d'acheter mes boucles six guinées, pour me mettre à la mode, je contribuerai volontiers d'une guinée pour un dessein si généreux. Cette proposition fut généralement applaudie de l'assemblée; et tous, excepté Henri, s'offrirent à faire des fonds à proportion de leur finances. M. Mash, ayant observé que Henri ne disoit mot, se tourna brusquement vers lui, et lui dit : Et toi, petit fermier, pour combien veux-tu souscrire? Pour rien, répondit Henri, sans s'étonner. Voilà un garçon bien généreux, reprit Mash. Hier au

soir nous l'avons vu empocher treize schellings qu'il nous a escroqués au commerce; et maintenant le petit vilain ne veut pas contribuer d'une demi-couronne, lorsque nous donnons des guinées. Laissez-le faire, ajouta mis Maltide, d'un air plein de malice. Henry a toujours d'excellentes raisons à donner de sa conduite, et je ne doute pas qu'il ne soit en état de prouver, à la satisfaction de toute l'assemblée, qu'il est beaucoup plus noble de garder son argent dans sa bourse que de le dépenser. Henri se sentit vivement piqué de cette ironie; mais il se contenta de répondre, que quoiqu'il ne se crût pas obligé de rendre compte de ses sentimens à personne, il vouloit bien prendre la peine de les défendre. Ma première raison, dit-il avec fermeté, c'est que je ne vois point de générosité à faire une folie. D'après votre propre calcul, ajouta-t-il, cet homme, dont vous parlez, gagne en six mois à Londres plus que cinquante pauvres familles n'en ont ici pour se soutenir pendant tout le cours de l'année. C'est pourquoi, si j'avois de l'argent à donner, je le donnerois de préférence à ceux qui en ont le plus de besoin, et qui le

méritent le mieux. A ces mots, il sortit de la chambre; et les petits gentilshommes, après s'être égayés à l'envi sur une manière de penser si commune, s'assirent pour jouer. Mais Miss Simmons, soupçonnant qu'il y avoit dans la conduite de Henri quelqu'autre motif qu'il n'avoit pas voulu faire connoître à tout le monde s'excusa de la partie, pour aller s'en instruire avec lui. Après l'avoir abordé avec beaucoup de douceur, elle lui demanda s'il n'auroit pas été plus à propos de contribuer de quelque bagatelle, comme les autres, même quand il n'eût pas entièrement approuvé leur projet, que de les offenser par un aveu si libre de ses sentimens. En vérité, mademoiselle, lui répondit ingénûment Henri, ce que vous dites, je l'aurois fait avec joie, mais cela n'étoit plus en mon pouvoir.

MISS SIMMONS.

Comment cela peut-il être, mon ami? n'avez-vous pas gagné hier au soir près de treize shellings?

HENRI.

Il est bien vrai, mademoiselle; mais cet argent ne m'appartenoit pas: et j'en ai déjà

disposé en votre nom d'une manière que vous ne condamnerez pas, j'ose l'espérer.

MISS SIMMONS, *avec surprise.*

Et comment l'avez-vous employé, mon petit ami?

HENRI.

Je vous l'aurois déjà dit, mademoiselle, si j'avois eu un moment pour vous entretenir, sans vous déranger. Daignez m'écouter, s'il vous plaît. Il y a une pauvre fille, qui a servi long-temps chez mon père, et qui s'est toujours conduite avec honneur. Son père et sa mère, malgré leur grand âge, avoient été jusqu'alors en état de se soutenir par leur industrie. Mais enfin le pauvre vieillard devint trop foible pour un travail journalier, et sa femme eut une attaque de paralysie. Aussi-tôt que la jeune fille vit que ses parens étoient tombés dans une si grande détresse, elle quitta sa place, et alla vivre auprès d'eux, pour en prendre soin. Elle travaille avec beaucoup d'ardeur, lorsqu'elle peut trouver de l'ouvrage, afin de pouvoir soutenir ses parens. Mais l'ouvrage ne va pas toujours; et, quoique nous leur fassions autant de bien qu'il nous est pos-

sible, je sais qu'ils sont quelquefois embarrassés pour avoir du pain et des habits. Ainsi donc, mademoiselle, comme vous aviez eu la bonté de me dire que je pouvois disposer de cet argent pour vous comme je le voudrois, j'ai couru ce matin chez ces pauvres malheureux, et je leur ai donné les treize shellings en votre nom. J'ose croire que vous n'êtes pas fâchée de l'usage que j'en ai fait.

MISS SIMMONS.

Non, sans doute, mon cher Henri, et je vous suis de plus fort obligée de la bonne opinion que vous avez de moi. Je suis seulement fâchée que vous n'ayez pas donné cet argent comme de vous-même.

HENRI.

Je l'aurois bien fait, s'il m'eût appartenu. Mais puisqu'il étoit à vous, je n'y avois aucun droit; et le donner en mon nom, c'étoit blesser la vérité. Oh, non, mademoiselle.

C'étoit en de pareils entretiens avec Miss Simmons, que Henri passoit la plus agréable partie de son temps, pendant le séjour qu'il fit au château. La douceur et la raison

de cette jeune demoiselle avoient entièrement gagné son amitié. Il la voyoit toujours simple, affable et modeste, tandis que les autres n'étoient occupées qu'à faire parade de leurs talens, et à se rengorger de leur importance. Mais ce qui lui inspiroit encore plus de dégoût, c'étoit le sot orgueil des jeunes compagnons de Tommy, qui sembloient se regarder, eux et ceux de leur société, comme les seuls personnages de quelque conséquence dans le monde. Il n'avoit pas conçu moins de mépris pour leur mollesse et leur égoïsme. Un degré de chaleur de plus ou de moins dans la température de l'air, un retard de quelques minutes dans leurs repas ou leurs plaisirs, le moindre rhume, la plus légère douleur, étoient des infortunes qu'ils déploroient d'une manière si lamentable, que Henri les auroit pris pour les créatures les plus tendres et les plus compatissantes de l'espèce humaine, s'il n'avoit observé en même temps, qu'ils voyoient avec une indifférence profonde les les plus vives souffrances de ceux qu'ils regardoient comme au-dessous d'eux. Il ne les entendoit parler que de la bassesse et de

l'ingratitude des gens du peuple, pour s'en faire un prétexte de leur refuser tout sentiment de commisération et d'humanité. Cette injustice révoltoit son cœur. Sûrement, se disoit-il à lui-même, il ne peut y avoir tant de différence entre une classe d'hommes et une autre, pour autoriser ces insolens mépris; ou certes, s'il y avoit un choix à faire, je penserois que les hommes les plus estimables sont ceux qui cultivent la terre, et qui savent pourvoir aux premiers besoins de tous les autres, et non ceux qui n'entendent rien qu'à s'habiller à la mode, à marcher sur la pointe du pied, et à lâcher à tort et à travers des impertinences qu'ils veulent faire prendre pour de l'esprit.

La plus jeune partie de la société du château étoit alors occupée toute entière des préparatifs d'un bal, que madame Merton avoit cru devoir donner pour célébrer le retour de son cher fils. On ne voyoit sur l'escalier et dans les appartemens que des marchandes de modes, des couturières, des coëffeuses et des maîtres à danser. Les jeunes demoiselles trouvoient les journées trop

courtes à méditer des agrémens extraordinaires pour leur parure, à faire friser leurs cheveux et à figurer des pas de danse nouveaux. Miss Simmons étoit la seule qui parût considérer avec froideur les approches de la fête. Henri n'avoit pas entendu sortir un mot de sa bouche, qui exprimât la moindre impatience pour voir arriver ce grand jour. Au lieu des soins empressés que les autres se donnoient pour y figurer avec éclat, il avoit observé qu'elle profitoit de la dissipation de ses compagnes pour rester seule dans sa chambre, où elle se renfermoit plus long-temps qu'à l'ordinaire. Il n'avoit osé lui demander quel étoit le sujet de cette retraite. Il en fut bientôt éclairci. Le matin même du jour où le bal devoit se donner, Miss Simmons vint à lui d'un air de bienveillance, et lui dit : J'ai été si satisfaite l'autre jour du compte que vous m'avez rendu des soins affectueux de la jeune fille pour ses parens, que je me suis occupée à lui préparer en secret un petit cadeau, que je vous serois obligée de vouloir bien lui porter. Je n'ai jamais été élevée à broder ou à peindre de fleurs artificielles pour me

parer : ma mère m'a seulement appris que l'occupation la plus douce étoit d'assister ceux qui ne sont pas en état de s'assister eux-mêmes. En disant ces mots, elle mit entre les mains de Henri un petit paquet, qui contenoit du linge et des habits pour la jeune fille et les vieillards. Tenez, ajouta-t-elle, je sais que vous aurez du plaisir à vous charger de mon message. Allez trouver ces braves gens. Voici mon adresse. Dites-leur de ne pas oublier de venir s'adresser directement à moi, lorsque je serai retournée à la maison. Je me ferai un devoir de les soulager dans leurs peines autant que je le pourrai. Henri reçut le paquet, en le regardant avec des larmes de joie. Puis, relevant les yeux vers Miss Simmons, il crut voir sur son visage tous les traits d'une beauté céleste, tant le sentiment de la bienfaisance peut donner d'expression à la physionomie.

Pendant que Henri s'éloigne à grands pas du château, pour remplir sa douce commission, nous avons le temps de revenir à son ancien camarade. Hélas ! cependant, que je crains de le présenter maintenant à vos regards ! et comment pourrez-vous le

reconnoître ? Tommy avoit déjà repris son caractère naturel, et contracté le goût le plus vif pour les scènes de dissipation, que ses nouveaux amis lui présentoient sans cesse. Toutes les distinctions fondées sur les lumières et la vertu, que M. Barlow avoit eu tant de peine à graver dans son esprit, sembloient en être entièrement effacées. Il ne voyoit personne prendre la peine d'examiner les principes qui devoient régler ses sentimens et sa conduite, tandis qu'on donnoit continuellement l'attention la plus minutieuse à ce qui regardoit uniquement l'extérieur. Il voyoit que la négligence des premiers devoirs envers ses semblables, trouvoit non-seulement une excuse, mais recevoit même un certain degré d'approbation, pourvu qu'elle fût réunie à des dehors brillans, tandis que la plus parfaite probité, l'intégrité la plus pure, étoient regardées avec froideur, et quelquefois même avec dérision, lorsqu'elles étoient dépourvues de ces frivoles avantages. Quant aux vertus les plus nécessaires dans l'usage de la vie, telles que l'industrie, l'activité, l'économie, l'amour de ses devoirs et la fidélité à

ses engagemens, c'étoit des qualités tristes et communes, qui n'étoient bonnes, tout au plus, que pour le vulgaire. M. Barlow, à son avis, s'étoit mépris évidemment sur tous les principes qu'il avoit prétendu lui faire adopter. Les hommes, disoit-il, ne pouvoient trouver à satisfaire leurs besoins, que dans une assiduité constante à cultiver la terre, et à remplir d'autres professions utiles. C'est le travail qui les nourrit et leur procure les douceurs de la vie. Sans le travail, ces champs fertiles, parés maintenant de tout le luxe de l'abondance, ne seroient que des bruyères désertes, ou des forêts impénétrables. Ces prairies, qui nourrissent un million de troupeaux, seroient converties d'eaux stagnantes, qui, non-seulement les rendroient stériles, mais corromproient l'air par des vapeurs pestilentielles. Les hommes même et les animaux disparoîtroient bientôt avec cette culture, qui seule peut entretenir leur existence. C'est par cette raison, continuoit M. Barlow, que le travail est pour toute l'espèce humaine le premier et le plus indispensable de tous les devoirs; et personne ne peut s'en exemp-

ter, sans se rendre coupable envers les autres. Mais quelque vrais que ces principes fussent dans un sens général, Tommy les trouvoit si incompatibles avec la conduite et les opinions de ses nouveaux amis, qu'il ne lui étoit pas possible de s'en faire l'application à lui-même. Il y avoit près d'un mois qu'il se trouvoit au milieu d'une foule de jeunes gentilshommes et de jeunes demoiselles de son rang et de son âge ; et loin qu'ils eussent été élevés à produire quelque chose, il voyoit au contraire que le grand objet de leur éducation étoit de leur persuader qu'ils n'étoient au monde que pour dévorer et détruire ce que les autres avoient produit. Il voyoit même que cette incapacité d'être utile, soit aux autres, soit à eux-mêmes, sembloit être un mérite sur lequel chacun cherchoit à se faire valoir; ensorte que celui, qui ne pouvoit exister, sans avoir deux domestiques, pour exécuter ses mouvemens, étoit supérieur à celui qui n'en avoit qu'un seul, mais le cédoit, en revanche, à celui qui en employoit quatre à cet usage. Ce nouveau système lui paroissoit beaucoup plus commode que le pre-

mier : car au lieu de se donner la moindre peine pour étendre ses connoissances, et ennoblir ses sentimens, il pouvoit avec sécurité satisfaire sa paresse, donner l'essor à ses passions, être fantasque, hautain, injuste, personnel, ingrat envers ses amis, indocile envers ses parens, et tout cela sans encourir le moindre reproche, pourvu que sa chevelure fût bien poudrée, ses boucles d'une extrême grandeur, et sa politesse bien fade et bien servile auprès des femmes. Un jour, il est vrai, Henri l'avoit jeté dans quelque embarras, en lui demandant avec naïveté quelle espèce de figure il pensoit que ses nouveaux amis auroient pu faire dans l'armée de Léonidas, et quelles ressources auroient trouvé ces jeunes demoiselles dans une île déserte, où elles auroient été obligées de pourvoir elles-mêmes à leur subsistance : mais Tommy avoit eu occasion d'apprendre que rien n'attriste plus la physionomie qu'une réflexion sensée; et comme il ne pouvoit autrement répondre à la question, il prit sagement le parti de la mépriser.

Cette importante soirée, si long-temps

attendue, étoit enfin arrivée. On avoit superbement illuminé la plus grande salle du château; et toute la compagnie s'y rendit en foule pour recevoir Tommy, qui venoit de passer deux heures entières entre les mains d'un coëffeur. Il étoit habillé ce jour-là avec une élégance extraordinaire. Mais ce qui lui donnoit le plus d'orgueil dans toute sa parure, c'étoit une immense paire de boucles du dernier goût, que madame Merton avoit envoyée exprès acheter à Londres, pour décorer le pied mignon de son fils. Il ouvrit le bal par un menuet, qu'il eut l'honneur de danser avec Miss Matilde. Quoiqu'il se fût exercé constamment depuis plusieurs jours, il commença ses premiers pas avec une certaine défiance. Mais il reprit bientôt son assurance naturelle au bruit des applaudissemens qu'il entendoit retentir de toutes parts. Quelle charmante petite créature, disoit une femme! quelle taille et quelle souplesse, disoit une autre! que madame Merton est heureuse, s'écrioit une troisième, de posséder un tel fils! il n'a besoin que de se produire un peu dans le monde, pour devenir le gentilhomme le

plus accompli de toute l'Angleterre. A la fin du menuet, Tommy reconduisit sa danseuse avec une grace qui fit extasier de nouveau toute la compagnie. Puis avec la plus grande complaisance, il se laissa passer de main en main dans tout le cercle des dames, pour recevoir leurs embrassemens et leurs éloges, comme si c'étoit l'action la plus glorieuse que de croiser une jambe derrière l'autre, de plier en mesure sur ses jarrets, et de se soutenir sur la pointe du pied.

Pendant le triomphe de son ancien camarade, Henri s'étoit tapi dans le coin le plus obscur du sallon, d'où il observoit, en silence, tout ce qui se passoit devant ses yeux. Il imaginoit sans peine que ses modestes habits n'étoient guère propres à figurer parmi les brillantes parures étalées sur les sièges de devant; et il ne sentoit pas la moindre inclination à se faire remarquer en aucune manière de l'assemblée. Il fut pourtant découvert dans sa retraite par M. Compton, qui, dans le même instant, forma le double projet de mortifier Miss Simmons, qu'il n'aimoit pas, et de livrer Henri à la risée générale. Il courut aussi-tôt com-

muniquer son projet à M. Mash, qu'on avoit choisi pour l'office de maître des cérémonies, et qui lui promit de le seconder de tout le pouvoir de son officieuse malice. M. Mash, en conséquence, alla vers Miss Simmons; et, avec toute la gravité d'un compliment respectueux, il l'invita à quitter sa place pour danser. Malgré son indifférence pour ce genre de plaisir, Miss Simmons accepta sans se faire presser longtemps. Dans cet intervalle, M. Compton alloit chercher Henri avec la même hypocrisie de politesse; et, au nom de Miss Simmons, il l'engageoit à danser un menuet. Ce fut en vain que Henri l'assura qu'il n'entendoit rien à cette danse, son perfide harangueur lui répondit, que c'étoit pour lui un devoir indispensable de se rendre aux ordres de Miss Simmons, et qu'elle ne lui pardonneroit jamais de la refuser; que d'ailleurs il suffiroit de marquer tant bien que mal la figure, sans s'inquiéter nullement de former les pas. En même-temps il lui montra Miss Simmons qui s'avançoit de l'autre bout de la salle; et, sans lui permettre de revenir de son embarras, il le prit par la

main, et le conduisit auprès de la jeune demoiselle. Henri n'étoit pas formé dans la science sublime d'imposer à la crédule simplicité. Il ne doutoit pas que l'invitation ne lui vînt de son amie; et, comme rien n'étoit plus opposé à son caractère que de manquer de complaisance, il crut qu'il étoit nécessaire de l'aller trouver pour s'expliquer avec elle. Mais ses persécuteurs ne lui en donnèrent pas le temps. A peine l'eurent-ils placé à côté de la jeune Miss, qu'ils ordonnèrent aux violons de commencer. Miss Simmons étoit un peu surprise du choix du danseur, dont on venoit de la pourvoir. Elle n'avoit jamais imaginé que la danse du menuet fût un des talens de Henri. Elle comprit aussi-tôt que c'étoit un plan concerté pour lui faire de la peine. Mais comme son cœur étoit étranger à tout sentiment d'orgueil, et qu'elle étoit pénétré d'estime et d'amitié pour Henri, elle fit semblant de ne pas s'apercevoir du tour qu'on prétendoit lui jouer; et, aux premiers sons du violon, elle commença sa révérence. Henri, de son côté, se trouvant pris, et, voyant qu'il ne falloit plus songer à l'ex-

plication qu'il avoit desirée, chercha du moins à se tirer d'affaire le mieux qu'il lui fût possible; mais non sans exciter un chuchotement général dans toute l'assemblée. Ce n'est pas qu'il ne jouât son rôle aussi bien qu'on pouvoit l'attendre d'un enfant qui n'avoit pas même su, jusqu'à ce jour, ce que c'étoit qu'un menuet. Soutenu par sa fermeté naturelle, et par sa présence d'esprit, les yeux sans cesse attachés sur sa danseuse, il tâchoit d'imiter ses mouvemens, de suivre la cadence, et de conserver tout ce qu'il pouvoit de la figure, quoiqu'il fît des fautes assez graves contre la justesse et la régularité des pas. Enfin, Miss Simmons, qui n'étoit guère moins embarrassée que lui-même, et qui souhaitoit d'abréger le spectacle qu'elle donnoit, après avoir croisé une seule fois, lui présenta la main. Henri, par malheur, n'avoit pas étudié cette manœuvre avec assez d'exactitude; c'est pourquoi imaginant qu'une main étoit tout aussi bonne que l'autre avec ses amis, il tendit à la jeune Miss la main gauche, au lieu de la droite. A cet incident, un éclat de rire universel, qu'on ne se donnoit plus

la peine de retenir, partit de tous les coins de la salle, jusqu'à ce que Miss Simmons desirant terminer la scène à quelque prix que ce fût, se hâta de présenter les deux mains à son danseur, et finit ainsi brusquement le menuet. Alors le couple infortuné n'eut rien de plus pressé que de traverser à grands pas le sallon, à travers les ris et les brocards de l'assemblée, et sur-tout de M. Compton et de M. Mash, qui sembloient tirer une importance extraordinaire du succès de leur mauvais complot.

Lorsque Miss Simmons fut un peu revenue de son trouble, elle ne put s'empêcher de demander, avec quelque mécontentement, à Henri, pourquoi il l'avoit compromise, et comment il avoit pu entreprendre une chose qu'il ignoroit absolument? Elle ajouta que, quoiqu'il n'y eût pas de mal à ne pas savoir danser un menuet, c'étoit une extrême folie de l'essayer devant une si grande assemblée, sans avoir appris un seul pas. En vérité, mademoiselle, lui répondit Henri, je vous proteste que je n'aurois jamais eu la pensée de m'y exposer; mais M. Compton est venu me dire que vous desi-

riez vivement de me voir danser avec vous; et il m'a conduit à l'autre bout de la chambre. J'y allois pour vous parler, de peur de vous paroître impoli ; et, lorsque j'ouvrois la bouche pour vous dire que je n'entendois rien au menuet, la musique s'est mise à jouer, et vous avez commencé à vous mettre en danse. Alors j'ai pensé qu'il valoit mieux vous suivre aussi bien que je pourrois, que de rester là planté sur mes pieds comme un badaut, ou de vous laisser aller toute seule. Satisfaite de cette explication ingénue, Miss Simmons recouvra aussi-tôt sa bonne humeur, et lui dit: Eh bien, mon cher Henri, nous ne sommes pas les premiers, et nous ne serons pas les derniers sans doute, qui auront fait une plaisante figure dans un sallon de danse; et je souhaite que les autres aient d'aussi bonnes excuses à donner. Mais je vous avoue que je suis fâchée de voir des inclinations si méchantes à ces jeunes gentilshommes; et je suis surprise que l'habitude de fréquenter la bonne compagnie, ne leur ait pas fait prendre de meilleures manières. Oh, mademoiselle, répondit Henri, puisque vous

avez la bonté de vous ouvrir à moi sur ce sujet, je vous avouerai aussi que j'ai été bien choqué de plusieurs choses que j'ai observées depuis que je suis ici. Tous ces jeunes messieurs et ces jeunes demoiselles ne font que m'étourdir la tête de leur bon ton et de leurs gens comme il faut; cependant je leur vois faire du matin au soir mille vilenies, qui me font rougir pour leur front. M. Barlow m'a toujours dit que la politesse consiste en une disposition naturelle à obliger nos semblables, et à ne rien dire ou ne rien faire qui puisse les fâcher. Eh bien, c'est tout le contraire avec eux. Il semble que rien ne peut leur faire plaisir, à moins que cela ne cause de la peine aux autres. Sans aller plus loin que ce qui vient de nous arriver tout-à-l'heure, quel autre motif peuvent avoir eu M. Mash et M. Compton, en vous donnant un danseur tel que moi, si ce n'est de vous mortifier? Et c'est à vous, mademoiselle, qu'ils ont voulu donner du chagrin, vous qui êtes si douce et si bonne pour tout le monde, que je croyois impossible de ne pas vous aimer.

Miss Simmons alloit lui répondre, lors-

qu'elle vit les danseurs se réunir par couples pour une danse particulière du pays. Comme elle l'aimoit beaucoup, elle demanda à Henri s'il sauroit s'en tirer un peu mieux que du menuet ? Henri répondit qu'il lui étoit arrivé plusieurs fois de la danser dans son village, et qu'il croyoit se souvenir assez bien des pas et de la figure, pour que rien ne pût l'embarrasser. J'en suis charmée, dit Miss Simmons ; et, pour montrer à ces messieurs combien je méprise leur malice, je veux que vous soyez encore mon danseur. Elle le prit aussi-tôt par la main ; et ils allèrent se placer tout à la queue de la bande, suivant les loix de la danse, qui assignent cette place à ceux qui se présentent les derniers. Les violons, ayant reçu l'ordre, se mirent à jouer, et furent accompagnés d'un flageolet. La petite troupe, animée par ces sons vifs et joyeux, se trémoussoit à ravir. L'exercice répandit bientôt les couleurs de la santé sur les visages les plus pâles et les plus languissans. Henri, doué d'une souplesse extrême, et sur-tout excité par le desir de faire honneur à Miss Simmons, commençoit à gagner les suffrages

de ceux mêmes qui venoient de le honnir. Déjà, par la révolution de la danse, ceux qui s'étoient d'abord trouvé les premiers, étoient descendus au dernier rang, où, suivant les loix ordinaires, ils devoient attendre patiemment que Miss Simmons et Henri, qui se trouvoient alors à la tête, eussent achevé de mener la bande à leur tour. Mais à peine étoient-ils en possession de cet honneur, qu'en tournant la tête derrière eux, ils virent que tous leurs compagnons venoient de les abandonner en haussant les épaules, comme s'ils eussent rougi de figurer sous leur conduite. Henri, se voyant seul avec sa danseuse, la reconduisit à sa place, pénétré de la plus vive indignation. Miss Simmons lui dit avec un sourire qu'elle n'en étoit point étonnée, que ce n'étoit qu'une suite de leur première malice. Elle ajouta qu'elle avoit souvent été témoin de ces mauvais procédés dans les bals de campagne, où toute la noblesse d'un comté se trouve quelquefois rassemblée. C'est par là sur-tout, lui dit-elle, que les importans, qui se croient si supérieurs aux autres, prétendent donner une idée de leur dignité.

Ce n'est pas à moi, répondit Henri, qu'ils la feroient prendre de cette manière. Je vous avoue que je ne vois dans ces grandeurs-là qu'une fort basse petitesse. J'ai bien peur, répliqua Miss Simmons, que votre observation ne soit juste, et que ceux qui veulent tout envahir pour eux-mêmes, sans daigner considérer leurs semblables, ne soient les plus méprisables des hommes par leurs petites prétentions, comme ils en sont les plus insociables par leur sot orgueil.

Lorsqu'on eut encore dansé une demi douzaine de contredanses, le bal fut suspendu pour faire place aux rafraîchissmens. Le goûter fut servi avec tout le faste que madame Merton savoit imaginer dans les occasions d'éclat. Tommy et les autres jeunes gens se distinguoient à l'envi par leurs soins auprès des dames. Ils s'empressoient de prévenir leurs moindres desirs ; mais aucun d'eux ne jugea qu'il valût la peine de s'embarasser de Miss Simmons. Henri, voyant cet oubli grossier, courut vers la table; et, ayant mis proprement sur une assiette des gâteaux et un verre de limonade,

il revint les présenter à son amie, avec moins de graces peut-être que n'auroient fait les jeunes gentilshommes, mais sûrement avec un desir plus sincère d'obliger. Comme il se penchoit pour offrir l'assiette à Miss Simmons qui étoit assise, le hasard voulut que M. Mash vint à passer par malheur de ce côté. Enorgueilli du succès qu'avoit obtenu tout-à-l'heure sa malice, il imagina d'en faire une seconde plus brutale encore que la première. Au moment où Miss Simmons alloit prendre l'assiette, Mash, feignant de trébucher, donna une secousse si brusque au pauvre Henri, qu'il fit tomber une partie de la limonade sur le sein de la jeune demoiselle. Elle rougit vivement de cet affront; mais elle eut assez d'empire sur elle-même pour retenir ses plaintes. Henri ne fut pas si modéré. Il saisit le verre qui restoit encore à moitié plein, et le déchargea sur la face de l'aggresseur. Les passions de M. Mash étoient d'une extrême violence. Outré d'une si vive riposte, quoiqu'il sentit bien qu'il l'avoit méritée, il fit voler son verre à la tête de Henri. Heureusement il ne fit que l'atteindre oblique-

ment à la joue. La blessure fut cependa assez considérable, et le pauvre garçon vit aussi-tôt couvert de son sang. Cette vu au lieu de l'étonner, ne fit que l'animer d vantage, ensorte qu'oubliant le lieu où étoit, et la compagnie qui s'assembloit a tour de lui, il s'élança sur M. Mash avec l fureur d'une juste vengeance, et lui liv un rude combat qui mit toute la salle en r meur. M. Merton accourut au bruit, et eu beaucoup de peine à séparer les deux champions. Il s'informa du sujet de la querelle, que M. Mash vouloit à toute force expliquer comme un accident. Mais Henri soutint avec tant de vigueur que c'étoit un dessein prémédité, et ses raisons furent si bien appuyées par le témoignage de Miss Simmons, que M. Mash se vit enfin obligé d'en convenir. Il s'excusa de la meilleure manière dont il put s'aviser, en disant qu'il n'avoit voulu faire qu'une espiéglerie à Henri, et que, si elle avoit eu des suites si fâcheuses pour Miss Simmons, c'étoit absolument contre sa pensée. M. Merton sentit bien que cet aveu ne dévoiloit qu'une partie de la vérité; mais, dans la crainte d'envenimer les

affaires, il borna ses soins à pacifier les combattans, et, ayant fait appeller son valet-de-chambre, il lui ordonna de prodiguer toute espèce de secours à Henri, de bander sa blessure, et de laver le sang dont il étoit couvert de la tête aux pieds.

Pendant tout le combat, madame Merton étoit restée assise à l'autre bout de la salle, occupée à faire avec son fils les honneurs du goûter. Quelques-unes des dames que la curiosité avoit engagées à s'aller informer de la querelle, vinrent lui rapporter qu'elle venoit d'un verre de limonade, que Henri avoit eu l'insolence de jeter au visage de M. Mash : ce qui fournit à madame Compton un vaste sujet pour s'emporter en belles invectives contre Henri, et lui reprocher sa naissance, son éducation et ses manières. Elle n'avoit jamais pu, dit-elle, concevoir rien que de fâcheux de ce petit rustre, et ses pressentimens venoient d'être malheureusement justifiés. Que pouvoit-on se promettre d'un enfant de la lie du peuple, nourri au sein de la crapule ? C'étoit bien la peine de le recevoir dans le château d'un gentilhomme, pour qu'il y vint insul-

ter aux enfans des amis de la maison, comme s'il étoit dans un de ces cabarets où il avoit coutume d'aller avec son père. Tandis qu'elle se livroit à cette éloquente déclamation, M. Merton arriva fort à propos pour donner un détail plus impartial de l'affaire. Son récit justifia pleinement Henri de tout soupçon de blâme; et il ajouta qu'il eût été impossible, au philosophe même le plus rassis, de ressentir moins vivement une insulte si peu méritée. Cette apologie produisit un effet merveilleux pour la gloire de Henri. Quoique miss Simmons ne fut pas en grande faveur auprès de ses compagnes, cependant le courage et la galanterie que Sandford avoient déployés pour sa défense, commencèrent à faire impression sur tous les esprits. Une jeune demoiselle observa que, s'il étoit mis avec plus d'élégance, il seroit certainement un fort joli garçon; une autre s'applaudit d'avoir toujours pensé qu'il avoit des sentimens au-dessus de son état; et une troisième trouva bien admirable que, n'ayant jamais reçu de leçons de danse, il eût une démarche si dégagée, et un maintien si assuré.

Le calme s'étant ainsi rétabli dans le château, on crut devoir terminer la soirée par divers petits jeux. Mais Henri qui avoit achevé de perdre le peu de goût qui lui restoit pour la bonne compagnie, saisit la première occasion qui se présenta, de s'esquiver en silence. Il alla se mettre au lit, où il ne tarda guère à oublier, dans un doux sommeil, et ses ressentimens et sa blessure.

La petite société, fatiguée des plaisirs de la veille, se leva le lendemain un peu plus tard qu'à l'ordinaire; et, comme quelques-uns de ceux qui avoit été retenus à coucher par M. Merton, ne devoient s'en retourner chez eux qu'après le dîner, on fit la partie d'aller se promener dans les champs. Henri s'aperçut bientôt aux froideurs de Tommy, que M. Mash l'avoit prévenu contre lui par ses mensonges: mais, soutenu par le sentiment de son innocence, et plein de cette noble fierté, dont l'amitié s'arme à regret lorsqu'elle se trouve injustement offensée, il dédaigna de donner une explication de sa conduite, puisque son ami ne sembloit pas s'y intéresser assez vivement pour la demander.

A peine se furent-ils un peu avancés dans la campagne, qu'ils aperçurent dans l'éloignement une foule nombreuse de peuple qui marchoit à grands pas. L'un d'eux ayant été expédié pour aller s'informer de la cause de cet attroupement, revint leur dire que c'étoit un combat de taureau qu'on étoit sur le point de donner. Aussi-tôt un vif desir d'assister à ce spectacle s'empara de tous les jeunes gens. Ils furent cependant arrêtés par une petite réflexion. C'étoit que leurs parens et madame Merton, en particulier, leur avoient fait promettre qu'ils éviteroient soigneusement de s'exposer au moindre péril. Mais cette objection fut bientôt levée par M. Billy Lyddal, qui fit observer qu'il n'y avoit pas le moindre péril à être spectateur du combat, attendu que le taureau, étant fortement lié par les cornes, ne pouvoit leur faire aucun mal. D'ailleurs, ajouta-t-il, avec un sourire, comment saura-t-on que nous nous sommes procuré ce plaisir? J'espère que nous ne serons pas assez dupes pour nous accuser nous-mêmes; et je ne vois pas ici d'espion qui puisse aller faire des rapports sur

le compte de ses amis. C'est bien dit, allons. Tel fut le cri de toute la troupe, excepté de Henri qui, dans cette occasion, observa un profond silence. Henri ne dit rien, reprit M. Lyddal? sûrement il ne voudra pas nous trahir. Je ne trahis personne, répondit Henri, mais si l'on me demande où nous sommes allés, comment pourrai-je m'empêcher de le dire? Quoi donc, répliqua Lyddal, ne pouvez-vous pas dire que nous sommes allés nous promener sur la commune, ou le long du grand chemin, sans ajouter rien de plus? Non, dit Henri, ce ne seroit pas dire la vérité. D'ailleurs, le combat du taureau est un plaisir cruel et dangereux. Ces deux raison sont assez bonnes pour vous détourner de l'aller voir, sur-tout M. Tommy, que madame sa mère aime si tendrement. Cette réponse ne fut pas reçue avec une vive approbation par ceux à qui elle étoit adressée. Voilà un plaisant docteur, dit l'un d'eux, de se donner de ces airs avec nous, et de se croire plus sage que tous les autres. Comment! s'écria M. Compton, ce petit fermier ose croire qu'il peut gouverner des enfans de gentilhomme,

parce que Merton a la patience de le souffrir auprès de lui ! Si j'étois à la place de Tommy, ajouta un troisième, j'aurois bien vîte renvoyé cet impertinent dans sa ferme. M. Mash qui étoit le plus grand et le plus vigoureux de la troupe, alla droit à Henri; et, lui faisant une moue effroyable, il lui dit: Ainsi donc la reconnoissance que vous marquez à Tommy pour toutes les bontés dont il vous honore, c'est d'être un espion et un rapporteur? Qu'avez-vous à dire à cela, petit mendiant? Henri, qui depuis longtems, avoit aperçu et déploré en secret l'indifférence de Tommy à son égard, fut moins piqué de recevoir ces outrages, que de voir son ancien camarade, non-seulement garder le silence, mais encore témoigner du plaisir à l'entendre insulter. Sa constance n'en fut pourtant pas abattue; et, dès que le tumulte de toutes ces clameurs injurieuses lui permit de parler, il répondit froidement, qu'il n'étoit pas plus un espion et un rapporteur que les autres; et, pour ce qui étoit du titre de mendiant qu'on lui donnoit, que, Dieu merci, il avoit encore moins besoin d'eux pour vivre, qu'ils n'auroient besoin

de lui. D'ailleurs, ajouta-t-il, si par malheur j'étois réduit à cette extrémité, je saurois mieux connoître mes gens que de m'adresser à aucun de vous; je n'en excepte personne.

Cette vigoureuse apostrophe, et les réflexions qu'elle fit naître, produisirent un tel effet sur le caractère irascible de Tommy, qu'oubliant à la fois et les anciennes obligations qu'il avoit à son premier camarade, et, l'amitié qui les avoit unis si étroitement, il l'entreprit d'un air furieux; et lui présentant le poing levé sur la tête, il lui demanda s'il avoit eu l'audace de l'insulter?

HENRI.

Qui, moi, Tommy? Me préserve le ciel d'en avoir jamais la pensée! C'est vous plutôt qui m'insultez, en laissant faire vos amis.

TOMMY.

Comment donc! êtes-vous une personne d'une si grande conséquence que l'on ne puisse vous parler?

Courage, Tommy! s'écria toute la compagnie; tu n'as qu'à le gourmer comme il faut pour son impudence.

TOMMY.

Voilà un gentilhomme bien respectable, en vérité.

HENRI.

Si je ne le suis pas, j'ai cru que vous l'étiez, vous, jusqu'à ce moment.

TOMMY.

Comment, petit drôle, tu oses dire que je ne suis pas gentilhomme? Tiens, voilà pour ton effronterie.

A ces mots, il frappa rudement Henri, à poing fermé, sur le visage.

La constance du pauvre Sandford ne fut pas à l'épreuve de ce traitement. Il détourna la tête, en s'écriant d'une voix étouffée: Ah! Tommy, Tommy! je n'aurois jamais cru que vous pussiez me traiter d'une si indigne manière; et, couvrant son visage de ses deux mains, il laissa échapper un torrent de larmes.

Une sensibilité si touchante, au lieu d'attendrir ses persécuteurs, ne fit que leur donner une mauvaise idée de son courage. Ils s'assemblèrent de plus près autour de lui, en l'accablant de nouvelles injures. Lâche! poltron! crioient-ils tout d'une voix à ses

oreilles. Quelques-uns même, plus emportés que les autres le saisirent aux cheveux, et lui soulevèrent la tête, pour qu'il montrât, disoient-ils, sa lamentable figure. Mais Henri, qui commençoit à revenir de sa douleur, essuya ses larmes du revers de sa main, et, se débattant avec force, il se dégagea, d'un seul coup, de tous ceux qui le tenoient, en leur demandant d'une voix ferme, et d'une contenance aguerrie, ce qu'ils avoient à démêler avec lui. Cette question étoit près de rester sans réponse, lorsque M. Mash, qui avoit encore sur le cœur le verre de limonade, dont son visage avoit été régalé la veille, s'avança brusquement; et, mesurant Henri d'un coup-d'œil dédaigneux, il lui dit: C'est la manière dont on doit traiter de petits gueux comme toi. Si tu n'en a pas assez pour te satisfaire, je suis prêt à solder tes comptes. Pour ce qui est de vos injures, répondit Henri, je ne crois pas qu'il vaille la peine de s'en fâcher. Mais, quoique j'aie souffert que M. Tommy me frappât, il n'en est pas un seul autre dans la compagnie de qui je voulusse le supporter. Que quelqu'un s'en avise, il sau-

ra bientôt si je suis un poltron. Mash ne répondit à ce défi que par un coup sur la figure de Sandford, auquel celui-ci riposta par une gourmade, qui faillit renverser son adversaire, malgré la supériorité de sa force et de sa taille. M. Mash comptoit si peu sur cette vigoureuse défense, qu'elle auroit peut-être réfroidi son courage, sans la la honte de paroître céder à celui qu'il venoit de traiter avec tant de mépris. C'est pourquoi, recueillant toute sa résolution, il s'élança, et le frappa avec tant de force que, du premier coup, il le fit tomber à terre. Heureusement il n'y avoit eu que le corps de Henri terrassé. Son courage étoit resté debout; et monsieur Mash en reçut la preuve par une attaque plus vive que la première, au moment où il se croyoit sûr de la victoire. Tous les jeunes spectateurs, qui avoient pris la patience de Sandford pour de la poltronnerie, conçurent alors la plus haute idée de sa valeur, et se pressèrent en silence autour des deux athlètes. Le combat devint plus vif et plus terrible. M. Mash trouvoit de grandes ressources dans la hauteur de sa taille, et sur-tout dans une longue habitude de que-

relles, qui avoient rempli sa vie. Ses coups étoient portés avec autant de force que d'habileté; et chacun d'eux paroissoit devoir suffire pour accabler un ennemi qui lui étoit si inférieur par sa petitesse et son inexpérience. Mais Henri avoit un corps endurci à la fatigue et à la douleur. Ses membres étoient plus souples et plus nerveux; et son courage sembloit tenir de la froide intrépidité d'un vétéran, que rien ne peut abattre ou troubler. Trois fois il avoit été renversé par la masse des forces de son antagoniste, et trois fois il s'étoit relevé plus fort de sa chûte. Tout couvert qu'il étoit de boue et de sang, et respirant à peine, il étoit loin de se croire ou de paroître vaincu. Déjà la durée du combat, et la violence des efforts de M. Mash avoient engourdi sa vigueur. Furieux et déconcerté de la résistance opiniâtre qu'on lui opposoit, il commença bientôt à perdre la tête, et à frapper à l'aventure. Son haleine devint embarrassée, ses muscles s'amollirent, et ses genoux tremblans soutenoient à peine le poids de son corps. Enfin, dans un transport mêlé de honte et de rage, il se jeta sur Henri,

comme pour l'accabler par un dernier effort. Henri battit prudemment en retraite, et se contenta de parer les coups qui lui étoient portés, jusqu'a ce que, voyant son adversaire épuisé de fatigue, il l'assaillit à son tour avec une impétuosité nouvelle; et, par un coup heureux, l'étendit sur le champ de bataille, sans qu'il eût le courage de se relever.

Mille acclamations involontaires de triomphe partirent alors de toute l'assemblée, tant une action de force et de courage a de pouvoir sur l'esprit des hommes! Ces mêmes personnes, qui venoient d'accabler Henri de discours outrageans, s'empressoient maintenent de le féliciter sur sa victoire. Henri ne les entendoit point. Il n'étoit sensible qu'à la honte que devoit sentir son adversaire. Voyant qu'il n'étoit pas capable de se mouvoir, il lui tendit généreusement la main, pour l'aider à se relever, en lui disant qu'il étoit au désespoir des suites de cette aventure. Mais M. Mash, oppressé tout-à-la-fois par la douleur de sa chûte, et par la honte de sa défaite, ne lui répondit que par un farouche silence.

L'attention de la jeune troupe fut en ce moment détournée par un spectacle nouveau. Un taureau d'une grandeur majestueuse, s'avançoit à travers la plaine, la tête parée de rubans de différentes couleurs. Le superbe animal se laissoit conduire, comme une victime docile, vers le théâtre qu'il devoit rougir de son sang. A peine y fut-il arrivé, qu'on l'attacha par une longue corde à un gros anneau de fer, assez profondément scellé dans la pierre, pour le retenir au milieu de ses plus violentes secousses. Une foule innombrable d'hommes, de femmes et d'enfans environnoient la place, attendant, avec une avide impatience, le spectacle cruel qu'on préparoit à leurs regards. Merton et ses amis ne purent résister à la curiosité qui les entraînoit. Les tendres conseils de leurs parens, leurs propres devoirs et leurs promesses, tout, au même instant, fut effacé de leur mémoire; et, sans consulter d'autres loix que leurs desirs, ils se mêlèrent à la foule qui les environnoit.

Henri, quoiqu'avec répugnance, les suivit de loin. Ni la douleur de ses meurtrissures, ni les mauvais traitemens qu'il avoit

reçus de Merton ne purent lui faire oublier son ami, ou le rendre indifférent à sa sûreté. Il connoissoit trop bien les dangers qui suivent souvent ces jeux barbares, pour perdre de vue celui qu'il avoit toujours dans son cœur. Déjà la scène étoit prête à s'ouvrir. Le noble animal s'étoit laissé attacher sans résistance. Quoiqu'il sentît en lui-même une force presque indomptable, il sembloit dédaigner de s'en servir, et il regardoit la foule nombreuse de ses ennemis avec une douceur qui auroit dû désarmer leur froide barbarie. Au même instant on lâcha dans l'arène un dogue de la plus haute taille, et du courage le plus féroce, qui, au premier aspect du taureau, poussa des cris horribles, et courut vers lui, animé de toute la rage d'une haine invétérée. Le taureau le laissa approcher avec la froideur d'un courage tranquille; mais, au moment où il le vit s'élancer pour le saisir, il s'avança lui-même; et, baissant sa tête jusqu'à terre, il enleva son ennemi de l'une de ses cornes, et le jeta à trente pas de distance, au milieu de la foule des spectateurs, qui le reçurent les uns sur le dos, les autres sur la tête, au ris-

que d'être écrasés par sa chûte. Le même sort fut éprouvé par un second chien et par un troisième, qui furent lâchés successivement. L'un fut tué sur la place; et l'autre, qui s'étoit cassé le jarrêt, se retira en boîtant et en poussant des cris affreux. Pendant ces attaques, le taureau se conduisoit avec le calme intrépide d'un guerrier expérimenté. Sans violence et sans passion, il attendoit l'assaut de ses ennemis; et il les punissoit rudement de leur audace.

Tandis que ces événemens cruels se passoient, à la barbare satisfaction non-seulement de la populace grossière, mais encore des jeunes gentilshommes de la société de Tommy, un negre, à demi-nud, vint humblement implorer leur charité. Il avoit servi, leur dit-il sur un vaisseau de guerre Anglois; il leur montra même les cicatrices de quelques blessures qu'il avoit reçues en divers combats. Mais, à présent que la guerre étoit finie, on venoit de le renvoyer; et, sans amis, sans secours, dépourvu de toute industrie, il avoit peine à trouver du pain pour soutenir sa misérable existence, et des habits pour se défendre de la rigueur

du froid. La plûpart des jeunes gentilshommes, qui, par une mauvaise éducation, n'avoient jamais été accoutumés à réfléchir sur les peines des malheureux, au lieu de se montrer sensibles à la misère de ce pauvre homme, eurent la bassesse de faire entre eux des plaisanteries sur sa couleur noirâtre, et sur son accent étranger. Tommy fut le seul qui parût attendri. Malgré le triste changement qui s'étoit fait dans son caractère, depuis qu'il s'étoit éloigné de M. Barlow, son cœur avoit toujours conservé sa générosité naturelle. Il mit aussitôt la main dans sa poche; mais par malheur il n'y trouva rien dont il pût disposer. Le goût des folles dépenses qu'il avoit pris dans sa nouvelle société, lui avoit fait épuiser en vaines dissipations tout le fond de ses finances; et il se vit hors d'état de soulager la détresse qui avoit ému son cœur. Ainsi, repoussé de toutes parts, sans secours, soit par la dureté, soit par l'impuissance, le malheureux negre tourna ses pas vers l'endroit où Henri se trouvoit seul à l'écart, et, tenant tristement à la main les restes déchirés de son chapeau, il sollicita

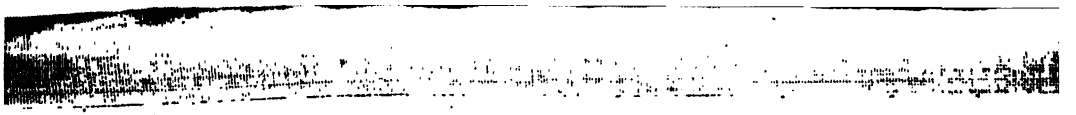
sa compassion. Henri n'avoit que douze sols. C'étoit toute sa richesse; mais il les prit sans balancer; et, les glissant dans la main du pauvre mendiant, tenez, mon ami, lui dit-il, voilà tout ce qui me reste. Si j'en avois encore, ce seroit à vous, je vous assure. Il n'eut pas le temps d'en dire davantage; car il fut interrompu par les aboiemens bruyans de trois dogues qui, s'étant jetés à la fois sur le taureau, le firent entrer en fureur par leurs attaques réunies. Le courage froid et tranquille qu'il avoit montré jusqu'alors, se tourna en rage et en désespoir. Il poussoit des rugissemens horribles; sa bouche et ses nazeaux étoient couverts de sang et de fumée. Il couroit çà et là de toute la longueur de sa corde, poursuivi par les chiens, qui le harceloient sans cesse, en hurlant et en déchirant ses membres de leurs morsures. Enfin, après avoir foulé sous ses pieds un de ses ennemis, éventré le second de sa corne, et mis le troisième hors de combat, il donna une secousse si terrible au lien qui le retenoit, qu'il le rompit, et s'échappa à travers la multitude effrayée. Il seroit impossible de vous peindre la sur-

prise et la consternation dont tous les spectateurs furent frappés. Les cris d'horreur et d'effroi succédèrent à leurs acclamations joyeuses. A peine eurent-ils la force de hâter leurs pas tremblans. Cependant le taureau furieux parcouroit la plaine, renversant les uns, écrasant les autres, et vengeant ainsi, sur ses persécuteurs, toutes les injures qu'il avoit reçues de leur cruauté. Sa fougue égarée l'emporta bientôt du côté où se trouvoient Merton et ses amis. Tous ces braves héros, qui, peu de minutes auparavant, avoient tant méprisé la prudence de Sandford, auroient alors donné l'empire du monde, pour être en sûreté dans la maison de leurs parens. Ils s'enfuyoient à perte d'haleine. Mais comment se dérober à la vîtesse supérieure de leur ennemi? Dans cette fatale conjoncture, Henri ne perdit rien de sa présence d'esprit. Sans pousser de vaines clameurs, ou chercher un recours inutile dans la fuite, il attendit de pied ferme le terrible animal, qui venoit droit à lui; mais au moment où celui-ci étoit prêt à l'atteindre, il sauta lestement de côté; et le taureau passa, sans s'embarrasser de son esca-

pade. Tommy ne fut pas si heureux. Il se trouvoit le dernier des fuyards ; et pour comble de disgrace, soit par l'effet de sa frayeur, soit par l'inégalité du terrain, le pied lui glissa dans la juste direction du chemin que le taureau venoit d'enfiler. Tous ceux qui furent témoins de sa chûte, sans oser le secourir, jugèrent sa mort inévitable ; et il en étoit encore plus persuadé que les autres, lorsque Henri, avec un sang froid et une intrépidité au-dessus de son âge, saisit une fourche qu'un des fuyards avoit laissé tomber ; et, au moment où le taureau s'arrêtoit pour éventrer sa victime, il courut à lui, et le blessa dans le flanc. L'animal furieux se retourna soudain ; et il est probable que, malgré son courage, Sandford eût payé de la vie le secours qu'il venoit d'apporter à son ami, si un secours imprévu ne lui fût arrivé à lui-même. C'étoit le negre reconnoissant qui voloit à son aide avec la rapidité de l'éclair. Il assaillit le taureau du bâton noueux qu'il tenoit à la main, et le força de tourner sa rage contre un nouvel objet. Accoutumé dans son pays à combattre des animaux plus terribles, il n'eut pas de peine à se défendre

de sa furie. Mais non content de lui avoir échappé, il tourna lestement autour de lui, et le saisissant par la queue, il fit pleuvoir sur son dos une grêle de coups. En vain l'animal furieux redoubla ses beuglemens effroyables, et reprit l'emportement de sa course, le negre, sans lâcher prise, se laissa traîner sur la plaine, continuant toujours ses vigoureuses décharges, jusqu'à ce que son ennemi eût enfin succombé de lassitude et d'épuisement. Encouragés par ce succès, quelques-uns des paysans les plus hardis vinrent se joindre au vainqueur; et accablant d'une réunion de forces aussi supérieures leur ennemi, ils lui passèrent une corde autour de la tête, et l'attachèrent fortement à un arbre. Dans le même temps il arriva du château deux ou trois domestiques que mad. Merton avoit envoyés sur les pas de son fils. Ils trouvèrent leur jeune maître sans blessures, mais à demi-mort de saisissement et de frayeur. Pour Henri, lorsqu'il vit son ami en sûreté dans les bras de ses gens, il invita le negre à le suivre; et au lieu de retourner chez M. Merton, il prit le chemin qui conduisoit à la ferme de son père.

FIN.



U.C. BERKELEY LIBRARIES
C045966002

LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF CALIFORNIA.

GIFT OF
MRS. JAMES L. DE FREMERY

Class 942
D275
F8